

LES STATUES

DE

L'HOTEL DE VILLE

PAR

Georges VEYRAT

ARCHIVISTE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS

PRÉFACE

DE

M. Jules CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE MM.

D. Caucaunier et Gaston Mauber



PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

7, rue Saint-Benoît

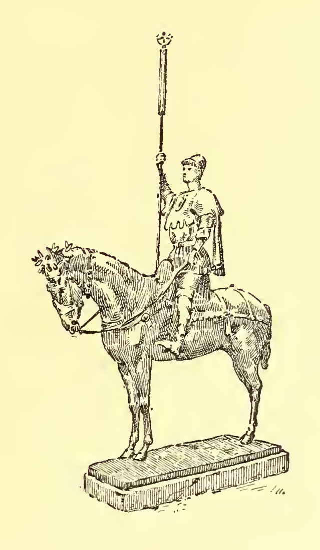
May et Motteroz, Directeurs

—

1892

P. Fisco

LES STATUES
DE
L'HOTEL DE VILLE



LES STATUES

DE

L'HOTEL DE VILLE

PAR

Georges VEYRAT

ARCHIVISTE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS

PRÉFACE

DE

M. Jules CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ILLUSTRATIONS DE MM.

D. Caucaunier et Gaston Mauber



PARIS

ANCIENNE MAISON QUANTIN

LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES

7, rue Saint-Benoît

May et Motteroz, Directeurs

—

1892

PRÉFACE



Je n'ai jamais fait le tour du Palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées, sans me demander combien, parmi les noms de savants ou d'inventeurs inscrits là, les passants ignorent les titres, les travaux qui ont fait ces noms glorieux. On pourrait poser la question non seulement à des écoliers, mais à des érudits, et la réponse parfois, souvent même, serait embarrassée. Il en est de même de tous ces noms de braves gens inscrits sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Quelques-uns pourraient être tracés avec le sang glorieusement versé. Les connaît-on vraiment tous? Saurait-on mettre en regard le trait de dévouement, l'acte d'héroïsme, la journée de victoire ou de sacrifice qui a fait un nom immortel ? O précaire immortalité qui ne vit pas vingt ans dans la mémoire des hommes !

Et j'ai toujours souhaité que quelque annaliste populaire, quelque historien cursif et dévoué, se fît le bio-

graphe de tous ces illustres morts, dont beaucoup sont des oubliés. J'ai rêvé d'un *Dictionnaire* des Gloires de la Rue, d'un livre qui nous dirait ce qu'ont fait ces compatriotes dont les noms s'étalent au coin de nos carrefours, sur des plaques, ou au fronton des monuments. Or, c'est précisément ce que M. Georges Veyrat vient de faire pour le monument parisien par excellence, pour ce « Cœur de la Cité », pour le palais où Paris a dressé, avec fierté, comme une parure, l'image de ses enfants.

« Un jour que nous regardions la façade principale de l'Hôtel de Ville, écrit-il, en tête de l'Introduction, très nourrie et très suggestive de son livre, la pensée nous vint qu'il serait peut-être intéressant de présenter à ceux, nombreux sans doute, qui pourraient ne point les connaître, ces personnages illustres, parisiens pour la plupart, dont les statues décorent la Maison Commune. »

C'est mon souhait réalisé, au moins en ce qui touche un coin de Paris. M. Georges Veyrat, archiviste des Beaux-Arts à l'Hôtel de Ville, était mieux placé et mieux indiqué que personne pour mener à bien un pareil travail.

L'idée, encore un coup, était excellente de faire connaître, par une courte et substantielle notice, la biographie de tous ces grands hommes — Parisiens de Paris — que l'Hôtel de Ville nous montre, comme en un Panthéon de plein air. Il y a d'illustres inconnus, même parmi les plus célèbres, et, je le répète, je sais plus d'un lettré qui, interrogé sur ce *Dictionnaire* de granit, resterait coi ou ne donnerait qu'une réponse vague devant le nom de tel ou tel de ces bons serviteurs de la patrie que la Ville a logés ainsi, dans des niches spéciales, comme les saints de pierre sous les porches des vieilles cathédrales.

Quelle floraison de génie dans cet humus parisien !

Que de gloires ! Que de grands noms ! Quelle admirable moisson ! Quel épanouissement du cerveau humain à travers les siècles ! Poètes, peintres, hommes d'État, penseurs, savants, soldats, acteurs, héros du laboratoire ou du champ de bataille. Quel bataillon sacré de génies a produit notre grand Paris ! Elle peut être fière de son enfantement, la Ville géante, la Ville mère ! Où trouver pareil berceau pour tant de renommées et de lumière ?

Faire connaître ces gloires ou les saluer une fois encore, telle a été la tâche généreuse de l'auteur de ce livre. Il a élevé, à son tour, un monument à la gloire des Parisiens de Paris. Il n'a oublié personne, rien omis, ni les statues, ni les bustes, ni les médaillons.

Il a fait, lui aussi, renaître de ses cendres le monument de ce Boccador, *parisianisé* par son œuvre. Ceci est un livre tout particulier, très spécial, d'un intérêt qui touche tout le monde. C'est surtout un livre d'enseignement et chaque biographie constitue un fragment, une page qui se peut détacher et donner la physionomie d'un homme célèbre.

L'entreprise n'était point aisée de faire tenir en un feuillet toute une existence illustre. M. Veyrat y a réussi. Il a trouvé le moyen d'insérer dans ces rapides notices, non seulement les dates nécessaires, mais les traits caractéristiques, les anecdotes, ces menus *accessoires* qui donnent de la vie au grand drame de l'histoire. Je sais peu de travaux aussi pratiquement utiles. *Que les ignorants apprennent et que les savants se rappellent,* comme dit le latin. Voici, comme en une gerbe, toute la gerbe humaine de notre grand Paris ! Voici les Parisiens du passé, les Parisiens d'hier ! Les voici — ceux que nous avons connus — Michelet, George Sand — les voici sous des traits de pierre, sur un socle de granit. Voici nos admirations

du passé, les gloires de la Patrie, les Parisiens qui firent la grande France! Au milieu d'eux, Voltaire sourit et Molière songe!

Je ne saurais trop remercier M. Georges Veyrat d'avoir, avec tant de soin, de zèle et de talent, écrit ce *Guide du Panthéon parisien*, ce petit Plutarque portatif des statues de l'Hôtel de Ville.

Jules CLARETIE.



INTRODUCTION



Un jour que nous regardions la façade principale de l'Hôtel de Ville de Paris, la pensée nous est venue qu'il serait, peut-être, intéressant de présenter à ceux, nombreux sans doute, qui pourraient ne point les connaître, ces personnages illustres, parisiens pour la plupart, dont les statues décorent l'Édifice Municipal.

C'est pourquoi nous avons écrit cet ouvrage, puisant nos documents aux meilleures sources et nous appliquant à rechercher et à citer, quand nous avons eu l'heur de la rencontrer, l'anecdote à la fois topique et typique qui, souvent, peint, d'un trait, le caractère d'un homme.

Un semblable livre ne pouvait donner satisfaction à la juste curiosité des lecteurs, s'il n'avait pas également offert les traits des sujets présentés, en reproduisant les statues elles-mêmes. Un artiste de talent, M. Denis Caucaunier, a bien voulu se charger de cette tâche délicate ; il s'en est, d'ailleurs, acquitté avec un rare bonheur.

D'autre part, un habile architecte diplômé du Gouvernement, M. Gaston Mauber, nous a fourni des plans pittoresques qu'il a su tracer avec autant d'habileté que de mérite.

Lorsque le travail, ainsi conçu, fut terminé, il nous a semblé qu'il était incomplet.

Puisque, à propos des statues, nous avions parlé de l'Hôtel de Ville actuel et, dans quelques biographies, notamment dans celles d'Étienne Boyleau, d'Étienne Marcel, de Guillaume Budé, de Pierre de Viole, etc., dit quelques mots de la vie municipale parisienne à ses débuts, ne devions-nous pas consacrer, au commencement de ce livre, un chapitre aux origines de Paris et de ses organes municipaux ?

Aussi bien on a tellement l'habitude de considérer le sol actuel de la cité comme le berceau de Paris que nous avons cru utile de saisir, ici, l'occasion de dissiper cette erreur.

Lutèce ne fut, d'abord, qu'un petit îlot noyé dans l'immense nappe d'eau qui couvrait, presque entièrement, le sol de notre Paris, et ce n'est pas là qu'il faut chercher la trace de nos premiers aïeux qui, à n'en pas douter, habitaient la terre ferme, c'est-à-dire les hauteurs environnant les rives de ce grand lac que nous décrirons, tout à l'heure, en détail.

Les premiers habitants de l'île, trop malsaine alors pour qu'on pût y fonder une ville, furent des étrangers colonisateurs qui en firent un entrepôt.

Or ce commerce étranger était venu se porter sur ce point, d'abord parce qu'il y avait, non loin de là, une population à laquelle il avait l'espoir d'écouler ses produits, ensuite parce que l'île offrait, en outre, un lieu propice au débarquement des marchandises.

Donc, et nous pensons pouvoir l'établir tout à l'heure, nos premiers aïeux, les vrais, les autochtones, habitaient non point la cité continuellement immergée, mais bien la butte Montmartre peut-être, et à coup sûr la montagne Sainte-Geneviève sur laquelle exista la première ville sur la Seine, comme on le verra plus loin [1].

Nos ancêtres travaillaient la terre et vécurent uniquement de leurs récoltes, de la chasse et de la pêche jusqu'au jour où le commerce importateur vint donner naissance au commerce local, jusqu'au jour où les premiers *marchands de l'eau* appor-

1. D'ailleurs, si dans la cité comme sur la montagne Sainte-Geneviève, on a constaté de nombreux vestiges du paganisme romain, on n'y a pas trouvé trace de monuments druidiques. Il n'en est pas de même, sans doute, pour la montagne Sainte-Geneviève, car un tableau du XVI[e] siècle, placé dans la sacristie de l'église Saint-Merry et qui représente la *Patronne de Paris* faisant paître son troupeau, sur ces hauteurs, au milieu d'un *Cromlech*, semble prouver qu'à cette époque un monument mégalithique, vestige de la religion de nos premiers aïeux, existait là, ou, tout au moins, qu'on y avait conservé le souvenir de son existence.

tèrent à nos aïeux des denrées et des matériaux étrangers en échange des produits de leur sol.

Lorsque ce commerce *national* se développa, nos aïeux, dans le but de défendre leurs intérêts, imitèrent les *marchands de l'eau* en créant leur premier *Parloir*, comme ces derniers avaient fondé leur *Hanse*.

C'est donc le *Parloir* et non la *Hanse*, avec laquelle il fusionna plus tard, qui doit être considéré comme la première manifestation *nationale* de la vie municipale autochtone.

C'est ce que nous allons nous appliquer à démontrer.

Peut-être, en écrivant les lignes qui vont suivre, devons-nous nous attendre à heurter bien des idées reçues, à blesser, sans doute, des préjugés archéologiques profondément enracinés.

Et cependant les emplacements des sièges de l'Administration municipale qui ont précédé notre Hôtel de Ville actuel, dérivent à ce point des origines de Paris lui-même, que nous n'hésitons pas à aborder franchement le problème et à affirmer, nettement, notre conviction pour contraire qu'elle soit, parfois, aux opinions généralement admises.

* * *

Le vaste fond de cuve où serpente la Seine et où s'abrite Paris n'est pas autre chose qu'un fond de lac mis à sec.

Ce lac couvrait, de ses eaux, l'emplacement de notre ville à une altitude de plus de trente mètres du niveau actuel; sa largeur atteignait six kilomètres et ses flots rongeaient les hauteurs de Villejuif, Montrouge, Saint-Cloud, Meudon, Gennevilliers, Saint-Germain-en-Laye, Poissy, Pontoise, Montmorency, Vaujours et Champigny.

Peu à peu, le lac s'assécha et il resta, errant par la plaine affouillée, un filet d'eau (la Seine), et un archipel d'îlots sans cesse submergés par un fleuve qui avait, alors, la largeur et l'impétuosité de l'Orénoque et de l'Amazone.

Le plus grand de ces îlots, celui que nous appelons *la Cité*, était loin d'avoir la dimension qu'il possède. Coupé à la hauteur de la rue de Harlay, le chétif espace que lui laissait la Seine empiétant vigoureusement sur sa surface, était tronqué à son sommet (emplacement du square Notre-Dame) et un

autre îlot, occupant les quais des Orfèvres et du Marché-Neuf, s'étendait, sur son flanc droit, depuis les bâtiments de la Cour d'assises jusqu'au pont Notre-Dame.

Sur la rive droite, de vastes marais suivaient le cours d'un bras de la Seine aujourd'hui comblé. Une ligne partant du pont de l'Alma pour aboutir aux environs du pont de Bercy en passant par la place de l'Europe, Notre-Dame-de-Lorette et la place de la République, en déterminerait assez exactement les limites.

Sur la rive gauche, la Bièvre, dont le cours a été dérivé, entretenait de vastes marais et tous les terrains bas, le quartier Saint-André-des-Arts, la plaine de Grenelle, étaient presque continuellement immergés à la moindre mauvaise humeur du fleuve.

Des forêts profondes, peuplées d'une faune que nous ne connaissons plus, enceignaient tout ce paysage au milieu duquel nos pauvres aïeux durent défendre et chercher leur vie.

Chasseurs et pêcheurs, ils habitèrent d'abord les rives du lac dont nous avons parlé, puis les sommets émergés à l'époque quaternaire (époque de la pierre éclatée), la butte Montmartre par exemple; mais devenus pasteurs, ils durent s'établir d'une façon instable, sans doute, mais embryonnaire cependant de l'agglomération que nous appelons village, là où ils pouvaient chasser, pêcher et faire paître leurs troupeaux rudimentaires.

Cet emplacement logique, la rive gauche et, d'une manière plus précise, la montagne Sainte-Geneviève, l'offre seule. C'est là que campèrent les premiers habitants du territoire que les *Parisii* occupèrent plus tard.

Mais pendant que nos pauvres aïeux menaient ainsi, sur les bords de la Seine, une existence misérable et bien différente de celle qu'ont faite les légendes, la civilisation avait déjà commencé pour d'autres peuples, et c'est par l'introduction des intérêts étrangers, que nous allons voir naître et se développer l'importance de la situation naturelle du berceau de Paris comme centre commercial.

Les marchands navigateurs du Sud et surtout les Phéniciens s'étaient, en effet, établis de bonne heure sur certains points des côtes de la Méditerranée ou de l'océan Gaulois pour y faire leurs échanges avec les populations voisines; ces points étaient toujours ou des îles de difficile abord,

comme les Cassitérides[1], ou des lieux, bien situés et bien fortifiés par l'art, sur les côtes.

L'amour du lucre et l'avidité qui inspiraient les Phéniciens les enhardirent peu à peu à pénétrer dans l'intérieur des terres par le moyen des fleuves, afin de multiplier leurs échanges ; ils remontèrent la Garonne, la Loire, la Tamise et fondèrent des *marchés-comptoirs* dans les lieux où furent, plus tard, Bordeaux, Corbil[2] et Londres.

Quelques-uns de ceux qui s'étaient établis dans les Cassitérides et sur les côtes de la Manche remontèrent la Seine dans tous ses circuits jusqu'à l'archipel parisien, et, frappés de la position de ce point qui se trouve assis sur trois rivières, au centre de contrées les plus favorables à la construction de leurs *pars*[3] ainsi qu'à l'extension de leur trafic dans le pays gaulois, ils y fondèrent un marché, précisément dans cette île voisine de la pseudo-agglomération gauloise, dans l'île que nous appelons la Cité et qu'ils appelaient, eux, *Luh Touez* (île du milieu ou milieu de la rivière), Lutèce.

Et, pendant longtemps, les tribus voisines y accoururent de plusieurs milles à la ronde pour échanger les produits du pays contre les denrées et marchandises ouvrées de l'Orient.

Ainsi furent créées, et nous tenons à attirer l'attention sur ce point qui nous occupera plus longuement tout à l'heure, ainsi furent créées, l'une dérivant de l'autre, les deux grandes corporations du commerce gaulois, les *mercatores aquæ* (marchands de l'eau) et les *mercatores terræ* (marchands de la terre), celle-ci représentant bien et vraiment le commerce national, celle-là le commerce d'importation, le commerce extérieur, le commerce étranger.

Plus tard, lorsque la puissance phénicienne fut détruite, les Gaulois et les insulaires de la Bretagne se mirent à exploiter eux-mêmes les mines d'étain des Cassitérides et des côtes voisines.

L'île de Victis (Wight) fut, alors, le seul entrepôt de ce métal ; mais en succédant aux anciens navigateurs, ces hommes n'avaient pas hérité de leur science maritime; conduits par l'appât du gain, ils allaient en grand nombre

1. Iles Sorlingues ou Scilly, situées, dans l'océan Atlantique, à l'extrémité occidentale du comté de Cornouailles.

2. Aujourd'hui Couëron (Loire-Inférieure), petit port sur la rive droite de la Loire.

3. Bateau à fond plat.

acheter le produit des mines ; puis n'osant pas naviguer dans l'Océan pour gagner la Méditerranée par le détroit de Calpé[1], ils remontaient la Seine sur leurs *pars* et transportaient, ensuite, le métal jusqu'à la Saône à dos de cheval ou de mulets.

Malgré ces difficultés, ainsi que le constatèrent Strabon[2] et Diodore de Sicile[3], le trafic de l'étain ne laissait pas que d'être productif et cette productivité eut cette conséquence que, après la chute de la puissance tyrienne, alors que la plupart des marchés qui lui avaient dû leur établissement disparaissaient, le *port* ou *marché* fondé dans l'île de la Seine et que Julien l'Apostat appellera Λουτεκια (Lutèce), bien loin d'être abandonné, augmenta d'importance. Les marchands gaulois, les *badawrs*[4] de Lutèce, les *Parisii*, y établirent un grand entrepôt, tandis qu'une véritable ville gauloise se fondait sur la colline où nous avons vu des cabanes éparses : la Λουκοτοκια de Strabon, la Λουκοτεκια de Ptolémée (Lucotèce).

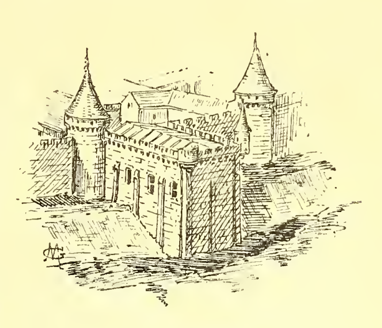
Ainsi deux corporations puissantes, corrélatives, en quelque sorte, l'une de l'autre, existaient déjà longtemps avant la conquête romaine ; l'une ayant le monopole du commerce fluvial, l'autre celui du commerce terrien et, comme point d'union l'une à l'autre, le *Comptoir central*, réuni aux deux rives par deux ponts, tranchant nettement la navigation à la hauteur du *Pont Notre-Dame* et du *Petit-Pont*, la Cité, la cité gauloise où se discutaient les intérêts communs au port Saint-Landry[5], tandis que les ports de débarquement et d'embarquement étaient sur l'autre rive : pour la basse Seine au port Saint-Nicolas, pour la haute Seine au port Saint-Paul.

La marchandise de la terre s'était, en effet, attribué dès l'origine le passage du *Grand-Pont* (pont Notre-Dame) et celui du *Petit-Pont*, pour introduire à Paris le commerce du Midi et

1. Aujourd'hui, détroit de Gibraltar.
2. Livre IV.
3. Livre V.
4. Du gaël *bad*, qui signifie *bateau*, et du monosyllabe *wr* qui, dans la langue de Cornouailles, veut encore dire *homme*. Ce nom particulier aux bateliers de Lutèce devint, peu à peu, général pour les Lutéciens, tant la classe de gens à qui leur métier le faisait porter se trouvait en majorité tant à Lutèce qu'à Lucotèce ; puis, lorsque, plus tard, on ne sut plus ce que le mot signifiait, on continua sans doute de dire les *badauds* de Paris en parlant des *bateliers* parisiens, et plus tard on désigna ainsi ceux qui, du haut des ponts, les regardèrent passer sur leurs embarcations.
5. Ce port existait au tournant nord-est de l'île de la Cité, où elle se rapproche de l'île Saint-Louis.

du Nord, et on doit croire que cette corporation de marchands *domiciliés* ait eu plus d'action et de prépondérance dans le gouvernement politique de la région, dans l'établissement de sa richesse *stable*, que la corporation de la marchandise de l'eau; ils furent les premiers à prendre le titre de *Bourgeois* et à exercer une sorte de pouvoir municipal.

Il est permis de supposer que ces hommes, qui créaient des routes que les Romains ne firent qu'élargir et jetaient sur les marais de la rive droite des chaussées que ces derniers ne firent que transformer, il est permis de supposer qu'ils avaient dû établir le siège de leurs intérêts, leur lieu de discussion, leur *parloir aux bourgeois*, là où leurs arrivages étaient le plus nombreux, à l'extrémité de leur ville, entre les deux grandes voies (*superior* et *inferior*, aujourd'hui rues Saint-Jacques et Denfert-Rochereau) qui venaient mettre Lucotèce en communication avec les provinces méridionales, et c'est, en effet, au même endroit que se réunissaient encore les marchands de Paris, dans un vieil édifice qu'on appelait le *Parloüer aux Bourgeois*[1], lorsque Philippe-Auguste enferma l'Université dans une nouvelle enceinte fortifiée.



LE PARLOIR AUX BOURGEOIS.

Sauval donne de cet édifice une description qui, avec l'aide du plan de Jaillot, nous a permis d'en établir ci-dessus la reconstitution : « Le Parloir aux Bourgeois qui était dans l'Université de Paris consistait, dit l'auteur des *Antiquités de Paris*, en un gros édifice, pavé sur la couverture, qui avançait de neuf toises ou environ dans les fossés et, de plus, en des tours rondes et carrées, les unes avec un comble, les autres terrassées en pierre de liais ».

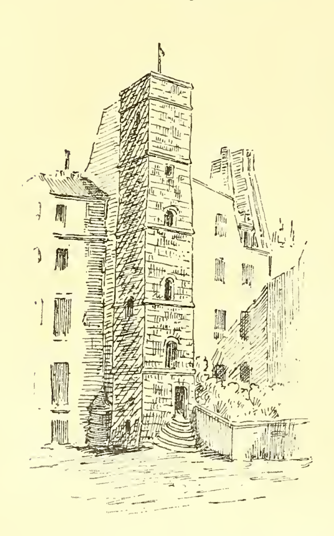
*
* *

Quant à l'endroit où les *marchands de l'eau* et les *marchands de la terre*, les premiers *bourgeois de Paris*, débattaient leurs

1. Sol de la rue Soufflot, à l'angle de la rue Victor-Cousin.

affaires communes, il devait être situé dans les environs de la maison portant actuellement le n° 18 de la rue Chanoinesse, là où une haute tour carrée qu'on appelle la *Tour du roi Dagobert* marque, encore que sa construction ne paraisse pas remonter au delà du xve siècle, jusqu'où s'étendait le vieux port Saint-Landry.

En résumé, il y avait donc, lors de l'invasion romaine en Gaule et sur notre territoire parisien, deux corporations bien distinctes : la *marchandise de l'eau* et la *marchandise de la terre*, celle-ci bien gauloise, bien nationale, ayant vraisemblablement une existence et une action municipales, celle-là plus riche peut-être, mais d'origine étrangère et composée d'éléments de population instables.



La Tour du roi Dagobert.

La première de ces corporations avait son *siège social*, si nous pouvons parler ainsi, vers la maison portant le n° 18 de la rue Chanoinesse ; c'est là qu'elle débattait, avec les *Bourgeois* parisiens, les intérêts commerciaux et autres communs entre eux; la seconde avait sa *maison* municipale vers l'entrée de la ville gauloise, — l'île n'étant, comme l'avait été Rome, qu'un entrepôt, — vers l'intersection des rues Soufflot et Victor-Cousin : la ville s'appelait Lucotèce; l'île, entrepôt, siège d'intérêts collectifs : Lutèce.

Et cette situation morale et matérielle est établie par les faits, alors que, même, elle ne serait pas aussi logique et déductive qu'elle l'est.

Quand Labienus vient attaquer Camulogène, que se passe-t-il?

La flotte marchande va se réfugier vers Melun où elle est capturée ; vers Andresy et Maisons, on rompt les ponts, on brûle la cité, cette agglomération purement commerciale; mais Camulogène range son armée devant Lucotèce, la ville nationale, la ville des *marchands de la terre,* la ville du *Parloir aux Bourgeois,* et s'il ne peut arrêter et vaincre l'envahisseur, au moins meurt-il en léguant aux Parisiens cet héritage sacré

qu'ils n'ont jamais cessé de défendre : l'honneur de la Patrie et la Liberté.

L'importance stratégique et commerciale de la ville ruinée n'échappa point aux conquérants non plus que celle de son port.

Lutèce ni Lucotèce n'existaient plus; les Romains firent naître une nouvelle agglomération urbaine et, pendant leur domination, tout le territoire des *Parisii* connut une prospérité que les incursions barbaresques vinrent interrompre, mais non anéantir. Tant il est vrai que l'importance de Paris n'est pas due au hasard de la fortune, mais à sa situation topographique elle-même : il est là où il est et ne peut être ailleurs.

***

La ville nouvelle fut absolument dissemblable à tout ce qui existait précédemment, et si on retrouvait jamais un plan de la Lutèce romaine (Lucotèce n'existant plus qu'à l'état de souvenir) voici, à peu près, quel serait son aspect : à la pointe occidentale de l'île (emplacement du Palais de Justice), une citadelle et ses dépendances, habitation du magistrat qui gouvernait pour l'empereur dans les cités même secondaires comme l'était alors Lutèce; où se trouve la Sainte-Chapelle, un cippe quadrangulaire consacré à Apollon, à Maïa, à Mercure et que le christianisme fera disparaître.

A l'extrémité de cette habitation qui, agrandie, sera le séjour de Julien et d'où l'auteur du *Misopogon* sortira empereur, à l'extrémité de cette habitation, disons-nous, là où est aujourd'hui l'escalier monumental de la Cour d'assises, une grosse tour, servant de point d'attache à un mur d'enceinte qui court tout autour de l'île, traversant deux fois le boulevard du Palais, à une dizaine de mètres du Pont-au-Change et vers le terrain qu'occupent le Tribunal de Commerce et le Marché aux Fleurs ; un temple et d'autres édifices importants vers Notre-Dame, un forum à la descente du Petit-Pont (emplacement de la caserne de la garde républicaine) et, sur le reste du terrain, des maisons bâties par des fonctionnaires et construites à la mode romaine, c'est-à-dire n'ayant qu'un étage, rares par conséquent, étant donnée la surface qu'elles occupaient.

Puis, vers Notre-Dame, un autel votif et, là où nous avons connu le port Saint-Landry, le port des *Nautes* qui ont leur

collège à quelques pas de là où sera plus tard l'Hôtel des Ursins (quai aux Fleurs, vis-à-vis le bâtiment central de l'Hôtel-Dieu) et leurs ports d'embarquement, de débarquement et leurs entrepôts, aux ports Saint-Paul et Saint-Nicolas, dans l'île Louviers et l'île Notre-Dame alors tranchée par un bras du fleuve.

Deux ponts relient l'île, la Cité, aux rives de la Seine : le Petit-Pont qui occupe le même emplacement que notre Petit-Pont actuel et le Grand-Pont où est aujourd'hui le pont Notre-Dame auquel aboutissait une voie principale (rue Saint-Martin) conduisant à Senlis (*Augustomagus*) et sur laquelle se greffaient (angle de la rue Saint-Martin et de l'avenue Victoria) la voie des provinces de l'Est (tracé de la rue Saint-Antoine et de la rue de Montreuil) ; de ce même point, coupant l'emplacement des Halles et suivant, à peu près, la direction de nos rues du Faubourg-Montmartre et Notre-Dame-de-Lorette, la voie des provinces maritimes.

Partout des bois, des fermes, des villas entrecoupées de marais et, sur la rive du fleuve, groupées vers le Châtelet, vers les Champeaux (nos Halles), sur la chaussée qui, jetée sur les marais, réunit la Cité au Roule et qui deviendra la rue Saint-Honoré, une agglomération marchande, transportée sur cette rive, de la montagne Sainte-Geneviève qu'elle occupait et d'où l'ont chassée l'empiétement de l'immense palais des Thermes, l'installation du camp du Luxembourg, la construction des Arènes récemment mises à découvert par les fouilles pratiquées dans la rue Monge.

Ceci c'est la vraie ville, c'est l'âme même de la vieille agglomération gauloise, c'est notre commerce terrien, notre commerce national.

Sans doute, à cette époque, il est encore quasi vaincu, quasi anéanti. Les conquérants avaient trop pu apprécier la vitalité gauloise, l'énergie de nos aïeux, la vigueur de leur défense pour qu'ils ne prissent pas des mesures pour utiliser, à leur profit, ces qualités, sans que, pour cela, la population soumise pût recouvrer l'influence qu'elle possédait autrefois.

Aussi, tandis qu'elle paraît avoir favorisé le commerce des marchands de l'eau et s'être attiré leur reconnaissance, ainsi qu'en témoignaient les monuments élevés par ces *Nautes* vers Notre-Dame et au confluent de la Seine et de la Marne, elle paraît avoir placé les *marchands de la terre* sous leur autorité.

Aux *Nautes*, ces marchands étrangers dont la corporation est copiée sur celle des *Nautes romains :* le pouvoir municipal s'exerçant sous la surveillance de préfet de l'empire dans le collège qu'ils possèdent près du port Saint-Landry ; aux marchands de la terre : une sorte de juridiction commerciale ; et le *Parloüer aux Bourgeois*, que nos aïeux ont relevé de ses ruines, là-bas, presque au milieu des vignes, à deux pas de ces arènes où ils se concerteront pour la défense commune contre les invasions des Barbares, n'est plus qu'un semblant de prétoire où se jugent des litiges et d'où les grands intérêts généraux sont bannis.

Cependant dès le règne d'Auguste, après les expéditions de Drusus et de Tibère en Germanie, un grand nombre de Barbares commencèrent d'envahir la Gaule, moins comme conquérants d'abord que comme colons et hôtes forcés. Quelques-unes de leurs bandes pénétrèrent bientôt jusque dans le pays des *Parisii*, devenu ensuite le *Parisis,* qui commençait à la Seine et d'où Paris tira son nom, lorsque, les dernières troupes de l'Empire ayant disparu vers 406, les *Parisii*, les Parisiens, nos glorieux ancêtres, redevenus autonomes, prirent rang dans la *Ligue Armoricaine* pour la résistance contre le retour des Romains et pour la défense du sol national contre l'envahissement des Barbares déjà campés dans toute l'île de France, déjà établis dans leur camp fortifié à quelques mètres des fortifications hâtives de Paris, là où est le palais du Louvre[1].

C'est alors que, devant un danger commun, nécessitant l'emploi, l'union de tous les efforts, les *Nautes*, qui tiraient leur puissance municipale de l'autorité romaine, durent la partager avec la marchandise de la terre qui eut alors son *collège*, sa maison commune dans la cité, voisine du collège des *Nautes :* ce que la tradition appela l'Hôtel de Ville du roi Pépin et qui était situé sur le sol du quai du Marché-Neuf, près le Petit-Pont, vers l'angle oriental de la caserne de la garde républicaine.

Paris ne céda à Clovis que lorsque la Ligue Armoricaine céda. Et pendant cette longue série d'années, la prospérité parisienne s'évanouit.

Enfin, après une longue suite d'incursions dont celles des

1. *Lower,* en celtique, signifiant *camp retranché,* il nous semble que c'est dans ce mot que l'on doit chercher l'étymologie de Louvre. On sait, d'ailleurs, que le terrain où fut bâti ce palais, s'appelait *le Louvre*.

Normands furent les dernières, la vieille cité, comme le phénix, ressuscita de ses cendres, mais en même temps qu'elle avait émigré entièrement d'une rive à l'autre, la dualité des corporations commerciales qui s'y étaient partagé le pouvoir municipal, s'était évanouie ou allait s'évanouir.

Topographiquement, il n'y avait plus que trois grandes divisions : la cité, l'île où les maisons, plus abritées, avaient pour ainsi dire, grimpé les unes sur les autres; l'Université, toute la rive gauche que se partageaient les prêtres; la ville, la rive droite, ayant sa plus forte agglomération vers les bords du fleuve, enserrée dans l'enceinte de Charles le Chauve qu'il faut admettre même à défaut de documents certains et qui, partant d'un pont de défense jeté sur la Seine vis-à-vis de notre rue de Harlay, avait pour point d'attache sur la rive droite l'endroit où fut le *For l'Évêque* (sol de la *Belle Jardinière*) et décrivant une courbe jusque vers l'endroit qu'on appela l'*archet Saint-Merry*, aboutissait aux environs de la place de Grève.

* * *

Le *Parloüer aux Bourgeois* fut respecté par l'enceinte de Philippe-Auguste et conserva la destination que nous lui avons indiquée à cette époque et ce jusqu'au règne de Charles V.

Mais cette maison municipale du Paris carlovingien était désormais trop éloignée du centre des affaires commerciales et municipales.

L'établissement des Halles, aux Champeaux, par Philippe-Auguste, le développement considérable du commerce parisien sur la rive droite, après les incursions des Normands et quand la tranquillité, la sécurité furent acquises, avaient donné une importance singulière à l'endroit où les routes se croisant, les ports de débarquement se trouvant, la perception du péage se faisait où se condensaient, pour ainsi dire, les intérêts commerciaux de Paris.

Ce point était le Grand-Châtelet où était payé le *Droit à César* (tributum Cœsari) et surtout l'*apport-Paris*, situé entre la Chambre des notaires et la fontaine du Châtelet.

C'est alors que les marchands bourgeois transférèrent le lieu ordinaire de leurs séances dans une maison qu'ils

acquirent pour cet usage à côté du Châtelet et de l'église Saint-Leufroy, non loin du siège des séances de la Hanse parisienne qui occupait antérieurement, vis-à-vis du Pont-au-Change (ou plus exactement du Pont-aux-Meuniers aujourd'hui disparu) la *maison de la marchandise.*

Une fois les deux corporations établies presque côte à côte, à droite et à gauche du Grand-Châtelet, leur rapprochement et leur association ne devait pas tarder à s'opérer.

Nous ignorons la date de ce rapprochement comme aussi les conditions qui accompagnèrent cette association confraternelle, mais il est incontestable que la *Hanse parisienne,* cette héritière des *Nautes*, garda d'abord la prééminence en se prêtant à l'institution de la Prévôté de Paris, soit que les *marchands de l'eau* eussent des privilèges plus importants ou plus étendus que les *marchands de la terre*, soit que le pouvoir royal les considérât comme une sorte d'aristocratie bourgeoise et voulût s'en servir pour dominer l'esprit déjà libéral et progressiste des Parisiens, nos aïeux.

Et puis, le pouvoir royal, à peine français, plutôt *franc* que *national,* pouvait-il ne pas considérer l'île de France comme une division du domaine qu'il avait soumis et ne pas prendre, contre les Parisiens, des mesures préventives qui leur refusassent l'influence régionale que leur assuraient les relations commerciales convergeant vers eux ?

Mais le caractère individuel des *marchands de l'eau* et des *marchands de la terre* devait disparaître bientôt dans les actes de la confrérie qui se trouvait placée sous la direction d'un chef unique, nommé *Prévôt des marchands.*

* * *

Les membres du Conseil supérieur de cette confrérie, élus par tous les confrères, se qualifièrent, primitivement, *bourgeois hansés de la marchandise de l'eau de Paris;* mais quand ils eurent donné eux-mêmes le nom de Conseil de ville à leur réunion de trente-six élus qui avaient pris ou reçu certaines prérogatives municipales, ils ne s'appelèrent plus que *Jurés de la confrérie des marchands de Paris* ou *Échevins.* Toutefois l'ancien sceau de la hanse parisienne, lequel portait cette inscription : *Scel de la marchandise de l'eau de Paris* et le sceau

qu'on désignait sous ces différents noms usuels : *Scel de la Ville de Paris* ou *Scel de la Prévôté des marchands* avaient pour emblème un bateau antique avec un seul mât soutenu par six cordages.

Ce bateau, presque semblable à ceux qui naviguaient sur la Seine et qu'on voyait à l'ancre dans le port Saint-Paul, avait été dès lors consacré à perpétuer le souvenir de la marchandise de l'eau dans les armoiries de la ville de Paris.

La captivité du roi Jean pris à Poitiers, l'influence qu'il s'était donnée sur les États généraux en qui résidait alors toute l'autorité, tandis que celle du Dauphin, le régent, n'était guère qu'illusoire, firent d'Étienne Marcel, prévôt des marchands, l'homme du moment, le personnage le plus important peut-être du royaume.

Étienne Marcel fut le premier qui voulut que les *bonnes* intentions royales passassent du domaine spéculatif dans celui de la réalité, il le voulut et il le voulut tant et si bien que son passage aux affaires de la prévôté marque l'affirmation des droits de Paris comme ville capitale, comme ville nationale ; mais Marcel était un héritier des marchands de la terre, il voulait que Paris fût Paris et non, purement et simplement, la ville du roi, et les descendants des Nautes, courtisans du pouvoir, incapables de comprendre la conception grandiose du prévôt des marchands, lui firent payer de sa vie ses idées d'émancipation prématurée.

Cependant Marcel avait eu le temps de doter Paris d'un édifice d'une valeur inappréciable quant aux droits qu'il personnifia ou, pour mieux dire, qui s'y identifièrent.

Il voulut donner à Paris, dont il était le premier magistrat, un vrai centre municipal, une véritable maison commune, ce qu'il n'avait pas eu encore ; les misérables établissements de la Cité, de la rue Saint-Leufroy, n'ayant jamais pris ni surtout mérité ce nom, et le *Parloüer aux Bourgeois* de la rue Saint-Jacques étant surtout un édifice consulaire. Il prétendit, en un mot, fonder un Hôtel de Ville comme on en voyait dans les grandes cités flamandes, à Gand, à Liège, à Bruges.

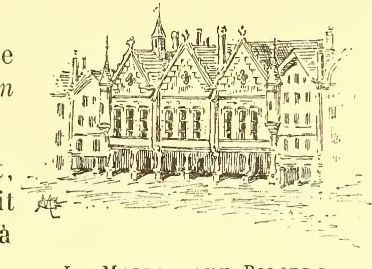
La *maison aux piliers*, devenue la *maison aux Dauphins* appartenant alors au dauphin Charles, si bien placée au cœur même du Paris bourgeois, du Paris des métiers et du commerce, deviendra cet Hôtel de Ville.

Le prévôt des marchands, au nom des bourgeois, s'en

rendit acquéreur des mains de Jean d'Auxerre en juillet 1357, au prix de 2,880 livres parisis « de forte monnoie ».

Paris, grâce à Étienne Marcel, possède donc, en 1357, une maison, un Hôtel de Ville, et de cette date nous devons nous souvenir, car elle marque pour ainsi dire l'époque de l'affirmation de nos revendications municipales.

Sauval nous a laissé cette description sommaire de la *Maison aux Piliers :*



La Maison aux Piliers.

« Pour ce qui est du bâtiment, c'était un petit logis qui consistait en deux pignons qui tenaient à plusieurs maisons bourgeoises. Je ne m'amuserai point à faire un long récit de tous ses appartements; il suffira de savoir qu'il y avait deux cours, un poulailler, des cuisines hautes et basses, grandes, petites, des étuves ou bains, une chambre de parade, une autre appelée le *Plaidoyer,* une chapelle lambrissée, une table couverte d'ardoises, longue de cinq toises et large de trois, avec plusieurs commodités. »

L'administration municipale ne tarda pas à se trouver à l'étroit dans cet édifice et, en 1429, on y ajouta une galerie neuve dans la cour, en même temps que l'on répara la charpente.

***

Cependant, dès 1470 la vieille *Maison aux Piliers* menaçait ruine et était devenue tout à fait insuffisante pour contenir les services administratifs de la ville.

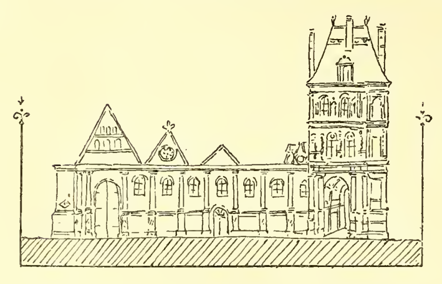
Dans le procès-verbal d'une séance tenue par le *Petit Bureau* le 13 décembre 1529, à l'Hôtel de Ville, se trouve la première mention du monument qui devait remplacer la *Maison aux Piliers* et qui a été brûlé en 1871.

François Ier dut accueillir avec d'autant plus d'empressement le projet d'érection d'un Hôtel de Ville nouveau qu'il favorisa de tout son pouvoir les embellissements de Paris. Plusieurs actes, encore inédits, de l'administration de ce

prince le prouvent suffisamment, et cette épigramme rimée par Clément Marot *sur l'ordonnance que le roy fist de bastir à Paris avec proportion*, en fait également foi :

Le roy aimant la décoration
De son Paris, entr'autres biens ordonne
Qu'on y bâtisse avec proportion,
Et pour ce faire argent et conseil donne;
Maison de Ville y construit belle et bonne;
Les lieux publics devise tous nouveaux,
Entre lesquels, au milieu de *Sorbonne*,
Doit, ce dit-on, faire la *place aux Veaux*.

La ville fut, quelques mois après, autorisée à acheter et à démolir les immeubles avoisinant la Maison aux Piliers et à édifier, sur leur emplacement, le nouvel Hôtel de Ville dont Dominique de Cortone (le Boccador) avait fourni les plans.



L'Hotel de Ville en 1583.
(Fac-similé d'un dessin de Jacques Cellier.)

Les travaux furent menés avec rapidité et le 15 juillet 1533 avait lieu la cérémonie de la pose de la première pierre de cet édifice.

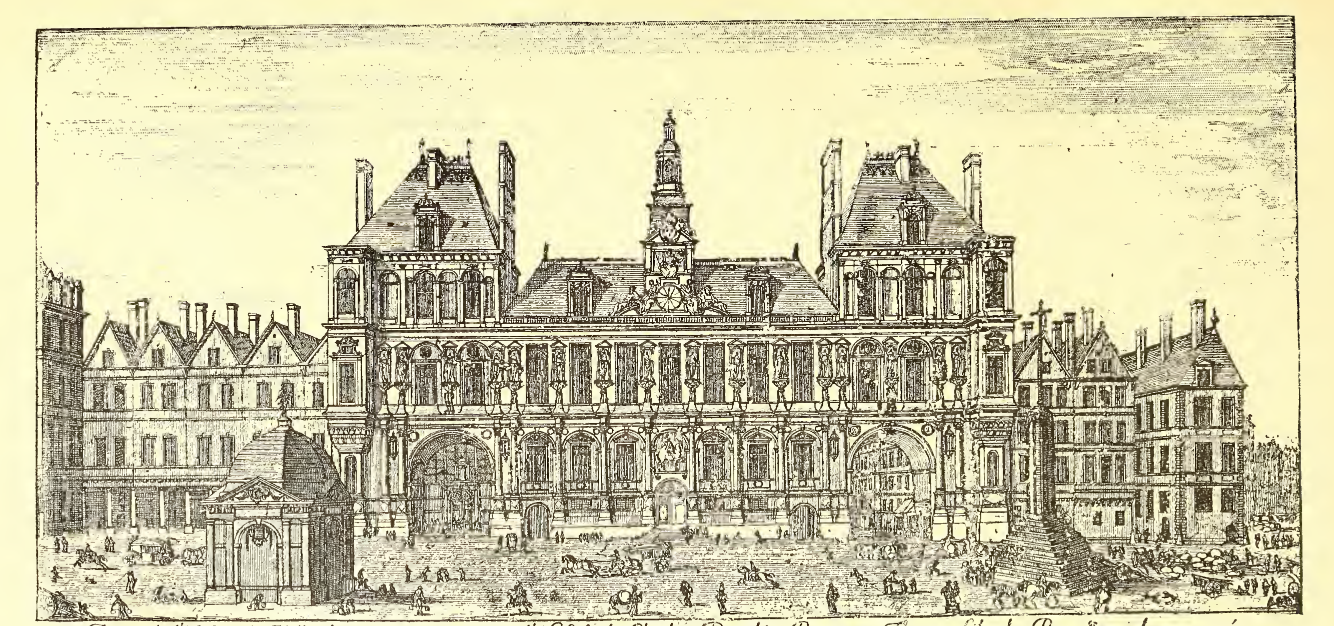
Nous avons donné les détails de cette solennité dans nos biographies de Pierre de Viole[1] et de Boccador[2]; nous y renvoyons le lecteur. Les travaux plusieurs fois interrompus, suspendus complètement pendant les guerres de religion, furent repris en 1606 par un architecte nommé Marin de la Vallée; en 1608 la grande salle fut terminée, le pavillon du nord commencé et la tour de l'horloge élevée sur le comble.

Le pavillon méridional avait été élevé sous Henri II, le pavillon septentrional ne fut achevé que sous Louis XIII en 1628.

Le plan de Dominique de Cortone était exécuté.

Cette partie ancienne de l'Hôtel de Ville, reproduite dans la planche ci-contre, comprenait un corps de bâtiment central formant façade au couchant, flanqué de deux pavillons carrés, et des constructions intérieures entourant une cour quadrangulaire décorée de portiques d'un style très élégant.

1. Page 66.
2. Page 78.



L'HOTEL DE VILLE EN 1606.

Le corps de logis central de la façade se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage supérieur ; les deux pavillons d'angle avaient un étage de plus.

Au-dessus de la porte centrale était placée une statue équestre de Henri IV par Pierre Biard. Cette figure, fort dégradée lors de la Fronde et enlevée en 1793, fut remplacée postérieurement par un haut-relief en bronze, retrouvé dans les décombres de l'Hôtel de Ville en 1871 ; il a été déposé au musée Carnavalet.

Au milieu de la façade, un attique contenait le pavillon de l'Horloge flanquée de statues en pierre représentant la Seine et la Marne. Un campanile de forme élégante renfermait les timbres.

L'édifice, alors, n'était pas isolé ; il tenait au nord à l'hospice et à la chapelle du Saint-Esprit ; au midi, rencontrant la rue du Martroi, il la franchissait au milieu d'une arcade appelée arcade Saint-Jean à cause du voisinage de l'église Saint-Jean-en-Grève.

Cet état de choses subsista jusque sous Louis-Philippe.

Divers projets d'agrandissement général ou de transfert sur un autre point avaient bien été étudiés dès 1749, mais l'argent manqua, la Révolution survint, et l'Empire, jetant toutes les ressources du pays sur les champs de bataille, ne put exécuter aucun des plans proposés.

Enfin en 1837, les architectes Godde et Lesueur dégagèrent l'Hôtel de Ville et bâtirent à chaque extrémité un pavillon qui doubla l'étendue de l'ancienne façade et engloba le sol de l'hospice du Saint-Esprit et de l'église Saint-Jean.

Cette nouvelle construction, en parfaite harmonie avec les anciens bâtiments qu'elle compléta heureusement, changea l'aspect général de l'édifice.

Sa forme était celle d'un rectangle oblong, isolé de toutes parts, assez régulièrement orienté aux quatre points cardinaux. Les façades à l'est et à l'ouest avaient chacune 120 mètres de long ; celles du nord et du sud, 80 mètres. La principale, celle de l'ouest, se développait sur la place de Grève ; celle du nord, sur la rue de Rivoli ; celle du sud, sur le quai de la Grève, dont un petit jardin annexé au monument la séparait ; celle de l'est, sur la rue Lobau.

Le monument se composait de quatre galeries ou portiques à un seul étage, sur rez-de-chaussée élevé de 2 à 3 mètres, avec quatre pavillons, un à chaque angle dominant d'un étage les galeries qu'ils encadraient.

L'architecture, dans la partie centrale, sur la place de Grève, était du style du XVIe siècle, un peu maigre; toutes les autres parties étaient du style plus élégant de la Renaissance italienne.

Les combles avaient des lucarnes en pierre richement sculptées.

De nombreuses statues, les unes allégoriques, les autres consacrées aux hommes qui, dans les lettres, les arts, les sciences ou l'administration, ont illustré la ville de Paris, décoraient les diverses façades.

Voici la nomenclature de ces dernières statues qui figuraient sur la façade principale; elle nous semble offrir aujourd'hui quelque intérêt, tant par le choix des personnages que par le nom des sculpteurs qui les ont exécutées:

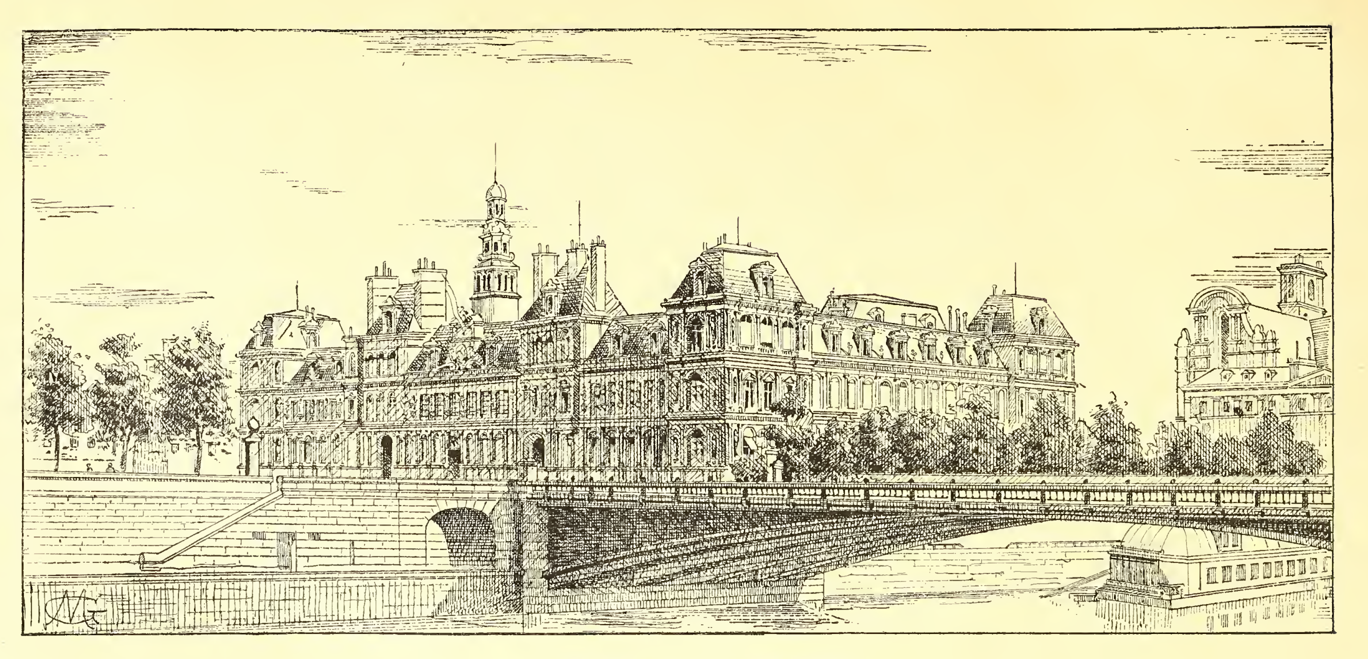
Pavillon Nord : MONTHYON, par Gayrard. — MONGE, par Gaibeyre. * GROS, par Millet. — * VOLTAIRE, par Husson. — * D'ALEMBERT, par Dieboldt. — ** BUFFON, par Deligand. — AMBROISE PARÉ, par Ramus. — PAPIN, par Calmels. — * Le président DE HARLAY, par Barre.

Façade principale : * PERRONET, par Antonin Moyne. — * D'ARGENSON, par Valcher. — * MANSARD, par Faugince. — * LE BRUN, par Caunois. — * LE SUEUR, par Chenillon. — SAINT VINCENT DE PAUL, par Ramus. — JEAN DE LA VACQUERIE, par Auvray. — PHILIBERT DE L'ORME, par Faugince. — L'évêque GOZLIN, par Grevenich. — * PIERRE LESCOT, par Brun. — * JEAN GOUJON, par Chardigny. — * ÉTIENNE BOYLEAU, par Huguenin. H. AUBRIOT, par Lequien. — SAINT LANDRI, par Debay. — DE SULLY, évêque, par Desprez. — JUVÉNAL DES URSINS, par Dantan (aîné.) — * PIERRE DE VIOLE, par Duseigneur. — * MICHEL DE LALLIER, par Antoine Moyne. — * GUILLAUME BUDÉ, par Brian. — * F. MIRON, par Jaley. — * ROBERT ESTIENNE, par Lescorné. — J. AUBRY, par Gayrard. — * MATHIEU MOLÉ, par Droz. — * ROLLIN, par Caillouette. — L'ABBÉ DE L'ÉPÉE, par Préault. — * TURGOT, par Foyatier. — * BAILLY, par Husson. — FROCHOT, par Desprez.

Pavillon Sud : * LAVOISIER, par Toussaint. — CONDORCET, par Carrier. — LA FAYETTE, par Chenillon. — LA REYNIE, par Protat. — COLBERT, par Mercier. —* CATINAT, par Demesmay. — * DE THOU, par Maindron?. — * BOILEAU DESPRÉAUX, par Maindron. — * MOLIÈRE, par Ottin.

* Cet astérisque désigne les personnages dont les statues, confiées à d'autres artistes, figurent également à l'Hôtel de Ville actuel.

** Cette statue, sauvée de l'incendie, est placée au Fleuriste de la Ville de Paris.



L'HOTEL DE VILLE EN 1870.

Trois cours divisaient les constructions intérieures; au centre, la cour de l'Hôtel de Ville; à droite, celle du Préfet; à gauche, celle des bureaux. La cour du centre, où l'on arrivait par un escalier de 19 degrés, avait la forme d'un trapèze régulier long de 30 mètres et large d'autant en moyenne.

Depuis 1855 on l'avait convertie en une espèce de superbe vestibule couvert par un vitrage. Les cours latérales, également en forme de trapèzes, mesuraient 34 mètres de long sur 20 de large en moyenne et servaient à l'arrivée des voitures; elles avaient à chacune de leurs extrémités une large porte s'ouvrant sur la façade de l'Ouest et sur celle de l'Est.

Dans cette partie de l'édifice était un magnifique escalier d'honneur, à deux rampes, avec degrés en pierre et de belles colonnes en brèche jaune.

Néanmoins le dégagement des abords de l'Hôtel de Ville ne devint complet que par le prolongement, par voie d'expropriation, de la rue de Rivoli, exécuté sous le second empire.

Nous n'avons pas à énumérer dans ce livre, consacré spécialement à l'Hôtel de Ville actuel, les événements dont l'édifice municipal, si malheureusement détruit par l'incendie en 1871, a été le théâtre; ce serait écrire l'histoire non-seulement de la grande cité, mais encore de la France entière dont elle fut, est et sera toujours le cœur et la tête; telle n'est pas notre prétention, et, d'ailleurs, d'autres plus autorisés que nous ont consacré à cette histoire des pages maîtresses.

Nous nous bornerons, donc, à constater ici les immenses progrès politiques et sociaux accomplis depuis le jour où, suivant la juste expression de M. Darlot[1], Étienne Marcel « sema l'idée féconde qui germa pendant des siècles et ouvrit, à la France, l'ère de liberté proclamée par nos pères en 1789 »; et nous citerons, comme les résumant heureusement, ces paroles si « françaises » de M. Poubelle[2] :

« Quel contraste entre les temps d'Étienne Marcel et le temps présent! Tout ce qu'entrevoyait à peine Étienne Marcel, nous l'avons réalisé et au delà. Le peuple est souverain. L'ordre et la lumière sont partout; la France se gouverne elle-même, son armée est une armée nationale, animée du patriotisme le

1. Discours de M. Darlot, président du Conseil municipal,
2. Discours de M. Poubelle, préfet de la Seine,
} prononcés le 15 juillet 1888, lors de l'inauguration de la statue d'Étienne Marcel (voir pages 114 et 115).

plus pur, la nation est une devant l'étranger, et, hier, le premier magistrat d'un peuple libre a pu souhaiter la bienvenue aux représentants élus des principales communes de France[1] « venus pour apporter ici une éclatante affirmation de l'unité « nationale, de la solidarité des villes et des campagnes, du « dévouement de tous à la République. »

« Le « bon temps », que les représentants attardés du passé s'obstinent à nous vanter, n'est donc pas en arrière. Il est en avant.

« Le « bon temps », c'est le nôtre.

« Le « bon temps », c'est l'avenir de progrès et de fraternité vers lequel nous marchons pleins de foi dans la puissance de la liberté et de la justice. »

***

Après le désastre de 1871, la municipalité parisienne s'occupa de la reconstruction de l'Hôtel de Ville par voie de concours.

Le 23 juillet 1872, un arrêté préfectoral en publiait le programme, et le 31 janvier 1873, date de la clôture du concours, soixante-six projets furent présentés, parmi lesquels un jury, constitué à cet effet, a choisi celui de MM. Ballu et Deperthes.

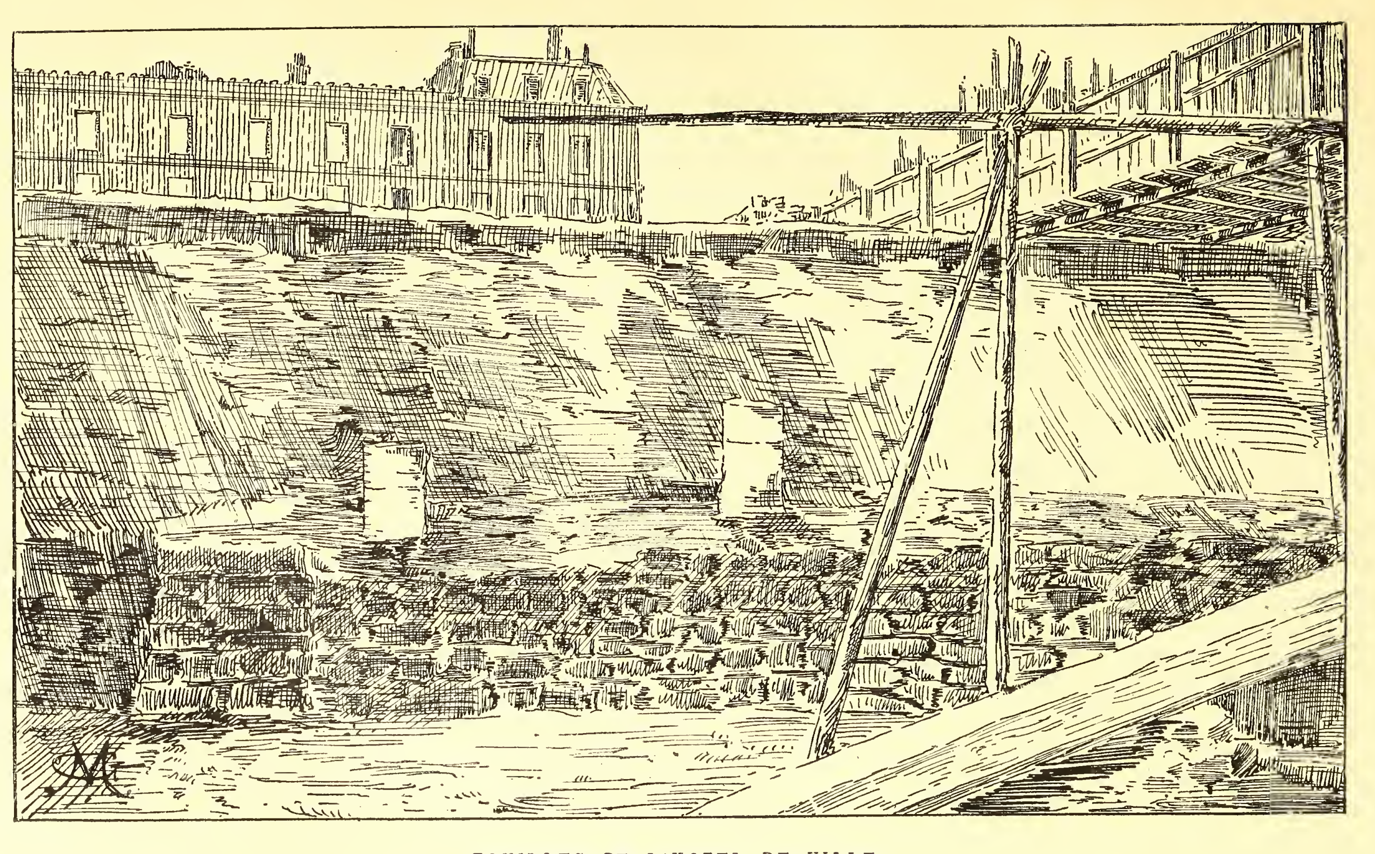
Ces deux éminents architectes, dont l'un succomba en 1885 brisé par l'excès de travail que lui imposa cette grande entreprise, se mirent à l'œuvre et procédèrent immédiatement aux fouilles du nouvel édifice.

Au cours de ces travaux de terrassement furent mis à nu deux piliers de la *Maison aux Piliers*, reposant sur les assises de cet ancien monument.

On sait que l'édifice du Boccador était, sur la place de Grève, en retrait de sept mètres du nu de la façade du bâtiment actuel; c'est en pratiquant en avant des ruines, les fouilles nécessaires à la construction de la nouvelle façade, qu'apparurent les deux piliers.

Cette découverte a pu établir, exactement, le niveau de

1. Réception, à l'Élysée, des maires des cantons de France, conviés au banquet du 15 juillet 1888 à l'Hôtel de Ville.



FOUILLES DE L'HOTEL DE VILLE.

Piliers de la *Maison aux Piliers*.

l'ancienne place de Grève au XIVe siècle ; ce niveau était de 17 à 18 pieds au-dessous du niveau actuel de la place de l'Hôtel de Ville.

Nous donnons ci-contre un dessin de ces fouilles d'après une photographie prise à cette époque.

L'Hôtel de Ville de MM. Ballu et Deperthes, terminé en 1882, fut inauguré par un banquet présidé par M. Grévy, alors président de la République, le 13 juillet de cette même année.

Le nouvel édifice a conservé les mêmes dispositions que l'ancien Hôtel de Ville. Au centre, les salles de grandes réceptions et celles du Conseil municipal ; sur le quai, les salles de réception ordinaires et les appartements du Préfet ; sur la rue de Rivoli, les divers services administratifs.

Toutefois, les dimensions de la partie centrale ont été sensiblement agrandies afin de dégager et de mettre en valeur l'ancienne architecture Boccador, par rapport aux additions modernes ; de plus, sur la place Lobau, on a créé une galerie de circulation en avant de la salle des Fêtes, et sur la rue de Rivoli, une installation nouvelle, avec grande salle vitrée, a permis de donner aux services de la Caisse municipale une importance en rapport avec ses besoins actuels.

L'ensemble des constructions, dont le style est celui de la Renaissance française, forme un rectangle avec pavillons à chacun de ses angles et avant-corps dans la partie centrale de ses deux grands côtés (place de l'Hôtel-de-Ville et place Lobau).

Trois cours, dont une centrale, subdivisent la masse des bâtiments qui occupent une superficie totale de 14,476 mètres.

La hauteur du campanile est de 50 mètres. La longueur de la façade principale et de la façade sur la rue Lobau est de 143m,20 ; celle des façades latérales, de 80m,25 ; la hauteur au-dessus du sol moyen de la place est, à la corniche des divers bâtiments, de 18m,75, et à celle des pavillons d'angle, de 26m,30.

C'est sur ces façades que se trouvent placées les statues qui font l'objet de ce livre.

Georges VEYRAT.

I

FAÇADE

SUR

LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Les indications sont données de gauche à droite.

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

NOTICE

Cette façade, d'une longueur de 143 mètres 20 centimètres, présente un vaste bâtiment, flanqué de deux ailes en retraite, terminées à leurs extrémités par deux pavillons.

L'avant-corps central, — reproduction de l'œuvre de Dominique de Cortone dit Boccador, — se relève à ses extrémités en deux pavillons, flanqués chacun d'une tourelle carrée, en encorbellement, dans lesquels sont percées deux larges portes d'accès aux cours, fermées par des grilles en fer forgé portant les armes de la Ville de Paris.

L'étage du rez-de-chaussée, d'ordre corinthien, comprend des arcades renfermant des fenêtres à fronton triangulaire. Sur les colonnes qui composent cette ordonnance viennent s'amortir des consoles qui portent à leur partie supérieure des culs-de-lampe soutenant des figures abritées dans des niches couronnées d'un fronton circulaire et alternant avec les fenêtres du premier étage.

Les trois travées centrales sont surmontées d'un motif d'horloge divisé en deux parties distinctes. La première renferme le cadran qu'encadrent deux figures représentant le *Travail* et l'*Instruction*, de M. Hiolle, et se relie à la balustrade par deux demi-frontons portant deux figures couchées : la *Seine* et la *Marne*. Au-dessus de l'horloge, une grande figure assise, due au ciseau de M. Gautherin, symbolise la Ville de Paris. Elle est encadrée par des consoles et des pilastres portant des chutes de fruits, et forme la seconde partie couronnée d'un fronton portant les armes de la Ville, soutenues par deux figures couchées.

Derrière le motif de l'horloge, s'élève le campanile dont la forme, d'abord carrée, s'amortit aux angles par quatre chimères accroupies, devient octogonale et se trouve alors percé sur chacune de ses faces d'une baie plein cintre à colonnettes. Il est couvert d'un dôme à écailles portant à sa partie supérieure un lanternon entouré d'une balustrade en fer forgé. Cette partie de la façade est précédée d'un parvis demi-circulaire, limité par une balustrade à jour, ornée de lampadaires et de deux statues de bronze : l'*Art* et la *Science*, de MM. Marqueste et Blanchard.

Les deux pavillons qui terminent l'avant-corps central comportent un rez-de-chaussée et deux étages. L'ordonnance du motif milieu se continue dans la partie inférieure. Au second étage, des fenêtres en plein-cintre alternent avec des niches abritant des figures. Enfin le toit effilé des petites tourelles en encorbellement vient heureusement compléter l'ensemble de cette partie d'avant-corps. De hautes cheminées très décorées, de légères crêtes en guirlandes s'arrêtant sur des piédestaux, des chevaliers du XVe siècle tenant des oriflammes, statues exécutées par MM. A. Perrey et V. Tournier, de larges lucarnes font de ce motif milieu un ensemble excessivement décoratif dont les grandes lignes se trouvent bien accentuées par les bâtiments en aile qui les continuent.

Ces bâtiments sont précédés d'un saut de loup servant à éclairer les services situés au sous-sol. Ils se terminent chacun par un pavillon à trois étages percé de fenêtres flanquées de niches abritant des statues. Des amortissements et une lucarne en pierre se détachent sur le fond coloré du toit à la Mansart.

Lesdits pavillons sont reliés à l'avant-corps central par des bâtiments de moindre importance, décorés de pilastres d'ordre ionique, à rez-de-chaussée et de colonnes corinthiennes, au premier étage, sur lesquelles l'entablement ressaute pour supporter des statues personnifiant les villes de France. Des lucarnes, alternativement en pierre et en plomb, éclairent les services placés dans le comble.

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

BAILLY (JEAN-SYLVAIN)

SAVANT. — PREMIER MAIRE DE PARIS

Jean-Sylvain Bailly est né à Paris le 15 septembre 1736. Son père, qui était peintre et garde des tableaux de Versailles, le destinait à la peinture. Bailly préféra les lettres et les sciences.

Il composa d'abord quelques tragédies qui n'ont pas été publiées; puis, ses relations lui ayant donné l'occasion de rencontrer Lacaille, l'astronome déjà célèbre, il se livra avec ardeur à l'astronomie et mérita d'être admis à l'Académie des sciences (1763).

Bailly, au milieu de ses travaux scientifiques, n'abandonna pas son goût pour la littérature. Encouragé par le succès qu'obtinrent *les Eloges* qu'il publia en 1770, notamment ceux de Pierre Corneille, de Leibniz, de Molière, de Gresset et de Lacaille, Bailly chercha dans les sciences un sujet qui pût lui assurer cette réputation littéraire qu'il semblait surtout ambitionner, et il écrivit l'*Histoire de l'astronomie,* œuvre littéraire autant que scientifique qui lui ouvrit les portes de l'Académie en 1784. Il devint aussi membre associé de l'Académie des inscriptions.

La Révolution vint bientôt l'arracher à ses travaux et le jeter au milieu des orages politiques.

Lorsque les électeurs de Paris se réunirent, en 1789, pour nommer les députés aux États généraux, Bailly fut le premier qu'ils élurent, et ce choix pouvait être considéré comme une très grande marque d'estime. Les États s'étant assemblés, il fut encore le premier choisi pour les présider.

Il commença à remplir cette fonction après que les communes se furent constituées en Assemblée nationale; et, lorsque le roi eut fait défense au tiers état de siéger, ce fut encore lui qui, le 20 juin 1789, présida cette fameuse séance du Jeu de Paume, dans laquelle tous les députés firent le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France.

Cette mémorable séance décida de la Révolution.

Après la prise de la Bastille, Bailly fut nommé, par acclamation, maire de Paris, le 16 juillet 1789. Sa popularité était alors immense, mais il en vit bientôt le terme.

Après la fuite et l'arrestation de Louis XVI, il se crut obligé de dissiper par la force les rassemblements qui se formaient au Champ de Mars pour demander la déchéance du roi (17 juillet 1791) ; il perdit alors la faveur publique.

Bien que l'Assemblée eût approuvé sa conduite dans cette malheureuse circonstance, il se démit de ses fonctions de maire et quitta la capitale; mais, reconnu à Melun, il fut ramené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort.

Il fut exécuté le 12 novembre 1793. Il fit preuve d'un admirable courage à ses derniers moments.

Comme ses membres, glacés par la pluie et le froid, étaient agités par un tremblement involontaire, un de ses bourreaux lui dit : « Tu trembles, Bailly ? — Oui, répondit le vieillard, mais c'est de froid ! »

Ainsi mourut ce savant illustre, que son savoir et sa vertu devaient préserver de cette fin tragique.

BAILLY (Jean-Sylvain)

SAVANT. — PREMIER MAIRE DE PARIS

1736-1793



STATUE DE M. Eugène AIZELIN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Rez-de-chaussée.

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste, Ledru, dit)

AVOCAT. — JURISCONSULTE

Alexandre-Auguste Ledru naquit à Paris le 2 février 1807. Il était fils du médecin Jacques-Philippe Ledru, membre de l'Académie de médecine et petit-fils du physicien Nicolas-Philippe Ledru, si connu comme prestidigitateur sous le nom de Comus et qui fut professeur de physique des enfants de France sous Louis XV.

Le jeune Ledru, après avoir fait de bonnes études de droit, fut reçu, avec distinction, licencié et docteur en 1828. Inscrit au barreau de Paris en 1830, il ajouta à son nom celui de Rollin, nom de sa bisaïeule maternelle, pour se distinguer, au Palais, d'un confrère homonyme.

Ledru-Rollin commença à se mettre en évidence après l'insurrection de juin 1832 en rédigeant une consultation contre l'état de siège, publia, en 1834, un *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain* et se fit le défenseur de la plupart des accusés pour délits de presse, crimes ou délits politiques.

Avocat à la Cour de cassation de 1838 à 1846, il fut, depuis 1841, député du Mans et devint bientôt l'orateur de l'extrême gauche. En 1838, il acheta la charge de Dalloz, le savant jurisconsulte, à la Cour de cassation.

Pendant les sept dernières années de la monarchie, Ledru-Rollin ne laissa passer aucune occasion de combattre et de poursuivre, au nom de son parti, un système politique condamné déjà à cette époque par toutes les fractions du libéralisme. Les principaux sujets sur lesquels s'est exercé le talent de parole de Ledru-Rollin sont les divers budgets de 1842 à 1847, les traitements infligés aux prisonniers du Mont-Saint-Michel, les lois régissant les chemins de fer et les fortifications de Paris, la discussion sur l'abolition de l'esclavage, les restrictions du droit électoral, les questions de politique générale, enfin les questions sociales dans lesquelles il se fit le défenseur des classes ouvrières. Abandonné dans la Chambre par les différentes fractions de l'opposition, peu soutenu par la presse qui refusait de s'associer à ses manifestations en faveur des classes laborieuses, il fonda le journal *la Réforme* qui professait des opinions socialistes, et prépara l'avènement du suffrage universel.

En dehors de la Chambre et de son journal, Ledru-Rollin prit part à toutes les manifestations de l'opinion publique. En février 1848, il fut membre du gouvernement provisoire, avec le portefeuille de l'intérieur, et se signala alors par des tendances franchement démocratiques, consignées dans des circulaires restées fameuses. Il fut élu membre de la Commission exécutive et devint, dans l'Assemblée, chef de la Montagne.

Sous la Législative, il fit la plus vive opposition à la politique du président Louis-Napoléon, dont il demanda la mise en accusation au sujet de l'expédition de Rome, provoqua l'insurrection du 13 juin 1849, faillit être pris par la troupe au Conservatoire des arts et métiers, s'enfuit en Angleterre, et fut condamné par contumace, à la déportation, par la Haute-Cour. Il rentra en France à la suite de l'amnistie de 1869 et fut élu député par trois départements en 1871.

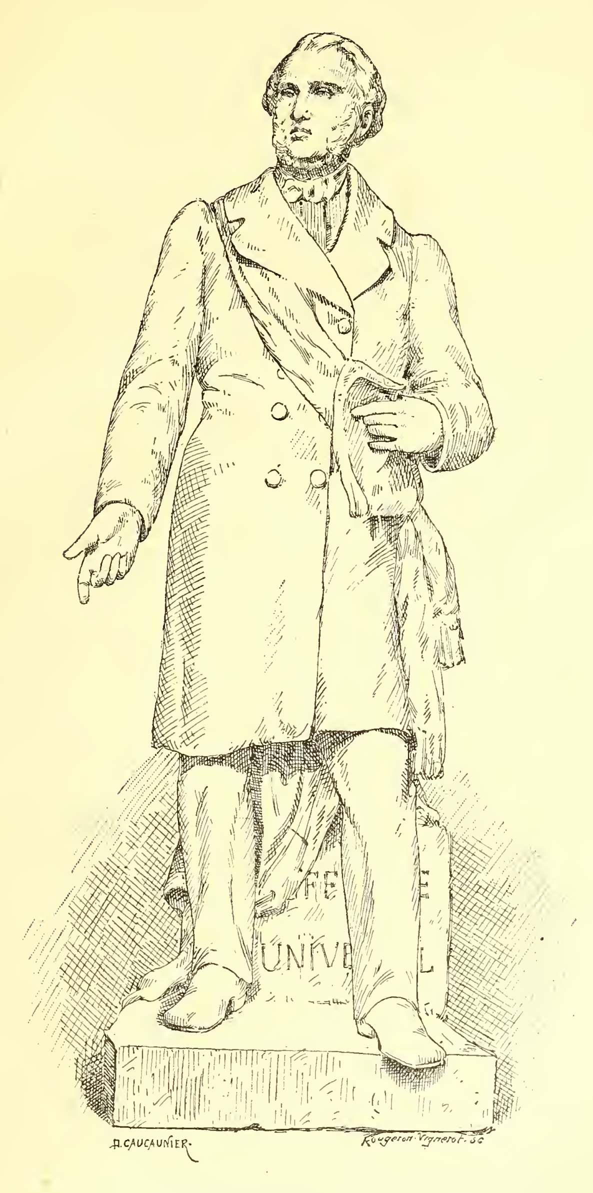
Ce démocrate sincère et intègre, qui restera une des grandes figures politiques de la période parlementaire et de la révolution de Février, est mort à Fontenay-aux-Roses, le 31 décembre 1874.

Un monument lui a été élevé au Père-Lachaise. Sa statue, enfin, a été érigée au moyen d'une souscription publique, en 1885, sur la place de la mairie du XIe arrondissement.

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste, Ledru, dit)

AVOCAT. — JURISCONSULTE

1807-1874



STATUE DE M. L.-E. LONGEPIED

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Rez-de-chaussée.

PIGALLE (Jean-Baptiste)

SCULPTEUR

Jean-Baptiste Pigalle naquit à Paris le 26 janvier 1714, rue d'Argenteuil. Son père, qui était maître menuisier, entrepreneur des bâtiments du roi, le mit, dès l'âge de huit ans, chez son frère, Pierre Pigalle, qui était peintre, et qui lui donna les premières leçons.

Pigalle ne montra tout d'abord aucune disposition pour le dessin; mais comme il manifestait quelque goût à modeler, il fut mis sous la direction d'un sculpteur fort estimé alors, et d'ailleurs voisin de ses parents, Robert Le Lorrain, qu'il quitta plus tard pour travailler chez Lemoine.

Comme il ne semblait doué d'aucune facilité, ses parents conclurent qu'il n'aurait jamais de talent et se seraient décidés à lui faire apprendre un métier, s'il ne s'était obstiné à étudier un art vers lequel il se sentait entraîné par un penchant impérieux.

Le jeune artiste tenta de concourir pour le grand prix de l'Académie; mais ce fut sans succès. Honteux et presque découragé, il conçut l'idée d'un voyage en Italie et partit à pied, avec un compagnon de la même infortune, sans savoir comment il subsisterait; il trouva dans l'amitié d'un camarade, le fils du statuaire Coustou, de quoi suppléer à son indigence. Pendant trois ans, qu'il passa en Italie, il se livra à de sérieuses études.

En revenant en France (1741), Pigalle fut retenu à Lyon par différents travaux. Toujours laborieux et enthousiaste de son art, il travaillait, sans discontinuer, depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir.

De retour à Paris, il exposa au Salon de 1742 le modèle de son *Mercure attachant ses talonnières;* on raconte que, lorsqu'il eut terminé cette œuvre charmante, Pigalle s'empressa de la faire voir à son maître, qui lui dit, après l'avoir examinée : « Mon ami, je voudrais l'avoir faite. »

Pigalle présenta cette figure à l'Académie, qui lui en commanda l'exécution en marbre; ce qui lui valut, en 1744, sa réception à l'Académie dont il devint le chancelier.

Les travaux continuels auxquels Pigalle s'était livré jusqu'alors l'avaient fait connaître; il devenait déjà illustre dans son art, mais il restait dans la gêne. Mme de Pompadour l'en tira, en lui commandant d'abord une figure en pied qui était un portrait d'elle-même, une autre qui représentait le *Silence,* et le groupe bien connu l'*Amour et l'Amitié.* Dès ce moment, Pigalle ne connut plus le besoin et put recueillir le fruit de ses longs travaux. Le roi lui ordonna d'exécuter son *Mercure* en grand et de lui faire, pour pendant, une *Vénus* que l'on trouva fort belle. Ces deux statues furent envoyées en présent au roi de Prusse en 1748.

Le *tombeau du maréchal de Saxe,* qu'il exécuta pour l'église Saint-Thomas de Strasbourg, est un chef-d'œuvre. Le Louvre possède, dans la salle Coustou, une reproduction en plomb du *Mercure,* qui figurait antérieurement au jardin du Luxembourg.

Pigalle copia la nature avec une grande finesse; mais on lui a reproché, surtout dans ses derniers ouvrages, de sentir et d'aimer plus le vrai que le beau. Sa *statue* de *Voltaire,* placée à la Bibliothèque de l'Institut, est belle assurément; mais on peut trouver singulière l'idée qu'a eue l'artiste de faire une *académie* du vieux philosophe dont la maigreur fut proverbiale.

Il mourut le 20 août 1785, à l'âge de soixante et onze ans.

PIGALLE (Jean-Baptiste)

SCULPTEUR

1714-1785



STATUE DE M. Pierre LOISON

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Rez-de-chaussée (en retour).

D'ALEMBERT (Jean le Rond, dit)

SAVANT. — PHILOSOPHE

D'Alembert naquit à Paris le 16 novembre 1717; ses père et mère, qui avaient intérêt à rester inconnus, l'abandonnèrent. Il fut exposé, le jour même de sa naissance, sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond, près de Notre-Dame, et confié, par le commissaire de police du quartier, à la femme d'un vitrier nommé Rousseau, qui l'éleva. On lui donna le nom de l'église, son premier asile; dans la suite, il prit celui de d'Alembert. Plus tard, quand il apprit le secret de sa naissance, il ne voulut pas quitter la vitrière qui l'avait élevé, pour aller vivre auprès de parents qui avaient attendu qu'il se fût fait un nom illustre avant de se faire connaître.

A quatre ans, il fut mis dans un pensionnat, d'où il sortit à douze ans pour entrer au collège Mazarin. Il y resta jusqu'à dix-sept ans et y obtint de grands succès. Ensuite il s'appliqua à la science du droit, et se fit recevoir avocat en 1738. Mais la géométrie, dont il avait pris le goût au collège, l'attirait irrésistiblement; il s'y livra tout entier.

Il publia des traités de mécanique qui l'ont placé au premier rang des géomètres. En 1746, il remporta, par un *Mémoire sur la cause générale des vents*, le premier prix de l'Académie de Berlin qui l'élut, par acclamation, l'un de ses membres. Des *Recherches sur la précision des équinoxes* (1749), *sur la résistance des fluides* (1752), et *sur différents points du système du monde* (1754-1756), consolidèrent sa situation scientifique.

Un travail plus considérable illustra son nom : associé, avec Diderot, son ami, pour la publication de l'*Encyclopédie* (1751-1752), il revit toute la partie des mathématiques et de la physique générales, refit ou composa un grand nombre des principaux articles relatifs à ces sciences, et en ajouta plusieurs de littérature et de philosophie. Depuis, il écrivit le *Discours préliminaire*, vaste répertoire des connaissances humaines, qui ouvrit à l'auteur, en 1754, les portes de l'Académie française dont il devint secrétaire perpétuel en 1772. On voit alors sa réputation hautement établie, non seulement en France, mais dans toute l'Europe.

Atteint par la persécution suscitée par l'*Encyclopédie* et dédaigné par le gouvernement de sa patrie, il refusa néanmoins la présidence de l'Académie de Berlin, et le roi de Prusse la laissa vacante tant qu'il eut l'espoir de l'attirer auprès de lui; d'Alembert résista même aux sollicitations de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui lui demandait de se charger de l'éducation du grand-duc son fils, moyennant cent mille livres de rente.

Son revenu ne sortit pourtant jamais de la médiocrité, et cependant il fit un grand nombre d'actes de bienfaisance. Il passa plus de trente années chez la femme qui avait pris soin de lui dans son enfance, menant la vie la plus simple, et ne quitta ce domicile que contraint par sa santé d'en chercher un plus sain.

On a prétendu que, parce qu'il avait cultivé les sciences abstraites, il était dépourvu de sensibilité; mais les détails de sa longue affection pour Mlle Lespinasse et Mme Geoffrin qui le comptèrent parmi les amis les plus assidus de leurs salons littéraires, répondent à ce reproche et prouvent qu'il était susceptible de l'attachement le plus délicat et le plus solide.

D'Alembert mourut à l'âge de soixante-sept ans, le 29 octobre 1783.

D'ALEMBERT (Jean Le Rond, dit)

SAVANT. — PHILOSOPHE

1717-1783



STATUE DE M. Auguste RODIN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Premier étage.

Paul-Louis COURIER

PAMPHLÉTAIRE

Paul-Louis Courier naquit à Paris le 4 janvier 1772. Élevé au domaine de Méré, par un père instruit qui lui enseigna les langues anciennes, il acquit une érudition précoce. Destiné à servir dans le génie, il revint à Paris pour étudier les mathématiques, mais il ne négligea pas ses études littéraires et fit de rapides progrès dans le grec sous la direction de Vauvilliers, professeur au Collège de France.

En 1791, il entra à l'école d'artillerie de Châlons, d'où il sortit en 1793 comme lieutenant. Il prit part à quelques campagnes en Allemagne et en Italie jusqu'en 1809, époque à laquelle il quitta le service pour jouir de son indépendance et se livrer aux lettres; il était alors chef d'escadron. Naturellement brave, il avait fait, avec plus de vaillance que de régularité, son devoir de soldat; entraîné sans cesse par sa passion pour les lettres, plus d'une fois il s'était échappé pour faire des recherches dans les bibliothèques.

En 1810, il était à Florence, se livrant à ses études favorites, quand le hasard lui fit retrouver dans un manuscrit que possédait la bibliothèque de San-Lorenzo une partie de *Daphnis et Chloé*, le roman célèbre de Longus, qui manquait dans toutes les éditions connues de cet ouvrage. Courier se mit à copier avec ardeur tout le morceau inédit qu'il avait découvert. La même année, il fit paraître, à Rome, la première édition complète du texte grec de Longus, et, à Florence, la réimpression de la traduction française qu'Amyot en avait donnée vers 1546, et que Courier avait corrigée et complétée très habilement dans le style du XVI[e] siècle.

En même temps, une dispute avec del Furia, le bibliothécaire de Florence, au sujet d'une tache d'encre qu'il avait faite dans le manuscrit de Longus sur le fragment retrouvé par lui, révéla son vigoureux talent de polémiste. Peu après il publia, à Paris en 1813, une remarquable édition des *Traités sur la cavalerie* de Xénophon avec une traduction française et des notes.

La chute de l'Empire ouvrit à Courier une nouvelle carrière. Marié en 1814, à la fille de l'helléniste Clavier et établi à la Chavonnière près de Tours, il lança de là des pamphlets politiques dans lesquels, se donnant le titre de *canonnier à cheval* ou de *vigneron*, il combattit avec l'arme du ridicule, dans le style le plus caustique, les mesures rétrogrades de la Restauration. On lui fit plusieurs procès et il fut emprisonné à Sainte-Pélagie; mais il n'en devint que plus ardent à la lutte et publia de nombreux pamphlets pleins d'esprit mordant et de verve satirique, dont les plus célèbres sont : *Pétition aux deux Chambres contre les excès de la réaction religieuse dans les campagnes* (1816); — *Simple discours de Paul-Louis* (1821); — *Pétition à la Chambre des députés pour des villageois que l'on empêche de danser* (1822), etc.

Le dernier écrit politique de Paul-Louis Courier fut le *Pamphlet des Pamphlets*, qui est, au jugement d'Armand Carrel, ce que l'on peut citer, dans notre langue, de plus achevé comme goût et de plus merveilleux comme art.

L'écrivain y venge le pamphlet du mépris d'un certain monde et évoque, avec un orgueil légitime, ses glorieux ancêtres : Démosthène, Pasquier, Cicéron, Franklin, etc.

Le 10 avril 1825, il tombait, dans son bois de Larçay, mortellement frappé d'un coup de fusil tiré par un de ses gardes.

Paul-Louis COURIER

PAMPHLÉTAIRE

1772-1825



STATUE DE M. E.-C. HOUSSIN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Premier étage.

FAGON (Guy-Crescent)

MÉDECIN. — BOTANISTE

Fagon naquit le 11 mai 1638, au Jardin des Plantes de Paris, dont Guy de la Brosse, son oncle, était le fondateur et l'intendant.

« Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux, dit Fontenelle, furent des plantes ; les premiers mots qu'il bégaya furent des noms de plantes : la langue de la botanique fut sa langue maternelle. »

Après la mort de son père, en 1649, le jeune Fagon fut placé au collège Sainte-Barbe. Il y fit d'excellentes études, puis se voua spécialement à la médecine. En 1663, il soutint, pour son doctorat, une thèse sur la circulation du sang qui n'était encore regardée que comme une hypothèse ingénieuse. A peine reçu docteur, Fagon obtint la chaire de botanique et celle de chimie au Jardin des Plantes dont il devint, plus tard, le surintendant.

Il fit, dans le but d'enrichir cet établissement, des excursions botaniques en Auvergne, en Provence, sur les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et sur les côtes de France, où il recueillit une abondante moisson. Le catalogue publié en 1665, sous le titre d'*Hortus regius*, est précédé d'un petit poème latin qui ne manque pas d'élégance et dont Fagon est l'auteur.

Dans une excursion aux Pyrénées, ayant découvert Barèges, il l'indiqua à Mme de Maintenon qui s'y rendit pour la santé du duc du Maine. Il fut, en outre, un des premiers à reconnaître l'efficacité du quinquina, et publia une brochure sur l'emploi de ce médicament contre les fièvres.

Successivement médecin de la reine Anne d'Autriche, puis des enfants de France, il fut appelé, en 1693, à exercer la charge de premier médecin du roi, et nommé membre honoraire de l'Académie des sciences en 1699.

D'un caractère bon et dévoué, Fagon se signala par de nombreux actes de bienfaisance ; tous les moments de loisir dont ses travaux et ses emplois lui permirent de disposer, il les consacra à l'exercice gratuit de sa profession.

Il diminua considérablement les produits de sa charge; fit supprimer la Chambre royale des universités provinciales; confirma, étendit même les droits de la Faculté de médecine de Paris, et poursuivit avec une louable sévérité les charlatans et les empiriques.

Un des plus beaux titres de gloire pour Fagon est d'avoir non seulement aimé, mais recherché et protégé les savants et les artistes. Ce fut sur sa recommandation que Louis XIV chargea d'explorations scientifiques, dans les différentes parties du monde, les célèbres botanistes Plumier, Feuillée et Tournefort.

Fagon donna surtout à ce dernier les témoignages les plus éclatants d'une haute considération; il l'appela d'Aix à Paris et lui procura la chaire de botanique au Jardin du roi. Le célèbre naturaliste témoigna dignement sa reconnaissance à son Mécène en lui consacrant, sous le nom de *Fagonia*, un genre de plantes rosacées dont la plupart des espèces sont originaires du Levant.

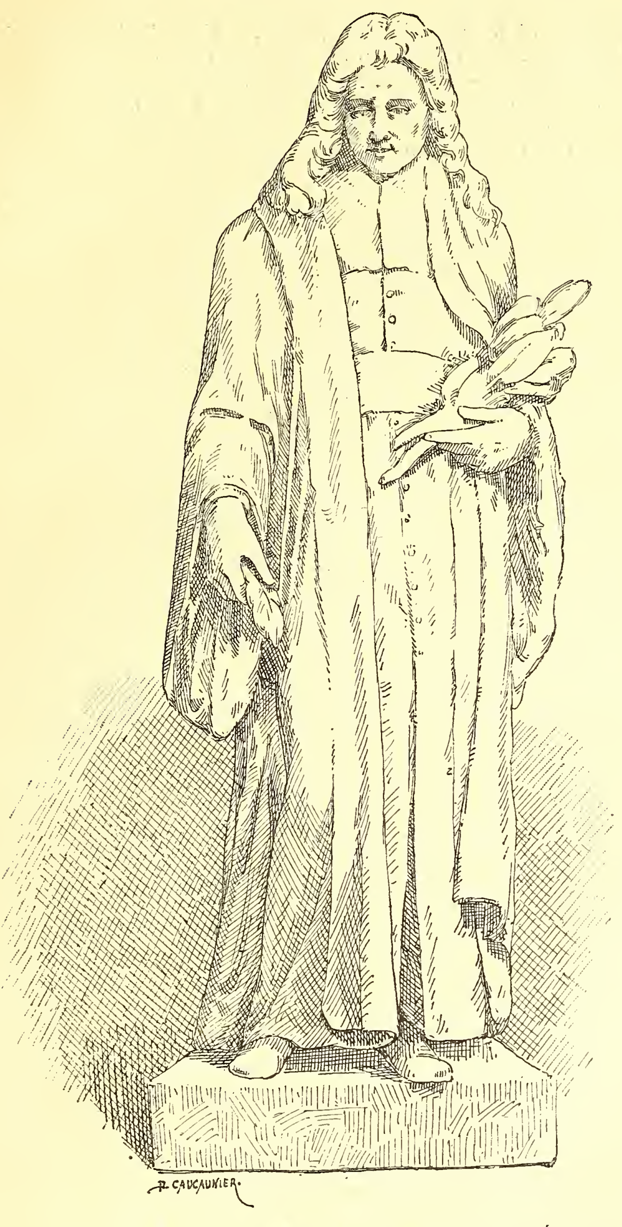
Tant que vécut Louis XIV, son vieux médecin fut fidèle au poste de confiance qu'il lui avait donné auprès de sa personne ; quand le roi mourut (1715), Fagon se retira de la cour et se confina dans le Jardin des Plantes dont il avait la surintendance.

Fagon était d'une constitution très délicate; faible depuis longtemps, sinon tout à fait malade, il y végéta plus qu'il n'y vécut pendant environ trois ans. Enfin, vaincu par l'âge, il mourut le 11 mars 1718.

FAGON (Guy-Crescent)

MÉDECIN. — BOTANISTE

1638-1718



STATUE DE M. Raymond BARTHÉLEMY

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Premier étage (en retour).

RICHELIEU (Armand-Jean du Plessis, duc de)

CARDINAL. — PREMIER MINISTRE DE LOUIS XIII

Richelieu naquit à Paris le 9 septembre 1585. Il était fils de François du Plessis, seigneur de Richelieu, capitaine des gardes du roi Henri IV. Il fut d'abord destiné à la carrière des armes, puis reçut les ordres et fut sacré, en 1607, évêque de Luçon, n'ayant que vingt-deux ans. Député aux États généraux en 1614, par le clergé du Poitou, il s'y fit remarquer, sut plaire au maréchal d'Ancre, qui disposait de tout, et à Marie de Médicis, alors régente, qui le fit son aumônier, puis secrétaire d'Etat pour l'intérieur et la guerre (1616).

Cinq mois après, le 24 avril 1617, à la suite de l'assassinat du maréchal d'Ancre, il fut exilé de la cour en même temps que la reine ; mais il ne tarda pas à se rapprocher du roi.

Chargé de négocier un accommodement entre la mère et le fils, il réussit dans cette mission délicate et fit conclure les traités d'Angoulême en 1620 et d'Angers en 1621. La reine-mère, rentrée en grâce à la mort du connétable de Luynes, récompensa Richelieu en lui faisant donner le chapeau de cardinal (1623). L'année suivante, il entra au conseil et fut bientôt nommé premier ministre. Il joignit à ce titre celui de surintendant du commerce et de la navigation.

Arrivé au souverain pouvoir, Richelieu poursuivit avec une volonté inébranlable la réalisation de trois grandes entreprises : détruire la puissance politique du protestantisme en France, abattre l'orgueil de la noblesse et abaisser la maison d'Autriche.

Dirigeant d'abord ses efforts contre les protestants, il leur reprit, en 1626, l'île de Ré, leur enleva, en 1628, leur dernière place forte, la Rochelle, en fermant le port par un môle gigantesque, et anéantit leur puissance par la paix d'Alais et l'édit de Nantes (1629).

Dans le même temps, il assurait au duc de Nevers le duché de Mantoue et de Montferrat, en forçant le Pas de Suse (1629), s'emparait des Etats du duc de Savoie (1630), et se préparait à combattre l'Autriche. Prenant part, dans ce but, à la guerre de Trente ans, il prépara la prépondérance de la France, qu'assurèrent, après sa mort les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659).

Ce qui coûta le plus de peine à Richelieu, ce furent ses luttes contre les grands ; il eut à déjouer mille cabales, et compta parmi ses principaux adversaires la reine-mère, Marie de Médicis, devenue jalouse de l'ascendant qu'il exerçait sur le roi, la reine régnante, Anne d'Autriche, le frère du roi, Gaston d'Orléans, le duc de Bouillon, le comte de Soissons et tous les favoris de Louis XIII.

Un jour, tous ses ennemis conjurés avaient déterminé le roi à l'éloigner; mais, averti à temps, le cardinal court à Versailles et regagne la confiance de Louis XIII. A la suite de cette journée (11 novembre 1630), qui fut appelée la *Journée des dupes,* Richelieu se vengea avec une excessive rigueur. Il exila la reine-mère, réduisit à la soumission Gaston d'Orléans qui avait pris les armes; livra au comte de Soissons et au duc de Bouillon, ligués avec l'Autriche, la bataille de Marfée (1641), où le comte trouva la mort; fit trancher la tête à Cinq-Mars et à de Thou, convaincus d'avoir tenté un traité avec l'Espagne.

Il favorisa les lettres et créa l'Académie française en 1635; il a laissé quelques écrits théologiques et des Mémoires fort curieux; mais ses essais dramatiques, *Mirame* et *la Grande Pastorale,* sont des plus médiocres.

Richelieu mourut le 4 décembre 1642, à l'âge de cinquante-huit ans, dans le Palais-Cardinal, — aujourd'hui le Palais-Royal, — qu'il avait fait construire pour lui et qu'il légua au roi par testament.

RICHELIEU (Armand-Jean du Plessis, duc de)

CARDINAL. — PREMIER MINISTRE DE LOUIS XIII

1585-1642



STATUE DE M. Jean TURCAN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Deuxième étage.

LE SUEUR (Eustache)

PEINTRE

Eustache Le Sueur, célèbre peintre surnommé le Raphaël français, naquit à Paris le 19 novembre 1616. Fils d'un modeste tourneur en bois, il montra de bonne heure de grandes dispositions pour le dessin, et à douze ans (1628), il entrait dans l'atelier de Simon Vouet, premier peintre du roi.

Le 31 juillet 1644, il épousa la sœur de Goussé, un de ses camarades d'atelier. Sans autre ressource que son travail, ni d'autre recommandation que son talent, il dut dessiner des frontispices de livres et des vignettes de thèses pour subvenir aux besoins du ménage; mais il devint bientôt l'émule de son maître.

Surchargé de besogne, abandonné par Le Brun et Mignard récemment sortis de son atelier, Vouet confia à Le Sueur une commande de huit compositions destinées à être exécutées en tapisserie. Celui-ci montra, dans ce travail, une si grande originalité que Vouet en prit ombrage et se déclara l'ennemi de son élève dont le succès semblait, pour lui, une critique de sa manière et de son enseignement.

Reçu maître à l'ancienne Académie de Saint-Luc, Le Sueur avait peint, pour elle, un *Saint-Paul imposant les mains aux malades*, morceau d'expression qui attira l'attention du Poussin. Malheureusement ce dernier, nommé alors premier peintre du roi, ne fit qu'un court séjour à Paris; mais de retour à Rome, il prit la peine de dessiner des croquis de modèles du meilleur style qu'il envoya à Le Sueur. Dès lors, le jeune artiste n'étudia plus que les bons maîtres italiens et surtout les antiques, mais d'après un petit nombre de copies et encore moins d'originaux; aussi dut-il tirer en grande partie de son propre fonds tout ce qu'il acquit.

Chargé, en 1645, de la décoration du cloître du couvent des Chartreux de Paris, qui était situé sur les terrains qu'occupe aujourd'hui le jardin du Luxembourg, Le Sueur exécuta, en trois années, une série de vingt-deux tableaux, aujourd'hui au Louvre, représentant la vie de saint Bruno. Ces toiles révélèrent bien moins un élève de Vouet qu'un disciple de Raphaël.

En 1648, à la fondation de l'Académie de peinture, Le Sueur en fut un des premiers membres, et figura parmi ceux qui prirent le titre d'anciens. En 1649, le président Lambert de Thorigny lui confia, avec Le Brun, la décoration de son hôtel, situé quai d'Anjou, connu sous le nom d'hôtel Lambert, et qui appartient aujourd'hui à la famille Czartoriski.

Le Sueur couvrit trois grandes salles de cette magnifique habitation, de peintures superbes dont les fragments les plus remarquables ont été détachés et envoyés au Louvre, où ils figurent encore, ainsi que les œuvres remarquables suivantes de cet artiste : *Prédication de saint Paul à Ephèse*, et *Saint Gervais et saint Protais refusant de sacrifier à Jupiter.*

La Ville de Paris possède cinq merveilleuses tentures en tapisserie, représentant divers épisodes du martyre des saints Gervais et Protais, dont l'une, « la Flagellation », a été exécutée sur un carton composé par Le Sueur, et peint, après sa mort, par Thomas Goussé, son beau-frère (1655).

Eustache Le Sueur, peintre ordinaire du roi en sa qualité de membre de l'Académie de peinture, mourut, à l'âge de trente-huit ans, le 30 avril 1655.

LE SUEUR (Eustache)

PEINTRE

1616-1655



STATUE DE M. L.-M. BOURGEOIS

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Second étage.

SAUVAL (Henri)

HISTORIEN DE PARIS

Henri Sauval est né à Paris en 1620. Après avoir étudié le droit, il se fit recevoir avocat. Mais, entraîné par son goût pour l'érudition, il abandonna le barreau pour se livrer à des recherches historiques.

Il obtint l'entrée des Archives et du Trésor des Chartes, et en tira des documents importants et un grand nombre de faits curieux qu'il se proposait de publier dès 1654, puisqu'il obtint, cette année, un privilège pour l'impression de son ouvrage.

L'abbé Costar, dans ses *Mémoires des gens de lettres célèbres de France*, en fait mention en ces termes : « C'est un écrivain de grand travail et qui ne réussit pas mal dans celui qu'il a entrepris des *Antiquités de Paris*, dans lesquelles il étale mille curiosités qui, sans sa constante activité, seraient demeurées enterrées. Il n'a pas, dit-il, un style formé ; parfois il l'enfla pour l'orner en des lieux où la simplicité du style est surtout requise. »

Et il ajoute : « Aussi, il y a encore quelque distance de lui à un écrivain parfait, quelque chose qu'il en croie. »

On peut conclure de ce dernier trait que Sauval ne passait pas pour modeste.

Certes, la prolixité du style de Sauval et les répétitions continuelles qui fourmillent dans son ouvrage en rendent la lecture difficile, mais il faut y chercher plutôt les qualités de l'historien que celles de l'écrivain.

A ce titre Sauval, mérite, sinon l'admiration que lui prodigua Colbert, au moins l'estime de la postérité pour les importantes recherches auxquelles il consacra vingt ans de sa vie, puisant à toutes les sources, non seulement au Trésor des Chartes et dans les registres du Parlement, mais encore dans les archives de la Ville de Paris, dans celles de Notre-Dame, de la Sainte-Chapelle, de Sainte-Geneviève, dans les manuscrits de Saint-Victor, dans les comptes de l'ordinaire de Paris, etc., etc.

C'est ainsi que l'histoire lui est redevable de détails curieux sur les divers agrandissements de Paris, sur ses établissements civils et religieux, ses cours de justice, ses écoles, ses chapitres, etc., ainsi que sur les événements qui s'y sont passés et sur les anciens usages et coutumes qui y ont été observés depuis l'origine de la monarchie.

Toutefois Sauval avait apporté si peu d'ordre dans la masse des matériaux accumulés par lui, qu'il retarda toujours le moment de les livrer à l'impression, ne pouvant faire la lumière dans ce chaos de notes.

Il mourut en 1670, laissant en manuscrit la matière de neuf volumes in-folio.

Rousseau, auditeur des comptes, ami de Sauval, entreprit de mettre un peu d'ordre dans ce travail, mais il mourut lui-même avant d'avoir eu le temps d'accomplir cette tâche.

L'ouvrage de Sauval, réduit à trois volumes, parut seulement en 1724, sous ce titre : *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*.

SAUVAL (Henri)

HISTORIEN DE PARIS

1620-1670



STATUE DE M. Alfred BOUCHER

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté gauche). — Second étage (en retour).

MOLIÈRE (J.-B. Poquelin, dit)

AUTEUR COMIQUE

Jean-Baptiste Poquelin, le plus grand de tous les poètes comiques, est né à Paris le 15 janvier 1622, rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves. Son père, valet de chambre et tapissier du roi, le destina à lui succéder dans sa charge; il lui fit, néanmoins, faire de bonnes études au collège de Clermont.

A dix-neuf ans, peu fixé encore sur son avenir, J.-B. Poquelin eut le titre de valet de chambre du roi et suivit en cette qualité la cour à Narbonne (1641). Il quitta bientôt cette position qui ne lui plaisait guère pour aller étudier le droit à Orléans et se fit recevoir avocat (1645).

De retour à Paris, entraîné vers le théâtre par une vocation impérieuse, il se mêla à des comédiens amateurs dont il ne tarda pas à devenir le chef. C'est alors qu'il prit le nom de Molière.

De 1646 à 1658, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant des petites pièces qu'il composait et dont les plus remarquables sont l'*Etourdi*, représenté à Lyon (1653) et *le Dépit amoureux*, à Montpellier (1654).

Ce n'est qu'en 1658 qu'il vint se fixer à Paris; il y ouvrit, d'abord, à la salle du Petit-Bourbon, près du Louvre, puis au Palais-Royal, un théâtre qu'il devait enrichir, en moins de quinze années, de plus de trente ouvrages, dont la moitié au moins sont des chefs-d'œuvre, et dans lesquels il jouait lui-même le rôle principal.

A l'âge de quarante ans (1662), Molière épousa Armande Béjart, jeune et jolie comédienne de dix-sept ans, qui faisait partie de sa troupe.

Parmi les œuvres dramatiques les plus remarquables de ce prodigieux génie, il faut citer les *Précieuses ridicules* (*1659*), *Sganarelle* (*1660*), *l'École des maris* (*1661*), *l'École des femmes* (*1662*), *le Mariage forcé* (*1664*), *le Festin de Pierre* et *l'Amour médecin* (*1665*), *le Misanthrope* et *le Médecin malgré lui* (*1666*), *Tartufe* (*1667*), *Amphitryon*, *l'Avare* et *George Dandin* (*1668*), *Monsieur de Pourceaugnac* (*1669*), *le Bourgeois gentilhomme* (*1670*), *les Fourberies de Scapin* (*1671*), *les Femmes savantes* (*1672*), *le Malade imaginaire* (*1673*).

Le jour de la quatrième représentation de cette dernière pièce, Molière, dont la santé était depuis longtemps altérée, souffrait plus qu'à l'ordinaire; malgré les avis de ses amis il voulut jouer, de peur, disait-il, de faire perdre leur journée à tous ceux qu'il employait. Il joua, mais dans la *cérémonie* qui termine la pièce, au moment où il prononçait le mot *juro*, il fut pris d'une convulsion qu'il essaya vainement de dissimuler. On le transporta chez lui, rue de Richelieu, où il expira le 17 février 1673, à peine âgé de cinquante et un ans.

Ce ne fut pas sans peine que sa veuve obtint de l'autorité ecclésiastique de le faire enterrer, en terre consacrée, dans le cimetière Saint-Joseph où il fut conduit, de nuit, par de nombreux amis ayant à la main des flambeaux allumés.

En 1778, l'Académie, qui ne l'avait pas admis au nombre de ses membres, décida que, dans la salle où étaient rangés les portraits des académiciens, serait placé le buste de Molière portant cette inscription :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

MOLIÈRE (J.-B. POQUELIN, dit)

AUTEUR COMIQUE

1622-1673



STATUE DE M. A. MOREAU-VAUTHIER

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Rez-de-chaussée.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques)

ÉCONOMISTE. — MINISTRE

Anne-Robert-Jacques Turgot naquit à Paris le 10 mai 1727. Il était le plus jeune des trois fils de Michel-Étienne Turgot, prévôt des marchands sous Louis XV, à qui Paris doit d'importantes améliorations. Placé au collège Louis-le-Grand, il s'y fit remarquer par ses aptitudes précoces.

Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique; mais dès qu'il eut atteint l'âge où l'on commence à réfléchir, il se sentit un éloignement invincible pour le sacerdoce. Toutefois, par obéissance, il se livra avec zèle à l'étude de la théologie et fut élu prieur de la Sorbonne au mois de décembre 1749. Il prononça, en cette qualité, un discours remarquable sur les progrès du genre humain, qui annonçait la direction de ses idées.

Il avait alors vingt-deux ans et faisait preuve d'une instruction, d'une profondeur, d'une élévation d'idées vraiment remarquables.

A la suite de la mort d'un frère aîné, il résolut de quitter l'habit ecclésiastique et rentra en 1752 dans la vie laïque. Successivement substitut du procureur général et conseiller au Parlement, il devint maître des requêtes le 28 mars 1753.

Il développa bientôt ses idées sur l'économie politique, les finances et le commerce dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie* et dans quelques opuscules.

Turgot fut appelé, le 8 août 1761, à l'intendance de la généralité de Limoges; il rendit à cette province d'éminents services, en diminuant les impôts, abolissant la corvée, rétablissant la libre circulation des grains, organisant des bureaux de charité.

Pendant une longue et cruelle disette, il répandit des aumônes abondantes et apprit au paysan à se passer momentanément de blé en y substituant les pommes de terre, alors peu connues Le peuple limousin dédaigna tout d'abord ce précieux légume et ne consentit à l'adopter qu'après que l'intendant en eut fait servir sur sa table.

La nécessité de traiter verbalement d'importantes affaires l'attira quelquefois à Paris; il s'y trouvait lorsque les maîtres des requêtes réhabilitèrent la mémoire de l'infortuné Calas. Turgot fut un des juges et parla en faveur de cette victime.

Louis XVI, en prenant la couronne, l'appela au ministère de la marine le 20 juillet 1774, et, un mois après, au contrôle général des finances. Turgot tenta d'utiles réformes et put en établir quelques-unes qui lui suscitèrent des ennemis. En 1775, la cherté des grains excita des troubles, on accusa Turgot d'avoir amené la famine par une loi sur la circulation des grains. En janvier 1776, il fit rendre un édit qui abolit la corvée, les droits sur les céréales, détruisait les jurandes, et contenait d'autres réformes importantes.

L'édit fut enregistré malgré les remontrances du Parlement, mais il augmenta les ennemis de Turgot, qui vit tous ses efforts échouer contre la coalition du clergé, de la noblesse et de la haute finance qui, se sentant, par ces réformes, atteints dans leurs privilèges, se liguèrent et réussirent, après deux ans de lutte, à perdre le ministre dans l'esprit de Louis XVI qui cependant disait : « Il n'y a que M. Turgot et moi qui aimons le peuple. »

Turgot sortit du ministère en mai 1776 et vécut désormais dans la retraite, ne s'occupant plus que de lettres, de sciences et de philosophie; il était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Il mourut d'une attaque de goutte, le 20 mars 1781, à l'âge cinquante-quatre ans.

TURGOT (Anne-Robert-Jacques)

ÉCONOMISTE. — MINISTRE

1727-1781



STATUE DE M. A.-J. OLIVA

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Rez-de-chaussée (côté gauche).

LAVOISIER (Antoine-Laurent)

CRÉATEUR DE LA CHIMIE MODERNE

Antoine-Laurent Lavoisier, que la découverte de la théorie chimique moderne a rendu immortel, naquit à Paris le 16 août 1743.

Son père, qui avait acquis dans le commerce une fortune assez considérable, donna beaucoup de soin à son éducation.

Lavoisier fit ses études au collège Mazarin, et obtint un grand nombre de prix dans ses classes. Arrivé à la philosophie, il conçut tant de goût pour les sciences qu'il résolut de s'y consacrer tout entier.

Sa passion pour l'étude fut telle qu'il se tint loin du monde et se condamna à la vie la plus frugale afin de pouvoir se donner tout entier à ses travaux. Il avait à peine vingt ans lorsqu'un prix, proposé en 1763 par l'Académie des sciences, lui fournit l'occasion de se livrer avec assiduité à des recherches positives sur un important sujet de physique.

Il s'agissait de trouver pour la ville de Paris un éclairage à la fois plus efficace et plus économique; Lavoisier fit tendre sa chambre en noir et s'y enferma pendant six semaines, sans voir le jour, afin de rendre ses yeux plus sensibles aux divers degrés d'intensité de la lumière des lampes.

L'Académie lui décerna le prix le 9 avril 1766, et en 1768, à vingt-cinq ans, il entra dans ce corps savant, après son *Mémoire sur les couches des montagnes*.

Peu de mois après son admission à l'Académie, il obtint, en 1769, une place de fermier général; fut mis, en 1776, à la tête de la régie des poudres; en 1788, attaché à la Caisse d'escompte; en 1790, membre de la Commission des poids et mesures, et en 1791 commissaire de la Trésorerie.

C'est à cette époque qu'il publia un *Traité de la richesse territoriale du royaume de France,* dont l'Assemblée constituante décréta l'impression aux frais de l'Etat.

Il avait fait deux parts de sa vie et, tout en tenant noblement sa place comme administrateur, il se livra aux recherches scientifiques.

Il démontra que la calcination des corps est le produit de l'union de l'oxygène de l'air avec ces corps, et opéra, ainsi, une véritable révolution dans la chimie. Il améliora la fabrication de la poudre et perfectionna l'agriculture.

Outre la découverte de l'oxygène, on lui doit l'analyse et la synthèse de l'air, celle de l'acide carbonique, celle de l'eau et des matières organiques.

Dès lors, il put expliquer la respiration, la combustion et la fermentation.

Dans son *Traité de chimie*, paru en 1789, il posa enfin les bases de la chimie moderne, et mérita d'en être appelé le créateur.

Une mort prématurée arrêta le cours de ses travaux, au moment où il les recueillait tous pour en former un seul ouvrage.

Le 2 mai 1794, le conventionnel Dupin ayant déposé un acte d'accusation contre tous les fermiers généraux, Lavoisier vint lui-même se constituer prisonnier. Le 6, il fut enveloppé dans l'arrêt de condamnation capitale prononcé en masse contre sa Compagnie par le tribunal révolutionnaire. Il demanda en vain un délai de quelques jours afin de pouvoir terminer d'importants travaux qu'il avait commencés et fut exécuté le 8 mai 1794.

LAVOISIER (Antoine-Laurent)

CRÉATEUR DE LA CHIMIE MODERNE

1743-1794



STATUE DE M. J.-A.-M. IDRAC

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale- — Rez-de-chaussée (côté droit).

VOLTAIRE (François-Marie, Arouet, dit de)

POÈTE. — PHILOSOPHE. — HISTORIEN

François-Marie Arouet est né à Paris le 21 février 1694. Il était fils d'un ancien notaire au Châtelet, trésorier de la Chambre des comptes. Il fut de bonne heure introduit, par l'abbé de Châteauneuf, auprès des grands seigneurs et des beaux-esprits sceptiques du temps.

Une satire sur Louis XIV, publiée l'année de la mort de ce roi, faussement attribuée au jeune Arouet, le fit mettre à la Bastille où il resta plus d'une année. En sortant de prison, il quitta son nom d'Arouet et prit celui de Voltaire, anagramme d'AROVET, L. I. (Arouet le jeune). On sait qu'alors l'I et le J étaient comme la même lettre, ainsi que l'U et le V.

Exilé en 1726 pour avoir provoqué le chevalier de Rohan-Chabot, il se rendit en Angleterre où il étudia la langue, la littérature et la philosophie des Anglais. Rentré en France et inquiété de nouveau à propos de ses *Lettres philosophiques* (1735), Voltaire se retira au château de Cirey, chez la marquise du Châtelet, où il resta jusqu'en 1740. A cette époque, à la suite d'un voyage à la cour du roi de Prusse, Frédéric II, l'un de ses plus grands admirateurs, il se vit tout à coup recherché par le ministère qui l'avait jusque-là persécuté. En 1745, il obtint le brevet d'historiographe de France, avec une charge de gentilhomme de la chambre du roi; en 1746, il entra à l'Académie.

Sa faveur dura peu. Après avoir été accueilli à Sceaux, chez la duchesse du Maine; à Nancy, à la cour du roi Stanislas, il se rendit, en 1750, à Berlin, où il resta pendant trois ans auprès du roi de Prusse. Il séjourna ensuite dans plusieurs villes de France et finit par se fixer à Ferney (1758). C'est là qu'il passa vingt ans de sa vie, occupant Paris et l'Europe de ses moindres écrits. La liste complète des œuvres de Voltaire serait interminable : poésie, sérieuse et légère, sciences naturelles, histoire, métaphysique, satire, Voltaire a touché à tous les genres et a partout réussi. Il faut se borner à citer son épopée, *la Henriade;* ses tragédies : *Œdipe* (1718), *Zaïre* (1732), *Mahomet* (1742), *Oreste* (1749), *Mérope* (1752); parmi ses comédies : *l'Indiscret* (1724), *Nanine* (1749); ses travaux historiques: l'*Histoire de Charles XII* (1731); *le Siècle de Louis XIV* (1751); ses *Épîtres;* ses *Romans,* son *Dictionnaire philosophique* et sa volumineuse *Correspondance.*

Les deux qualités dominantes de cette rare intelligence sont la passion et le bon sens. Le but de ses efforts fut l'affranchissement de la pensée, le premier en date de tous les affranchissements, et le triomphe de l'humanité. Son éloquence fit réhabiliter la malheureuse famille Calas, dont le chef avait été condamné au supplice de la roue par un tribunal cédant au fanatisme de la population. Il rédigea des *factums* indignés en faveur de La Barre, de Sirven et de Lally, victimes de déplorables erreurs judiciaires, et réclama l'affranchissement des serfs de Saint-Claude, dans le Jura.

En 1778, à quatre-vingt-quatre ans, il fit un voyage à Paris afin de faire représenter *Irène,* une de ses dernières productions.

Reçu dans la capitale avec un enthousiasme indescriptible, accablé d'honneurs, il ne put résister à tant d'émotions et succomba, trois mois après son arrivée, le 30 mai 1778.

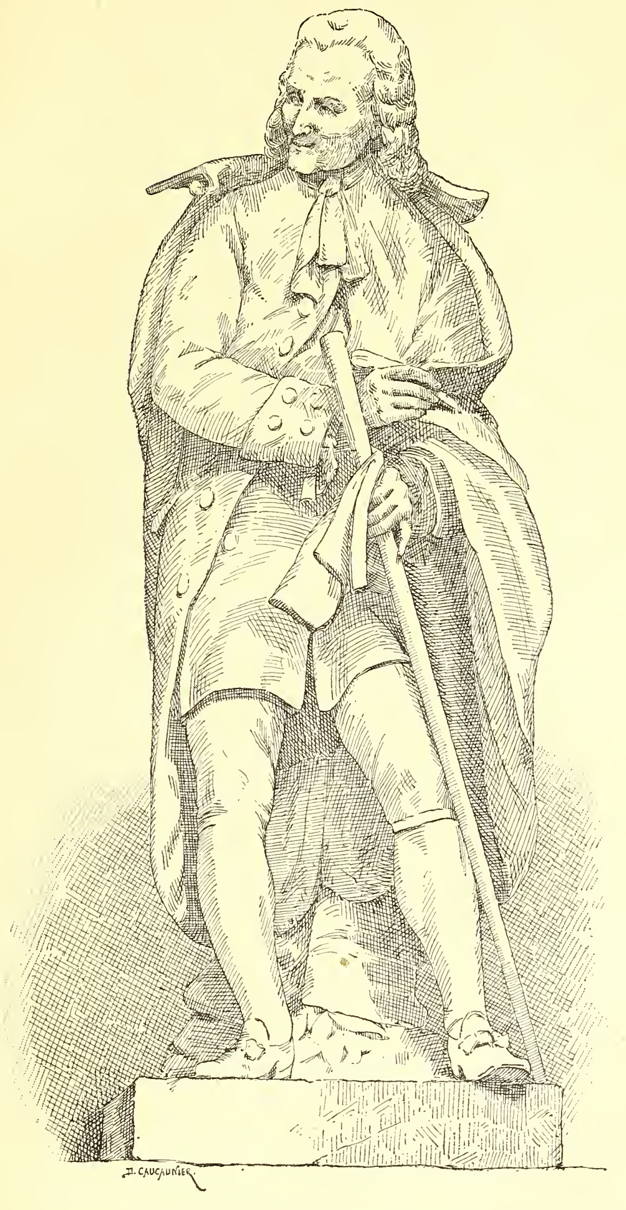
Comme il était mort dans l'impénitence finale, on lui refusa la sépulture catholique à Paris. Son corps fut transporté et enseveli à l'abbaye de Scellières qui appartenait à son neveu, l'abbé Mignot.

De là, en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, ses restes furent solennellement transportés au Panthéon le 11 juillet 1791.

VOLTAIRE (François-Marie, Arouet, dit de)

POÈTE. — PHILOSOPHE. — HISTORIEN

1694-1778



STATUE DE M. J.-F. COUTAN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Rez-de-chaussée (côté droit).

JEAN GOUJON

SCULPTEUR

Jean Goujon est né à Paris vers 1515. Il reçut les premiers principes de son art d'un maître habile qui lui inspira le goût de l'antique. Sa vie, comme celle de la plupart des hommes doués d'un rare talent, est tout entière dans ses ouvrages.

Il eut pour ami Germain Pilon, Pierre Lescot et Philibert De l'Orme, et pour élève J. Bullant.

Goujon a été nommé le *Phidias français* et le *Corrège de la sculpture.*

Cet habile artiste succédant aux gothiques, ne tint rien de leur goût. Ses ouvrages sont fort légers, et sa manière de dessiner svelte et gracieuse; c'est donc à juste titre qu'on l'a appelé le restaurateur de la sculpture en France.

Son premier ouvrage connu est un chef-d'œuvre que sans doute bien d'autres morceaux ignorés avaient précédé : c'est la statue désignée sous le nom de *Diane au cerf* et qui est un portrait allégorique de Diane de Poitiers.

Cette statue faisait partie de la décoration qu'il exécuta au château d'Anet. Elle est aujourd'hui au Louvre, dans la *salle Jean Goujon* qui contient un grand nombre d'œuvres de cet artiste.

Il travailla également à la décoration du château d'Écouen, des églises Saint-Maclou et Notre-Dame, à Rouen.

Des documents découverts par hasard, sur la reliure d'une ancienne collection du *Journal des Débats*, ont fait connaître l'époque, ignorée jusqu'alors, où Jean Goujon a commencé la série des travaux qu'il a exécutés à Paris. Son premier marché date de 1550. On sait, d'autre part, par les comptes des bâtiments royaux, qu'il travailla à la décoration du château du Louvre, de 1555 à 1562.

A partir du 6 septembre de cette dernière année, les comptes royaux ne contiennent plus de payements à Jean Goujon; ils n'enregistrent que ceux faits aux artistes qui lui ont succédé, désignant très exactement les sculptures exécutées par eux au Louvre.

De ce renseignement on peut conclure que tout ce qui n'est pas leur ouvrage a été l'œuvre de Jean Goujon, auquel alors on doit faire honneur de toutes les sculptures de la façade du levant de la cour du Louvre, reconstruite au XVIe siècle.

L'hôtel Carnavalet, qui fut la résidence de Mme de Sévigné et dans lequel est installé aujourd'hui le Musée historique de la ville de Paris, est également orné de sculptures de Jean Goujon.

Ce grand artiste avait décoré l'Hôtel de Ville de panneaux en bois sculpté représentant les douze mois de l'année. Ils ont été détruits par l'incendie, en 1871.

Mais son chef-d'œuvre le plus connu est *la Fontaine des Innocents*, commencée sous François Ier et achevée seulement sous Henri II. Elle se trouvait d'abord à l'angle des rues Saint-Denis et aux Fers (1550); on la plaça plus tard (1788) au milieu du cimetière des Innocents. Elle est aujourd'hui dans le square du même nom. Jean Goujon mourut assassiné le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy; il était calviniste.

On a dit qu'il avait été tué tandis qu'il travaillait sur un échafaudage aux décorations du Louvre. Le plus probable est qu'il mourut obscurément assassiné, puis jeté à l'eau, comme la plupart des victimes de cet odieux guet-apens.

JEAN GOUJON

SCULPTEUR

1515-1572



STATUE DE M. A.-J. ALLAR

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

Guillaume BUDÉ

ÉRUDIT — PRÉVÔT DES MARCHANDS

Guillaume Budé naquit à Paris en 1467. Il était second fils de Jean Budé, secrétaire du roi et grand audiencier de la chancellerie de France. Il fit ses premières études à Paris et son droit à Orléans. Tout d'abord, le jeune Budé montra peu d'application et ne tira aucun fruit du temps qu'il passa dans les universités.

Ce ne fut que vers l'âge de vingt-quatre ans que le désir de s'instruire l'occupa sérieusement, et sa passion pour l'étude le fit bientôt renoncer à tout ce qui pouvait l'en distraire ; elle le jeta même dans un travail si constant qu'il tomba dangereusement malade, et qu'il contracta de violents maux de tête dont il fut tourmenté le reste de sa vie.

Budé avait embrassé toutes les sciences : théologie, jurisprudence, architecture, mathématiques, philologie; mais c'est surtout comme helléniste qu'il s'acquit la réputation d'un des hommes les plus savants de son siècle.

Le premier ouvrage qu'il publia fut une traduction de quelques traités attribués à Plutarque, qui fut suivie d'*annotations* sur les *Pandectes*. Ces notes annoncent une connaissance de l'antiquité qui était alors fort rare parmi les jurisconsultes, et Budé est un des premiers qui se soit servi de cette connaissance pour expliquer les lois romaines. Mais celui de ses ouvrages qui lui acquit le plus de réputation est son traité sur les monnaies anciennes.

Il y eut des Allemands qui se l'attribuèrent, et Érasme même, qui nomme Budé le *prodige de la France,* ne vit cette réputation qu'avec jalousie. Il l'attaqua en secret et voulut la détruire; mais elle était trop bien établie pour recevoir aucune atteinte.

L'érudition n'était pas la seule des qualités de ce savant : il était modeste, obligeant et jouissait d'une probité à toute épreuve.

Le mérite de Budé n'échappa point au chancelier Guillaume de Rochefort, qui le présenta à Charles VIII. Louis XII le fit secrétaire du roi et l'envoya à Rome. François Ier l'appela plusieurs fois auprès de lui et ce fut, sur son conseil, qu'il fonda le collège Royal, aujourd'hui Collège de France. Ce monarque l'envoya en ambassade auprès du pape Léon X, le nomma maître de la librairie et lui donna une charge de maître des requêtes, dans laquelle il fut reçu le 21 août 1522. Budé avait été élu prévôt des marchands de Paris le 16 du même mois.

L'embarras des charges dont il était revêtu contrariait ses travaux littéraires.

On raconte, pour preuve de sa grande application à l'étude, que le feu ayant pris à sa maison un jour qu'il était à travailler dans son cabinet, il répondit froidement à ceux qui vinrent le lui annoncer : « Avertissez ma femme; vous savez que je ne me mêle point du ménage. »

Budé avait quitté la cour après la mort de Louis XII; l'ombrage que le chancelier Duprat prit de sa faveur auprès de François Ier lui fournit l'occasion de se retirer une seconde fois : l'élévation de Guillaume Poyet, son ami, à la dignité de chancelier l'y rappela malgré lui, et ce rappel lui fut fatal.

Ayant suivi la cour sur les côtes de Normandie, il tomba dangereusement malade et se fit transporter à Paris où il mourut le 23 août 1540.

Ennemi des fastueuses cérémonies de l'Église, il avait ordonné, par son testament, que ses obsèques se fissent sans pompe et pendant la nuit.

Guillaume BUDÉ

ÉRUDIT. — PRÉVÔT DES MARCHANDS

1467-1540



STATUE DE M. Tony NOEL

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

PIERRE DE MONTREUIL

ARCHITECTE DE LA SAINTE-CHAPELLE

Pierre de Montreuil (dit aussi de Montereau) est né vers la fin du XIIe ou le commencement du XIIIe siècle, à Montreuil-aux-Pêches, suivant l'abbé Lebœuf et Douet d'Arc; toutefois les biographes de ce célèbre architecte ne sont pas d'accord sur son origine et ne donnent aucun détail sur ses premières années.

Quelques-uns même l'ont confondu avec Eudes de Montreuil, architecte fameux, lui aussi, qui accompagna saint Louis en Palestine, construisit la citadelle de Jaffa et fortifia Saint-Jean-d'Acre.

D'autres, enfin, ont mis à son actif la construction, à Paris, de quelques édifices, notamment de l'hospice et de l'église des Quinze-Vingts qui sont l'œuvre de son homonyme.

Le premier ouvrage connu de Pierre de Montreuil est le réfectoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, établi au nord du cloître parallèlement à l'église, sur le terrain qu'occupe actuellement une partie de la rue de l'Abbaye. Cet édifice, commencé en 1239 et terminé en 1344, subsistait encore en 1794.

Ce fut également Pierre de Montreuil qui construisit la Sainte-Chapelle de Vincennes, la salle du Chapitre, le Dortoir et la Chapelle de la Vierge de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et enfin le Réfectoire de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs, aujourd'hui la Bibliothèque du Conservatoire des Arts et Métiers.

Tous ces ouvrages, dans le style gothique ogival, sont remarquables par la beauté des proportions et par la délicatesse des détails, mais son chef-d'œuvre fut la Sainte-Chapelle de Paris.

Saint Louis, voulant élever à côté de son palais, une église où il pût déposer la Couronne d'épines et une portion de la Vraie Croix que lui avaient envoyées de Constantinople l'empereur de Brienne et Baudouin, son successeur, ainsi que les nombreuses reliques qu'il avait lui-même rapportées de la Croisade ou rachetées aux Vénitiens, chargea Pierre de Montreuil de lui fournir les plans de cette église et d'en diriger la construction.

C'est alors, en 1245, que Pierre de Montreuil construisit cette merveille de légèreté et de richesse qui est peut-être le plus bel édifice religieux de Paris.

L'artiste éleva, pour ainsi dire, deux églises superposées; l'une, construite sur le sol, était réservée aux fidèles; l'autre, établie au-dessus, au niveau du plancher du Palais, était dédiée à la sainte Couronne d'épines et à la sainte Croix.

Ces reliques ont été transportées au *Trésor* de Notre-Dame, où elles figurent encore.

Commencée en 1245, la Sainte-Chapelle fut terminée en l'espace de trois années.

Cet édifice fut assez sérieusement endommagé pendant la Révolution, et Alexandre Lenoir avait formé de quelques débris de l'intérieur, la porte d'entrée de la salle des Monuments du XIVe siècle au musée des Petits-Augustins.

C'est vers la fin du règne de Louis-Philippe qu'on entreprit la restauration de la Sainte-Chapelle.

Pierre de Montreuil fut enterré dans le chœur de la chapelle de la Vierge qu'il avait construite à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

On sait, par l'épitaphe tracée sur son tombeau, qu'il mourut à Paris le 17 mars 1266.

PIERRE DE MONTREUIL

ARCHITECTE DE LA SAINTE-CHAPELLE

Mort en 1266



STATUE DE M. L.-H. MARQUESTE

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

Achille de HARLAY

MAGISTRAT. — PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE PARIS

Achille de Harlay est né en 1536. Issu d'une famille noble et distinguée dans la robe et dans l'épée depuis le XIVe siècle, il était fils de Christophe de Harlay, président à mortier au Parlement de Paris, et gendre de Christophe de Thou, premier président.

Conseiller à vingt-deux ans, il remplaça, en 1572, son père dans ses fonctions de président, et fut nommé en 1582, par Henri III, premier président du Parlement, en remplacement de son beau-père.

Ce fut un des plus grands hommes qui aient illustré la magistrature française et le siècle où il vécut, par l'étendue de son savoir, l'intégrité de ses jugements, la pureté, la dignité de ses mœurs et l'héroïsme de sa conduite.

Il déploya une fermeté inébranlable au milieu des troubles de la Ligue, qui avait ostensiblement pour but de défendre la religion catholique contre les hérétiques, mais qui tendait plutôt à renverser Henri III et à faire passer la couronne dans la maison de Guise.

Le 12 mai 1588, dans la *Journée des Barricades*, alors que le duc de Guise était vraiment roi de Paris, de Harlay, sollicité de reconnaître le pouvoir de l'usurpateur, osa dire au duc: « C'est grand pitié quand le valet chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi et mon corps est entre les mains des méchants; qu'on en fasse ce qu'on voudra... »

Les factieux le menacent du dernier supplice ; il leur répond : « Je n'ai ni tête ni vie que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au roi et au bien que je dois à ma patrie. »

On le respecta quelque temps; mais, après le meurtre du duc de Guise, il fut enfermé à la Bastille par le comité des *Seize* qui s'était violemment substitué au Conseil municipal et que présidaient le prévôt des marchands et les échevins dévoués au duc.

Quelques jours après l'assassinat de Henri III par Jacques Clément (1er mai 1589), de Harlay sortit de prison moyennant une rançon de dix mille écus, se rendit à Tours auprès de Henri IV, et usa de toute son influence pour favoriser l'entrée de ce roi dans Paris.

Depuis cet événement, les services d'Achille de Harlay ne furent ni moins actifs ni moins précieux à l'État. Il n'aimait pas les jésuites, et donna clairement à entendre qu'il ne les croyait pas étrangers à l'attentat de Ravaillac; il combattit avec vigueur les doctrines ultramontaines.

Le 19 juin 1604, dans une de ces occasions où le Parlement contrariait les vues du Conseil, le premier président adressa à Henri IV, qui ne lui en sut pas mauvais gré, ces fières paroles : « Si c'est désobéissance de bien servir, le Parlement fait ordinairement cette faute, et quand il trouve conflit entre la puissance absolue du roi et le bien de son service, il juge l'un préférable à l'autre, non par désobéissance, mais par son devoir, à la décharge de sa conscience. »

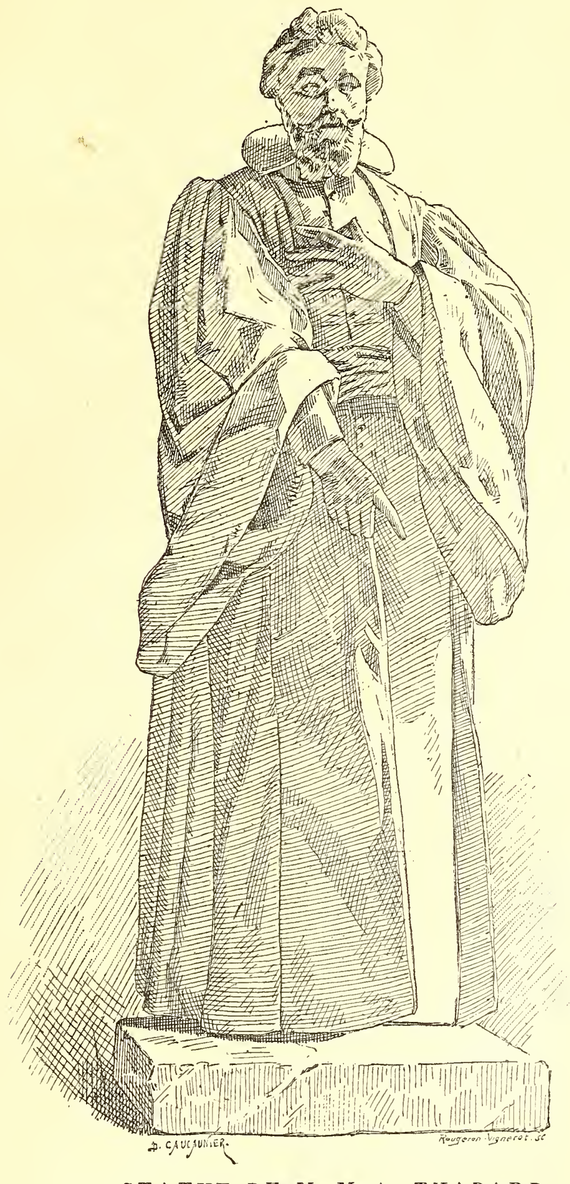
Achille de Harlay, dont la vue et l'ouïe commençaient à s'affaiblir, avait, depuis quelque temps déjà pris la résolution d'abandonner sa charge; le refus que lui avait opposé la régente, Marie de Médicis, de lui donner pour successeur un membre de sa famille, le détermina à retarder sa retraite, et il ne se démit de la première présidence, après trente-quatre ans d'exercice, qu'au commencement de l'année 1616.

Il mourut le 23 octobre de la même année.

Achille de HARLAY

MAGISTRAT. — PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE PARIS

1536-1616



STATUE DE M. M.-A. THABARD

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

Jean BULLANT

ARCHITECTE ET SCULPTEUR

Jean Bullant naquit à Paris vers 1510.

Il alla dans sa jeunesse, en Italie, où il étudia les monuments de l'antiquité.

On ne connaît de sa vie que les travaux qui l'ont illustrée. Des lettres patentes de Henri II, délivrées à Saint-Germain, le 25 octobre 1551, l'investirent des fonctions de contrôleur des bâtiments du roi.

L'hôtel Carnavalet, célèbre à plus d'un titre, mais connu surtout par le séjour qu'y firent Mme de Sévigné et Mme de Grignan, sa fille, fut commencé par Jean Bullant, en 1544, sur les dessins de Pierre Lescot. Cet édifice, dans lequel est installé le Musée historique de la ville de Paris, est encore aujourd'hui, extérieurement, tel qu'il était à cette époque. On sait que Jean Goujon l'a orné des morceaux les plus délicats sortis de son ciseau.

En 1564, Bullant édifia le château des Tuileries conjointement avec Philibert De l'Orme, et c'est lui qui éleva le pavillon du centre. Il travailla aussi au château de Saint-Maur-les-Fossés.

Nommé architecte des bâtiments de la reine, il fut chargé, par Catherine de Médicis, en 1572, de réunir en un seul corps de bâtiment le couvent des Filles-Repenties, situé rue du Four et un hôtel contigu dont elle voulait faire son habitation.

Le palais qu'il forma de la réunion de ces anciens édifices appelé alors l'Hôtel de la Reine et, dans la suite, l'*Hôtel de Soissons*, a été démoli dans le siècle dernier. C'est sur ce terrain que fut bâtie la Halle au blé récemment abattue pour la construction de la Bourse du commerce.

La *Tour Médicis* que l'on peut voir encore, rue de Viarmes, est la seule partie restante de la résidence royale bâtie par Bullant; cette tour servait d'observatoire à la veuve de Henri II, très éprise d'astrologie.

Le chef-d'œuvre de Jean Bullant est le château d'Écouen, dont Napoléon Ier fit une succursale de la maison d'éducation de la Légion d'honneur. Bâti pour le connétable Anne de Montmorency, et commencé vers 1540, le château d'Écouen est un des monuments les plus beaux de l'art à cette époque et celui dont le style est le plus pur.

Comme Bullant était à la fois architecte et statuaire, on lui doit, non seulement l'ensemble de l'édifice, mais encore la plus grande partie des sculptures qui le décorent et qui s'imposent à l'admiration des artistes.

Le mausolée du connétable Anne de Montmorency, et le tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis, aujourd'hui placé dans la cathédrale de Saint-Denis, sont dus également au ciseau de ce remarquable artiste.

On lui attribue enfin, mais sans preuves bien certaines, la maison dite de Diane de Poitiers, à Orléans.

Bullant, qui avait eu l'habitude de se faire, comme architecte, un style à lui et réglé sur l'antique, adopta, comme sculpteur, la manière du Rosso, célèbre sculpteur italien qui entraîna plus ou moins, dans le XVIe siècle, presque tous les artistes français.

Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres un *Recueil d'Horlogiographie* et un traité des *Règles générales d'architecture.*

Bullant mourut à Écouen, où il paraît avoir résidé un grand nombre d'années, le 10 octobre 1578.

Jean BULLANT

ARCHITECTE ET SCULPTEUR

1510-1578



STATUE DE M. J.-A. ALLAR

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

DUMOULIN (Charles)

JURISCONSULTE

Charles Dumoulin naquit à Paris vers la fin de l'année 1500. Il était issu d'une famille noble alliée à Anne de Boleyn, mère de la reine Élisabeth d'Angleterre.

Dumoulin fit ses premières études à l'Université de Paris, et son droit à Poitiers et à Orléans. Dès l'an 1521, il donna dans cette dernière ville des leçons qui commencèrent sa réputation.

Reçu, en 1522, avocat au Parlement de Paris, il fut obligé d'abandonner la plaidoirie à cause d'un bégaiement auquel il était sujet. Il étudia la jurisprudence et devint un des plus savants jurisconsultes de son temps.

L'étude était pour lui une passion si impérieuse qu'il fit raser sa barbe, contre la coutume d'alors, pour ne pas perdre les moments qu'il aurait fallu employer à en prendre soin; néanmoins, on sait que, dans ses dernières années, il la laissa repousser.

Pour se mettre à l'abri des distractions et des embarras, il refusa les emplois qu'on lui offrit, prit la résolution de ne jamais se marier et fit une donation de ses biens à son frère, ne conservant pour son entretien que les profits de son cabinet d'avocat.

Mais ce frère s'étant montré cruellement ingrat à son égard, Dumoulin se maria et, ayant eu des enfants, il rentra, en vertu de la loi, dans la propriété des biens dont il s'était dépouillé si légèrement étant célibataire.

Dumoulin s'attira les bonnes grâces de Henri II, en soutenant, dans un mémoire célèbre, que le roi avait le droit de réprimer les abus et les fraudes qui se commettaient à Rome dans la distribution des bénéfices ecclésiastiques.

Dans ce mémoire, Dumoulin discuta les droits du Saint-Père et les obligations du roi, et fit ressortir avec une grande évidence que les plus simples notions de justice étaient blessées par la cour de Rome. Le pape lui-même ne put se défendre de louer les conclusions du mémoire et consentit à un arrangement qui n'était dû qu'à l'intervention de ce jurisconsulte. « Sire, disait Anne de Montmorency en présentant Dumoulin au roi, ce que Votre Majesté n'a pu faire avec trente mille hommes, ce petit homme (Dumoulin était de taille peu élevée) l'a achevé avec un petit livre. »

Mais si le pape avait cédé devant le langage de la vérité, ses conseillers conservèrent toujours au savant jurisconsulte une rancune profonde de leur échec.

Dumoulin, qui s'était fait calviniste, puis luthérien, fut inquiété pour ses opinions; il se réfugia en Allemagne, puis revint à Paris et y publia, en 1564, un ouvrage intitulé : *Conseil sur le Concile de Trente,* dans lequel il s'appliquait à prouver que ce Concile était nul. Il fut jeté en prison et ne recouvra sa liberté qu'à la condition de ne rien publier sans la permission du roi.

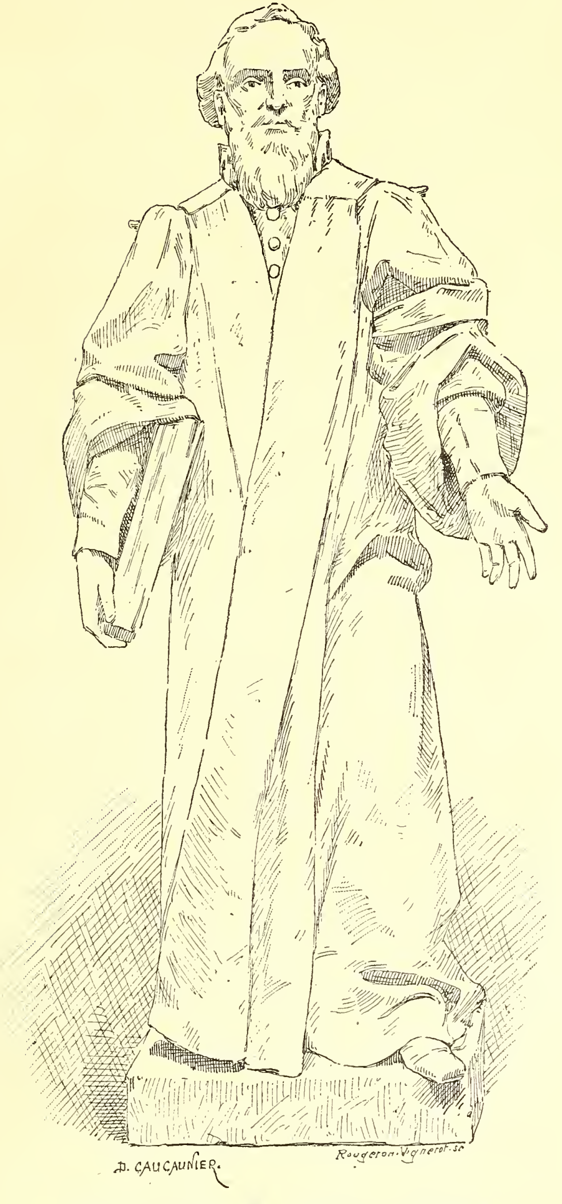
Dumoulin était non seulement un des plus grands jurisconsultes, mais encore un des hommes les plus érudits de son temps. Il trouva le premier les véritables sources du Droit français et en posa les bases fondamentales. Il a commenté les principales coutumes de France. Sa *Revision de la Coutume de Paris* passe pour un chef-d'œuvre.

Dumoulin mourut le 27 décembre 1566, entouré de trois docteurs de la Sorbonne, avec lesquels il traitait une question philosophique.

DUMOULIN (Charles)

JURISCONSULTE

1500-1566



STATUE DE M. Daniel DUPUIS

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

ESTIENNE (Henri)

IMPRIMEUR ET ÉRUDIT

Estienne (Henri II) appartient à cette illustre famille d'imprimeurs et d'érudits dont Henri Ier (1460-1521) fut la souche et qui a tant contribué au XVIe siècle aux progrès des lettres en France, en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques.

Henri Estienne, né à Paris en 1528, est fils de Robert Estienne et petit-fils d'Henri Ier dont il est fait mention plus haut.

Son père, absorbé par les travaux de son imprimerie et ses études littéraires, ne pouvant prendre lui-même soin de l'éducation de son fils, le confia à un professeur qui lui enseigna la grammaire.

Ce professeur expliquait alors à ses élèves la *Médée* d'Euripide. Henri, ayant entendu déclamer cette pièce par ses camarades, fut si frappé de la douceur et de l'harmonie de la langue grecque qu'il résolut de l'apprendre. Sous la direction des meilleurs maîtres, il fit de très rapides progrès, et les notes qu'il publia sur Horace, à l'âge de dix-neuf ans, prouvent qu'il n'avait pas tardé d'associer l'étude de la langue latine à celle du grec. Il possédait aussi l'arithmétique, la géométrie, et même avait étudié quelque temps « l'astrologie judiciaire », science alors fort à la mode, mais dont il avait bientôt reconnu la futilité.

Estienne partit pour l'Italie en 1547, dans le dessein d'en visiter les bibliothèques et de collectionner les manuscrits des anciens auteurs qu'il se proposait de publier par la suite.

A son retour d'Italie, il visita l'Angleterre et ensuite les Pays-Bas. Il apprit l'espagnol en Flandre comme il avait appris l'italien à Florence, et revint à Paris en 1551, au moment où son père se disposait à se retirer à Genève. Il l'accompagna dans cette ville et embrassa le calvinisme avec lui.

En 1554, il était de retour à Paris, où il s'établit imprimeur.

Les dépenses considérables qu'il avait faites dans ses voyages avaient épuisé ses ressources, et il n'aurait pu soutenir longtemps son imprimerie, s'il n'eût été aidé par de riches protecteurs. Il publia alors son *Dictionnaire de la langue grecque;* mais, cet admirable ouvrage n'ayant pas obtenu le succès qu'il méritait, Estienne se trouva définitivement ruiné et fut forcé d'abandonner Paris. C'est ainsi qu'on le voit, tour à tour, à Orléans, à Paris, à Montpellier, à Genève, à Lyon. Dans un dernier voyage qu'il fit dans cette ville, il tomba malade et fut transporté à l'hôpital, où il mourut au mois de mars 1598.

Ainsi se termina l'existence de celui qui a si bien mérité d'être appelé Estienne *le Grand* et qui fut, suivant l'expression de Didot, le premier imprimeur de tous les pays et de tous les âges, et fut aussi un des savants les plus érudits de son siècle.

Parmi les nombreux ouvrages des prosateurs et des poètes grecs publiés par lui, il faut citer l'édition d'*Anacréon,* dont il avait découvert deux manuscrits et qu'il accompagna d'une traduction en vers latins, véritable chef-d'œuvre. Cette publication fut un événement littéraire. Ronsard dit, à cette occasion, dans une de ses odes :

> Verse donc et reverse encor
> Dedans cette grand' coupe d'or.
> Je veux boire à Henry Estienne
> Qui des enfers nous a rendu
> Du vieil Anacréon perdu
> La douce lyre téienne.

ESTIENNE (Henri)

IMPRIMEUR ET ÉRUDIT

1528-1598



STATUE DE M. J.-J. ALLASSEUR

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté gauche).

Pierre de VIOLE

PRÉVÔT DES MARCHANDS

Pierre de Viole, seigneur d'Athis-sur-Orge, naquit à Paris vers l'an 1500.

Il appartenait à une ancienne famille de magistrats dont les membres, durant près d'un siècle, ont toujours été présents au Parlement.

Nommé, en 1532, aux fonctions de prévôt des marchands, puis conseiller au Parlement, Pierre de Viole se montra administrateur intègre et dévoué aux intérêts de la ville de Paris.

Pendant les deux années (1532-1534) qu'il présida l'assemblée municipale, il ne cessa de lutter avec énergie pour défendre les franchises de la Cité, et arracher l'épargne des bourgeois aux mains avides de François Ier.

C'est lui qui, en l'absence de ce monarque, faisant alors un voyage dans le Midi, présida, le 15 juillet 1533, la cérémonie de la pose de la première pierre de l'Hôtel de Ville, dont la construction venait d'être décidée d'après les plans de l'architecte italien Dominique de Cortone, dit le Boccador, chargé en outre d'en surveiller l'exécution.

Cette solennité eut lieu en présence de tous les officiers municipaux et d'un immense concours de peuple, dont les acclamations se mêlaient aux détonations de l'artillerie.

« Pendant que l'on faisait l'assiette de cette pierre, dit un con temporain, sonnaient les fifres, *tabourins*, trompettes et *clérons*, artillerie, cinquante *hacquebutes à crocq* de la Ville avec les *hacquebutiers* d'icelle ville qui sont en grand nombre, et aussi sonnaient à carillon les cloches de Saint-Jean en Grève et de Saint-Jacques-la-Boucherie. Aussi, au milieu de la Grève, il y avait vin défoncé, tables dressées, pain et vin pour donner à tout venant, et criait partout le menu peuple à haute voix : Vive le Roy et Messieurs de la Ville. »

Alors le prévôt des marchands, Pierre de Viole, et Georges Larcher, Jacques Boursier, Claude Daniel et Jean Barthélemy, ayant à la main une truelle d'argent, mirent, sur la pierre, du sable et de la chaux, laissant à découvert une plaque de cuivre contenant une inscription commémorative et décorée des armes du roi et de celles de la ville.

Voici la traduction de cette inscription, dont le texte était en latin : « Ces fondations ont été jetées l'an du Seigneur 1533, le quinzième jour du mois de juillet, sous François Ier, roi de France très chrétien, et sous Pierre Viole, conseiller du roi et prévôt des marchands de cette dite Ville de Paris; étant administrateurs, conseillers et échevins Gervais Larcher, Jacques Boursier, Claude Daniel et Jean Barthélemy. »

On ignore la date de la mort de Pierre de Viole, mais on sait que, vers la fin de sa vie, il résigna sa charge de conseiller au Parlement au profit de son fils, ainsi que le constate une délibération du bureau de la ville en date du 4 janvier 1555.

La présence successive au Parlement, pendant de longues années, de nombreux membres de cette famille, donna lieu à ce proverbe doublé d'un jeu de mots :

« Le Parlement n'a jamais *dansé* sans Viole [1]. »

1. Petit violon.

Pierre de VIOLE

PRÉVÔT DES MARCHANDS

DE 1532 A 1534



STATUE DE M. L. SCHROEDER

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

François MIRON

PRÉVÔT DES MARCHANDS

François Miron, né à Paris vers 1540, appartient à une vieille famille française dont plusieurs membres se sont illustrés dans la médecine et dans les magistratures municipales.

Il étudia les lettres et la jurisprudence.

Reçu conseiller au Parlement de Paris le 18 décembre 1585, il exerça successivement les charges de maître des requêtes, de président au Grand Conseil, de chancelier du Dauphin, de lieutenant civil (1597), et de prévôt des marchands (1604).

La ville de Paris lui doit une partie de ses embellissements : des quais, des ports, des places et la façade de l'ancien Hôtel de Ville qu'il fit construire en y consacrant les émoluments de sa place. Il sut, en outre, maintenir une bonne police dans les temps de troubles.

Voici, d'ailleurs, en quels termes Mézeray parle de lui dans son *Histoire de France :*

« Paris doit ce témoignage à la gloire de Miron que, dans la charge de lieutenant civil et dans celle de prévôt des marchands, il n'avait point vu de magistrat qui eût établi une plus exacte police dans la ville, dans les marchés et sur les ports, qui eût embrassé plus courageusement les intérêts du peuple et qui eût apporté plus de soin et plus de ménagement à faire revenir les biens et les droits de la ville, à acquitter ses dettes, à l'entretenir dans la splendeur où doit être la capitale du royaume, à la décorer de divers ornements et à l'enrichir de toutes les commodités.

« Plusieurs rues élargies, plusieurs pavées de nouveau et accommodées en pente pour écouler les eaux, huit ou neuf places et carrefours ornés de fontaines jaillissantes, la rivière bordée de quais et de ports, avec des abreuvoirs, plusieurs petits ponts sur les ruisseaux et les égouts, une nouvelle porte bâtie à la Tournelle, celle du Temple refaite et ouverte après avoir été bouchée quarante ans, en seront des marques à la postérité.

« Mais il n'y en a point de plus belle que la façade de l'Hôtel de Ville, lequel semblait être demeuré imparfait depuis soixante-douze ans, pour donner lieu à ce magistrat d'en faire un monument à sa gloire et d'exercer sa générosité en employant tous les revenus de sa charge à le mettre en l'état où nous le voyons. »

On a dit que Miron s'était consacré aux embellissements de Paris dans le but de maintenir les loyers et les denrées alimentaires à un prix élevé, afin d'en chasser les pauvres et d'en faire une ville de luxe et d'art toujours plus facile à gouverner qu'une ville industrielle.

Il est probable qu'un système aussi aristocratique n'a pas germé dans l'esprit de ce magistrat plébéien, qui, suivant le témoignage de Mézeray, se montra le courageux défenseur des intérêts du peuple.

Ce furent enfin les remontrances de ce prévôt des marchands en faveur des habitants de la capitale qui détournèrent, en 1605, Henri IV de réduire les rentes constitutionnelles sur l'Hôtel de Ville de Paris.

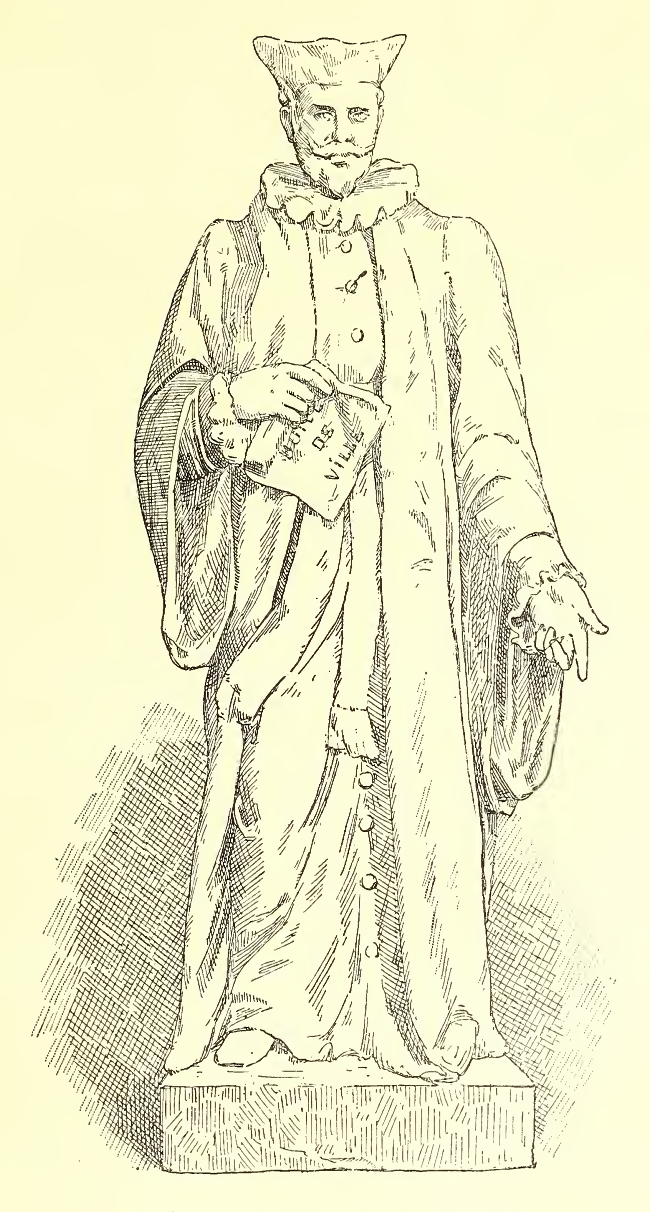
« Ce monarque, dit un biographe, ne se laissa point prévenir au désavantage d'un magistrat qui était homme de cœur et de probité, et qui n'avait d'autre intérêt que son devoir et l'honneur de sa charge. »

François Miron mourut le 4 juin 1609.

François MIRON

PRÉVÔT DES MARCHANDS

EN 1604



STATUE DE M. H.-F. ISELIN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

Michel de LALLIER

PRÉVÔT DES MARCHANDS

Michel de Lallier (ou mieux *de Laillier*) descendait d'une famille de noblesse ancienne.

Il naquit vers la fin du XIV[e] siècle à Paris, sans doute dans l'hôtel que son père, Richard de Lallier, possédait près de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Michel de Lallier, qui fut successivement maître des comptes et trésorier de France, donna les plus grandes marques de son attachement aux rois Charles VI et Charles VII et rendit de grands services à l'État.

Le plus signalé fut celui de former et d'exécuter le hardi projet de disposer de la milice de Paris, de se mettre à sa tête et de chasser de la capitale les Anglais qui en étaient les maîtres depuis le désastreux traité de Troyes (21 mai 1420), qui avait fait du roi d'Angleterre l'héritier du trône de France, et proscrit, « vu les horribles et énormes délits commis par lui dans le royaume de France, Charles soi-disant *dauphin de Viennois*[1]. »

Il fallait une prudence consommée et un courage héroïque pour tenter cette révolution, les Anglais étaient toujours sur leurs gardes et tellement inquiets qu'ils venaient de faire écarteler et noyer plusieurs concitoyens accusés de conspiration ; aussi les *Registres du Parlement* de ce temps témoignent que Michel de Lallier s'exposa à la perte de son corps et de ses biens.

La grandeur du péril ne l'effraya pas et l'entreprise fut rapidement exécutée.

« En 1436, le 6 avril, un très bon bourgeois nommé Michel de Lallier, dit le *Journal du règne de Charles VII,* parvint à réunir environ quatre mille hommes tant de Paris que des villages environnants qui portoient *grant hayne* aux Anglois et aux gouverneurs. »

Cette troupe de Français fidèles ouvrit la porte Saint-Jacques au connétable de Richemont et à ses chevaliers ; ces derniers furent bientôt les maîtres de Paris.

« Le jour même, ajoute la chronique, messire Michel de Lallier, sur le pont Notre-Dame, présenta au connétable un étendard aux armes de France. Le connétable embrassa ce généreux citoyen et dit à ceux qui l'environnaient : « Mes bons amis, le roi Charles vous remer-
« cie cent mille fois, et moi de par lui, de lui avoir regagné la plus
« belle et la principale ville de son royaume. »

Au mois de juillet de la même année, Michel de Lallier fut élu spontanément prévôt des marchands en reconnaissance du service qu'il avait rendu à la ville.

Il avait été, dit le *Registre officiel,* « chef et conducteur des bourgeois et habitants, en faisant la réduction, en *rebustant* les Anglois et adversaires dudit sire ».

Michel de Lallier fut aussi grand politique que négociateur habile. Il fut envoyé plusieurs fois en Angleterre pour traiter d'affaires importantes.

En 1440, étant allé à Saint-Omer avec le chancelier, il tomba malade. Il y mourut le 10 septembre de la même année.

1. Pays de l'ancienne France, compris entre le Rhône, l'Isère et la Drôme, dont les seigneurs portaient le titre de dauphins; mais lorsque Philippe de Valois eut acheté en 1343 les domaines de Humbert III, dauphin de Viennois, le titre de Dauphin fut spécialement affecté aux fils des rois de France.

Michel de LALLIER

PRÉVÔT DES MARCHANDS

MORT EN 1440



STATUE DE M. J.-P. AUBÉ

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

Mathieu MOLÉ

MAGISTRAT. — PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE PARIS

Mathieu Molé est né à Paris en 1584. Il était fils d'Édouard Molé, magistrat illustre, qui fut président à mortier.

Il reçut une brillante éducation et s'adonna à l'étude du droit.

Successivement conseiller au Parlement de Paris en 1606 et procureur général en 1614, il fut nommé premier président en 1641.

Molé exerça cette charge pendant dix ans avec beaucoup de dignité et de fermeté.

Pendant les troubles de la Fronde, à la tête des membres du Parlement, il alla à pied, à travers les barricades et au risque de sa vie, réclamer, à la Cour, les deux conseillers Blancmesnil et Broussel, arbitrairement arrêtés.

Il ne put obtenir de la reine qu'une promesse vague de relâcher les détenus à la condition que le Parlement cessât ses assemblées. On prit le parti de délibérer sur cette réponse, et on se mit en chemin pour retourner au Palais de Justice.

Les deux premières barricades s'abaissèrent assez paisiblement, mais, à la troisième, l'effervescence populaire éclata de la manière la plus violente. Des cris furieux qui redemandaient les deux magistrats et surtout Broussel, des attroupements formidables arrêtèrent la marche et forcèrent de rétrograder. Un marchand de fer, capitaine du quartier, saisit Molé par le bras et, le menaçant de son pistolet, lui dit : « Tourne, traître, si tu ne veux pas être massacré, toi et les tiens; ramène-nous Broussel, ou Mazarin en otage! »

Plusieurs des membres du Parlement prennent la fuite, d'autres hésitent, incertains s'ils doivent suivre cet exemple ou s'ils resteront près de leur chef que les mutins menacent : « Pour lui, dit le cardinal de Retz dans ses *Mémoires*, conservant la dignité de la magistrature dans ses paroles et dans ses démarches, il rallia tout ce qu'il put de sa compagnie et revint au Palais-Royal, *au petit pas*, dans le feu des injures, des exécrations et des blasphèmes. »

Molé, reçu de nouveau par la reine, revint à la charge, parla avec force et arracha à la régente l'ordre d'élargissement des deux magistrats. A son retour au Palais de Justice, la députation fut acclamée par la foule qui s'était montrée hostile auparavant; les barricades disparurent, et, suivant l'expression du cardinal de Retz, tout sembla plus tranquille qu'un jour de vendredi saint.

Cependant la régente, peu disposée à accueillir toutes les réformes demandées par la chambre d'union, espérait profiter des vacances du Parlement pour se débarrasser de ses importunités; il n'en prit point et resta assemblé.

La cour quitta Paris et les Frondeurs reprirent tous leurs avantages auprès du peuple et du Parlement. Il fallut négocier, et Molé fut chargé de cette tâche délicate. Il porta à la cour, retirée à Saint-Germain, des propositions d'accommodement et signa le traité de Ruel, s'opposa dans Paris aux violences du Parlement et des Frondeurs, faillit plusieurs fois être massacré, mais resta toujours grand et calme.

Nommé garde des sceaux en 1651, il les résigna bientôt pour n'être pas un obstacle à la réconciliation des partis, mais on les lui rendit, et il les conserva jusqu'au jour de sa mort, le 3 juin 1656.

Telle fut la carrière de cet homme illustre dont les contemporains, même ses adversaires, ont constaté la noblesse de caractère, le courage et la dignité.

Mathieu MOLÉ

MAGISTRAT. — PREMIER PRÉSIDENT DU PARLEMENT DE PARIS

1584-1656



STATUE DE M. Daniel DUPUIS

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

Pierre de L'ESTOILE

CHRONIQUEUR

Pierre de l'Estoile naquit à Paris en 1540. Issu d'une noble famille de robe, il fit ses études à Bourges, et revint à Paris pour y acheter une charge d'audiencier à la chancellerie de France.

Bourgeois prudent, l'Estoile resta en dehors des partis pendant les guerres de la Ligue, espérant vivre inaperçu au milieu du tumulte. Mais cette neutralité faillit lui être funeste, et, sans l'entrée d'Henri IV à Paris, il eût pu payer de sa liberté sa trop habile circonspection.

Il se défit aussitôt de sa charge pour vivre dans une condition plus modeste et échapper aux discussions par son obscurité. Toutefois, les procès qu'il eut à soutenir pour recouvrer le prix de sa charge et la vivacité de sa passion de bibliophile apportèrent le trouble et la gêne dans sa vieillesse.

Depuis 1574 jusqu'à sa mort, il nota toutes les nouvelles que ses fonctions le mettaient en position de recueillir, tous les bruits populaires, toutes les particularités relatives aux affaires de l'État ou même à des intérêts de famille. Il s'en servit pour écrire son *Journal des choses advenues durant le règne de Henri III, roi de France et de Pologne.* Ce recueil, qui formait cinq volumes in-folio et qui n'avait jamais été destiné à être publié, est une source précieuse de renseignements sur les règnes de Henri III et de Henri IV. La première partie fut publiée en 1621, la seconde parut en 1741. Elles figurent, toutes deux, dans la collection des *Mémoires sur l'histoire de France.*

Ce ne sont pas les mémoires d'un homme politique ou d'un homme de guerre qui a pris part aux grands événements et qui peut en démêler les causes et les résultats; ce sont tout simplement les souvenirs d'un bourgeois de Paris qui les transcrit au jour le jour, raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire.

L'Estoile est un annaliste consciencieux, impartial, d'une grande franchise et d'une rare indépendance d'opinion.

Il s'est peint lui-même ainsi : « Mon âme est libre et toute mienne, accoutumée à se conduire à sa mode, non toutefois méchante et maligne, mais trop portée à une vaine curiosité et liberté dont je suis marri et à laquelle, toutefois, qui me voudrait retrancher ferait tort à ma santé et à ma vie, parce que, si je suis contraint, je ne vaux rien, estant extrêmement libre et par nature et par art; et me suis logé là, avec le sieur Montagne (*Montaigne*) mon *vade mecum*, que, sauf la santé et la vie, il n'est pas chose pourquoy je veuille me ronger les ongles et que je veuille acheter au prix du tourment de l'esprit et de la contrainte. »

L'Estoile écrit avec facilité et quelquefois avec esprit; il a du piquant, de l'imprévu, une bonhomie malicieuse. C'est lui qui, pour répondre à la bulle du pape Sixte-Quint excommuniant Henri IV, rédigea pour ce roi, l'énergique placard affiché à Rome, le 5 novembre 1585, sur les murs des principales églises et jusque sur la porte du Vatican, et dans lequel il ne craignit pas de dire : « En ce qui touche le crime d'hérésie, le roi dit et soutient que *Monsieur Sixte*, soi-disant pape (sauve Sa Sainteté), en a faussement et malicieusement menti. »

A l'âge de soixante et onze ans, il mourut à Paris, dans les premiers jours d'octobre 1611, et fut inhumé à l'église Saint-André-des-Arts, sa paroisse.

Pierre de L'ESTOILE

CHRONIQUEUR

1540-1611



STATUE DE M. M.-A. THABARD

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

Étienne BOYLEAU

PRÉVÔT DE PARIS

Étienne Boyleau, célèbre prévôt de Paris, auteur du *Livre des Métiers,* naquit vers 1200. Il appartenait à une famille noble dont plusieurs branches se sont répandues à Paris, en Anjou, en Touraine et même en Angleterre. C'est de celle qui était établie à Paris que Boileau Despréaux est issu.

On sait peu de choses de ses premières années; un partage noble de la succession de son père qu'il fit, en 1228, avec Geoffroy et Robert Boyleau ses frères, et dans lequel lui est attribuée la qualité de chevalier, indique seulement qu'il appartenait à la noblesse.

Il accompagna saint Louis à la croisade et fut fait prisonnier au siège de Damiette. Il lui fallut payer une rançon de deux cents livres d'or, somme considérable pour ce temps-là et qui prouve le haut rang de celui de qui on l'exigeait.

Sous le règne de Louis IX, les fonctions de prévôt de Paris étaient encore accordées au plus offrant, et celui qui les acquérait avait plus à cœur ses propres intérêts que ceux de la justice.

Saint Louis, pour faire cesser ces abus, ne voulut plus que cette charge fût vénale et, à son retour de la Terre-Sainte, en 1258, il s'occupa, dès son arrivée à Paris, de trouver un bon justicier et bien « renommé de prud'homie », comme dit le sire de Joinville. Il le trouva dans la personne d'Étienne Boyleau qui fut le premier prévôt de Paris nommé par le roi.

Boyleau s'acquitta de ces fonctions avec la plus grande intégrité et l'on raconte qu'il n'hésita même pas à faire pendre un de ses filleuls convaincu de vol.

Il introduisit les plus grandes améliorations dans le gouvernement de la Ville de Paris, établit la police municipale et modéra les impôts qui, sous les prévôts-fermiers, se levaient trop arbitrairement sur le commerce et les marchandises. Il rangea, enfin, tous les marchands en différents corps et communautés sous le titre de confréries. Ce fut lui qui donna, à ces corporations, les premiers statuts pour leur discipline, et des règlements pour rétablir la bonne foi dans le commerce.

Ces ordonnances forment un recueil curieux connu sous le titre de *Livre des Métiers*. Divisé en trois parties, ce livre contient, dans la première, toutes les ordonnances pour la police de Paris, et les anciens statuts de tous les corps de métiers; dans la deuxième, tous les règlements et tarifs de tous les droits qui se levaient, en ce temps-là, par le roi, à Paris, sur toutes les denrées et marchandises; la troisième concerne la justice subalterne alors en vigueur à Paris. On y trouve de curieux détails sur l'industrie, les mœurs, les coutumes et la législation criminelle de cette époque.

Le manuscrit original a péri dans l'incendie de la Cour des comptes en 1757, mais il en existait heureusement quelques copies, grâce auxquelles la Ville de Paris a pu reconstituer et imprimer cet intéressant ouvrage dont une seule édition, d'ailleurs incomplète et erronée, avait paru en 1839.

Étienne Boyleau mourut en 1269.

Étienne BOYLEAU

PRÉVÔT DE PARIS

1200-1269



STATUE DE M. H.-E. ALLOUARD

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

LE BOCCADOR (DOMINIQUE-BERNABEI DE CORTONE, dit)

PREMIER ARCHITECTE DE L'ANCIEN HÔTEL DE VILLE

Dominique Bernabei de Cortone est né en Italie, — probablement dans la ville de Cortone, — vers la seconde moitié du xve siècle.

Son surnom de Boccador provient, dit la chronique, d'un sobriquet donné à un de ses ancêtres, orfèvre de beaucoup de talent, mais de peu de délicatesse, lequel détourna une partie de l'or qui lui avait été confié pour exécuter un travail.

Après s'être distingué, dans son pays natal, comme architecte et ingénieur, Dominique de Cortone vint en France sous François Ier qui lui donna l'occasion d'appliquer ses connaissances multiples, ainsi qu'en fait foi un acquit de ce prince sur le trésorier de son épargne, donné à Paris le 12 mars 1530 et qui est ainsi libellé :

« Dominique de Courtonne, en don la somme de neuf cents livres pour le récompenser de plusieurs ouvrages qu'il a faits depuis quinze ans ençà, par l'ordonnance et le commandement du roy, en patrons, en levées de boys, tant de la ville et châteaux de Tournay, Ardres, Chambort, patrons de ponts à passer rivières, moulins à vent, à chevaux et à gens, que pour autres ouvrages qu'il a faits et fait faire depuis ledit temps pour le service dudit seigneur où il a eu de grans pertes et dont le Roy ne veult être icy fait autre déclaration. »

Il semblerait, d'après ce document, que le Boccador pourrait être considéré comme le premier architecte du château de Chambord. En effet, ce fut en 1526, bien avant l'arrivée du Primatrie en France, que François 1er, au retour de sa captivité de Madrid, entreprit de métamorphoser en palais le vieux manoir féodal construit un siècle auparavant par les anciens comtes de Blois.

En 1532, Dominique de Cortone, qui avait dressé « le pourtraict d'ung Hostel de Ville » destiné à remplacer l'ancien *Parloir aux Bourgeois* qui menaçait ruine et était devenu insuffisant pour contenir les services municipaux, fut chargé de construire cet édifice sur ses plans.

Il se mit immédiatement à l'œuvre, et le 15 juillet suivant eut lieu la cérémonie de la pose de la première pierre, présidée, en l'absence du roi, par le prévôt des marchands, Pierre de Violle.

Quelques mois plus tard, au-dessus de la grande porte de l'Hôtel de Ville, fut placée une inscription latine dont voici la traduction : « Le corps de ville, le peuple et les nobles de la ville de Paris, ayant bien mérité de lui, François Ier, roi de France très puissant, leur a commandé et confié la construction de cet édifice destiné aux assemblées et au gouvernement des affaires publiques, l'an de grâce 1533, le 15 juillet. — Gravé en 1533, le 13 septembre : Pierre de Violle, prévôt des marchands; Claude Daniel, Jean Barthélemy, Jean de Bragelongue, Jean Courtin, échevins; Dominique de Cortone, architecte. »

Les travaux furent poussés avec une telle rapidité que, le 19 juin 1534, ils étaient assez avancés pour qu'il fût possible de songer aux sculptures qui devaient orner le bâtiment.

Le Boccador mourut en 1549, n'ayant pu achever l'œuvre qu'il avait entreprise, et l'on croit que la partie qu'il laissa inachevée fut terminée sur de nouveaux dessins.

Toutefois, tout prouve qu'au moins les plans de la partie centrale de l'édifice, si malheureusement détruit en 1871, sont l'œuvre de cet habile architecte.

LE BOCCADOR (Dominique-Bernabei de CORTONE, dit)

PREMIER ARCHITECTE DE L'ANCIEN HÔTEL DE VILLE

MORT EN 1549



STATUE DE M. J. BLANCHARD

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

Pierre LESCOT

ARCHITECTE

Pierre Lescot naquit à Paris en 1510. Il fut, comme son père, seigneur du fief de la Grange du Martroy en la justice de Montreuil et, comme son grand-père maternel, seigneur de Clagny.

Lescot fut encore conseiller et aumônier du roi, abbé commendataire de Clagny et de Clermont, près Laval. Il fut, en outre, pourvu, le 18 décembre 1554, d'un canonicat dans l'église Notre-Dame.

Mais il est surtout connu comme un des restaurateurs de l'architecture en France. Avant lui, cet art n'offrait qu'un mélange informe du gothique, du mauresque et du saxon, au milieu duquel prédominait encore la grossièreté des temps barbares.

Pénétré de la supériorité des monuments de l'antiquité, Lescot s'efforça de substituer leurs belles proportions aux formes gothiques.

Michel de Marolles, abbé de Villedoin, un des contemporains de cet artiste illustre, rend hommage à son talent dans un de ses ouvrages :

> Philibert de Lorme estoit un célèbre architecte.
> *Clani* le fut encor...

Ce *Clani* n'est autre que Pierre Lescot, seigneur de *Clagny*.

Sa première œuvre connue est le jubé de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, exécuté de 1541 à 1544 et dont la sculpture était l'œuvre de Jean Goujon. Ce jubé fut détruit en 1750.

En 1550, ces deux mêmes artistes élevèrent, à l'angle des rues Saint-Denis et aux Fers, la *Fontaine des Nymphes*, dite depuis *Fontaine des Innocents*. (Voir la *biographie de Jean Goujon*.)

Mais le Louvre est son œuvre capitale, celle qui a immortalisé son nom. Après en avoir dressé les plans en 1541 (il n'avait alors que trente ans), Pierre Lescot en fut nommé l'architecte, le 3 août 1546; son traitement était fixé à 100 livres par mois. Il dirigea les travaux de ce palais pendant trente-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort.

La partie de son œuvre qui subsiste encore est un véritable chef-d'œuvre ; c'est la façade intérieure de la cour appelée, *Façade de l'Horloge*, et qui s'étend depuis le pavillon de l'Horloge jusqu'à celui qui fait face au pont des Arts.

A la pureté de l'architecture, à la perfection des profils, elle réunit les ornements du meilleur goût et de la plus grande richesse.

On sait qu'il employa Jean Goujon, qui était son ami, à la décoration sculpturale de cet édifice.

C'est encore sur les dessins de Lescot que fut construite la *Salle des Cent-Suisses*, plus spécialement connue sous le nom de *Salle des Cariatides*. Les belles cariatides qu'y plaça Jean Goujon, pour soutenir la tribune où fut apporté Henri IV après l'attentat de Ravaillac, lui firent donner le nom qu'elle porte. C'est aujourd'hui une des salles du *Musée des antiques*.

Pierre Lescot mourut à Paris le 10 septembre 1578, et son inhumation eut lieu le 12 dans la cathédrale.

Un dessin du tombeau, qui lui fut élevé par son neveu Léon Lescot, a été découvert au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.

Il a été reproduit par la gravure dans le second volume de la *Topographie historique du vieux Paris*, publiée par la Ville de Paris.

Pierre LESCOT

ARCHITECTE

1510-1578



STATUE DE M. J.-A. INJALBERT

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

Germain PILON

SCULPTEUR

Germain Pilon est né en 1535, à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques, et non à Loué, près du Mans, comme s'accordent à le dire de nombreux biographes qui le confondent, sans doute, avec son père, modeste tailleur de pierre, natif de cette petite ville.

A défaut d'une inscription authentique sur un des registres de baptême des églises de Paris, où l'on a constaté plus d'une fâcheuse lacune, les témoignages suivants de deux contemporains établissent d'une manière irrécusable que Paris fut le berceau du célèbre sculpteur.

Le premier, Grudé de Lacroix du Maine, bibliographe distingué, qui était né au Mans en 1552, écrit, en effet, dans sa *Bibliothèque française* : « G. Pilon, *Parisien,* issu du pays du Maine, car son père estoit né dans la paroisse de Loué, à six lieues du Mans, etc. »

Le second, Nicolas des Avenelles, bourgeois de Paris, dans un acte de notoriété, conservé aux Archives, déclare, à la date du 9 juillet 1573, connaître « Me Germain Pillon (*sic*) pour ce qu'il est *natif dudit faubourg Saint-Jacques* et proche voisin dudit déposant ».

On ne connaît rien de bien précis sur sa vie; on sait cependant qu'il obtint de Charles IX la charge de sculpteur et contrôleur général des monnaies, qu'il se maria deux fois et qu'il eut quinze enfants, tous nés et enregistrés à Paris.

Renfermé uniquement dans l'exercice d'un art où il sut s'avancer vers la perfection et dans lequel aucun de ses contemporains ne lui avait servi de modèle, la vie de Germain Pilon est tout entière dans ses ouvrages. Il fut l'émule de Jean Goujon et contribua avec lui à entretenir le goût de l'antique.

On admire ses *Mausolées de Guillaume du Bellay,* au Mans; de *François Ier* et de *Henri II,* à Saint-Denis, du *Chancelier de Biragues,* etc. Mais le chef-d'œuvre de Germain Pilon est assurément le *Groupe des trois Grâces,* qu'il exécuta par ordre de Catherine de Médicis. On sait qu'elles soutiennent une urne qui était destinée à renfermer les cœurs de Henri II et de Catherine de Médicis, dont l'une des trois Grâces est le portrait.

Ce groupe était autrefois dans la chapelle des Célestins de Paris. Il fut transporté, pendant la Révolution, au musée des Monuments français; placé au Louvre en 1822, il y figure, avec d'autres œuvres remarquables du même maître, dans la *salle Jean Goujon.*

L'église *Saint-Jean-Saint-Francois,* rue Charlot, possède le modèle en terre cuite d'une statue de saint François, que Germain Pilon devait exécuter en marbre pour la chapelle du Louvre. Déposée primitivement dans le couvent des Grands-Augustins de Paris, elle fut renversée au commencement de la Révolution, et la tête, qui en avait été détachée, fut retrouvée chez un marbrier de la rue Saint-Victor. En 1819, M. de Chabrol, préfet du département de la Seine, racheta cette tête, la fit reposer sur le corps de la statue qu'il plaça dans l'église précitée.

Germain Pilon fut un artiste de génie; chacune des œuvres créées par son élégant ciseau est un modèle dans l'art du statuaire.

Il mourut à Paris le 3 février 1590, et fut enterré dans la Sainte-Chapelle basse.

Germain PILON

SCULPTEUR

1535-1590



STATUE DE M. J.-A. INJALBERT

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Premier étage (côté droit).

MANSART (Jules HARDOUIN, dit)

ARCHITECTE

Jules Hardouin, dit Mansart, est né à Paris, le 16 avril 1646. Il était fils de Raphaël Hardouin, premier peintre du roi, et neveu, par sa mère, de François Mansart, architecte du roi, auquel on attribue l'invention des toits brisés connus sous le nom de « mansardes ». Placé sous la direction de son oncle, il sut profiter habilement de ses leçons et voulut porter son nom pour lui témoigner sa reconnaissance. Il fut bientôt en état de concourir pour la réédification du château de Clagny. Ses dessins charmèrent Louis XIV, qui le chargea d'élever près de Versailles, une splendide résidence destinée à Mme de Montespan. Pendant la durée des travaux, Mansart, par ses talents et son esprit, sut plaire au roi qui lui confia, dans la suite, les plus grandes entreprises de son règne.

En 1674, il exécuta au château de Saint-Germain des constructions considérables pour l'agrandissement de cette résidence royale. Louis XIV lui fit expédier, le 22 octobre 1675, le brevet d'architecte du roi; à ce titre fut joint plus tard celui d'intendant, puis celui d'inspecteur et ordonnateur général des bâtiments du roi.

L'année suivante, Mansart, qui avait déjà bâti le petit château de la Ménagerie, à Versailles, commença les écuries qui furent terminées en 1685. La grande façade du château de Versailles, qui est également son œuvre, date à peu près du même temps ainsi que le Grand-Commun dont le rez-de-chaussée était affecté aux cuisines.

La même année fut également commencée la construction des bâtiments du palais de Marly.

En 1683, Mansart reçut de Louis XIV des lettres de noblesse; en 1684, il fut chargé de bâtir l'église Notre-Dame de Versailles ainsi que les bâtiments du couvent des Récollets. La place des Victoires, à Paris, fut commencée et terminée par lui à la même époque. De 1685 à 1686, il éleva la maison de Saint-Cyr et bâtit la place Vendôme.

Nommé premier architecte du roi, il commença en 1688 les bâtiments du Grand-Trianon et fit, de 1690 à 1707, le jubé et la flèche centrale de la cathédrale d'Orléans.

En 1693, après avoir achevé le dôme des Invalides, il fut nommé chevalier de Saint-Louis. En 1699, enfin, Louis XIV, voulant placer Mansart au premier rang, lui donna la charge de surintendant des bâtiments, charge qui avait été remplie par Colbert et Louvois.

On lui doit aussi : les plans primitifs du Val-de-Grâce, qui fut dans l'origine un couvent de bénédictins fondé par Anne d'Autriche.

Sa haute fortune lui avait attiré un grand nombre d'ennemis qui, à maintes reprises, mais sans grand succès, tentèrent de le faire tomber en disgrâce.

On a prétendu que, pour plaire à Louis XIV, il lui présentait des plans où il laissait des choses si absurdes, que le roi les découvrait au premier coup d'œil. Alors Mansart s'extasiait sur les profondes connaissances du roi avec un air de bonne foi dont le prince était dupe.

Quoi qu'il en soit, cet artiste était doué d'un esprit fécond et ses conceptions sont en général pleines de noblesse et de grandeur. Il se fit notamment le protecteur des Beaux-Arts et fit renouveler les expositions de peinture qui étaient tombées en désuétude.

Mansart mourut subitement, à Marly, le 11 mai 1708, âgé de soixante-trois ans.

MANSART (Jules Hardouin, dit)

ARCHITECTE

1646-1708



STATUE DE M. H. ALLOUARD

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Second étage (côté gauche).

DE THOU (JACQUES-AUGUSTE)

MAGISTRAT. — HISTORIEN

Jacques-Auguste de Thou est né à Paris le 8 octobre 1553. Il était fils de Christophe de Thou, premier président au Parlement du roi, chancelier des ducs d'Anjou et d'Alençon.

Comme tant d'autres hommes célèbres, il naquit faible, et l'on craignit longtemps de ne pouvoir prolonger sa frêle existence. Destiné d'abord à l'Église, il se livra ensuite à l'étude du droit. Il eut les maîtres les plus fameux de son temps, d'abord à Paris, ensuite dans d'autres universités du royaume; il alla jusqu'à Valence, en Dauphiné, où Cujas attirait alors (1571) l'élite de la jeunesse française. De Thou revint à Paris, peu de temps avant les fêtes du mariage d'Henri, roi de Navarre, qui devaient cacher les préparatifs de la Saint-Barthélemy. Il fut témoin de cette journée (24 août 1572), et vit le corps de l'amiral Coligny au gibet de Montfaucon.

L'année suivante (1573), il accompagna Paul de Foix, ambassadeur en Italie, et conçut le projet de se faire l'historien des événements de son temps. Nommé, à vingt-quatre ans, conseiller-clerc au Parlement de Paris, il fit partie, en 1581, d'une commission parlementaire formée à Bordeaux. Dans cette ville, il connut le prince de Condé, le roi de Navarre et Montaigne, alors maire de Bordeaux. Henri III le chargea de quelques missions en Picardie et en Normandie, le fit ensuite conseiller d'Etat, l'appela au Parlement transféré à Tours où il exerça la présidence, puis l'envoya en Allemagne et en Italie pour y solliciter des secours d'hommes et d'argent (1589).

De retour en France, il suivit la fortune d'Henri IV, dont il possédait la confiance, fut chargé de préparer l'Édit de Nantes, et s'opposa, avec d'autres magistrats, à l'admission en France de certaines dispositions du Concile de Trente contraires aux libertés de l'Eglise gallicane. Lors de la retraite de son beau-frère, Achille de Harlay (1611), il ne put obtenir, du nouveau roi, Louis XIII, la place de premier président du Parlement de Paris qui lui avait été promise sous le règne précédent. On essaya de le dédommager en le nommant un des trois directeurs des finances qui remplacèrent Sully; mais il ne put se consoler de cette injustice.

On doit à de Thou un grand ouvrage historique, en cent trente-huit livres, rédigé en latin : *Historia mei temporis* (Histoire de mon temps), dont la publication n'était pas achevée à sa mort.

Ce grand ouvrage, qui embrasse l'histoire de l'Europe presque entière, fait autorité, surtout pour ce qui regarde la France. En effet, de Thou possède au plus haut degré les qualités de l'historien.

Lui-même nous l'apprend : il était né pour écrire l'histoire, « dont les préceptes et les exemples servent à régler la vie et la rendre heureuse ».

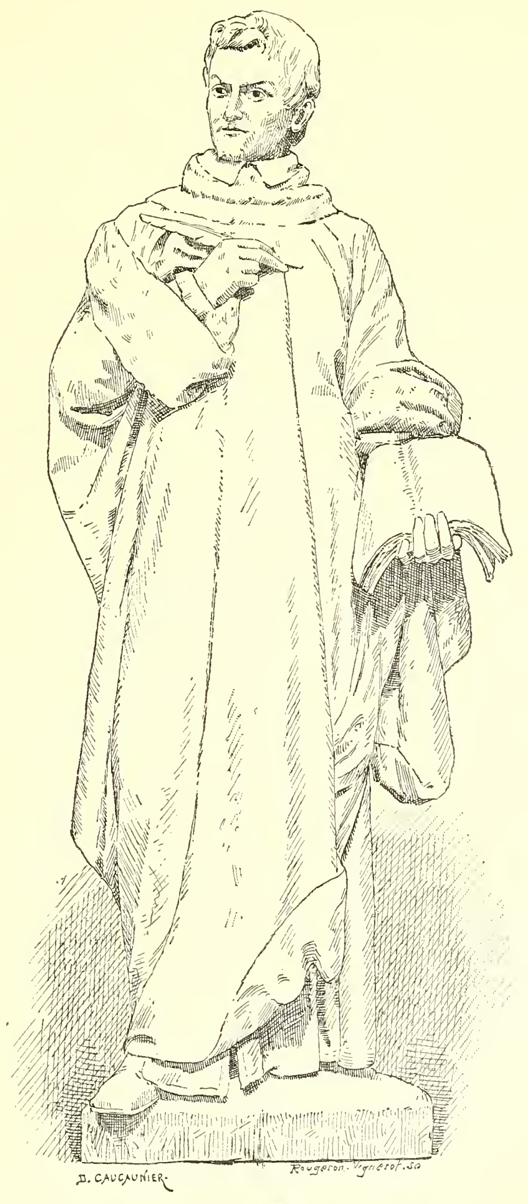
Souvent témoin oculaire et quelquefois acteur, il rapporte les faits avec exactitude et sans partialité. Cependant la liberté avec laquelle l'auteur parle du clergé et son indulgence pour les protestants firent soupçonner son orthodoxie et son Histoire fut condamnée à Rome.

Hors d'état de résister à ces atteintes et après une maladie de quelques mois, de Thou mourut le 7 mai 1617, à l'âge de soixante-quatre ans.

De THOU (Jacques-Auguste)

MAGISTRAT. — HISTORIEN

1553-1617



STATUE DE M. J.-B. AMY

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Second étage (côté gauche).

Étienne PASQUIER

JURISCONSULTE. — HISTORIEN

Étienne Pasquier naquit à Paris le 7 avril 1529. Il fut, dès l'enfance, destiné par sa famille à suivre la carrière du barreau.

Ses maîtres dans l'étude du droit furent : Hotman à Paris, Cujas à Toulouse et Socin à Bologne. Reçu avocat en 1549, il resta obscur plusieurs années; mais il se fit tout à coup une réputation immense en plaidant pour l'Université contre les jésuites (1654).

Ceux-ci voulaient s'arroger le droit de conférer les grades de bachelier, licencié, docteur, sans accepter aucunement le régime de *l'Université*.

Pasquier porta la discussion sur un terrain où les jésuites devaient être vaincus. Au lieu de prendre parti pour l'Université, ce qui eût réduit le débat à une querelle d'école à école, il défendit l'Etat qu'il représente comme menacé par cette envahissante Compagnie.

Il démontra sa profonde incompatibilité avec l'ordre politique, civil et religieux de la France. Il s'attacha à prouver que l'organisation même des jésuites, la faculté laissée aux membres d'être laïques ou religieux, mariés ou non, donnaient à leur ordre une puissance de développement qui pourrait devenir un danger sérieux pour la sécurité publique.

Quoiqu'il n'obtînt pas l'expulsion des jésuites qu'il demandait, la vigueur de son plaidoyer et le retentissement des débats lui valurent une grande renommée.

On sait que Pasquier refusa les honoraires que lui offrit l'*Université*, donnant ainsi un bel exemple de désintéressement.

Dès lors, il vit les grandes causes affluer dans son cabinet, et il ne tarda pas à être appelé aux honneurs.

Il fut délégué aux *Grands Jours* de Poitiers en 1580 et à ceux de Troyes en 1583. Il devint en 1585 avocat général à la Chambre des comptes, et fut député aux États généraux de Blois en 1588.

Pasquier suivit Henri III à Tours, et rentra dans Paris avec Henri IV en 1594. L'Université profita de cette circonstance pour faire prononcer sur son affaire avec les jésuites. Le plaidoyer de Pasquier fut réimprimé et répandu partout.

L'attentat de Jean Châtel contre la vie de Henri IV trancha la question et donna gain de cause à l'Université et à Pasquier.

En 1604, il résigna sa charge en faveur de Théodore Pasquier, son fils aîné, et, ne perdant rien de son activité, consacra les loisirs de sa vieillesse aux lettres qu'il avait aimées toute sa vie.

Ses principaux ouvrages sont les *Recherches de la France,* dont le premier livre parut en 1560 et qu'il porta dans la suite à neuf livres, et le *Pourparler aux princes.*

On a aussi de lui des *Poésies latines et françaises* et vingt-deux livres de *Lettres* précieuses pour l'histoire du temps.

Magistrat intègre et savant aimable, Pasquier mêla volontiers le badinage et l'enjouement aux plus graves travaux. Ses poésies légères, qui paraissent vulgaires aujourd'hui, lui valurent, de son temps, un très grand renom.

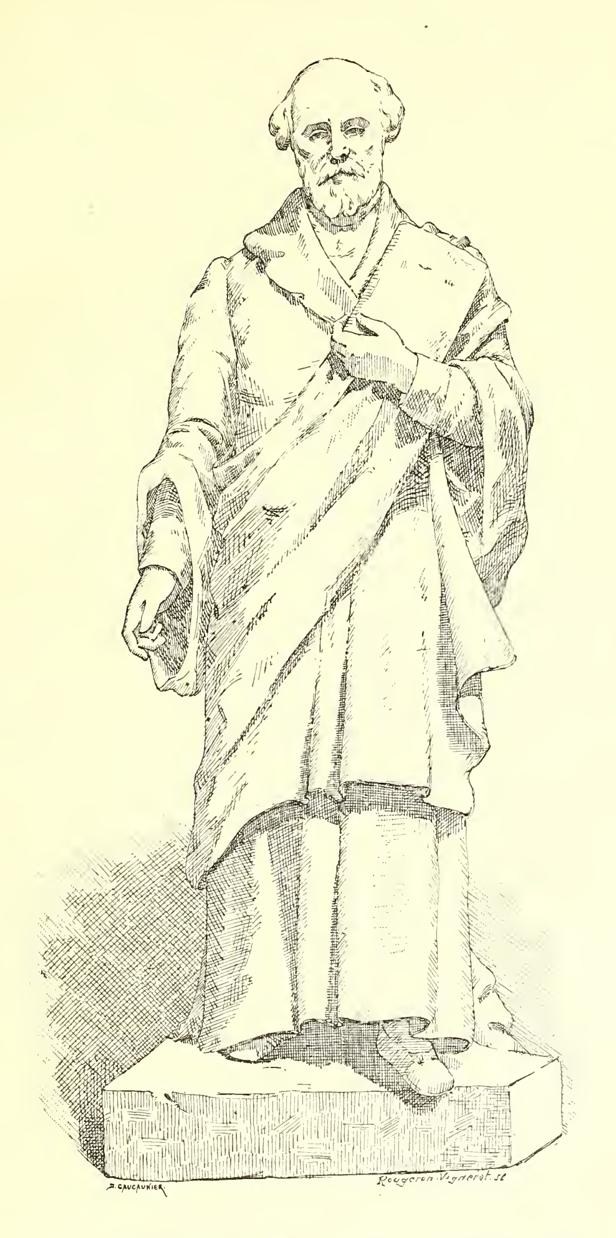
Il mourut à Paris, le 31 août 1615, à l'âge de quatre-vingt-six ans et fut inhumé à Saint-Séverin.

La conscience, le désintéressement et l'énergie dont Pasquier fit preuve dans l'accomplissement de ses actes, son éloquence, son érudition et son patriotisme le recommandent à l'admiration générale.

Étienne PASQUIER

JURISCONSULTE. — HISTORIEN

1529-1615



STATUE DE M. G.-V.-E.-G. GUITTON

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Second étage (côté droit).

LE NOSTRE (André)

ARCHITECTE. — DESSINATEUR DE JARDINS

André Le Nostre naquit à Paris le 12 mars 1613. Son père, jardinier en chef du roi Louis XIII, voulut qu'il se fît un nom dans les arts, et le fit entrer dans l'atelier de Simon Vouet.

Le Nostre se serait, peut-être, distingué dans la peinture; il préféra se livrer à l'art des jardins et acquit bientôt, dans ce genre, un talent supérieur. C'est d'abord au château de Vaux que cet habile artiste fit connaître son génie; mais il se surpassa dans la création de l'immense parc de Versailles, où tout était à faire au milieu d'obstacles qui paraissaient invincibles.

Lorsqu'il eut arrêté ses plans, il pria le roi de venir sur les lieux pour juger de la distribution des principales parties. A chaque grande pièce dont Le Nostre lui indiquait le projet, Louis XIV, émerveillé, l'interrompait en disant : « Je vous donne 20,000 livres. » Cette approbation fut répétée plusieurs fois; Le Nostre, à la quatrième interruption, arrêta le monarque et lui dit brusquement : « Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage; je la ruinerais! »

La plaine aride où Versailles est situé manquait d'eau; il n'y avait à proximité du château qu'un marais malsain et croupissant. On proposait de le dessécher; Le Nostre s'y opposa et rassembla toutes ces eaux dans le grand canal qui termine le parc de Versailles.

C'est après ces beaux travaux qu'il créa les jardins de Rambouillet, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, des Tuileries, le parterre du Tibre à Fontainebleau, et l'admirable terrasse de Saint-Germain.

L'Angleterre lui doit les parcs de Kinsington, de Saint-James et de Greenwich; la Prusse, les jardins Orianenbourg; et Rome, les jardins du Quirinal, du Vatican et de la villa Albani.

Le Nostre possédait le génie de la perspective, et tous ses travaux sont on ne peut plus remarquables à ce point de vue. Il développa dans ses plans une abondance d'idées et une magnificence d'ornements prodigieuse tels que : grottes, rochers, statues, labyrinthes, etc.

Louis XIV, en récompense de ces merveilleux travaux, le décora de l'ordre de Saint-Michel, le nomma contrôleur des maisons et manufactures royales. Il l'anoblit et voulut lui donner des armoiries. Malgré tant de faveurs, Le Nostre avait conservé sa modestie; il répondit qu'il avait ses armes : « Trois limaçons couronnés d'une feuille de chou. »

Agé de près de quatre-vingts ans, il demanda au roi la permission de goûter enfin le repos, et sept ans après, le 15 septembre 1700, mourut au château des Tuileries où il avait son logement.

Un mois avant sa mort, dit Saint-Simon dans ses *Mémoires,* le roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins et, à cause de son grand âge, le fit mettre dans une chaise que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Le Nostre disait là : « Ah! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un simple jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ta joie. »

Et le chroniqueur ajoute : « Ce vieillard de quatre-vingt-sept ans, ébloui par les rayons du roi-soleil, et qui, comblé d'honneur et de joie, se rappelle pieusement le modeste auteur de ses jours, quoi de plus touchant et de plus digne! »

LE NOSTRE (André)

ARCHITECTE. — DESSINATEUR DE JARDINS

1613-1700



STATUE DE M. J.-E. MARCELLIN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Partie centrale. — Second étage (côté droit).

FOURCROY (Antoine-François, comte de)

CHIMISTE

Antoine-François de Fourcroy est né à Paris le 15 juin 1755. La branche de la maison de Fourcroy, à laquelle il appartenait, était tombée dans la pauvreté. Son père avait été réduit à exercer l'état d'apothicaire ; il n'appartenait pas, du reste, à la corporation et n'exerçait qu'à la faveur d'une licence du duc d'Orléans.

Les apothicaires ayant obtenu, à cette époque, la suppression de tous les brevets accordés en dehors d'eux, le père de Fourcroy se vit enlever son dernier moyen d'existence.

Le jeune Fourcroy serait peut-être tombé dans le désespoir, si le célèbre médecin Vicq-d'Azir n'eût été frappé de ses dispositions et ne l'eût encouragé et soutenu. Il l'engagea à tenter la carrière de la médecine et lui promit son appui.

Fourcroy se mit avec courage au travail, et réussit au delà des espérances de son illustre protecteur. Logé dans un grenier, il vivait maigrement du produit de quelques leçons. La seule chose, a-t-il dit souvent, qui ne lui manquait pas alors était l'eau: il avait pour voisin un porteur d'eau, père de douze enfants, auxquels il apprenait à lire, et ce brave voisin lui témoignait sa reconnaissance en le comblant de sa marchandise.

En 1780, il était en état de pouvoir passer ses licences; mais les frais de réception s'élevaient alors à la somme énorme de six mille francs, et Fourcroy n'aurait pu obtenir le diplôme de médecin si Vicq-d'Azir et ses collègues de la Société royale ne lui étaient venus en aide, en faisant une collecte en sa faveur.

Reçu docteur, Fourcroy choisit la voie des travaux scientifiques, où il devait s'illustrer. En 1784, Buffon le nomma à la chaire de chimie du Jardin des Plantes, où il enseigna pendant vingt-cinq ans avec un tel succès qu'il fallut élargir deux fois le grand amphithéâtre du Jardin des Plantes, pour donner place à la foule qui venait entendre ce professeur incomparable.

En 1785, il fut admis à l'Académie des sciences. Jusqu'à la Révolution, il se borna à l'étude de la chimie et à la pratique de la médecine.

Nommé, en 1792, député-suppléant de Paris à la Convention, il y remplaça Marat. Là, il devint un des membres les plus actifs du Comité de l'instruction publique.

Membre du Comité de salut public après le 9 Thermidor, il organisa l'École polytechnique et donna la première idée de l'École normale. Il fit ensuite partie du Conseil des anciens, d'où il sortit par le sort, en 1798.

L'année suivante, après le 18 Brumaire, il fut appelé par le premier Consul au Conseil d'État, où il resta jusqu'à sa mort. Il s'y occupa principalement de l'instruction publique, dont il fut nommé directeur général en 1801.

On lui doit l'organisation des Écoles de médecine de Paris, de Montpellier et de Strasbourg, de douze Écoles de droit et de plus de trois cents lycées ou collèges.

Chargé de préparer les décrets sur l'établissement de l'Université, il eut le chagrin de se voir privé de la direction de ce corps, et mourut bientôt, frappé d'apoplexie, le 16 décembre 1809, à l'âge de cinquante-quatre ans.

FOURCROY (Antoine-François, comte de)

CHIMISTE

1755-1809



STATUE DE M. Jules FRANCESCHI

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Rez-de-chaussée (en retour).

MICHELET (Jules)

HISTORIEN

Jules Michelet naquit à Paris le 22 août 1798. Son père, autrefois employé à l'imprimerie des assignats, avait fondé, dans une ancienne église, une imprimerie qui fut supprimée en 1810.

Le jeune Michelet se mit à la typographie pour aider son père, tout en ébauchant ses études littéraires sous la direction d'un vieux libraire, ancien maître d'école.

Après de brillantes études au lycée Charlemagne et un remarquable concours d'agrégation, il professa l'histoire et la philosophie au collège Rollin, de 1821 à 1826. Il s'était marié en 1824.

A cette époque (1826) parut son premier ouvrage : *Précis de l'histoire moderne,* remarquable par la netteté et la vivacité de l'exposition. En 1827, il publia sous le titre de *Principes de la Philosophie de l'histoire* une traduction de la *Science nouvelle,* ouvrage philosophique du savant italien Vico,

La même année, Michelet fut nommé maître de conférences à l'École normale et, après la Révolution de 1830, chef de la section historique des Archives. En 1831, il fit paraître une *Histoire romaine* et donna, en 1833, le premier volume de son *Histoire de France,* suivi de quatorze autres publiés par intervalles. Il suppléa, de 1834 à 1835, Guizot dans son cours d'histoire à la Faculté des lettres, devint, en 1838, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et, la même année, succéda, au Collège de France, à Daunou dans la chaire d'histoire et de morale.

La chaire de Michelet devint bientôt une tribune dans laquelle, soutenu par les sympathies de la jeunesse, il commença, en faveur de l'idée démocratique et contre la Société de Jésus, une vive et brillante propagande qu'il faisait en même temps dans ses ouvrages de polémique : *Des Jésuites* (1843), *Du Prêtre, De la Femme et de la Famille* (1844), *Du Peuple* (1846), *Histoire de la Révolution,* dont le premier volume parut en 1847.

Cependant, le gouvernement avait pris ombrage de l'ardent enseignement démocratique du professeur et ferma son cours.

Après la Révolution de 1848, Michelet déclina toute candidature à l'Assemblée nationale pour se consacrer à ses travaux historiques et remonta dans sa chaire, qui lui fut de nouveau interdite au lendemain du coup d'État du 2 décembre 1851. L'année suivante, enfin, il renonça, par refus de serment à l'empereur, à sa place aux Archives.

Depuis, Michelet, qui avait perdu sa première femme, se remaria et, tout en poursuivant, dans la retraite, la publication de ses grands travaux historiques, publia quelques nouveaux livres de polémique comme la *Bible de l'Humanité,* et donna, de 1856 à 1868, une série de publications fantaisistes : *l'Oiseau, l'Insecte, la Femme, l'Amour, la Mer, la Sorcière,* etc. Le style de Michelet est vif et brillant; c'est un écrivain des plus attachants, à la fois poète et historien.

Tandis qu'il travaillait à son *Histoire du XIXe Siècle,* à Hyères, où il passait l'hiver depuis plusieurs années, il fut frappé d'une attaque de paralysie à laquelle il succomba le 9 février 1874.

Son corps a été rapporté à Paris et inhumé au Père-Lachaise où un monument lui a été élevé, par souscription publique, sur un terrain concédé par la ville de Paris.

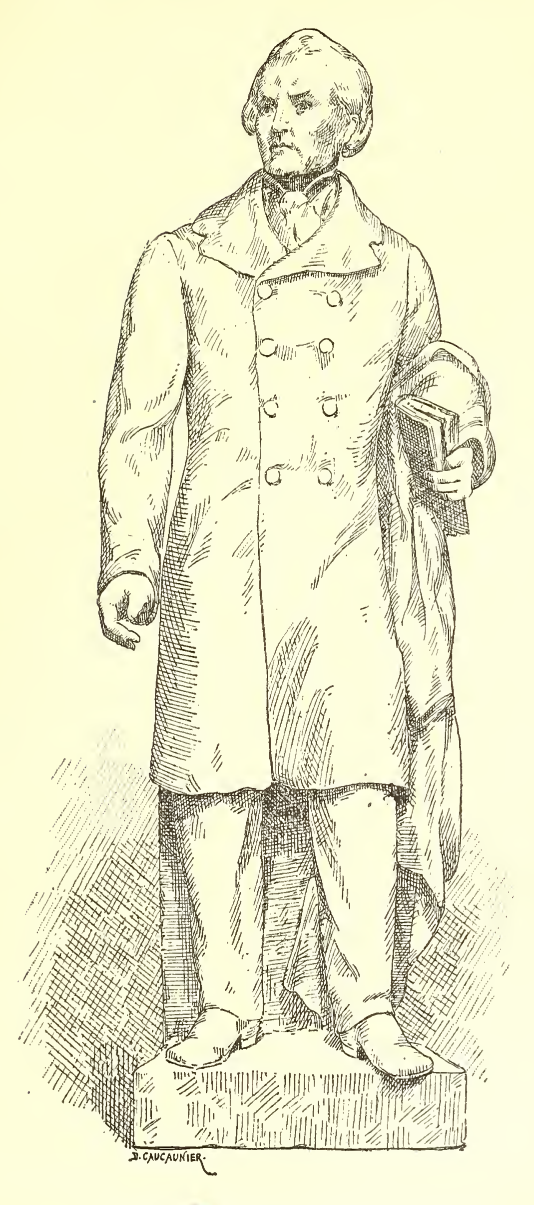
Michelet fut un des plus vaillants champions de la démocratie; il a fait plus que de la servir dans l'ordre des faits, il l'a servie dans l'ordre des idées, en développant son histoire et en mettant en relief la légitimité de ses aspirations.

———

MICHELET (Jules)

HISTORIEN

1798-1874



STATUE DE M. Jean TURCAN

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Rez-de-chaussée.

PACHE (JEAN-NICOLAS)

MAIRE DE PARIS. — MINISTRE DE LA GUERRE

Jean-Nicolas Pache naquit à Paris en 1746. Son père, Suisse d'origine, était concierge de l'hôtel de Castries.

Le duc de Castries, frappé de la remarquable intelligence du jeune Pache, le fit instruire et lui confia ensuite l'éducation de ses propres enfants. Il lui procura plus tard un emploi dans les bureaux de la marine.

Après avoir rempli divers emplois administratifs dans lesquels il avait fait preuve de rares aptitudes, Pache se démit de sa dernière fonction, fit remise au roi des brevets de ses pensions montant à 11,000 francs et quitta la France pour aller vivre en Suisse dans sa famille. Il revint à Paris à l'époque de la Révolution.

A son arrivée, le duc de Castries voulut le faire nommer commissaire de la marine. Sur ces entrefaites, Roland fut appelé au ministère de l'intérieur, en 1792. Le nouveau ministre le chargea d'organiser son administration et d'en assurer les services. Pache se distingua dans cette tâche par un esprit et une application rares.

« Portant dans sa poche un morceau de pain, dit Thiers, et ne quittant pas même le ministère pour manger, il travaillait pendant des journées entières et avait charmé Roland par ses mœurs et son zèle. »

Le ministre de la guerre Servan, l'ayant vu à l'œuvre, pria Roland de lui céder son utile collaborateur pour l'aider à débrouiller son ministère. Pache, alors, des bureaux de l'intérieur, passa aux bureaux de la guerre où il dépassa les espérances de Servan.

Après la retraite des Girondins (12 juin 1792), Pache fréquenta les clubs, où il combattit avec ardeur les prétentions menaçantes de la cour. Lorsque Roland reprit le portefeuille de l'intérieur, à la suite de la journée du 10 août, il fit de nouveau appel à son ancien collaborateur; mais Pache refusa. Toutefois, sur les instances de Monge, récemment nommé ministre de la marine, il consentit à remplir une mission dans le Midi.

Pache avait terminé cette mission lorsque, le 18 octobre 1792, la Convention, par 441 voix sur 560 votants, le nomma ministre de la guerre en remplacement de Servan. Prenant la direction des affaires à un moment où la situation était des plus critiques, il se montra complètement à la hauteur de sa tâche et fit preuve d'une sagacité et d'une fermeté qui font de lui un des hommes les plus éminents de la Révolution.

Ayant manifesté ses sympathies pour les Montagnards, il fut aussitôt en butte aux attaques des Girondins, qui portèrent à la tribune des dénonciations ineptes, et obtinrent contre lui un décret de destitution le 2 janvier 1793.

Peu après, les Parisiens le vengèrent de ses ennemis en l'appelant aux fonctions de maire de Paris. Dans ce poste important, Pache facilita la mise à exécution de toutes les mesures hardies de la Commune, mais s'efforça constamment de conjurer les troubles et les révoltes. Il contribua puissamment à la chute des Girondins, devint suspect par suite de ses liaisons avec le parti hébertiste, fut poursuivi après le 9 thermidor et acquitté par le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Inquiété encore sous le Directoire, il publia en 1795 des *Mémoires* très curieux contenant des particularités peu connues de l'époque de la Terreur. Pache, qui s'était retiré à Thin-le-Moutier, près de Charleville, y mourut dans l'obscurité en 1823.

PACHE (Jean-Nicolas)

MAIRE DE PARIS. — MINISTRE DE LA GUERRE

1746-1823



STATUE DE M. J.-M. CAILLÉ

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Rez-de-chaussée.

LA BRUYÈRE (Jean de)

MORALISTE

Jean de La Bruyère, célèbre moraliste, est né à Paris et non à Dourdan ainsi que l'ont écrit la plupart des biographes; il y fut baptisé le 17 août 1645, ainsi qu'en fait foi le registre des naissances de la paroisse de Saint-Christophe-en-Cité.

Il était fils d'un bourgeois de Paris, Louis de La Bruyère, contrôleur des rentes de la ville, qui joua à Paris un des grands rôles municipaux pendant la Ligue.

Le jeune La Bruyère fit ses études au collège des oratoriens. D'abord avocat au Parlement de Paris, il quitta le barreau en 1673 et acheta un office de trésorier des finances dans la généralité de Caen. Il le conserva jusqu'au mois de janvier 1687. Cet office lui permit de s'anoblir et de prendre le titre d'écuyer.

Sa charge de trésorier des finances en Normandie ne l'empêcha pas de rester à Paris, et sur la recommandation de Bossuet, il était devenu en 1684 précepteur du duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, qui venait de quitter le collège de Clermont et à qui on l'avait chargé d'enseigner l'histoire.

Il passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres avec une pension de mille écus.

La Bruyère fut reçu à l'Académie française le 15 juin 1693.

Ses contemporains le représentent comme un philosophe qui ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres; faisant un bon choix des uns et des autres, ne cherchant ni ne fuyant les plaisirs, toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître, craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.

Le talent d'observation que La Bruyère possédait au plus haut degré lui fit préférer parmi les écrits des anciens, les *Caractères* de Théophraste. Il étudia longtemps cet ouvrage, le traduisit en français et résolut de peindre son siècle comme le philosophe grec avait peint le sien.

Lorsque La Bruyère eut composé son livre des *Caractères,* il le porta, s'il faut en croire un de ses biographes, chez un libraire nommé Michalet, chez lequel il venait, chaque jour, feuilleter les nouveautés littéraires. Ce libraire avait une fort gentille petite fille que le moraliste avait prise en amitié.

— Voulez-vous, dit un jour La Bruyère à Michalet, en lui montrant son manuscrit des *Caractères*, voulez-vous imprimer ceci ? Je ne sais si vous y trouverez votre compte; mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie.

Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition, mais à peine l'eut-il mise en vente qu'elle fut enlevée et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui valut à sa fille une dot imprévue de près de trois cent mille francs.

La lecture de cet ouvrage, qui eut un grand succès dès sa première édition, est le meilleur enseignement de morale qui puisse être conseillé à la jeunesse moderne; les vices, les travers et les ridicules que l'auteur a dépeints étant, encore aujourd'hui, à peu de chose près, les mêmes, malgré les profonds changements survenus dans la vie sociale.

La Bruyère mourut à Versailles, frappé d'apoplexie, le 11 mai 1696.

LA BRUYÈRE (Jean de)

MORALISTE

1645-1696



STATUE DE M. Just BECQUET

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Premier étage (en retour).

HÉROLD (Louis-Joseph-Ferdinand)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

Louis-Joseph-Ferdinand Hérold est né à Paris le 28 janvier 1791. Fils d'un professeur de piano qui lui donna les premières leçons, il reçut une bonne éducation, et montra de bonne heure un goût prononcé pour la musique.

A dix-sept ans, il perdit son père d'une maladie de poitrine, et entra au Conservatoire de musique de Paris, où il eut pour maître de piano Louis Adam, dont il fut un des plus brillants élèves, et pour professeur d'harmonie, Méhul

Hérold fit de rapides progrès et obtint, en 1810, le premier prix de piano et, l'année suivante, le premier prix de composition au concours de l'Institut.

Il partit pour l'Italie, visita Naples et y donna son premier ouvrage. Les événements de 1815 le forcèrent de revenir en France.

Rentré à Paris, Hérold publia quelques morceaux de piano frappés au coin d'une individualité bien dessinée et se produisit dans quelques concerts au Théâtre-Italien. En 1816, il donna avec Boïeldieu *Charles de France,* opéra-comique en deux actes.

Depuis, il a composé seul d'autres opéras-comiques, dont les principaux sont : *les Rosières, la Clochette* (1817); *le Muletier* (1823), et *Marie* (1826).

De cette dernière œuvre, date la réputation du compositeur. Le succès, d'abord indécis aux premières soirées, grandit à chaque audition nouvelle et valut à Hérold d'être fait chevalier de la Légion d'honneur. Après *Marie,* il se reposa.

Accompagnateur au Théâtre-Italien, puis chef des chœurs, Hérold avait résigné ce dernier poste pour accepter la place de chef de chant à l'Opéra en 1827.

Accaparé par ses nouvelles fonctions qui supprimaient le recueillement nécessaire aux grandes œuvres, il occupa ses loisirs à la composition de ballets qui n'ont rien ajouté à sa gloire.

Il écrivit aussi l'ouverture et les chœurs d'un drame joué à l'Odéon, *le Siège de Missolonghi,* ouverture devenue populaire et jouée par toutes les sociétés philharmoniques.

Il avait l'habitude de composer en se promenant, et les Champs-Élysées lui ont souvent servi de cabinet de travail ; bien des gens qui le connaissaient se sont même formalisés de le voir passer près d'eux sans avoir l'air de les apercevoir et continuer sa route en chantonnant.

C'est ainsi qu'il nota les divers motifs de *Zampa,* qui fut donné le 3 mai 1831, et qui le classa comme un des maîtres de la scène lyrique.

Dès cette époque, sa santé commençait à décliner ; la cruelle maladie qui avait emporté son père le minait sourdement. Malgré les avis de ses amis, qui lui conseillaient un climat plus doux, il refusa de s'éloigner de Paris et continua de vaquer à ses occupations.

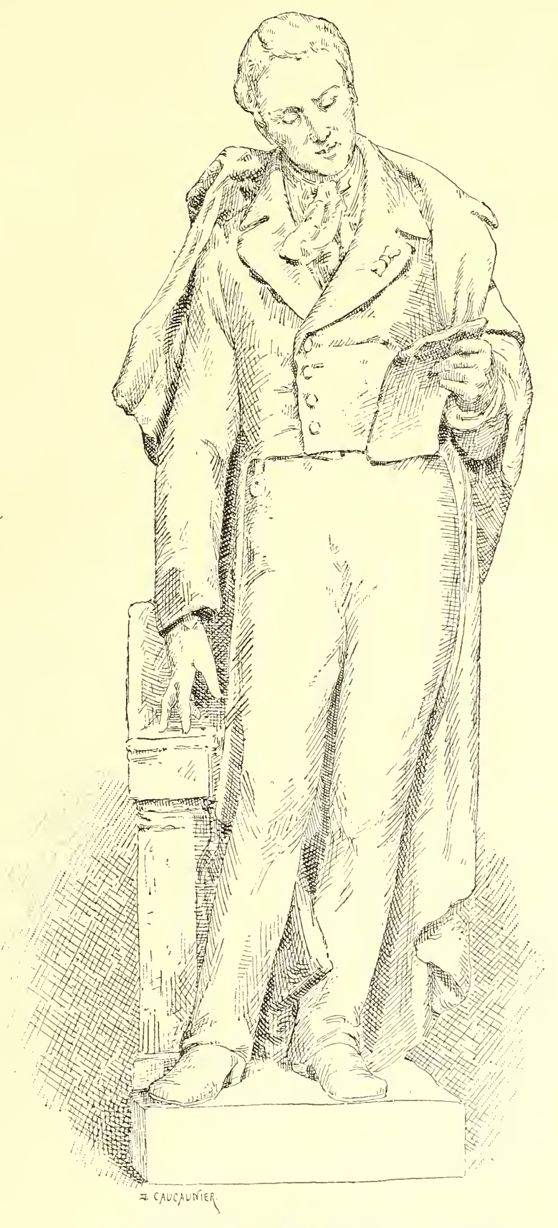
L'Opéra-Comique avait mis le *Pré aux clercs* en répétition ; Hérold y déploya une fiévreuse ardeur, et il était brisé quand arriva, le 15 décembre 1832, la première représentation de son chef-d'œuvre. Aussi, quand le public demanda l'auteur à la fin de cette soirée qui fut un triomphe pour lui, il ne put se présenter, et l'on fut obligé de répondre que son état maladif ne lui permettait pas de se rendre à cet appel.

Hérold s'alita bientôt pour ne plus se relever et, le 19 janvier 1833, il rendit le dernier soupir. Il n'avait que quarante-deux ans.

HÉROLD (Louis-Joseph-Ferdinand)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

1791-1833



STATUE DE M. H.-M.-A. CHAPU

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Premier étage.

DAVID (JACQUES-LOUIS)

PEINTRE

Jacques-Louis David naquit le 30 août 1748 à Paris, dans une maison du quai de la Mégisserie. Il était fils d'un marchand de fer qui périt en duel. Son oncle, entrepreneur des bâtiments du roi, le mit au collège des Quatre-Nations. Le jeune David y manifesta sa vocation en couvrant de croquis ses livres et ses cahiers.

Au sortir du collège, il fut placé chez son parent Boucher, le peintre à la mode, qui, déjà vieux, le confia à Vien. Sedaine, secrétaire de l'Académie d'architecture, qui était son parrain, lui donna un logement au Louvre.

Tout en travaillant à la décoration du salon de la célèbre danseuse Guimard, David remporta le grand prix de Rome en 1775. Vien venait précisément d'être nommé directeur de l'École française de Rome, David l'y suivit.

Pendant la première année de son séjour dans cette ville, il s'occupa exclusivement à faire des dessins d'après l'antique et les grands maîtres. Dans les années qui suivirent, il fit quelques études d'après nature et peignit deux grands tableaux : l'un, vigoureuse copie de la *Cène* de Valentin, qui détermina une révolution dans sa manière ; l'autre, la *Peste de saint Roch*, composition qu'il termina en 1779 et qui lui valut les plus grands éloges. Ce dernier tableau orne aujourd'hui l'une des salles du Lazaret de Marseille.

David revint en France en 1780, et ouvrit une école qui devint la plus suivie de l'Europe. Il fut admis à l'Académie de peinture en 1783.

La Révolution trouva en lui un partisan enthousiaste, et il consacra son talent à reproduire les événements mémorables de l'époque. En 1791, il offrit à l'Assemblée constituante l'esquisse fameuse du *Serment du Jeu de paume*. La *Mort de Marat* lui fournit, deux ans après, le sujet d'un tableau célèbre.

Député de Paris à la Convention, David siégea parmi les Montagnards et vota la mort de Louis XVI ; il fit partie du Conseil de Sûreté générale et fut même, un instant, président de cette Assemblée. Ami de Robespierre, il l'abandonna au 9 Thermidor ; cependant il fut décrété d'accusation et deux fois emprisonné.

A partir de l'année 1796, il ne s'occupa plus de politique et s'adonna tout entier aux arts.

De son atelier, sont sortis entre autres chefs-d'œuvre : *Bélisaire*, *Brutus*, les *Horaces*, la *Mort de Socrate*, l'*Enlèvement des Sabines*, *Léonidas aux Thermopyles*, la *Colère d'Achille*, *Bonaparte au Saint-Bernard*, etc. Le Louvre possède treize toiles de ce peintre.

Bien avant le Consulat, Napoléon s'était lié d'amitié avec David ; devenu empereur, il le nomma son premier peintre et lui commanda, avant même que la cérémonie eût lieu, le plus célèbre de ses tableaux : le *Couronnement de l'Empereur*, qui a figuré, en 1889, au Champ de Mars, dans l'Exposition centenale des beaux-arts.

A la seconde Restauration (1815), il fut rayé de l'Institut dont il faisait partie depuis 1795 et mis au nombre des conventionnels exilés.

Il se retira à Bruxelles où il reprit ses travaux avec ardeur et les continua jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 29 décembre 1825.

Le gouvernement de la Restauration ne permit pas qu'on rapportât ses restes en France, mais celui des Pays-Bas et la population de Bruxelles lui firent de magnifiques funérailles et lui élevèrent un monument dans l'église de Sainte-Gudule.

David a été le régénérateur de l'art classique en France ; on l'a surnommé le *Corneille* de la peinture.

DAVID (Jacques-Louis)

PEINTRE

1748-1825



STATUE DE M. J.-B. BAUJAULT

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Second étage.

ROLLIN (Charles)

PÉDAGOGUE

Charles Rollin naquit à Paris le 30 janvier 1661. Fils d'un pauvre coutelier, il fut tout d'abord destiné à suivre la profession de son père, qui le fit recevoir maître, dès son enfance. Un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il allait souvent servir la messe comme enfant de chœur, fut le premier à reconnaître les heureuses dispositions du jeune Rollin et lui fit obtenir une bourse au collège des XVIII dont les élèves suivaient les cours publics du collège du Plessis.

Rollin fit de brillantes études, puis suivit le cours de théologie, et prit la tonsure, mais sans entrer dans les ordres.

A vingt-deux ans, il remplaça Hersan, son ancien professeur, dans la chaire de seconde. Successivement professeur de rhétorique en 1688 et recteur de l'Université en 1694, il fut nommé principal du collège de Beauvais en 1696. Dans ce dernier établissement, il s'appliqua à grouper autour de lui les maîtres les plus instruits, et ses succès éveillèrent la jalousie du collège Louis-le-Grand.

Ses relations avec les jansénistes, qu'il aida de sa bourse et de ses écrits, et son opposition à la Bulle *Unigenitus*, lui firent donner l'ordre de quitter son collège.

Rollin continua néanmoins de professer au Collège de France et se livra à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse.

Il donna, en 1715, une édition classique des *Institutions oratoires* de Quintilien dont il avait élagué les obscurités, les longueurs et les subtilités. Il publia ensuite un *Traité des études*, qui est resté de nos jours le meilleur code de l'instruction publique.

Continuateur de Port-Royal, Rollin voulait que l'enseignement du grec et du latin se fît avec des méthodes écrites en français; novateur heureux, il réclamait pour que la langue maternelle entrât dans l'éducation et devînt non plus l'auxiliaire et comme l'accessoire, mais le fond et l'objet même des études de la jeunesse; l'histoire nationale devait être aussi régulièrement enseignée.

Pour compléter sa tâche et donner à l'enseignement historique un ouvrage écrit en français, Rollin composa son *Histoire ancienne* dont les premiers volumes parurent en 1730.

En 1738, il donna une *Histoire romaine*, dont il publia cinq volumes en trois ans et en laissa quatre autres prêts à paraître.

Rollin avait été admis à l'Académie des inscriptions en 1701, mais l'intrigue lui ferma l'entrée de l'Académie française.

En 1739, dans la grande assemblée des arts du 11 mai, où l'Université, amenée à se rétracter, accepta la bulle *Unigenitus*, Rollin s'avança au milieu de la salle et protesta comme doyen de la nation de France. Cette manifestation énergique le fit exclure des assemblées de l'Université.

A sa mort, survenue le 14 septembre 1741, on interdit au corps enseignant tout hommage public de sa reconnaissance et de ses regrets; mais la postérité l'en a vengé. Cet homme, qui avait eu pour la jeunesse un dévouement tout paternel et dont la vie tout entière ne fut qu'un long apostolat près d'elle, est devenu le *Bon Rollin*.

On a mis au bas d'un de ses portraits ces quatre vers :

A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnaît l'image;
Mais, crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage,
Pour connaître son cœur et pour former le tien.

La Ville de Paris a donné son nom à l'un de ses collèges municipaux.

ROLLIN (Charles)

PÉDAGOGUE

1661-1741



STATUE DE M. Didier DEBUT

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Premier étage (en retour).

TOURVILLE (ANNE-HILARION DE COTENTIN, COMTE DE)

AMIRAL ET MARÉCHAL DE FRANCE

Anne-Hilarion de Cotentin, comte de Tourville, marin célèbre, est né à Paris le 24 novembre 1642. Il était le troisième fils de César de Cotentin, seigneur de Tourville, premier gentilhomme de la chambre de Louis XIII et premier chambellan du grand Condé.

Alors qu'il n'avait que quatre ans (1647), son père, qui le destinait à l'état militaire, sollicita et obtint son admission dans l'ordre de Malte.

Dès qu'on le jugea en état de servir sur les Galères de la Religion, le duc de La Rochefoucauld, son parent du côté de sa mère, lui donna des lettres de recommandation pour le chevalier d'Hocquincourt, qui commandait une frégate à Marseille, en le priant de l'embarquer avec lui.

« Un teint blanc, des cheveux blonds, des couleurs vives, des traits fins et délicats », voilà ce qu'était, au dire de ses contemporains, l'ensemble de la physionomie de Tourville à dix-huit ans.

Tel était cet Adonis destiné à devenir un grand capitaine.

Quelques jours après sa sortie du port, le chevalier d'Hocquincourt rencontra deux frégates algériennes qui, fières de leur supériorité, attaquèrent son bâtiment et sautèrent à l'abordage.

Le combat devint furieux : les assaillants, animés par l'ardeur d'une si belle proie, faisaient un carnage affreux. Le chevalier de Tourville, à la tête des plus braves de l'équipage, portait partout ses coups, et bientôt les corsaires, étonnés de tant de valeur, abandonnèrent la frégate après avoir perdu un grand nombre des leurs.

Trois blessures reçues dans ce combat établirent sa réputation de bravoure et firent cesser les railleries que ses camarades s'étaient permises sur son air efféminé.

Après avoir fait, avec distinction, plusieurs campagnes contre les Barbaresques, Tourville fut fait capitaine de vaisseau à 25 ans (1667). Il se signala sous d'Estrées et Duquesne, notamment aux batailles de South-Bay (1672) et d'Agosta (1676), commanda l'avant-garde sous le maréchal de Vivonne à la bataille navale de Palerme (1677), prit part aux diverses expéditions contre Alger et Tripoli (1682-1688) et reçut le titre de vice-amiral des mers du Levant.

Il fut envoyé en Irlande avec d'Estrées pour soutenir la cause de Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné par son gendre Guillaume d'Orange; prit, en 1690, deux grands convois près de l'île de Wight et dans la baie de Tingmouth, mais perdit, deux ans après, contre une flotte double en nombre, la bataille de la Hougue, qu'il ne livra, du reste, que malgré lui et sur un ordre exprès de la Cour.

Il fit enfin une admirable campagne navale en 1693, gagna la bataille de Saint-Vincent (Portugal) et fit perdre aux Anglais, dans cette seule campagne, plus de quatre-vingts bâtiments et trente-six millions.

Depuis cette époque jusqu'à la bataille de Ryswick en 1697, il fit encore quelques expéditions pour protéger les côtes de Provence et les purger des corsaires qui les infestaient; mais sa santé se trouvant affaiblie par suite des fatigues qu'il avait éprouvées, il se vit forcé d'abandonner entièrement la marine et revint à Paris, où il mourut le 28 mai 1701.

TOURVILLE (Anne-Hilarion de Cotentin, Comte de)

AMIRAL ET MARÉCHAL DE FRANCE

1642-1701



STATUE DE M. Émile-Edmond PEYNOT

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Second étage.

CATINAT (Nicolas)

MARÉCHAL DE FRANCE

Nicolas Catinat, un des plus remarquables capitaines du règne de Louis XIV, naquit à Paris le 1er septembre 1637.

Son père était le doyen des conseillers au Parlement de Paris; lui-même fut d'abord avocat, mais, après avoir perdu une cause dont la justice lui paraissait évidente, il quitta le barreau pour les armes et se forma sous Turenne.

Catinat se fit tellement remarquer au siège de Lille (1667), que le roi lui donna une lieutenance dans le régiment des gardes.

Les grades auxquels il s'éleva peuvent être marqués par les actions d'éclat qu'il fit à Maestricht, Besançon, Senef, Cambrai, Valenciennes, Saint-Omer, Ypres.

Ayant été blessé à la bataille de Senef, il reçut de Condé ce billet honorable pour tous deux : « Personne ne prend plus que moi d'intérêt à votre blessure; il y a si peu de gens comme vous, qu'on perd trop quand on les perd. »

Catinat fut chargé successivement du gouvernement de diverses places et reçut, en 1685, le commandement des troupes envoyées en Savoie pour réduire les Vaudois.

En 1687, il fut nommé gouverneur du Luxembourg; il se couvrit de gloire, l'année suivante, au siège de Philisbourg, et fut nommé lieutenant général. Dans les guerres contre le duc de Savoie, il déploya des talents militaires qui le mirent au premier rang.

Il gagna, le 18 août 1690, la bataille de Staffarde, et le 4 octobre 1693, la bataille de la Marsaille, s'empara de la Savoie et d'une partie du Piémont.

Encourageant les soldats par son exemple, ajoutant à ses privations pour diminuer celles de son armée, Catinat s'en faisait adorer par la bonhomie de ses manières et par cette gaieté qui abandonne rarement les Français au milieu des fatigues de la guerre.

Appelé en Flandre, il y montra la même activité qui l'avait distingué en Piémont et prit Ath en 1697.

Mis de nouveau à la tête de l'armée d'Italie en 1701, conjointement avec le duc de Savoie qu'il soupçonna plusieurs fois de trahison, il essuya quelques revers, fut battu à Capri par le prince Eugène et obligé d'abandonner tout le pays entre l'Adige et l'Adda.

Il ne fut pas plus heureux au combat de Chiari, où Villeroi commandait en chef.

D'un courage à toute épreuve, il se souciait moins de la vie que de l'honneur, ainsi qu'en témoigne le trait suivant. Ralliant les troupes après une charge infructueuse, Catinat répondit à un officier qui lui représentait qu'ils allaient à une mort inévitable : « Il est vrai, la mort est devant nous, mais la honte est derrière. »

Les échecs qu'il subissait, et que malgré ses avertissements la Cour ne voulait point attribuer aux perfidies du duc de Savoie, le firent disgracier.

Catinat accepta en philosophe cet injuste traitement et, fuyant la Cour, vécut depuis dans sa retraite de Saint-Gratien (près Montmorency).

Il y mourut le 25 février 1712, âgé de soixante-quatorze ans.

CATINAT (Nicolas)

MARÉCHAL DE FRANCE

1637-1712



STATUE DE M. P.-A. MASSOULE

FAÇADE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE

Pavillon d'angle (côté droit). — Second étage.

En dehors des statues des hommes illustres dont nous venons de donner les biographies, la façade sur la place de l'Hôtel-de-Ville comprend, au deuxième étage, les statues allégoriques suivantes :

La Ville d'Amiens	Statue de M.	F.-E. Carlier.
La Ville de Rouen	—	E.-E. Chrétien.
La Ville du Havre	—	J.-C. Chabrié.
La Ville de Caen	—	A.-J. Le Duc.
La Ville du Mans	—	Th. Barrau.
La Ville de Rennes	—	L. Demaille.
La Ville de Brest	—	Ch.-E. Bailly.
La Ville de Nantes	—	Ch.-A. Le Bourg.
La Ville de Paris	—	J. Gautherin.
La Ville de Bourges	—	A. Martin.
La Ville d'Orléans	—	L.-L. Chambard.
La Ville de Tours	—	E.-L. Godin.
La Ville de Poitiers	—	F. Taluet.
La Ville de Limoges	—	F. Sobre.
La Ville de Bordeaux	—	J.-L. Maillet.
La Ville de Toulouse	—	P.-B. Prouha.
La Ville de Montpellier	—	H. Lavigne.

II

FAÇADE

SUR LE QUAI

Les indications sont données de gauche à droite.

FAÇADE SUR LE QUAI

NOTICE

Séparée de la voie publique par le jardin du Préfet, cette façade, longue de 80^{m},25, se compose de deux pavillons symétriques flanquant un bâtiment composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage percé de baies en plein cintre, décorées de pilastres ioniques et corinthiens.

Une balustrade rompue de dais, portant des vases en pierre, couronne cette partie de l'édifice, dont la couverture se trouve intéressée par des lucarnes alternativement en pierre et en plomb et des œils-de-bœuf encadrés de riches sculptures en plomb repoussé.

Les pavillons, à trois étages, comportent, dans leur classement logique, les ordres ionique, corinthien et composite dont les éléments redoublés aux angles encadrent des niches contenant des statues, et supportent des motifs d'amortissement flanquant une lucarne en pierre accompagnée de deux autres lucarnes en plomb.

Les cheminées, les crêtes, les membrons, les œils-de-bœuf concourent à un grand effet décoratif.

Sur la balustrade qui clôt le jardin du Préfet et faisant corps avec elle, s'élève, sur un haut piédestal d'une forme rectangulaire, la statue équestre du Prévot des marchands Étienne Marcel.

Ce piédestal porte l'inscription suivante :

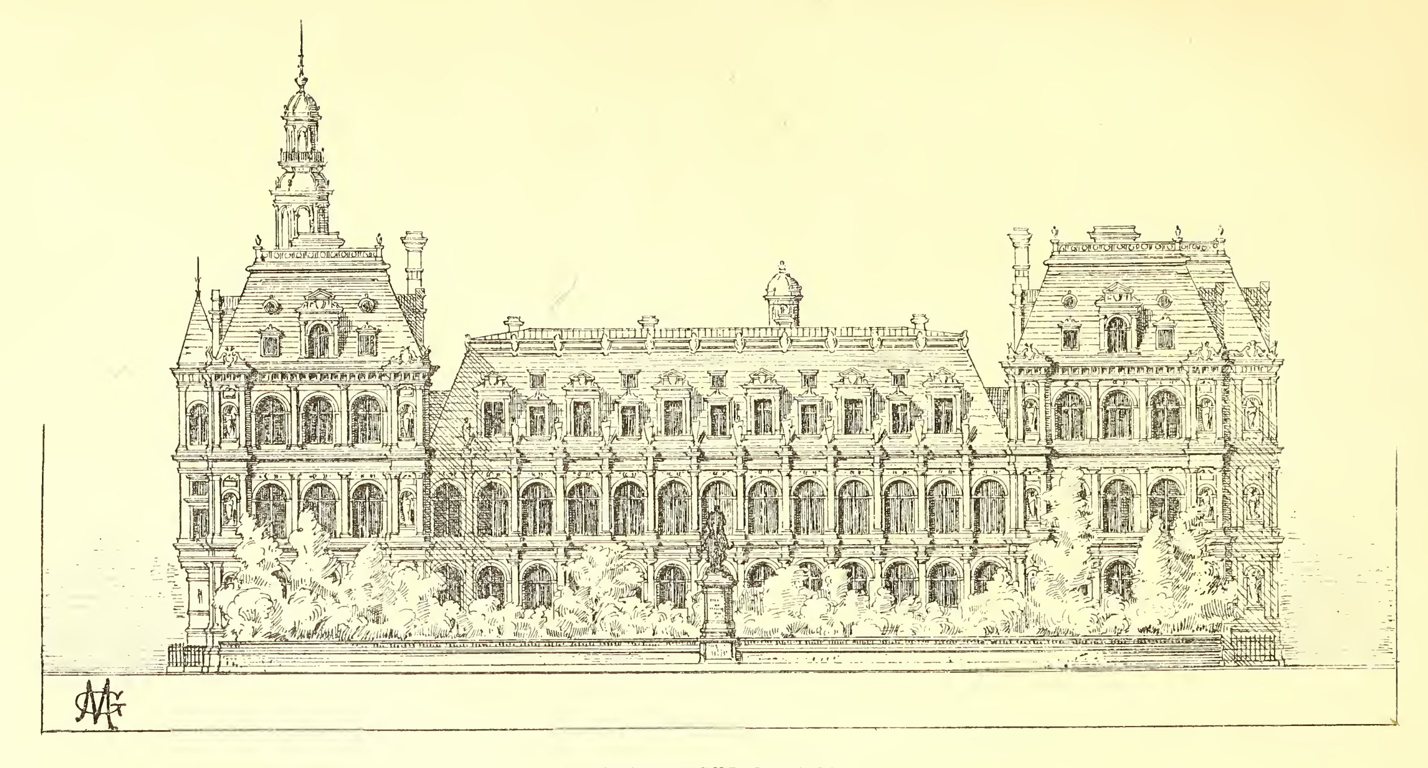
LA VILLE DE PARIS

A ÉTIENNE MARCEL

PRÉVÔT DES MARCHANDS

mort en 1358.

Le jardin est limité, du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville ainsi que du côté de la rue Lobau, par une grille en fer.



FAÇADE SUR LE QUAI

Étienne MARCEL

PRÉVÔT DES MARCHANDS

Étienne Marcel est né vers 1310. Il appartenait à une ancienne famille bourgeoise qui occupa longtemps une place dans la corporation des drapiers et dont plusieurs membres, depuis plus d'un siècle, avaient siégé au *Parloir aux Bourgeois*. Son père, Garnier Marcel, fut échevin de la ville de Paris.

Prévôt des marchands de Paris en 1354, sous le roi Jean le Bon, il figura, comme orateur du tiers état, aux Etats généraux de 1355. Mais le grand rôle politique de cet homme, qui tenta, dès le XIVe siècle, de fonder en France le gouvernement du pays par le pays, ne commença qu'en 1356 après la bataille de Poitiers où le roi Jean fut fait prisonnier. Le fils aîné du roi, le dauphin Charles, duc de Normandie, ayant pris possession du gouvernement comme lieutenant du roi, convoqua immédiatement les Etats généraux. D'accord avec Robert Le Coq, évêque de Laon, Étienne Marcel, appuyé par la bourgeoisie de Paris et des provinces, domina en maître dans cette Assemblée, fit décréter la périodicité des Etats et imposer au Dauphin une « ordonnance de réformation », qui plaçait le gouvernement sous la surveillance d'une commission choisie dans les *trois ordres*. Le duc de Normandie tenta de gagner du temps et essaya de se procurer des ressources en falsifiant les monnaies. Étienne Marcel s'opposa à la circulation de « cette foible monnoie ».

Sommé par le duc de lever cette interdiction, le Prévôt des marchands répondit, le 19 janvier 1357, en mettant sous les armes les corporations auxquelles il fit prendre le chaperon aux couleurs de la Ville de Paris, mi-partie rouge et mi-partie bleu. Cependant le peuple, soulevé par Etienne Marcel, envahit l'hôtel Saint-Pol, alors résidence royale, et massacra les maréchaux de Champagne et de Normandie sous les yeux du jeune prince, qui eût été tué lui-même, si le Prévôt des marchands ne l'avait couvert de son chaperon aux couleurs de la ville (février 1358). Le Dauphin, craignant pour sa vie. quitta aussitôt Paris et Etienne Marcel y demeura tout-puissant. Dès lors, il résolut de mettre la capitale à l'abri de toute attaque en exerçant les Parisiens au maniement des armes et en entreprenant d'immenses travaux de fortification. Mais la famine qui se déclara et la Jacquerie dont Etienne Marcel fut rendu responsable détachèrent les bourgeois de province. Etienne Marcel, ne voulant pas abandonner ses projets de réformes, songea alors, pour les faire triompher, à renverser les Valois, et à s'entendre avec Charles de Navarre qui, d'ailleurs, avait des droits sur la couronne de France en cas d'extinction de cette branche royale, et qui, pour l'obtenir, était prêt à accepter le pouvoir constitutionnel dont le Prévôt des marchands poursuivait l'établissement.

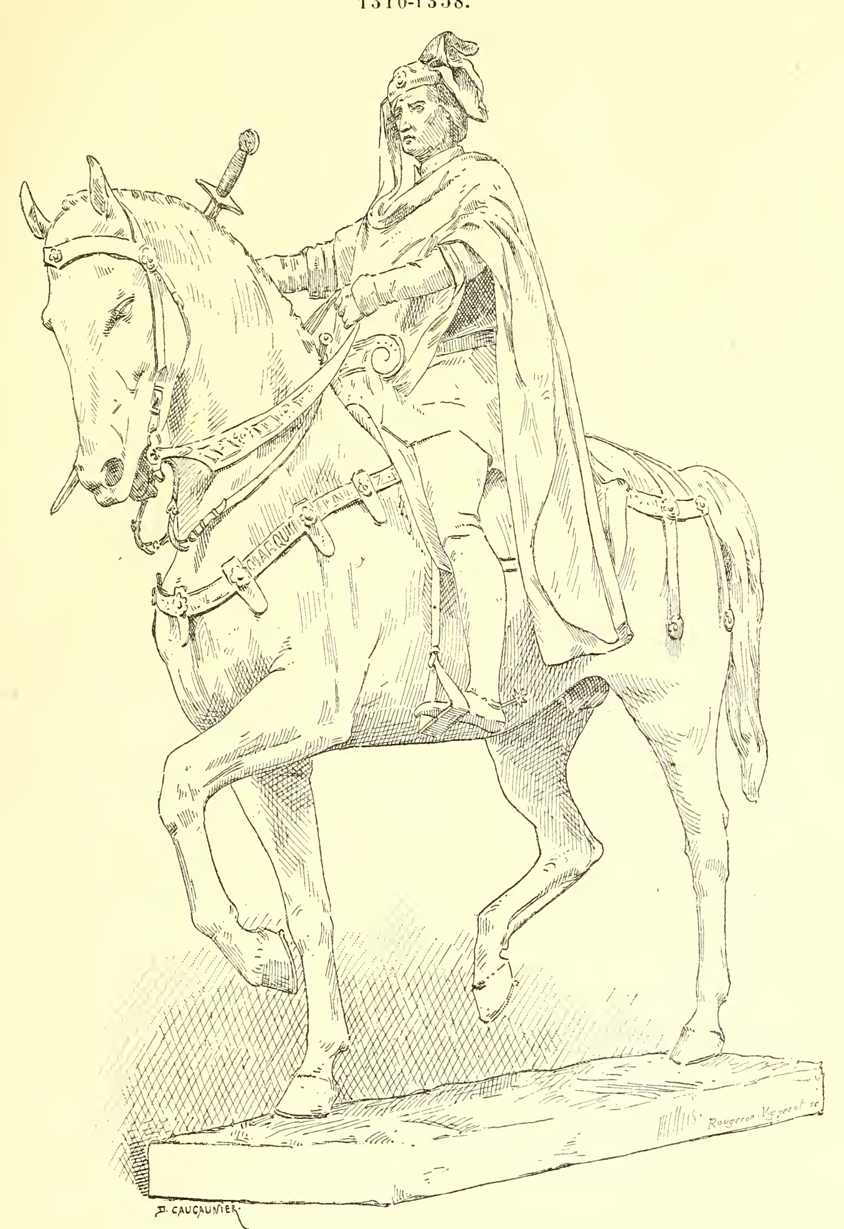
Le 31 juillet 1358, au moment où Étienne Marcel s'apprêtait à ouvrir à ce prince la porte Saint-Denis, il fut assassiné par Jean Maillard, échevin dévoué au Dauphin.

« Etienne Marcel, dit Henri Martin, reste la plus grande figure du XIVe siècle. Marcel ne mourut pas tout entier, il n'échoua même pas entièrement : les grands coups qu'il avait portés à la monarchie féodale laissèrent de profondes traces; le régime qu'il avait mutilé ne fut pas complètement restauré, et Charles V lui-même, puis d'autres rois encore, exécutèrent de leurs mains royales une partie de l'œuvre du démocrate dont ils proscrivaient la mémoire. »

Étienne MARCEL

PRÉVÔT DES MARCHANDS

1310-1358.



STATUE DE MM. IDRAC ET MARQUESTE

JARDIN DE L'HOTEL-DE-VILLE

N. B. — Cette statue a été l'objet d'un concours public dont le prix a été décerné à M. Idrac. Ce dernier étant mort, l'achèvement du modèle a été, sur la demande des héritiers de cet artiste, confié à M. Marqueste.

Madame ROLAND

(Née Marie-Jeanne PHLIPON)

Marie-Jeanne Phlipon naquit à Paris le 17 mars 1754. Elle était fille d'un maître graveur établi alors rue de la Lanterne. Elle reçut une brillante éducation. Admirablement douée, — à quatre ans elle savait lire, — elle apprit avec une extrême facilité. Son père, qui faisait un peu de peinture et de musique, lui donna le goût des arts.

Ses premières années s'écoulèrent dans la paix de la famille, mais dans une grande activité d'esprit, et l'on peut dire qu'elle fit, presque seule, son éducation, grâce à sa passion pour la lecture.

Son livre préféré fut la *Vie des hommes illustres* de Plutarque; elle y puisa ses sentiments républicains.

Néanmoins, elle passa une année chez les dames de la congrégation du faubourg Saint-Michel. Ce fut à cette époque qu'elle perdit sa mère. Cette perte lui causa une telle douleur qu'on la rendit à la vie avec peine après deux mois de profond abattement. Elle avait alors vingt et un ans.

Se chargeant de tous les détails du ménage de son père, elle partagea son temps entre les soins domestiques, la lecture et les études philosophiques.

Le 4 février 1780, elle épousa, à Amiens, Roland de la Platière, alors avocat au Parlement et inspecteur général des manufactures de Picardie.

Il exerçait les fonctions d'inspecteur du commerce et des manufactures de la généralité de Lyon, quand la Révolution éclata.

Roland se prononça aussitôt pour le parti populaire et fut porté à la municipalité de Lyon où il fonda un club de Jacobins.

Lorsque son mari fut nommé, en mars 1792, ministre de l'intérieur, Mme Roland s'associa à sa fortune politique, l'aidant de ses avis, et quand il fut congédié par le roi, elle fit de son salon le centre du parti des Girondins, devint, par sa vivacité d'esprit et son enthousiasme, l'âme de leurs conseils. Après l'insurrection du 10 août, lorsque Roland fut rappelé aux affaires publiques, ce fut elle, encore, qui dirigea le ministère de l'intérieur sous le nom de son mari.

Encouragé par elle, celui-ci condamna les massacres de septembre et voulut s'opposer à la domination de la Montagne, mais il ne put y réussir, fut accusé de fédéralisme, réduit à donner sa démission et enveloppé dans la proscription des Girondins. Plus haïe encore que lui de la Montagne, Mme Roland fut arrêtée le 31 mai.

Déjà une fois, elle avait été appelée devant la Convention et s'était justifiée avec éclat d'une accusation d'intrigues avec l'Angleterre.

Cette fois elle ne put échapper au supplice. Elle eut la tête tranchée le 8 novembre 1793. En prison, au tribunal et sur l'échafaud, elle déploya un courage stoïque.

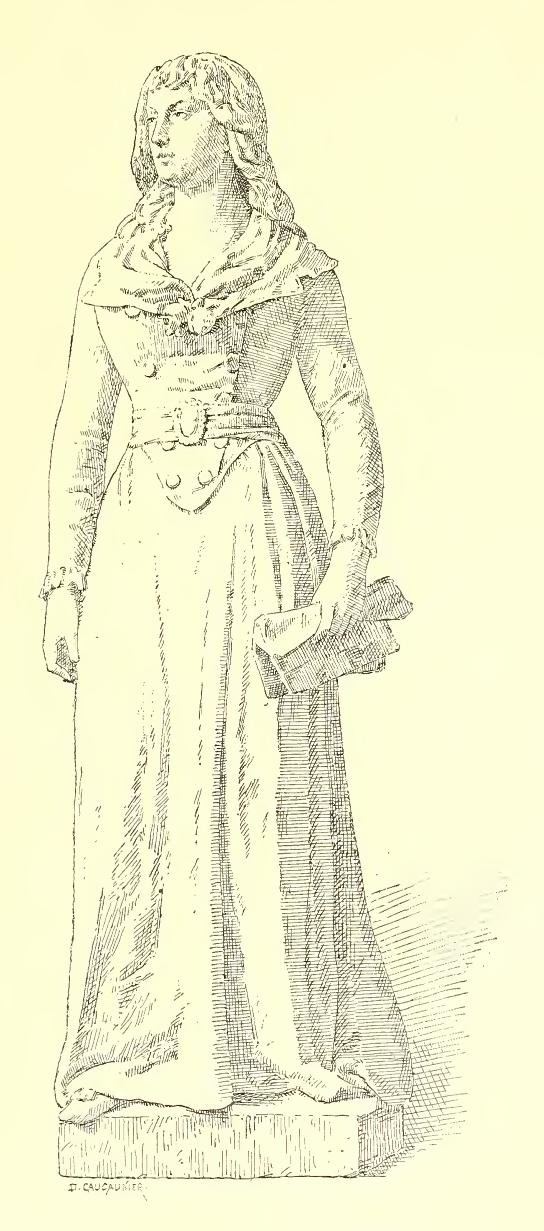
Son mari, qui s'était soustrait pendant cinq mois aux recherches dont il était l'objet, en apprenant l'exécution de sa femme, se donna la mort sur la grande route, près de Rouen, le 15 novembre 1793.

On a de Mme Roland des *mémoires* curieux et divers ouvrages intéressants.

Madame ROLAND

(Née Marie-Jeanne PHLIPON)

1754-1793



STATUE DE M. E. CHATROUSSE

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Rez-de-chaussée.

Madame de SÉVIGNÉ

(Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de SÉVIGNÉ)

Marie de Rabutin-Chantal, qui, sous son nom de femme « Mme de Sévigné », s'est illustrée dans le genre épistolaire, naquit à Paris, place Royale, le 5 février 1626.

Son père, Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal, était ce fameux duelliste qui, le jour de Pâques, en 1624, quitta bruyamment la messe en annonçant à haute voix qu'il s'absentait pour régler une affaire d'honneur. Il fut tué, en 1626, en défendant l'île de Ré contre les Anglais.

Sa mère étant morte en 1632, Marie de Rabutin se trouva orpheline à l'âge de six ans. Elle fut alors placée sous la tutelle de son oncle maternel, l'abbé de Livry, Christian de Coulanges, qui lui fit donner une brillante éducation, et qui ne se doutait certainement pas qu'elle le ferait, en revanche, aller à la postérité la plus reculée sous le surnom de *Bien bon* qu'elle lui donna dans ses lettres.

Marie de Rabutin n'avait pas encore dix-huit ans quand elle épousa le marquis Henri de Sévigné, gentilhomme issu d'une des plus anciennes familles de Bretagne. Cette union ne fut ni longue ni heureuse; le marquis était brusque, inconsidéré; il aimait la dépense et les aventures. En 1651, le chevalier d'Albret le tua en duel. Veuve à vingt-cinq ans, très recherchée par la haute société, Mme de Sévigné ne voulut point se remarier; elle consacra sa vie à l'éducation de son fils et de sa fille, et s'occupa de rétablir leur fortune compromise par les désordres de son mari.

Habitant tantôt son hôtel de Carnavalet, à Paris, tantôt sa terre des Rochers, près de Vitré en Bretagne, et recevant la société la plus distinguée, elle fréquenta l'hôtel Rambouillet dont elle fut, sans contredit, le plus bel ornement.

En 1669, elle maria sa fille au comte de Grignan, qui remplissait un emploi à la cour et qui, deux ans après, fut nommé gouverneur de la Provence. C'est à ce mariage que Mme de Sévigné doit sa célébrité. Ce fut pour elle une vive douleur de voir s'éloigner cette fille qu'elle idolâtrait; elle chercha un dédommagement à son absence dans une active correspondance, et écrivit ainsi, comme en se jouant, ses *Lettres* si pleines à la fois de sensibilité, de naturel, de grâce et d'enjouement, qui sont justement admirées comme le modèle du genre.

Les *Lettres* de Mme de Sévigné forment, dans leur ensemble, à la fois un des grands monuments littéraires du XVIIe siècle et un document historique des plus précieux.

En 1694, Mme de Sévigné se rendit définitivement en Provence, au château de Grignan, auprès de sa fille, dont l'état de langueur lui causait de grandes inquiétudes.

Ses soins dévoués avaient à peine rendu la vie à Mme de Grignan, qu'elle tomba malade elle-même et mourut, le 18 avril 1696, d'une petite vérole maligne, à l'âge de soixante-dix ans.

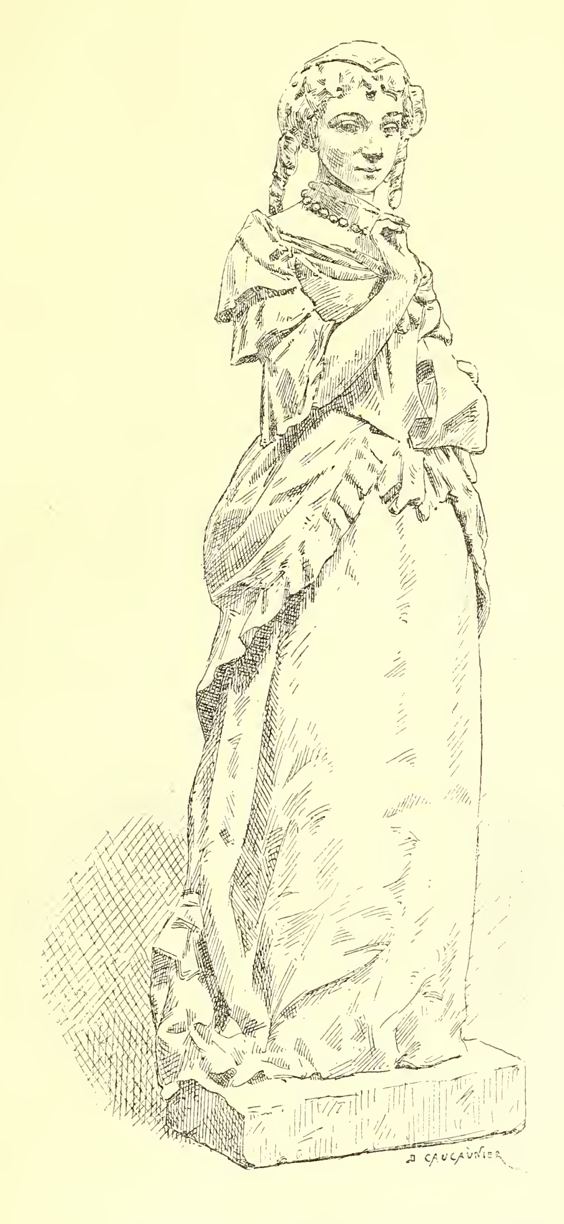
« Si je pouvais seulement vivre deux cents ans, il me semble que je serais une personne très admirable, » écrivait-elle dans une de ses plus charmantes lettres.

Ce souhait, que Mme de Sévigné formait, est aujourd'hui réalisé, et l'admiration que la postérité professe pour son caractère et son talent n'est pas près de s'éteindre.

Madame de SÉVIGNÉ

(Marie de RABUTIN-CHANTAL, marquise de SÉVIGNÉ)

1626-1696



STATUE DE M. Eugène AIZELIN

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Rez-de-chaussée.

George SAND

(Amantine-Lucile-Aurore DUPIN, baronne DUDEVANT, dite)

Amantine-Lucile-Aurore Dupin, qui se fit un nom dans la littérature sous le pseudonyme de George Sand, est née à Paris le 5 juillet 1804. Son père, Maurice Dupin, après avoir servi avec distinction sous la République, mourut, en 1808, d'une chute de cheval.

Aurore Dupin fut d'abord élevée au château de Nohant, entre sa mère et sa grand'mère, puis au couvent des Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor; elle y resta jusqu'en 1820, époque à laquelle elle perdit sa grand'mère. Peu de temps après, en 1822, elle se maria à M. Dudevant, fils d'un ancien officier, baron de l'empire. Elle en eut deux enfants, un fils et une fille.

En 1831, par un arrangement avec son mari, elle alla vivre à Paris, seule avec sa fille, et dans l'intention d'écrire pour suffire à ses besoins. Delatouche, son compatriote, qui dirigeait le *Figaro*, l'accueillit avec faveur; c'est alors qu'elle composa son premier roman, *Rose et blanche*, avec Jules Sandeau, qui fut, lui aussi, un écrivain célèbre, et à qui Delatouche fit prendre le nom de Jules Sand. *Indiana*, qu'ils devaient aussi exécuter ensemble, fut écrit tout entier par elle, et parut en 1832. Delatouche encore, pour conserver, en partie, le pseudonyme sous lequel le premier roman avait été publié, fabriqua à l'auteur le nom de George Sand, que le succès le plus éclatant devait consacrer à jamais. Elle donna, la même année, *Indiana* et *Valentine*.

Vers cette époque, elle fit, avec le poète Alfred de Musset, alors son secrétaire, un voyage en Italie dont elle reproduit les impressions dans plusieurs de ses ouvrages, et notamment dans ses *Lettres d'un voyageur*. Parurent alors successivement : *Jacques*, *André*, *Mauprat*, *Lavinia*, *Metella*, *les Maîtres mosaïstes*, *Pauline*, etc.

A partir de 1837, plusieurs de ses œuvres portent, d'une manière plus marquée, le caractère qu'avaient déjà présenté quelques-unes des premières; ce sont, sous la forme de romans, des thèses de philosophie indépendante ou d'économie sociale. De ce genre sont : *les Sept cordes de la lyre*, *Horace*, *Consuelo*, *le Meunier d'Angibault*, *Spiridion* et *le Péché de M. Antoine*. De 1844 à 1850, George Sand publie des romans qui ne sont plus que des études de mœurs et de sentiments : *Jeanne*, *Lucrezia*, *Mont-Revêche*, *les Maîtres sonneurs*, *le Marquis de Villemer*, etc. C'est à cette période qu'appartiennent des romans pastoraux dont on goûte beaucoup le naturel et la simplicité : *la Petite Fadette*, *François le Champi*, *la Mare au Diable*, etc.

George Sand se tourna alors vers le théâtre et écrivit des drames tirés de ses romans, et en composa d'autres sur des sujets nouveaux : *Claudie*, *le Mariage de Victorine*, *le Pressoir*, etc.; quelques-unes de ces pièces furent applaudies, mais une seule, *le Marquis de Villemer*, obtint un grand succès. Elle ne renonça cependant pas au roman, et, dans ses dernières années, elle publia encore un grand nombre de récits de divers genres : *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, *M*[lle] *de la Quintinie*, etc.

Depuis 1860, George Sand était revenue habiter Nohant.

Elle y mourut le 7 juin 1876. Ses obsèques eurent lieu à l'église du village, au milieu d'un grand concours de paysans dont elle s'était fait aimer par son extrême bonté et son inépuisable charité.

George Sand possédait une imagination puissante et un profond sentiment de la nature; par sa fécondité, par la merveilleuse souplesse et en même temps par la pureté de son style, elle s'est placée parmi les plus grands écrivains du XIX[e] siècle.

George SAND

(Amantine-Lucile-Aurore DUPIN, baronne DUDEVANT, dite)

1804-1876



STATUE DE M. CH.-A. BOURGEOIS

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Rez-de-chaussée (en retour).

BÉRANGER (Pierre-Jean de)

CHANSONNIER NATIONAL

Pierre-Jean de Béranger est venu au monde le 19 août 1780, rue Montorgueil, à Paris. Descendant d'une ancienne famille militaire tombée dans l'infortune, il eut une enfance des plus modestes et fut élevé à Paris, « chez un tailleur, *son* pauvre et vieux grand-père ».

Il y était encore en 1789 et fut témoin de la prise de la Bastille. Son père l'envoya alors à Péronne auprès d'une tante qui y tenait une auberge. Il suivit, dans cette ville, l'*Institut patriotique* organisé d'après les idées de Jean-Jacques Rousseau et y reçut une éducation toute civique. A quatorze ans, il entra chez un imprimeur de Péronne, chez lequel il fit ses premiers essais dans la poésie. Deux ans après, il revint à Paris où son père avait fondé une maison de banque; le futur chansonnier fit alors de la finance. Cependant son goût pour la poésie prenait le caractère d'une vocation. Il s'essaya successivement dans l'épopée, l'idylle, le dithyrambe et ne s'attacha qu'assez tard au genre qui devait l'immortaliser.

Il fut admis, en 1809, en qualité d'expéditionnaire aux bureaux de l'Université. Tout en s'acquittant de sa besogne de copiste, il faisait de joyeuses et piquantes chansons qui le firent admettre, en 1813, au Caveau moderne où il devint le rival du chansonnier Désaugiers.

Le premier recueil de ses chansons parut en 1815 sous ce titre : *Chansons morales et autres*. En 1821, il donna son deuxième recueil rempli de mordantes épigrammes dirigées contre la Restauration. Il y célèbre aussi les gloires de la République et de l'Empire; mais, il faut le dire, il a toujours protesté contre le despotisme impérial et fait ses réserves en faveur de la liberté et des droits populaires.

Dès lors, commencèrent contre le chansonnier une série de poursuites judiciaires à chacune de ses productions politiques.

Après la Révolution de 1830, il traita surtout des sujets philosophiques ou humanitaires. Jaloux de son indépendance, il ne voulut accepter ni pension ni emploi du gouvernement de Juillet. Ennemi de toute représentation, il ne voulut jamais se mettre sur les rangs pour l'Académie française et, en 1848, élu représentant du peuple, il refusa de siéger. Aussi bienfaisant que désintéressé, il n'usa de son crédit que pour rendre service; mais il n'en dit pas moins son mot et celui de l'opinion libérale sur la situation.

Sous le second Empire, des offres discrètes lui furent également faites; il les repoussa sans hésitation. Béranger avait entrepris une *Biographie des contemporains;* il y travaillait lorsqu'il mourut, le 16 juillet 1857. Des obsèques vraiment dignes du grand chansonnier national lui furent faites aux frais de l'État.

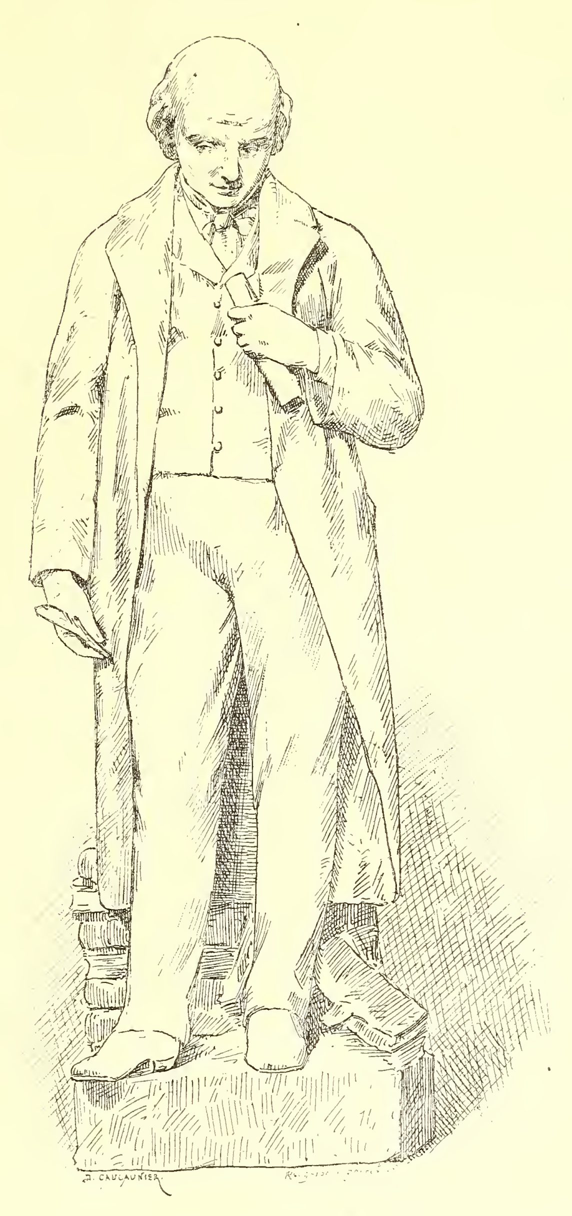
La France devait bien cet hommage à son illustre enfant qui l'a chantée dans ces vers, qu'on croirait écrits d'hier :

Reine du monde, ô France, ô ma patrie!
Soulève enfin ton front cicatrisé;
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la fortune outrageait leur vaillance.
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France!

BÉRANGER (PIERRE-JEAN DE)

CHANSONNIER NATIONAL

1780-1857



STATUE DE M. J.-O. MOMBUR

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Premier étage.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin, CARON de)

AUTEUR DRAMATIQUE

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais est né à Paris le 24 janvier 1732. Il était fils d'un habile horloger qui le destina à sa profession. Il se distingua d'abord dans l'état de son père et inventa un nouveau système d'échappement que lui disputa Lepaute. Nommé horloger du roi, il put pénétrer à la Cour et cesser d'être enfermé, ainsi qu'il le dit, entre quatre vitres. Habile joueur de harpe et de guitare, il fut admis dans les concerts de Mesdames, filles de Louis XV. Ayant usé de son crédit de façon à être agréable au financier Pâris-Duverney, celui-ci l'enrichit en le faisant participer, au moyen d'un prêt considérable, à de grandes spéculations. Il renonça alors à sa profession d'horloger et ajouta à son nom celui de Beaumarchais, qu'il devait rendre fameux et qu'il emprunta à un petit domaine lui appartenant par héritage.

En 1761, il acquit la noblesse en achetant la charge de conseiller secrétaire du roi, et, plus tard, il put répondre au conseiller Goëzmann lui reprochant sa roture : « Cette noblesse est bien à moi, en bon parchemin scellé du sceau de cire jaune; elle n'est pas, comme beaucoup d'autres, incertaine et sur parole; personne n'oserait me la disputer, car *j'en ai la quittance.* »

Ses relations ayant affermi son crédit, Beaumarchais parvint, jeune encore, à une opulence inespérée. Dès lors, il se voua au culte des lettres. Ses deux premières pièces : *Eugénie* et les *Deux Amis,* drames, eurent peu de succès.

Un procès avec les héritiers de Pâris-Duverney lui fournit l'occasion d'atteindre subitement à la célébrité, en publiant les *Mémoires contre les sieurs de Goëzmann, La Blache, Marin et d'Aulnay* (1774-1775). Ces *Mémoires* constituent un des plus curieux documents de la littérature dans la dernière période du XVIIIe siècle. Drame, satire, tout y est; tantôt plaisant jusqu'à la bouffonnerie, tantôt sérieux jusqu'à l'éloquence, Beaumarchais fit d'une mince affaire une question de liberté publique, et, dans l'un de ces *Mémoires,* le premier en France, il se déclara citoyen : « Je suis un citoyen, c'est-à-dire je ne suis ni un courtisan, ni un abbé, ni un gentilhomme, ni un financier, ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle puissance aujourd'hui. Je suis un citoyen, c'est-à-dire ce que vous devriez être depuis deux cents ans, ce que vous serez dans vingt ans peut-être. »

Encouragé par le succès de ces *Mémoires,* il créa une sorte de comédie nouvelle, pleine de verve et d'originalité. Le *Barbier de Séville* (1775) et surtout le *Mariage de Figaro* (1784) sont la vraie comédie de l'époque, l'image fébrile de la société française à la veille de la Révolution.

Le *Barbier de Séville* lui fournit l'occasion de faire reconnaître par l'Assemblée constituante la propriété en matière d'œuvres dramatiques. Il donna la première édition des œuvres de Voltaire et dépensa dans cette entreprise des sommes considérables.

A l'époque de la Révolution, il fut nommé membre provisoire de la commune de Paris; mais il quitta bientôt les affaires publiques pour se livrer à de nouvelles spéculations, moins heureuses cette fois.

Emprisonné à l'Abbaye sous la Terreur, il échappa cependant à l'échafaud, et, vivant désormais dans la retraite, il écrivit des mémoires intitulés *Mes six époques* (1793-1795).

Beaumarchais mourut subitement et en pleine santé, le 18 mai 1799, à l'âge de soixante-neuf ans.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin, CARON de)

AUTEUR DRAMATIQUE

1732-1799



STATUE DE M. E.-A. BOISSEAU

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Premier étage.

D'ARGENSON (René-Louis de Voyer)

MINISTRE. — PHILOSOPHE

René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, naquit à Paris le 18 octobre 1694. Fils aîné de Marc-René d'Argenson, garde des sceaux et président du conseil des finances, qui fut opposé au système de Law dont il prévit les désastres, il fut élevé, avec son frère, au collège Louis-le-Grand. Voltaire y fut leur condisciple.

René-Louis d'Argenson ayant acheté, en 1716, une charge de conseiller au Parlement de Paris, obtint la permission de juger quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans.

C'était au moment des grandes discussions entre la Cour et le Parlement. Le jeune magistrat prit avec feu les intérêts de sa compagnie et encourut même à ce sujet les réprimandes de son père.

Dès la même année 1718, il fut pourvu d'une charge de maître des requêtes et partit pour Lille.

En janvier 1720, il fut nommé conseiller d'Etat et devint presque aussitôt intendant du Hainaut et du Cambrésis et, pendant quatre ans, résida, en cette qualité, à Valenciennes et à Maubeuge.

C'était le temps le plus orageux du système de Law.

Il parvint à calmer plusieurs émeutes occasionnées, tant parmi le peuple que parmi la troupe, par la cherté des grains et par les opérations désastreuses du financier écossais.

Lorsqu'il fut obligé de prendre la fuite, Law passa par Valenciennes. Le marquis d'Argenson crut de son devoir d'arrêter l'excontrôleur général. Il s'y prit même assez adroitement, feignant de ne vouloir que l'inviter à dîner, mais lui refusant ensuite des chevaux de poste jusqu'au retour d'un courrier envoyé à la Cour. Le surlendemain seulement, l'intendant reçut l'ordre de laisser passer le financier Law, avec désapprobation de l'avoir retenu.

Appelé en 1744 au ministère des affaires étrangères, il assista à la victoire de Fontenoy aux côtés de Louis XV. Ce monarque insouciant laissait à ses ministres un pouvoir absolu et cependant il mettait beaucoup d'amour-propre à vouloir persuader que, depuis la mort du cardinal de Fleury, il régnait par lui-même.

Après avoir investi le marquis d'Argenson d'une confiance sans bornes, il désavoua plusieurs actes qu'il avait cependant approuvés. De fortes cabales s'organisèrent contre d'Argenson qui reçut sa démission le 10 janvier 1747.

Dès lors, le marquis d'Argenson s'abstint de reparaître à Versailles. Il vécut paisiblement tantôt à Paris, tantôt à la campagne, et se voua à la culture des lettres et de la philosophie.

Cet homme d'Etat, philanthrope éclairé qui montra tant de dévoûment pour son pays, a laissé plusieurs écrits; outre ses *Mémoires* et des *Essais* dans le goût de Montaigne, on a de lui : *Considération sur le gouvernement de la France*, ouvrage très apprécié par J.-J. Rousseau et qui soutient des idées très remarquables et très hardies pour le temps. Voltaire disait de l'auteur qu'il eût été digne d'être secrétaire d'Etat dans la République de Platon.

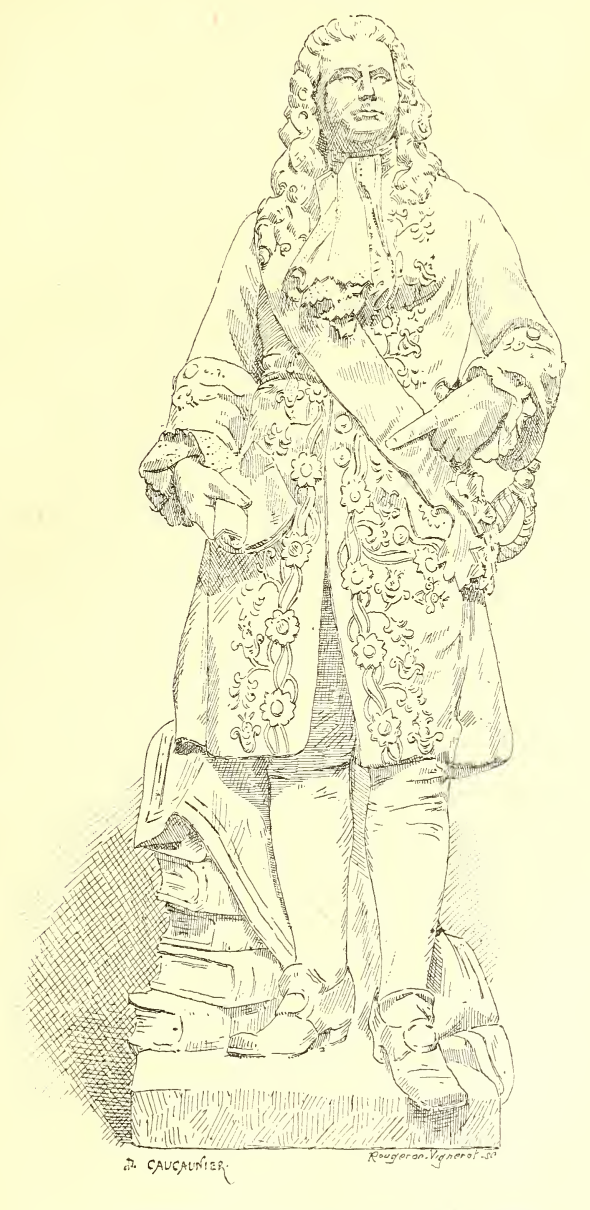
C'est lui qui dit un jour : « On est persuadé qu'il n'y a rien de plus difficile que de mourir. Moi je vois que tout le monde s'en tire. »

Il expira le 26 janvier 1757 à l'âge de soixante-trois ans.

D'ARGENSON (René-Louis de Voyer)

MINISTRE. — PHILOSOPHE

1694-1757



STATUE DE M. Louis MARTIN

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Premier étage (en retour).

PERRAULT (Charles)

AUTEUR DES « CONTES DE FÉES »

Charles Perrault naquit à Paris le 12 janvier 1628. Fils d'un avocat au Parlement, il était frère de Pierre Perrault, qui devint receveur-général des finances de Paris, et de Claude Perrault, qui, après avoir étudié la médecine, se consacra à l'architecture et dut sa célébrité à l'exécution de la colonnade du Louvre, dont il avait dessiné les plans.

Charles Perrault fit jusqu'en philosophie ses classes au collège de Beauvais, qu'il quitta, par un coup de tête, à la suite d'une discussion avec l'un de ses professeurs. Dès lors, il compléta lui-même ses études par des lectures et de nombreuses traductions.

A peine sorti du collège, il trouva le burlesque à la mode et, à l'instigation d'un ami, traduisit le sixième livre de l'*Énéide* à la manière de Scarron. Ses deux frères voulurent s'associer à ce jeu d'esprit, et c'est l'un d'eux qui fournit les trois vers suivants, cités par Voltaire comme les meilleurs du *Virgile travesti* de Scarron, où plus d'un lecteur les a cherchés en vain :

J'aperçus[1] l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

En 1651, il fut reçu avocat au barreau de Paris, où il plaida avec succès; néanmoins, « ennuyé, dit-il, de traîner une robe dans le Palais », d'avocat il devint le commis de son frère Pierre quand celui-ci acheta la charge de receveur général des finances de Paris. Cette place lui laissant du loisir, Perrault en profita pour se livrer à son goût naturel pour la poésie.

Nommé bientôt, par Colbert, premier commis de la surintendance des bâtiments du roi, il usa noblement de la confiance du ministre pour protéger les arts, les sciences et les lettres.

Admis à l'Académie française en 1671, Perrault fit rendre publiques les séances de réception, adopter l'élection des académiciens au scrutin et obtint de Colbert des jetons de présence pour les membres de cette compagnie. Il prit part, enfin, à la fondation des Académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences, de peinture, sculpture et d'architecture.

Charles Perrault est auteur de notices sur les *Hommes illustres du XVIIe siècle,* mais il est surtout célèbre par ses *Contes de fées,* publiés sous le titre de *Contes de ma Mère l'Oye* ou *Histoire du temps passé* (1697), qui sont encore aujourd'hui populaires, et par la part qu'il prit à la querelle des anciens et des modernes en soutenant la supériorité des modernes sur les anciens, soit dans son poème sur *le Siècle de Louis le Grand*, soit dans son *Parallèle des Anciens et des Modernes.*

Dans cette discussion où les adversaires avaient tour à tour raison et tort, et qui lui attira l'inimitié de Boileau, qui devint injuste pour lui et son frère, Perrault l'emporta en général par l'urbanité.

On l'injuriait, il ripostait d'un ton spirituellement dégagé :

L'agréable dispute où nous nous amusons
Passera, sans finir, jusqu'aux races futures ;
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures.

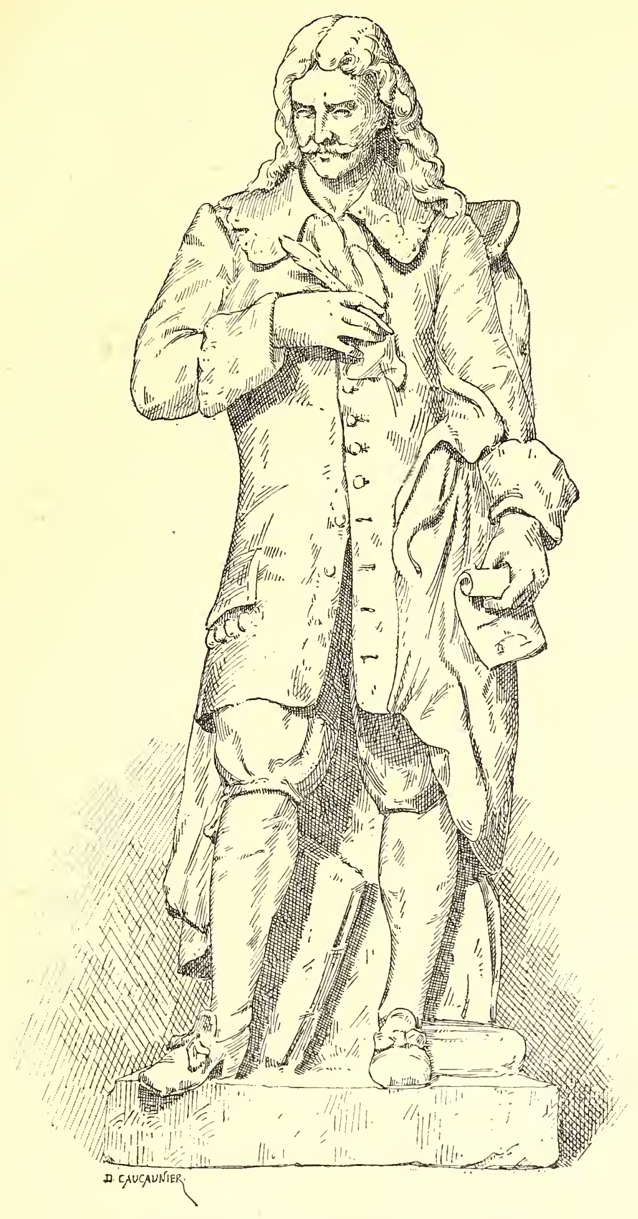
Perrault mourut à Paris le 16 mai 1703 à l'âge de soixante-quinze ans.

1. *Aux enfers.*

PERRAULT (Charles)

AUTEUR DES « CONTES DE FÉES »

1628-1703



STATUE DE M. Émile VOYEZ

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Second étage.

BOUCHER (François)

PEINTRE

François Boucher est né à Paris le 29 septembre 1703. Il était fils d'un maître peintre, dessinateur de broderies.

Les rares dispositions qu'il montra, dès sa jeunesse, pour la peinture, le firent entrer dans l'atelier de Lemoine, mais il n'y resta que quelques mois. Il le quitta bientôt et vint demeurer chez Jean-François Cars, le graveur de thèses. Celui-ci l'occupa à faire des dessins pour les planches qu'il faisait graver ensuite. C'est alors (1721) que Boucher fit de nombreuses compositions pour la grande édition de l'*Histoire de France* de Daniel.

Il exécuta en même temps, pour M. de Julienne, plusieurs gravures d'après Watteau dont il admirait beaucoup le talent. Il s'en acquitta parfaitement. Sa pointe légère et spirituelle semblait faite pour ce travail. Deux ans plus tard, âgé de vingt ans seulement, il obtint le grand prix de peinture.

Boucher, voulant jouir des bénéfices attachés à ce titre, fit tous ses efforts pour être envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Les bienfaits de l'État s'accordaient alors aux protégés du directeur général des bâtiments et des arts, le duc d'Antin, et il n'eut pas la bonne fortune d'être désigné par lui. Mais il alla cependant en Italie. En 1725, il fit le voyage avec un amateur généreux.

A son retour cet habile artiste fut bientôt reçu dans la plus haute société, grâce à la faveur de Mme de Pompadour, dont il fit plus tard un portrait exposé au Salon de 1757, lequel eut un succès qui put rendre jaloux Latour, auteur d'un magnifique pastel appartenant au Louvre et représentant la célèbre marquise.

Dès lors, il devint le peintre à la mode et l'objet des éloges universels.

Il se créa très rapidement une riche clientèle, et acquit en même temps la fortune et la célébrité. Présenté à l'Académie en 1733, il y fut agréé le 30 janvier 1734. A la mort de Carle Vanloo (1765), il lui succéda dans la place de premier peintre du roi.

Cet artiste, prodigieusement doué, travaillait avec une extrême facilité; aussi ses productions sont innombrables.

Le Louvre possède sept tableaux de lui, dont le plus remarquable est *Diane sortant du bain;* on trouve aussi des œuvres de ce peintre dans les galeries de Versailles, au grand Trianon, au palais de Fontainebleau et dans presque tous les musées de France, à Alençon, Angers, Bayeux, Besançon, Blois, Bordeaux, Caen, Chalon-sur-Saône, Montauban, Montpellier, Nancy, Nîmes, Niort, Semur, Toulon, Tours, Troyes, etc.

Le musée de Metz, enfin, possède un portrait de l'artiste peint par lui-même.

La mort le surprit, le crayon à la main. Après une maladie assez longue, il succomba le 7 mai 1770.

BOUCHER (François)

PEINTRE

1703-1770



STATUE DE M. E. LAURENT

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Second étage.

LE BRUN (Charles)

PEINTRE

Charles Le Brun naquit à Paris, le 24 février 1619, rue Saint-Martin. Le chancelier Séguier, frappé de ses dispositions, le fit entrer dans l'atelier de Simon Vouet et l'envoya ensuite à Rome, où il l'entretint pendant six années.

A l'époque où Le Brun se rendait en Italie, le Poussin quittait aussi la France pour retourner à Rome. Le jeune peintre eut le bonheur de joindre ce grand maître à Lyon. Ils arrivèrent ensemble à Rome, et Le Brun n'eut plus d'autre demeure que celle du Poussin qui le prit en affection et l'initia à tous les secrets de son art.

Pendant son séjour à Rome, Le Brun s'appliqua beaucoup à dessiner d'après l'antique. Des figures principales qu'il copia, il fit des réductions dont il composa un volume contenant soixante-cinq dessins qu'il offrit à Séguier, son généreux protecteur.

Rappelé à Paris en 1648, il exécuta pour l'église Notre-Dame le *Crucifiement de saint André* et le *Martyre de saint Étienne.*

L'année suivante, le président Lambert de Thorigny le chargea, avec Le Sueur, de la décoration intérieure de l'hôtel qu'il s'était fait construire par l'architecte Leveau.

Cette magnifique habitation, connue sous le nom d'hôtel Lambert, est située à l'angle du quai d'Anjou et de la rue Saint-Louis. Elle appartient actuellement à la famille du prince Czartoryski.

Fouquet, le célèbre surintendant des finances, lui confia les peintures de son château de Vaux, et se l'attacha par une pension de douze mille livres, indépendamment du prix de ses ouvrages qui lui était payé à part.

C'est chez Fouquet que Le Brun connut le cardinal Mazarin qui se plaisait à venir le voir travailler, et qui le présenta au roi. Ce fut le premier degré de la faveur de Le Brun. Il comprit Louis XIV et imposa à l'art le caractère fastueux qui convenait à la monarchie fastueuse du roi Soleil.

Colbert, héritier de Mazarin et son successeur dans la faveur de Louis XIV, fit nommer Le Brun premier peintre du roi et directeur de l'Académie de peinture. Il obtint enfin pour lui, en 1662, des lettres de noblesse, et lui fit avoir une pension égale à celle que Fouquet lui faisait précédemment.

Le Brun fut chargé de peindre les plafonds de la galerie des glaces du palais de Versailles. Ce travail, qui l'occupa pendant quatorze ans, représente l'histoire de Louis XIV depuis son avènement au trône jusqu'à la paix de Nimègue.

Le Brun ne fit pas que de la décoration ; on a de lui de nombreux tableaux, et le Musée du Louvre possède vingt-six belles toiles de ce peintre.

Sans rival en France après la mort de Le Sueur, il devint l'arbitre du goût et comme le directeur des beaux-arts ; c'est lui qui, en 1666, engagea le roi à créer l'Ecole française de Rome en y envoyant aux frais du gouvernement les jeunes gens qui avaient remporté le premier prix, soit en peinture, soit en sculpture. Mais à la mort de Colbert, qui l'avait toujours protégé, il se vit préférer Mignard.

Le chagrin que lui causa cette disgrâce abrégea sa vie; il tomba malade de langueur et mourut le 12 février 1690, aux Gobelins. Il fut inhumé dans l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où l'on peut admirer son tombeau sculpté par Coysevox, célèbre sculpteur contemporain.

LE BRUN (Charles)

PEINTRE

1619-1690



STATUE DE M. J.-F. RENAUDOT

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de gauche. — Second étage (en retour).

MADAME VIGÉE-LEBRUN

(NÉE] MARIE-ÉLISABETH VIGÉE)

Marie-Élisabeth Vigée, qui, sous le nom de « Mme Vigée-Lebrun », devait s'illustrer comme peintre de portraits et d'histoire, est née à Paris le 16 avril 1755. Louis Vigée, son père, était un peintre distingué qu'elle a fait oublier.

En se livrant, dans l'atelier paternel, aux jeux de l'enfance, elle prenait souvent des pinceaux et des palettes et s'essayait à rendre, sur les toiles, les objets qu'elle avait sous les yeux ou qui se présentaient à sa pensée. C'est ainsi qu'elle apprit, toute seule, les rudiments de l'art. A sept ans, raconte-t-elle dans ses *Souvenirs*, elle avait dessiné un « homme à barbe », d'après lequel Vigée, augurant de son avenir, s'occupa enfin de lui donner des leçons.

A quinze ans, elle fit le portrait de sa mère avec une grâce et une vérité qui attirèrent l'attention des connaisseurs. Joseph Vernet et d'autres artistes de son temps lui donnèrent des conseils, et elle acquit promptement les plus précieuses qualités. Enfin de longues études dans les galeries du Louvre lui révélèrent les secrets des maîtres.

A vingt ans, elle était déjà célèbre dans le monde des artistes et ses portraits du *Comte Orloff*, de *Souvaroff*, de la *Comtesse de Brienne* et de la *Duchesse d'Orléans* la mirent à la mode dans la haute société.

D'Alembert fut chargé de lui offrir ses entrées à toutes les séances de l'Académie française en récompense des portraits qu'elle avait faits de La Bruyère et du cardinal Fleury, d'après des gravures, en 1775. L'année suivante, elle épousa Lebrun qui faisait le commerce des tableaux. Elle était alors en pleine vogue et recevait en quelque sorte des hommages publics. A l'une des séances de l'Académie à laquelle elle assistait, La Harpe lut un discours sur les *Talents des femmes*. Quand il vint à ces vers :

Lebrun, de la beauté le peintre et le modèle,
Moderne Rosalba, mais plus brillante qu'elle,
Joint la voix de Favart au souris de Vénus...,

tout le public se tourna vers Mme Lebrun, en l'applaudissant avec transport.

En 1779, elle fit le portrait de *Marie-Antoinette*. Depuis cette époque, elle peignit plus de vingt fois la reine dans toutes les poses et dans tous les costumes. Elle fit aussi le portrait de *Monsieur* (depuis Louis XVIII).

Dès 1783, Mme Lebrun avait été reçue de l'Académie de peinture, sur la demande de Vernet et malgré l'opposition de quelques membres.

Aux premières approches des orages révolutionnaires, Mme Lebrun, dont tous les amis se trouvaient menacés, fut prise d'une sorte d'épouvante et émigra en 1789.

Elle se vit très recherchée par tous les souverains de l'Europe. Rayée, en 1801, de la liste des émigrés, elle rentra en France où elle reprit sa vie d'artiste.

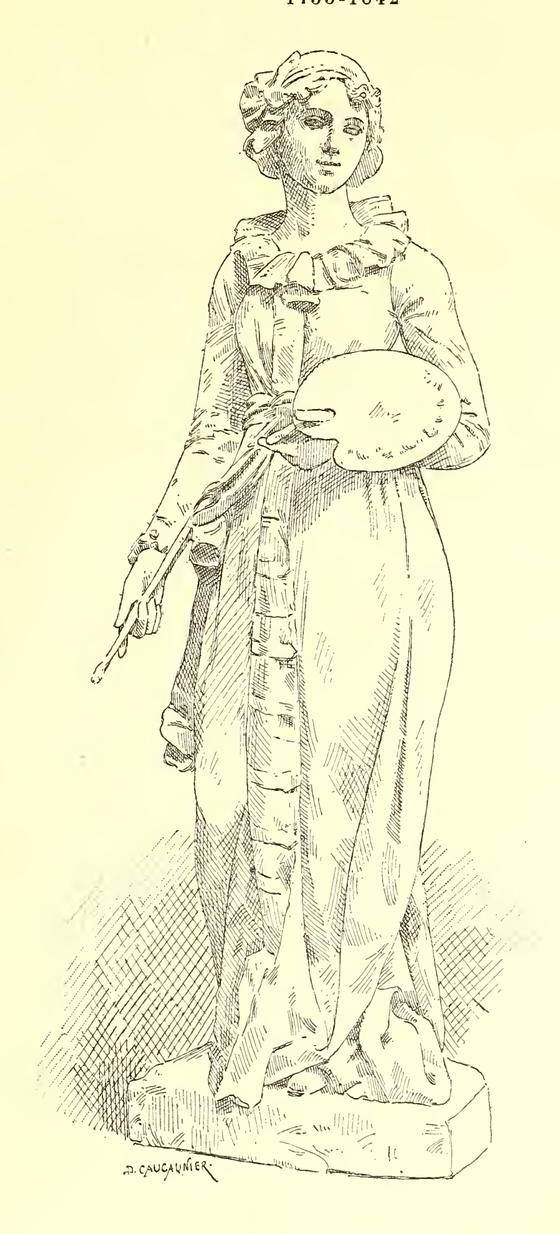
Elle a peint quelques tableaux d'histoire et plus de six cents portraits, parmi lesquels on remarque le sien et celui de sa fille, placés dans la salle du pavillon Denon, au Louvre, qui possède cinq autres toiles remarquables de cette femme de talent.

Elle s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-sept ans, le 30 mars 1842.

Madame VIGÉE-LEBRUN

(Née Marie-Élisabeth VIGÉE)

1755-1842



STATUE DE M. E.-F.-A. PEPIN

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Rez-de-chaussée (en retour).

Madame de STAEL

(Anne-Louise-Germaine, NECKER, baronne de STAEL-HOLSTEIN)

Anne-Louise-Germaine Necker, fille du ministre populaire, dont l'avènement aux finances fut comme l'aurore de la Révolution française, naquit à Paris le 22 avril 1766. Elle donna, dès l'enfance, les marques d'un esprit supérieur. A quinze ans, elle commentait l'*Esprit des Lois*.

En 1786, elle épousa le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède; ce mariage, où les convenances de la religion furent plus consultées que les sentiments, fut bientôt suivi d'une séparation.

Mme de Staël débuta, comme écrivain, en 1788, par les *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J. Rousseau*. Le succès de ces Lettres, qui répondaient au mouvement si sympathique du temps, fut universel. Vouée par caractère à la cause de la liberté, elle manifesta l'intérêt le plus vif au développement de la Révolution française. Toutefois, lors de l'arrestation de Louis XVI, à Varennes, Mme de Staël, prise de compassion pour les fugitifs, rédigea un plan d'évasion pour le roi et le dauphin.

Quand elle apprit la mort de Louis XVI, elle publia un mémoire plein d'éloquence et de sensibilité en faveur de Marie-Antoinette.

Le zèle qu'elle mit également à dérober les émigrés à l'échafaud lui valut d'être dénoncée par Legendre, du haut de la tribune de la Convention, et d'être décrétée d'arrestation par le Directoire. Barras la préserva de ce danger. Après le 9 thermidor, elle publia ses *Réflexions sur la paix*, qu'elle dédia aux Français, et qui eurent un grand retentissement dans toute l'Europe. C'est vers cette époque que Mme de Staël écrivit son livre de l'*Influence des Passions sur le bonheur des individus et des nations* et un autre ouvrage intitulé : *de la Littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*.

Sous le Directoire, elle exerça, par son salon et par ses écrits, une grande influence ; pressentant les projets de Bonaparte, elle combattit la politique du 18 brumaire et dut s'éloigner de Paris. Elle se rendit en Suisse, à Coppet, où Necker s'était retiré en 1790, et y composa son roman, *Delphine*, qui la plaça au premier rang des écrivains de l'époque.

Les idées d'indépendance semées partout dans ce livre portaient ombrage au gouvernement, et Mme de Staël reçut l'ordre de ne pas rentrer en France. Dès ce moment, et pendant toute la durée du Consulat et de l'Empire, sa vie ne fut qu'une suite de persécutions et d'exils. Elle visita l'Italie et l'Allemagne, où elle ébaucha ses deux grands ouvrages, l'*Allemagne* et *Corinne*, dont la publication eut plus tard du retentissement. On sait la colère que manifesta Napoléon lors de la publication de *Corinne*, dont il écrivit lui-même une virulente critique insérée, par son ordre, au *Moniteur*.

La mort de son père l'avait rappelée à Coppet. Elle y fut internée par ordre de l'empereur. Au printemps de 1812, elle parvint à s'évader et se réfugia successivement à Vienne, à Moscou, à Pétersbourg et enfin alla habiter Stockholm où elle commença à rédiger son journal, *Dix ans d'exil*, et où elle écrivit ses *Réflexions sur le suicide*.

La déchéance de Napoléon la ramena en France. Les Cent-Jours l'en éloignèrent de nouveau. Après Waterloo, l'illustre exilée, toujours assez Française pour préférer le « ruisseau de la rue du Bac » aux plus belles vallées du monde, revint à Paris, où elle succomba le 14 juillet 1817. Ses restes furent transportés à Coppet.

Madame de STAEL

(Anne-Louise-Germaine, NECKER, baronne de STAEL-HOLSTEIN)

1766-1817



STATUE DE M. Maurice FERRARY

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Rez-de-chaussée.

MADAME GEOFFRIN

(NÉE MARIE-THÉRÈSE RODET)

Marie-Thérèse Rodet naquit à Paris le 2 juin 1699. Fille d'un valet de chambre de la Dauphine, elle suppléa par l'esprit, le bon sens et le goût à ce qui lui manquait d'instruction. A quinze ans, elle épousa M. Geoffrin, qui portait le titre de lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris, et y fut l'un des fondateurs de la Manufacture des glaces.

On a prétendu que c'était cet homme bon et simple qui, lisant toujours le même volume, s'en apercevait seulement de temps à autre. Il mourut bientôt, laissant à sa femme une fortune qui n'était pas considérable, mais qu'elle augmenta beaucoup par son esprit d'ordre et d'économie, qu'elle appelait elle-même « une source d'indépendance et de libéralité ».

Elle fit dès lors de sa maison le rendez-vous des gens de lettres, des artistes et des grands seigneurs. Parmi ses habitués figuraient les encyclopédistes Diderot et d'Alembert, les littérateurs Marmontel et Thomas.

A l'imitation de Mme de Tencin, qui, chaque année, par plaisanterie, faisait cadeau de deux aunes de velours à chacun de ses habitués, Mme Geoffrin donnait une calotte d'étoffe à chacun de ses convives assidus. Mais elle était pour eux, surtout pour les encyclopédistes, d'une générosité à toute épreuve, donnant à plusieurs des pensions annuelles, offrant à d'autres des présents et des sommes considérables.

On lui a reproché d'apporter trop de despotisme dans la tenue de son salon et de gouverner ceux qu'elle recevait comme des protégés, de les gronder et de les régenter. Quand une conversation ne lui plaisait pas, elle y coupait court par ces mots : « Voilà qui est bien. » Elle causait elle-même avec une familiarité originale qui ne tombait pas dans le trivial. Elle écrivait de même, comme on en peut juger par ses lettres. Sa réputation devint européenne. D'illustres étrangers la fréquentèrent, et quand Stanislas Poniatowski, dont elle avait payé les dettes durant son séjour à Paris, devint roi de Pologne, il lui écrivit : « Maman, votre fils est roi. »

Pressée de se rendre à Varsovie, Mme Geoffrin entreprit ce grand voyage en 1766, à l'âge de soixante-huit ans. L'empereur d'Allemagne se porta à sa rencontre pour la voir; l'impératrice-reine l'invita à sa table à Vienne. Poniatowski, qui lui avait fait préparer une chambre exactement semblable à celle qu'elle avait à Paris, l'entoura de prévenances.

On cite de Mme Geoffrin une foule de maximes et de pensées heureuses et de nombreux actes de générosité accomplis avec une délicatesse admirable. Indulgente et généreuse, elle avait pour devise : « Donner et pardonner ».

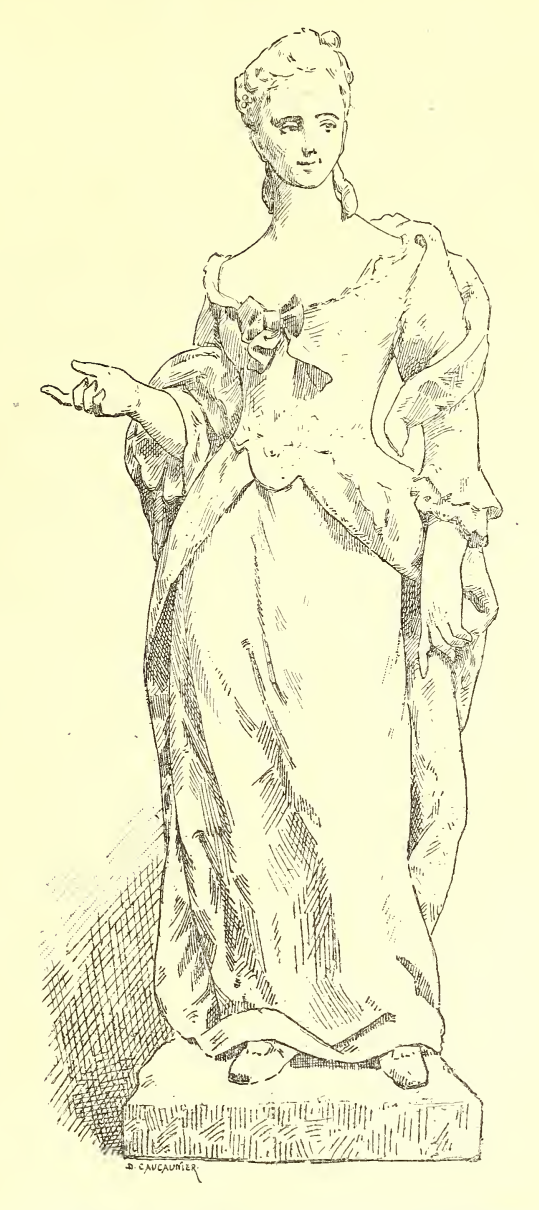
Les derniers jours de Mme Geoffrin furent attristés par des dissentiments domestiques. Sa fille, la marquise de La Ferté-Imbault, qui n'aimait pas les philosophes et qui reprochait à *l'Encyclopédie* d'avoir coûté plus de cent mille écus à sa mère, parvint à exclure ceux mêmes à qui Mme Geoffrin était le plus attachée.

Frappée de paralysie, elle mourut en octobre 1777, n'ayant oublié aucun de ses amis dans son testament.

Madame GEOFFRIN

(Née Marie-Thérèse Rodet)

1699-1777



STATUE DE M. Jules FRANCESCHI

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Rez-de-chaussée.

LENOIR (Marie-Alexandre)

ARCHÉOLOGUE. — CRÉATEUR DU MUSÉE DES PETITS-AUGUSTINS

Alexandre Lenoir est né à Paris le 26 décembre 1761. Il étudia la peinture à l'atelier de Doyen et cultiva cet art jusqu'en 1790, époque à laquelle il proposa à l'Assemblée nationale de rassembler à Paris, dans l'ancien couvent des Petits-Augustins, les objets d'art provenant des églises et des couvents dont la suppression venait d'être décrétée par la Constituante.

Cette Assemblée, sur la proposition de Bailly, rendit un décret ordonnant qu'avant de procéder à la vente des maisons religieuses et autres domaines nationaux, il fût fait un choix de tous les objets d'art qu'il importerait de sauver de la destruction. Une commission d'artistes et de gens de lettres fut immédiatement formée, avec mission de choisir les œuvres diverses et les monuments dignes d'être conservés; enfin, un arrêté du 4 janvier 1791 nomma Alexandre Lenoir *garde du Dépôt des monuments des arts.*

En peu de temps, Lenoir y réunit un grand nombre de tableaux, de sculptures, d'objets précieux pour l'histoire de nos antiquités nationales, notamment les tombes de plusieurs personnages célèbres.

On y voyait les restes de Turenne, de Descartes, de Molière, de La Fontaine, d'Héloïse et d'Abélard. Les corps de ces deux derniers étaient déposés dans une chapelle gothique, construite avec les débris du Paraclet. Là aussi se trouvaient les beaux mausolées de Louis XII, de François Ier et de Henri II. Cette première collection reçut le nom de *Musée des Monuments français*, par décret de la Convention, en 1795. En 1800, Lenoir en fut nommé administrateur. Pendant vingt ans, il ne laissa pas abattre un seul monument en France sans en emporter quelque fragment dans son musée. Il eut d'ailleurs à sa disposition des ressources puissantes, sans lesquelles il eût été sans doute impossible de créer cette remarquable collection.

Lenoir obtint, en effet, du ministère de la guerre, l'autorisation d'employer les fourgons de l'armée pour le transport des statues, des colonnes et jusqu'à des édifices entiers. Il trouva également, dans plusieurs villes, des milliers de prisonniers de guerre qui, moyennant un faible salaire, lui démolirent pierre par pierre les monuments de sculpture les plus fins et les plus délicats.

C'est par ses soins que furent transportés, à Paris, la façade du château d'Anet et le portique du château de Gaillon, que Duban a réédifiés dans la cour de l'École des beaux-arts.

Ce *Musée des Monuments français*, composé à grands frais et avec beaucoup de goût, avait été respecté par l'Empire; il fut supprimé, sous la Restauration, par ordonnance royale du 18 décembre, portant que les monuments seraient rendus à leur première destination.

Néanmoins, le couvent des Petits-Augustins ne fit pas retour au parti congréganiste; ses bâtiments furent affectés à l'École des beaux-arts pour laquelle on cherchait alors un emplacement.

Nommé à cette époque administrateur des monuments de l'église de Saint-Denis, Lenoir travailla à la restauration des tombeaux des rois de France. On lui doit également une partie de la restitution du palais des Thermes, achevée par son fils Albert Lenoir, architecte distingué, qui créa, avec Du Sommerard, le *Musée de Cluny.*

Alexandre Lenoir a laissé de nombreux ouvrages d'archéologie et de critique. Il mourut à Paris le 11 juin 1839.

Le sculpteur Alfred Lenoir, qui a exécuté la statue reproduite ci-contre, est le petit-fils d'Alexandre Lenoir.

LENOIR (Marie-Alexandre)

ARCHÉOLOGUE — CRÉATEUR DU MUSÉE DES PETITS-AUGUSTINS

1761-1839



STATUE DE M. Alfred LENOIR

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Premier étage (en retour).

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène)

PEINTRE D'HISTOIRE

Eugène Delacroix naquit à Charenton-Saint-Maurice, près Paris, le 26 avril 1799. Il était fils du conventionnel Charles Delacroix qui fut ministre des relations extérieures sous le Directoire, et préfet de Marseille sous l'Empire.

Dans son enfance, sa vie fut souvent mise en péril : le feu prit à son berceau et il en fut retiré couvert de brûlures dont il a toujours gardé les marques; il faillit mourir empoisonné par du vert-de-gris; deux fois il manqua de s'étrangler; un jour, enfin, il tomba dans le port de Marseille et ne dut la vie qu'au dévouement d'un matelot.

A la mort de son père, en 1805, il fut ramené à Paris par sa mère qui le fit entrer au lycée Louis-le-Grand. Un jour de sortie, étant allé visiter le musée Napoléon où venaient d'être rassemblés les trésors d'art enlevés à l'Italie et aux Pays-Bas, le jeune Delacroix fut émerveillé et la vue de ces chefs-d'œuvre décida, dit-on, de sa vocation. A dix-huit ans, il entra dans l'atelier de Pierre Guérin qui, le trouvant rebelle à l'enseignement académique, finit par ne plus s'occuper de lui : « Laissons-le peindre à sa fantaisie, disait-il à ses autres élèves, il vaut mieux qu'il fasse des croûtes que des dettes. »

Quand l'école de David fut attaquée, Delacroix se rangea du côté des novateurs et abandonna bientôt la tradition académique. Suivant un mouvement semblable à celui qui s'accomplissait dans la poésie, il produisit une foule d'œuvres fort admirées des uns, fort critiquées des autres, qui firent de lui le chef de l'école romantique dans la peinture et dont les mérites, universellement reconnus plus tard, lui valurent la croix de commandeur de la Légion d'honneur et lui ouvrirent les portes de l'Institut en 1857.

Ce grand peintre a beaucoup produit et nous ne pouvons citer que ses principaux chefs-d'œuvre : *Scène des massacres de Scio, Dante et Virgile,* l'*Entrée des Croisés à Constantinople, Femmes d'Alger dans leurs appartements,* une *Noce juive,* la *Barque de don Juan* — ces six merveilleuses toiles figurent au musée du Louvre; — la *Bataille de Taillebourg,* au musée de Versailles; *Marino Faliero,* le *Christ au Jardin des Oliviers,* la *Mort de Sardanapale,* le *Tasse dans l'Hospice des Fous,* etc. Il a enfin décoré de remarquables compositions la Chambre des députés, le palais du Sénat, diverses églises et enfin le plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre.

Delacroix est un peintre de génie dont l'originalité est puissante et le coloris vigoureux; ses compositions sont vibrantes et dans leur réalisme se mêle toujours une émouvante poésie. Le poète Théophile Gautier qui, lui aussi, fut un grand artiste, a tracé de lui un portrait plein de verve admirative et de vérité : « Delacroix, dit-il, n'est pas seulement un coloriste, il a le don si rare, en peinture, du mouvement : ses personnages remuent, gesticulent, courent, se précipitent; la toile semble les contenir avec peine : on dirait qu'ils vont s'échapper du cadre; ils ont sur leur contour comme un flamboiement perpétuel, comme un tremblement lumineux d'atmosphère. » Et il s'écrie en terminant : « Quel admirable metteur en scène de drames que Delacroix! quelle science des groupes! quelle agitation passionnée! quel effet saisissant et pittoresque! »

Delacroix était en pleine gloire et rêvait encore de nouveaux travaux quand la mort vint le frapper. Il s'éteignit le 13 août 1863 et fut enterré au Père-Lachaise.

Un monument, œuvre remarquable du sculpteur Dalou, a été élevé à sa mémoire dans le Jardin du Luxembourg.

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène)

PEINTRE D'HISTOIRE

1799-1863



STATUE DE M. E.-C.-D. GUILBERT

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Premier étage.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de)

POÈTE LYRIQUE

Alfred de Musset naquit à Paris le 11 novembre 1810. Il était fils de Musset-Pathay, chef de bureau au ministère de la guerre, auteur d'une histoire estimée de J.-J Rousseau, et frère de Paul de Musset, qui s'est également conquis un nom dans les lettres.

Après avoir fait de bonnes études au collège Henri IV, où il fut le condisciple et l'ami du duc d'Orléans, il hésita entre diverses carrières, puis fut entraîné par le mouvement littéraire de 1830.

Il se jeta dans la mêlée en publiant un volume de poésies intitulé *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830), qui révéla aussitôt un poète; ces récits légers, avec les hardiesses bizarres de la *Ballade à la lune*, excitèrent de vives réclamations, mais acquirent à l'auteur une prompte popularité que justifiait un talent plein de franchise, de souplesse, d'élégance et de libre désinvolture.

Célèbre à vingt-trois ans, Alfred de Musset devint le secrétaire de George Sand, et fit, avec l'illustre romancière, un voyage en Italie. Les *Lettres d'un voyageur* de celle-ci et les *Confessions d'un enfant du siècle* du poète laissent entrevoir l'influence de cette femme supérieure sur son esprit.

Alfred de Musset afficha une misanthropie sombre et un précoce dédain de la vie. On retrouve dans plusieurs de ses œuvres, notamment dans *Rolla*, l'expression de ce sentiment.

A partir de 1833, il composa de charmants proverbes, dont plusieurs ont été joués avec succès et dont les suivants: *Un caprice, Il ne faut jurer de rien, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et le *Chandelier* sont restés au répertoire de la Comédie française.

Il donna en 1835 un *Spectacle dans un fauteuil*, nouveau recueil de vers qui reçut le meilleur accueil; publia en 1836 les *Confessions d'un enfant du siècle*, ouvrage déjà cité plus haut, et qui paraît être sa propre histoire. Il publia enfin des *Nouvelles* et des *Contes*, et donna un nouveau recueil de *poésies* qui mit le sceau à sa réputation. L'Académie française l'admit dans son sein en 1852.

L'auteur de toutes ces gracieuses œuvres, privé par la révolution de 1848 de la place de bibliothécaire au ministère de l'intérieur, qu'il avait due à l'amitié du duc d'Orléans et que l'Empire lui rendit plus tard, sentait chaque jour sa misanthropie augmenter; ardent au plaisir et incapable de maîtriser ses penchants, il abrégea sa vie et s'éteignit dans une vieillesse prématurée, à l'âge de quarante-sept ans, le 1er mai 1857.

Alfred de Musset s'est conquis une place parmi les grands poètes; il n'a point de rival dans l'élégie, et ses *Nuits* suffiraient pour lui assurer une renommée durable.

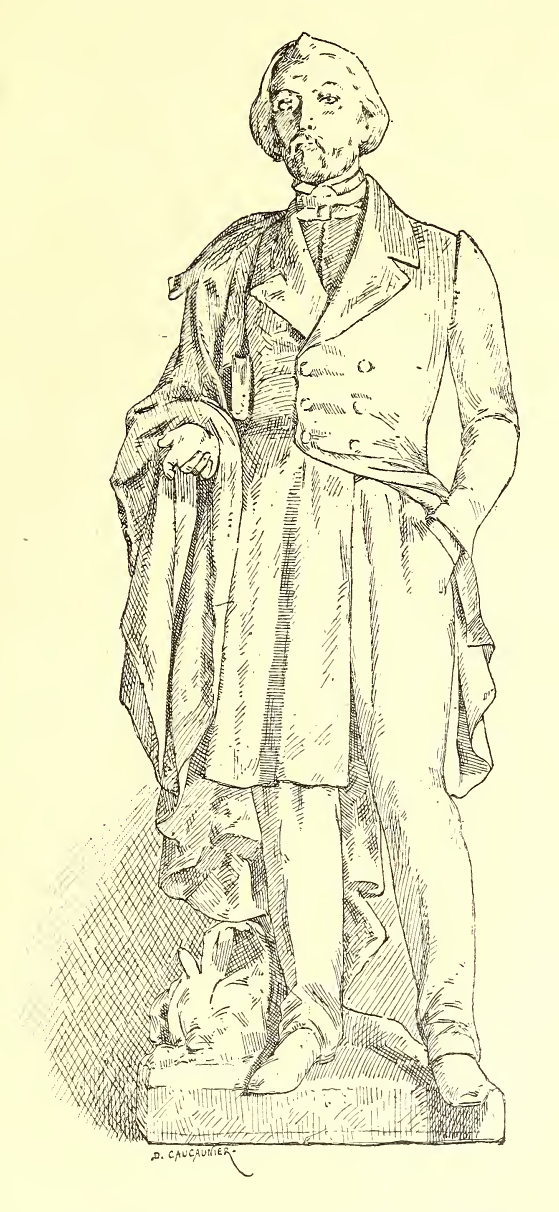
Sur sa tombe, élevée dans l'avenue principale du Père-La-Chaise, ses amis ont fait planter un saule et graver ces vers du poète, empruntés à l'une de ses élégies les plus tristes et les plus tendres :

Mes chers amis, quand je mourrai
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de)

POÈTE LYRIQUE

1810-1857



STATUE DE M. J.-A.-M. IDRAC

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Premier étage.

FRÉRET (Nicolas)

ÉRUDIT

Nicolas Fréret est né à Paris le 15 février 1688. Élève de Rollin, il commença, dès le collège, les travaux d'érudition où il devait se montrer si remarquable par la variété et la profondeur de ses connaissances. A seize ans, il avait déjà entrepris, pour son usage particulier, un *Dictionnaire mythologique* que l'on trouva, plus tard, dans ses papiers.

Forcé par son père, procureur au Parlement, d'étudier la juris prudence, Fréret ne fit que paraître au Palais et abandonna le barreau pour se livrer à ses études favorites.

Les langues, l'histoire, les sciences lui furent bientôt familières, et il fut reçu, le 20 mars 1714, élève à l'Académie des inscriptions dont il devint, plus tard, membre et secrétaire perpétuel. Il lut, le 11 novembre de la même année, un *Mémoire sur l'Origine des Français*, où il renversait hardiment les fables adoptées jusque-là et établissait, avec une étonnante exactitude, les points obscurs ou délicats de l'histoire de la Gaule au IVe et au Ve siècle.

« Si cet homme de génie, dit Augustin Thierry, eût rencontré de son temps la liberté du nôtre, la science de nos origines, de nos vieilles mœurs, de nos institutions, aurait avancé d'un siècle. »

Toute l'Académie applaudit à la lecture de Fréret, excepté l'abbé de Verlot qui le dénonça au ministre comme ayant, dans son mémoire, émis des opinions qui blessaient le pouvoir. Quinze jours après, Fréret fut arrêté et enfermé pendant quatre mois à la Bastille.

Il occupa le temps de sa captivité à relire les auteurs anciens, et à composer une grammaire chinoise.

Rendu à la liberté, il inséra dans le *Recueil des Mémoires à l'Académie* une foule de travaux importants qui lui donnent une place également distinguée comme chronologiste, géographe, philosophe, grammairien et philologue.

Le premier, il sentit le besoin de l'histoire critique de la géographie et de ses sources comme base de toutes les recherches sur cette science. Fréret dessina 1,357 cartes contenant des descriptions détaillées de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie Mineure, etc.

On a encore de lui des réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves, une dissertation sur les principes généraux de l'art d'écrire; en outre des langues classiques, il possédait l'italien, l'anglais, l'espagnol.

Fréret, qui avait étudié la grammaire de toutes les langues du Nord et de l'Orient, put fournir des remarques et apporter des corrections à trente-deux vocabulaires étrangers.

Le nombre et l'importance des ouvrages de ce savant sont tels qu'il est impossible de les énumérer ici. Les œuvres de littérature de tous les temps lui étaient également familières, et sa prodigieuse mémoire émerveilla plus d'une fois ses contemporains.

Fréret se tua, absolument, par un travail opiniâtre et incessant, par une réclusion presque absolue, par des labeurs intellectuels et des veilles excessives que surexcitait l'abus du café, et qui lui causèrent une maladie nerveuse. Le travail pouvait, seul, le distraire de ses souffrances en les aggravant.

Cette puissante intelligence s'éteignit le 8 mars 1749, à l'âge de soixante et un ans, avant que sa prodigieuse fécondité fût épuisée.

FRÉRET (Nicolas)

ÉRUDIT

1688-1749



STATUE DE M. TH. GREIL

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Second étage (en retour).

MARIVAUX (PIERRE CARLET DE CHAMBLAIN DE)

AUTEUR DRAMATIQUE

Marivaux naquit à Paris en 1688. Il était d'une ancienne famille de robe qui avait fourni des magistrats au parlement de Rouen. Son père, directeur de la Monnaie à Riom, le fit élever avec soin, mais ne lui laissa guère pour fortune que les avantages de cette éducation. Marivaux fut admis, dans sa jeunesse, dans les salons de Mme de Tencin, rendez-vous des beaux esprits de son temps, où régnaient le savant Fontenelle et l'auteur dramatique Lamotte.

Tout d'abord il se mit du côté de ce dernier dans la fameuse querelle des anciens et des modernes (voir la biographie de *Ch. Perrault*), non qu'il dédaignât les Grecs et les Romains, mais il soutenait qu'il fallait être de son temps et bien garder de se créer des fétiches, sous prétexte de continuer des admirations traditionnelles. Après avoir débuté par quelques œuvres dramatiques de médiocre valeur et qu'il ne crut pas devoir livrer à la scène, Marivaux donna en 1720 une comédie en trois actes, *l'Amour et la Vérité*, qui ne valait guère mieux et qui fit bâiller tout le monde, y compris l'auteur.

On raconte qu'il assistait à la première représentation de cette pièce, et que son voisin, qui ne le connaissait pas, lui ayant dit : « Voilà une pièce terriblement ennuyeuse! » il lui répondit : « A qui le dites-vous, monsieur; je le sais mieux que tout autre, puisque j'en suis l'auteur ! »

Peu après, Marivaux travailla pour la Comédie italienne et entra ainsi dans sa voie véritable. Il composa un grand nombre de comédies, dont quelques-unes, passées des *Italiens* aux *Français*, sont encore au répertoire de ce théâtre. Telles sont : *la Surprise de l'Amour* (1729), *les Jeux de l'Amour et du Hasard* (1730), *le Legs* (1736), *les Fausses Confidences* (1737).

Marivaux a composé des romans, dont deux, bien qu'inachevés, sont lus encore : *la Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*. On lui doit encore *le Spectateur français*, recueil périodique, journal critique où la peinture des mœurs n'est, pour ainsi dire, présentée que dans la demi-teinte.

Cet auteur a un tour d'esprit d'une singulière originalité, une intelligence déliée des passions, un génie d'analyse d'une extrême subtilité; il tombe souvent dans une métaphysique alambiquée pour laquelle on a créé le nom de *marivaudage*.

C'est l'extrême ténuité de ses combinaisons variées à l'infini, toujours sur un thème unique, qui a fait dire à Voltaire que Marivaux « pesait des riens dans des balances de toiles d'araignée ».

Quoi qu'il en soit, Marivaux est un écrivain éminemment spirituel, délicat et original, à qui on ne peut contester une influence sensible sur le goût de son siècle.

Il fut reçu de l'Académie française en 1742, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que ce fut un prélat, l'évêque de Sens, qui lui répondit. L'homme d'Eglise, à qui l'entrée d'un théâtre était interdite et qui devait ne pas avoir jeté les yeux sur « les œuvres du démon », fut obligé de feindre d'en parler par ouï-dire.

C'est peut-être la seule fois qu'à l'Académie le récipiendaire se se soit entendu dire : « Ceux qui ont lu vos œuvres assurent qu'elles sont fort belles; pour moi, je ne dois ni ne veux les connaître. »

Marivaux mourut à Paris le 12 février 1763, à l'âge de soixante-quinze ans.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de)

AUTEUR DRAMATIQUE

1688-1763



STATUE DE M. Albert LEFEUVRE

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Second étage.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de)

AUTEUR DES « MAXIMES »

François de La Rochefoucauld naquit à Paris le 15 septembre 1613. Fils du comte François de La Rochefoucauld, prince de Marcillac, conseiller et maître de la garde-robe du roi, il ne reçut pas une éducation conforme à sa naissance, mais les événements y suppléèrent, et son goût naturel pour l'instruction le mit plus tard à même de corriger, en partie, cet inconvénient de son enfance.

Il avait, dit Mme de Maintenon, « une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit et *peu de savoir* ».

Jeté, dès ses premières années, au milieu des intrigues, il y prit une part active; aussi le cardinal de Richelieu l'éloigna-t-il de la Cour.

A la mort du ministre, La Rochefoucauld y reparut, brillant de jeunesse et d'ardeur. Une nouvelle carrière s'ouvrait devant lui, Louis XIII ne retenait plus qu'à peine les restes d'une vie languissante, et déjà surgissaient de tous les côtés les ambitions si longtemps contenues sous la main ferme et vigoureuse de Richelieu. On pressentait les embarras inséparables d'une minorité (Louis XIV avait cinq ans), et chacun se flattait de tirer parti des événements en se rendant nécessaire ou redoutable.

Louis XIII mort, la régente Anne d'Autriche prend les rênes de l'État, les conflits s'élèvent, et, avec la *Journée des barricades,* s'ouvre une période d'anarchie où les passions et les intérêts vont pouvoir se donner cours. La Rochefoucauld, qui s'était jusqu'alors tenu à l'écart, fut entraîné dans le parti de la Fronde. Au combat de la porte Saint-Antoine, il fut blessé d'un coup de mousquet qui le priva momentanément de la vue.

Lorsque les troubles s'apaisèrent, il s'éloigna définitivement des intrigues politiques et rentra en grâce auprès de Louis XIV.

Déçu dans ses rêves ambitieux, La Rochefoucauld consacra désormais sa vie à des travaux littéraires. Le résultat de ces travaux fut la publication de deux ouvrages écrits dans un style brillant et sobre qui classe leur auteur parmi les meilleurs écrivains du XVIIe siècle.

En 1662, il donna ses *Mémoires,* où l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche est racontée avec netteté et élégance. En 1665, il publia la première édition de ses *Maximes morales,* dont le succès fut tel que deux autres éditions parurent la même année.

Ces *Maximes* ont été diversement appréciées, mais quelques efforts que l'on fasse pour les interpréter, on ne peut y voir que l'œuvre d'un esprit désillusionné, enfermé systématiquement dans la considération exclusive des mauvais côtés de la nature humaine; toutes les actions de l'homme y sont ramenées à un mobile : l'intérêt personnel. C'est le code de l'égoïsme.

J.-J. Rousseau, de Sacy, Proudhon, se sont élevés contre cette prétendue morale, et André Berthet, dans son remarquable ouvrage : *Nos faux moralistes* [1], a, tout récemment, fait justice de « cette diffamation du cœur humain ».

En résumé, dans La Rochefoucauld, le philosophe est loin de valoir l'écrivain.

Le 17 mars 1680, à l'âge de soixante-six ans, il succomba à Paris, dans son hôtel de la rue de Seine, à une attaque de goutte dont il souffrait depuis quinze ans. Son corps fut présenté à l'église Saint-Sulpice et porté, de là, chez les Cordeliers de Verteuil, en Poitou.

1. Un volume in-8o, Quantin et Cie, éditeurs.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc de)

AUTEUR DES « MAXIMES »

1613-1680



STATUE DE M. Didier DEBUT

FAÇADE SUR LE QUAI

Pavillon de droite. — Second étage.

En dehors des statues des hommes illustres dont nous venons de donner les biographies, la façade sur le quai comprend, au deuxième étage, les statues allégoriques suivantes :

La Science	Statue de M.	A.-E. Le Père.
L'Histoire	—	E. Robert.
La Poésie	—	J. Cambos.
La Musique	—	U. Basset.
La Tragédie	—	A.-L.-M. Ottin.
La Comédie	—	G. Saint-Jean.
La Sculpture	—	H.-Ch. Maniglier.
L'Architecture	—	H.-Ch. Maniglier.
La Gravure	—	L. Merley.
La Peinture	—	F. Leenhoff.
L'Agriculture	—	L.-A. Hiolin.
L'Industrie	—	L.-A. Perrey.

III

FAÇADE

SUR

LA RUE LOBAU

Les indications sont données de gauche à droite.

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

NOTICE

Quatre pavillons d'inégale importance, reliés entre eux par des bâtiments de hauteur moindre, composent cette façade qui, comme la façade sur la place de l'Hôtel-de-Ville, mesure 143 mètres 20 centimètres de longueur.

Les deux pavillons des extrémités comportent : un rez-de-chaussée, un premier et un deuxième étage.

L'ordonnance passe successivement de l'ionique au corinthien et au composite pour permettre d'arriver, dans la partie supérieure, à une plus grande richesse d'ornementation, en conservant le grand parti d'un redoublement de pilastres et de colonnes séparés par un motif de niche décorée d'une statue, et couronné d'un amortissement, peu saillant, composé de deux consoles renversées encadrant un écusson surmonté d'une couronne murale et se détachant sur la toiture du comble à la Mansart. Une lucarne en pierre marque le milieu de ces pavillons.

Les deux pavillons, qui viennent habilement rappeler les grandes lignes de ceux précédemment décrits, leur sont semblables comme ordonnance générale; mais ils portent à leur partie inférieure chacun une vaste baie d'accès à l'intérieur du monument, fortement accentuée par deux lions de bronze qui en gardent l'entrée.

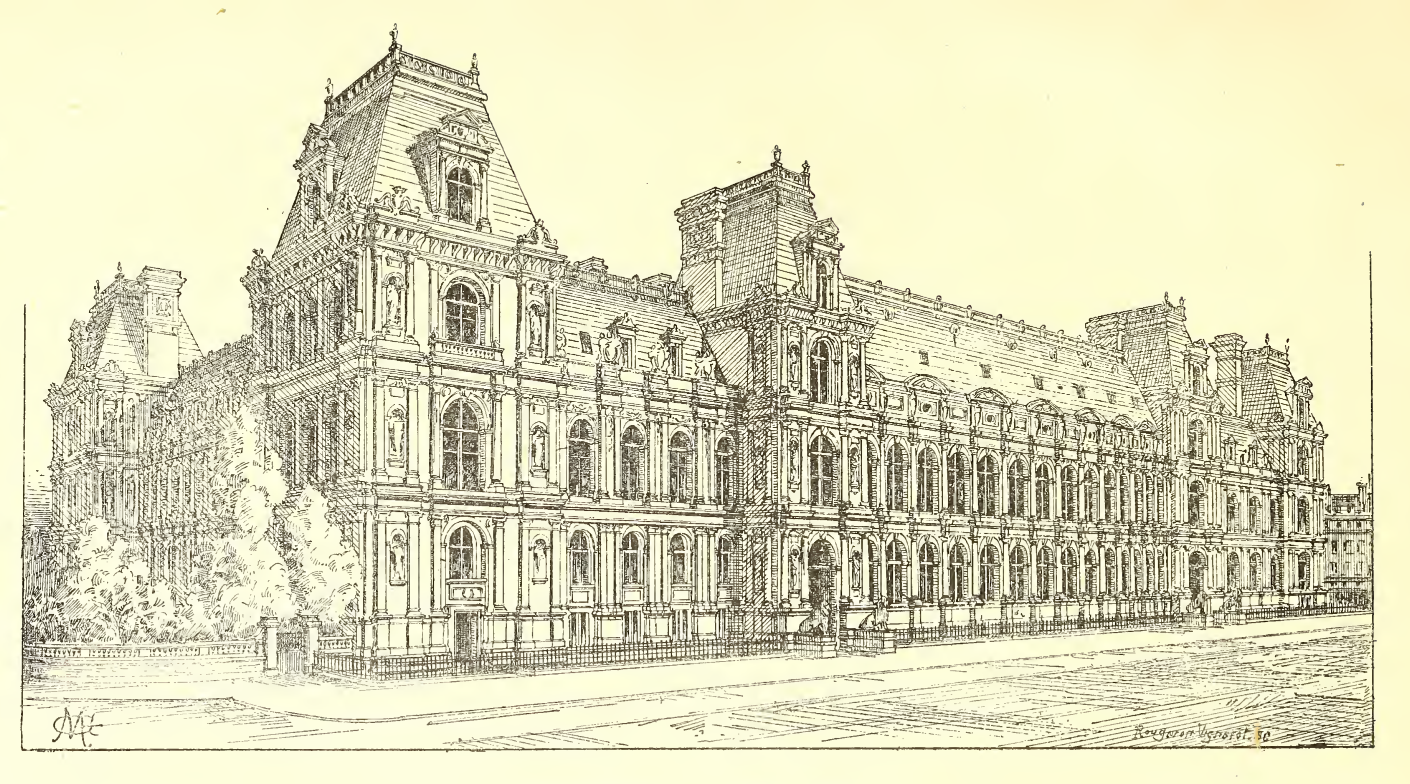
Ces deux pavillons viennent faire corps avec le motif milieu composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage, respectivement d'ordre ionique et corinthien, dont chaque travée est formée d'une baie à arcade et de deux colonnes supportant des figures qui, deux à deux, encadrent un motif à fronton contenant un œil-de-bœuf séparé de son voisin par un cartouche renfermant les armoiries des différentes villes de France avec leurs émaux naturels se détachant sur une mosaïque à fond d'or.

Enfin deux pavillons de genre différent sont reliés, du côté du quai, par un bâtiment à quatre travées de même architecture que le motif milieu, mais présentant des trumeaux plus larges décorés de médaillons et de sculptures, et supportant à leur partie supérieure un motif décoratif composé de deux génies accostant un cartouche qui renferme des attributs sculptés.

Vers la rue de Rivoli, les deux pavillons sont reliés par un bâtiment de même importance que celui ci-dessus décrit, mais présentant, au premier étage, de larges fenêtres surmontées de baies plus petites destinées à éclairer des services secondaires.

Les grandes surfaces de toit sont intéressées par des dessins d'ardoises de différents tons, par des lucarnes soit en pierre, soit en plomb, des moulures de couronnement ou membrons, des crêtes ajourées, des cheminées et des chéneaux richement décorés.

Enfin un saut de loup, clos d'une grille, permet d'éclairer les services situés au sous-sol.



FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

GROS (Antoine-Jean, baron)

PEINTRE D'HISTOIRE

Antoine-Jean Gros naquit à Paris le 16 mars 1771. Il eut pour premier maître son père, peintre en miniature, puis entra, à l'âge de quatorze ans, dans l'atelier de David.

Il obtint, en 1794, la première médaille au concours de l'Académie des beaux-arts, et quitta Paris dans l'intention d'aller se perfectionner à Rome; mais, entièrement privé de ressources, il dut, dans les villes qu'il traversait, faire quelques portraits, et même, dit-on, peindre des enseignes de marchands, pour trouver les moyens de faire le voyage.

Atteint par la réquisition, comme il arrivait à Gênes, en 1796, Gros fit partie de l'armée d'Italie, fut attaché à l'état-major, et put, en suivant les opérations militaires, acquérir un talent particulier pour peindre les batailles.

Joséphine ayant eu l'occasion, dans son voyage en Italie, d'admirer plusieurs portraits dus au pinceau de l'officier-artiste, l'emmena à Milan pour peindre celui de Bonaparte. Après avoir, sur les lieux mêmes, exécuté son tableau de *Bonaparte au pont d'Arcole,* il revint à Paris, remporta, en 1802, le prix de peinture dont le sujet était *la Bataille de Nazareth.*

Au lendemain de ce succès, Gros entreprit de peindre cette bataille sur une toile de dimension considérable, dont la largeur n'avait pas moins de quinze mètres. Pour en faciliter l'exécution, Chaptal, alors ministre, mit à la disposition de l'artiste l'ancien Jeu de Paume de Versailles.

Le peintre avait déjà esquissé l'ensemble de sa composition lorsque le premier Consul, par jalousie pour Junot, le héros de ce combat, fit donner l'ordre, sous prétexte d'économie, de réduire la toile de moitié. Sur l'autre moitié, l'artiste peignit *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa.*

Sous le Consulat et l'Empire, Gros produisit une suite de tableaux de composition grandiose, qui, pour la plupart, célébraient les gloires de l'époque : *la Bataille d'Aboukir*, *Bonaparte aux Pyramides,* l'*Entrevue de Napoléon et de l'empereur d'Autriche en Moravie,* etc.

Le Louvre possède trois tableaux de ce maître : le *Champ de bataille d'Eylau*, *François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de l'église de Saint-Denis* et les *Pestiférés de Jaffa*, déjà cités plus haut.

Élu membre de l'Institut en 1815, Gros fut nommé, l'année suivante, professeur à l'École des beaux-arts.

Sous la Restauration, il fut surtout occupé à peindre la coupole du Panthéon, et il y représenta, de la manière la plus heureuse, quatre sujets tirés des grandes époques de l'histoire de France.

Cet important travail, qui avait demandé dix ans, fut achevé en 1825, et valut à Gros cent mille francs et le titre de baron. On y retrouve toutes les qualités de son talent : conception large, dessin pur et hardi, noblesse d'expression, coloris chaud et transparent.

Depuis cette époque, Gros ne fit plus rien de remarquable.

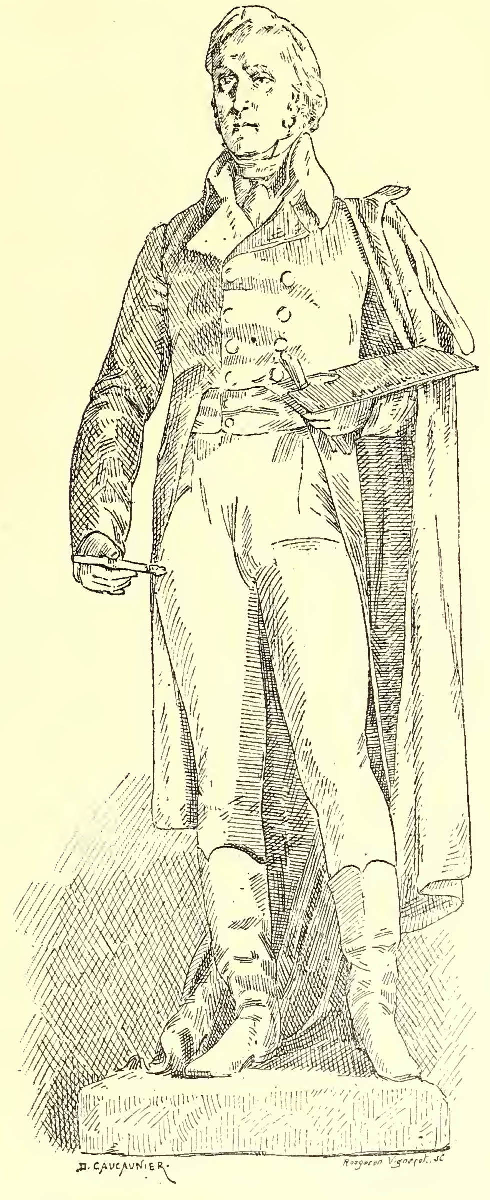
Découragé, il ferma son atelier en s'écriant avec amertume : « Je ne connais pas de plus grand malheur que celui de se survivre. »

Peu de temps après, le 25 juin 1835, on le trouva noyé dans la Seine, près de Meudon.

GROS (Antoine-Jean, baron)

PEINTRE D'HISTOIRE

1771-1835



STATUE DE M. J.-C. CHAPLAIN

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de gauche. — Rez-de-chaussée.

TALMA (François-Joseph)

TRAGÉDIEN

François-Joseph Talma est né à Paris le 15 janvier 1763. Son père était chirurgien-dentiste et demeurait rue Mauconseil, en face de la rue Française. Lui-même, il pratiqua, pendant dix-huit mois, la profession de son père ; mais, entraîné par une irrésistible vocation, il se voua bientôt à l'art dramatique et, le 21 novembre 1787, débuta au Théâtre-Français par le rôle de Séide dans *Mahomet*. Deux ans après, il était reçu sociétaire.

Talma commença, dès lors, la réforme du costume, qu'il rendit conforme aux temps et aux lieux. On jouait alors toutes les pièces, même la tragédie, en costume de ville, et telle était la force de l'habitude que personne n'en paraissait choqué. Talma entreprit de ramener le costume à la vérité historique. Pour atteindre ce résultat, il se fit confectionner des costumes d'après les statues et les médailles antiques et parut bientôt sur le théâtre avec une véritable toge romaine.

C'est dans le petit rôle de Proculus du *Brutus* de Voltaire, rôle qui n'avait que quinze lignes, qu'il hasarda cette nouveauté.

Le public fut surpris; quelques spectateurs approuvèrent, d'autres rirent aux éclats. Mais bientôt la réforme prévalut et fut définitive.

Talma étendit la même réforme à la déclamation. Il supprima l'exagération et ramena la diction à des proportions modérées. Il sut donner à chaque aspect d'un rôle son expression propre, à chaque phrase, à chaque vers, son juste accent. Ce ne fut qu'à force de travail qu'il obtint ces grands résultats, et devint à la fois le premier tragédien de son temps et le régénérateur de l'art théâtral.

Napoléon, qui s'était lié avec lui dans sa jeunesse, l'admit dans son intimité et fut un de ses plus grands admirateurs.

Talma créa avec une rare autorité de nombreux rôles : *Manlius*, *Othello*, *Hamlet*, *Sylla*, *Régulus*, *Charles IX*, etc.

Son dernier triomphe fut le rôle de *Charles VI* dans la tragédie de Delavigne (1826), dont la dernière représentation donna lieu à un incident pénible.

Talma étant allé, à Rouen, donner quelques représentations, y perdit sa fille, l'enfant qu'il affectionnait le plus. De retour à Paris, il continua de jouer, mais il était profondément atteint dans sa fibre la plus sensible. Comme, le 26 juin 1826, il jouait ce rôle de *Charles VI*, au moment où le malheureux roi demande ses enfants, le cœur et la voix de Talma se brisèrent de telle sorte que, ainsi que l'a écrit Mme Paradol, la raison des spectateurs ne put tenir en présence des égarements de la sienne. Les comédiens en scène avec lui furent tellement impressionnés qu'ils se trouvèrent incapables de mouvement, dans l'impossibilité de dire un mot. On baissa la toile, et le public sortit tristement, sentant bien qu'il venait d'assister au dernier effort de son grand tragédien.

Talma n'expira que le 19 octobre suivant, entouré de tous les siens. Ses funérailles eurent lieu le 21 octobre 1826.

Conformément à ses volontés, le cortège se rendit directement de la maison mortuaire, rue de la Tour-des-Dames, au Père-Lachaise, sans aucune pompe religieuse.

TALMA (François-Joseph)

TRAGÉDIEN

1763-1826



STATUE DE M. Lange GUGLIELMO

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de gauche. — Rez-de-chaussée.

BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas)

POÈTE

Nicolas Boileau (surnommé Despréaux) est né à Paris le 1er novembre 1636. Issu d'une ancienne famille de magistrats qui compte dans ses ancêtres Etienne Boyleau, le célèbre prévôt de Paris, il était le dernier des nombreux enfants de Gilles Boileau, greffier au Parlement.

Le jeune Despréaux — ce surnom lui venait d'un petit bien de famille, — après avoir fait ses études aux collèges d'Harcourt et de Beauvais, suivit quelque temps le barreau et fut reçu avocat à l'âge de vingt-un ans. Il déserta bientôt « l'antre de la chicane » au grand désespoir de sa famille et surtout de son beau-frère qui jugea que Despréaux ne serait qu'un sot toute sa vie.

Boileau peint lui-même, dans une de ses épîtres, la surprise de ses parents lorsqu'il suivit son penchant pour la poésie :

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais, errer sur le Parnasse ;
Ma famille en pâlit et vit, en frémissant,
Dans la poudre du greffe, un poète naissant.

Cependant, il ne céda pas d'abord à son inclination et passa par la Sorbonne pour arriver « au Parnasse » et se livrer, enfin, tout entier aux lettres. Il débuta par les *Satires* (1660), et obtint un succès prodigieux qu'il dut à la perfection de ses vers tout autant qu'à la malignité de ses critiques. Il fit suivre les *Satires* d'*Epîtres*, dans lesquelles il s'élevait encore au-dessus de ses premiers écrits; il publia enfin *l'Art poétique* et *le Lutrin* (1672-1683). Il s'essaya également dans l'ode et l'épigramme.

On a aussi de lui quelques ouvrages en prose, mais ils sont de peu d'importance.

On a reproché, non sans raison, aux œuvres poétiques de Boileau de manquer de ce charme sans lequel la poésie demeure froide et sèche, mais ce qu'on ne peut leur contester c'est la correction dans la forme et la pureté dans le style. Quoi qu'il en soit, Despréaux rendit d'immenses services à notre littérature en détournant son siècle des mauvais ouvrages qui étaient en vogue, en lui apprenant à goûter Corneille, Molière et Racine.

Louis XIV apprécia son mérite, le nomma son historiographe avec Racine, et lui assura une pension. L'Académie française le reçut dans son sein en 1684.

Quoique mordant dans ses écrits, Boileau était indulgent dans sa conversation et avait le cœur excellent ; on cite de lui plusieurs traits de générosité.

Lorsque le célèbre Patru fut obligé de vendre sa bibliothèque pour vivre, Boileau l'acheta, en paya le prix, et ne voulut en jouir qu'après la mort de Patru.

La pension de Corneille ayant été supprimée, Despréaux courut chez le roi pour l'engager à la rétablir, et il offrit le sacrifice de celle dont il jouissait lui-même, disant qu'il ne pouvait, sans honte, recevoir une pension tandis qu'un homme tel que Corneille en était privé.

Boileau passa une bonne partie de sa vie dans cette célèbre maison d'Auteuil qu'il devait aux libéralités de Louis XIV et qui était le rendez-vous de toutes les célébrités du temps.

Vers la fin de sa vie, il quitta sa solitude d'Auteuil et vint se fixer à Paris, où il mourut le 13 mars 1711, à l'âge de soixante-quinze ans.

BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas)

POÈTE

1636-1711



STATUE DE M. Jean-André DELORME

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de gauche. — Premier étage.

SAINT-SIMON (Louis de Rouvroy, duc de)

HISTORIEN

Le duc de Saint-Simon, historien célèbre par ses *Mémoires*, descendait d'une ancienne famille de Rouvroy qui se prétendait issue des comtes de Vermandois. Né le 16 janvier 1675, il fut tenu sur les fonts baptismaux par Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche.

Il reçut dans sa famille une brillante éducation, cultiva son esprit par la lecture et prit goût surtout à l'histoire. Il entra dans les mousquetaires dès sa plus tendre jeunesse.

A peine âgé de dix-huit ans, Saint-Simon était capitaine de cavalerie et faisait ses premières armes au siège de Namur (1692). La bravoure qu'il montra à la bataille de Nerwinde (1693) lui fit obtenir un régiment. Néanmoins il n'était que maître de camp neuf ans après (1702), et diverses promotions ayant été faites sans qu'il y fût compris, il donna sa démission.

Louis XIV, exaspéré de cette retraite, fit mander le jeune duc qui a relaté, dans ses *Mémoires*, toutes les particularités de l'entretien qu'il eut avec le roi. Mais son parti était pris, il ne revint pas sur sa décision et se voua dès lors à la diplomatie.

Il mit ses loisirs à profit pour étudier, avec cette pénétration qui lui était propre, les mille incidents de la vie de la Cour, les physionomies et les caractères de tous ces personnages qu'il a peints avec tant de verve dans ses célèbres *Mémoires*.

Après la mort de Louis XIV, Philippe d'Orléans, ayant été proclamé Régent par le Parlement, appela Saint-Simon au conseil de Régence; il fut porté, dès lors, au premier rang de la faveur et ne tarda pas à devenir l'âme du parti de la Cour contre les Parlements.

Il fut envoyé en Espagne (1721) pour y négocier le mariage de Louis XV avec l'infante. Ce projet d'union ne se réalisa pas.

C'est dans ce voyage que Saint-Simon fut atteint de la petite vérole, au moment d'arriver à l'Escurial.

N'osant paraître devant le roi dans cet état, il s'arrêta dans un village, où Philippe V lui envoya son médecin. Dès qu'il fut rétabli, il alla remplir sa mission, et il revint en France avec le titre de grand d'Espagne.

Après la mort du duc d'Orléans (1723), Saint-Simon perdit beaucoup de son crédit et cessa de paraître à la Cour.

Retiré, tantôt dans son château de la Ferté-Vidame, tantôt dans son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, il occupa les dix dernières années de sa vie à mettre en ordre ses *Mémoires*, qui renferment les renseignements les plus intéressants et les plus détaillés sur la Cour de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV.

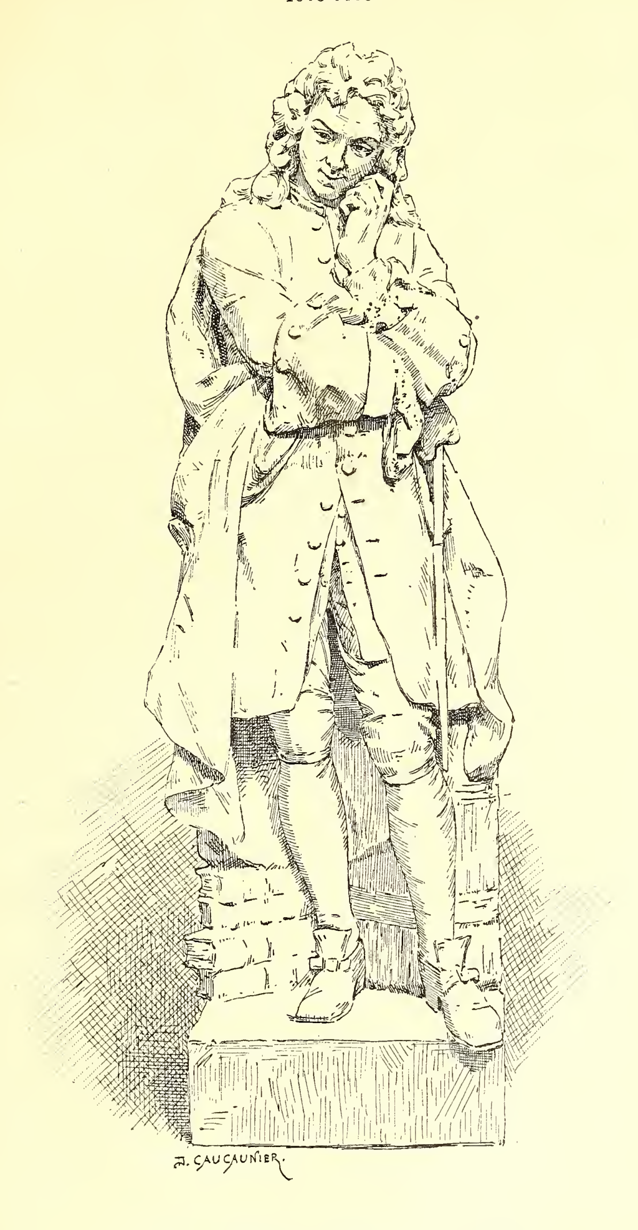
Ce que ces *Mémoires* ont de remarquable, c'est la vie qui déborde de chaque page; les moindres faits sont présentés avec un relief surprenant; les physionomies se détachent, s'animent et restent à jamais fixées dans l'esprit telles qu'il a plu à l'auteur de les peindre.

Saint-Simon mourut à Paris, le 2 mars 1755, à l'âge de quatre-vingts ans.

SAINT-SIMON (Louis de Rouvroy, duc de)

HISTORIEN

1675-1755



STATUE DE M. L.-A. EUDE

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de gauche. — Premier étage.

GABRIEL (Jacques-Ange)

ARCHITECTE

Jacques-Ange Gabriel naquit à Paris vers 1699. Son père, Jacques Gabriel, élève et parent de Mansart, était architecte du roi; c'est à lui que l'on doit le projet du premier grand égout de Paris.

Jacques-Ange Gabriel succéda à son père dans les différentes places qu'il avait occupées, et hérita des faveurs dont celui-ci avait été comblé.

Contrôleur du château de Fontainebleau en 1740, il fut nommé, le 12 février 1742, architecte ordinaire du roi et remplaça son père, mort au mois d'avril suivant, dans la charge de premier architecte de Louis XV. Le 22 décembre 1745, il fut nommé inspecteur des bâtiments royaux.

Gabriel acheva les grands travaux commencés par son père, c'est-à-dire la Bourse et l'Hôtel de la Douane à Bordeaux, le portail de la cathédrale d'Orléans, etc.

Il éleva à Paris les bâtiments de l'École militaire, commencés en 1751, et reconstruisit presque totalement le château de Compiègne. C'est à lui qu'on doit la façade de ce château, les deux grandes ailes en arrière-corps, le grand escalier, la salle des gardes et la chapelle.

A la même époque, il entreprit, mais sans accomplir toute sa tâche, l'achèvement du Louvre. Il s'agissait surtout alors de rétablir les quatre côtés de la cour du vieux Louvre, dans l'état où l'avait laissée Colbert. Gabriel consolida la colonnade de Perrault à peine âgée d'un siècle et déjà fort endommagée, ainsi que la façade interne adossée à la colonnade.

A Versailles, il refit l'aile du nord, celle élevée en façade sur la cour royale du château et qui contient le grand escalier.

Il commença, en 1753, la salle de spectacle qui ne fut achevée qu'en 1770.

Enfin, c'est à Gabriel qu'on doit la décoration de la place de la Concorde, à Paris, et les deux hôtels à colonnades qui forment la façade nord de cette place. Ces bâtiments, construits de 1762 à 1770, furent, à l'origine, destinés à la réception des ambassadeurs et autres personnages de distinction. Plus tard, on établit dans celui qu'occupe aujourd'hui le ministère de la marine le garde-meuble de la Couronne.

L'autre bâtiment était, sous Louis XVI, la demeure de l'ambassadeur d'Espagne, auquel succéda tout bonnement, pendant la Révolution, le limonadier Corazza; il est aujourd'hui connu sous le nom d'Hôtel de Crillon.

Imposant et sévère, le dessin de ces édifices est à la fois grandiose et élégant.

Gabriel, qui, dès le début de sa carrière, jouit d'une grande réputation, était membre de l'Académie d'architecture depuis 1728.

Ses compositions se distinguent, en général, par l'imagination, la grandeur, une bonne entente des masses; mais son goût manquait quelquefois de pureté.

Gabriel est mort à Paris, en 1782. Une avenue des Champs-Élysées porte son nom.

GABRIEL (Jacques-Ange)

ARCHITECTE

1699-1782



STATUE DE M. A. JOUANDOT

FAÇADE SUR LA RUF LOBAU

Partie latérale de gauche. — Deuxième étage. — Pavillon sud.

ARNAULD (Antoine)

PHILOSOPHE. — THÉOLOGIEN

Antoine Arnauld naquit à Paris le 6 février 1612; il était le vingtième des enfants d'Antoine Arnauld, avocat général sous Catherine de Médicis et conseiller d'État sous Henri IV.

Il fit ses humanités et sa philosophie au collège de Lisieux, puis étudia la théologie et fut reçu docteur en Sorbonne en 1641.

Arnauld commença à se faire connaître par le traité de la *Fréquente communion*, qui fut vivement attaqué par les jésuites contre lesquels il paraissait dirigé.

Ceux-ci le combattirent dans leurs sermons et dans leurs écrits; Mme de Sévigné parle d'un auteur qui avait entrepris de prouver que ce traité renfermait trente-deux hérésies.

L'adversaire d'Arnauld disait au commencement de son ouvrage : « Comme nous le prouverons ci-dessous », et à la fin concluait : « Comme nous l'avons prouvé ci-dessus », sans que, ni dessus ni dessous, il n'y eût rien de prouvé.

Arnauld prit parti pour Jansénius dans les querelles sur la grâce, il publia plusieurs pamphlets qui le firent exclure de la faculté de théologie et censurer par la Sorbonne en 1656.

Il alla alors s'enfermer à Port-Royal, monastère restauré par son père et dont l'une de ses sœurs était abbesse; il y resta douze ans.

C'est dans cette retraite qu'il écrivit seul, ou avec ses amis Nicole, Lancelot et Pascal, ses ouvrages de théologie, de grammaire, de logique, de géométrie et de métaphysique qui firent sa réputation.

L'attachement qu'il portait aux Jansénistes l'ayant rendu suspect, Louis XIV donna l'ordre de l'arrêter, en 1679.

Arnauld fut obligé de se cacher. Il trouva d'abord une retraite dans l'hôtel de Longueville, puis il alla se loger au faubourg Saint-Jacques, dans un taudis ignoré; il y tomba malade.

Ses amis lui envoyèrent un médecin qui, dans la conversation, comprit qu'il avait affaire à un homme de mérite.

Arnauld, curieux de nouvelles, lui demanda ce qu'on disait dans Paris. « Rien d'intéressant, répondit le docteur, si ce n'est que M. Arnauld est arrêté. — Oh! pour cette nouvelle, répliqua ce dernier, elle est un peu difficile à croire; c'est moi qui suis Arnauld. »

Le médecin, étonné, lui conseilla plus de prudence, tout en l'assurant de sa discrétion.

Arnauld se décida alors à quitter Paris et se réfugia en Belgique où il publia plusieurs ouvrages.

Peu après, il eut de vifs démêlés avec Malebranche dont il attaqua la doctrine sur la grâce et sur la vision en Dieu.

Cette discussion philosophique dura jusqu'à sa mort, arrivée à Bruxelles, le 8 août 1694.

Il y fut enterré dans l'église Sainte-Catherine. Racine fut le seul de ses amis qui osa se trouver à son convoi.

Le cœur de ce célèbre philosophe, que ses contemporains appelèrent le *grand Arnauld*, fut transporté d'abord à Port-Royal et transféré, plus tard, à Palaiseau.

ARNAULD (Antoine)

PHILOSOPHE. — THÉOLOGIEN

1612-1694



STATUE DE M. G. GAUDRAN

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de gauche. — Pavillon sud. — Deuxième étage.

BARYE (Antoine-Louis)

SCULPTEUR

Antoine-Louis Barye est né à Paris le 24 septembre 1795. Destiné par son père à l'orfèvrerie, il entra, dès l'âge de treize ans, dans l'atelier d'un graveur sur acier, quelquefois employé par les orfèvres pour la gravure en creux des moules nécessaires à leur industrie.

En 1812, Barye, réclamé par la conscription, servit d'abord un an dans la brigade topographique du génie et modela quelques-uns des plans en relief conservés au dépôt de la guerre, passa ensuite dans le bataillon des sapeurs du même corps, et reprit enfin, après les événements de 1814, son état de ciseleur.

Il étudia en même temps le dessin dans l'atelier du peintre Gros et le modelé chez le sculpteur Bosio.

Admis bientôt aux grands concours de l'École des beaux-arts, ses compositions originales et personnelles ne furent pas jugées « assez académiques », et il dut reprendre son ancien métier de ciseleur.

Cependant, Barye n'abandonna pas le grand art de la statuaire, et le groupe du *Tigre dévorant un crocodile,* qu'il exposa au Salon de 1831, imposa l'admiration.

Néanmoins, le jury officiel ne lui donna qu'une deuxième médaille, et aux Salons successifs, ce même jury ne jugea pas à propos de récompenser l'artiste, malgré la valeur des œuvres qu'il y présenta et dont plusieurs, notamment le *Lion combattant un serpent* (1833), la *Gazelle morte* (1834), et le *Jeune lion terrassant un cheval* (1836), sont des chefs-d'œuvre. Toutefois le gouvernement le décora.

Conservateur de la galerie des plâtres du musée du Louvre depuis 1848, il fut nommé, en 1854, professeur de dessin d'histoire naturelle au Muséum et officier de la Légion d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

En dehors des quatre groupes allégoriques : l'*Ordre,* la *Force,* la *Paix,* la *Guerre,* qui décorent l'intérieur du Louvre et où il a montré ce dont il était capable dans la grande sculpture, ses œuvres les plus appréciées sont ses nombreuses études d'animaux.

« Barye, dit Théophile Gautier, ne traite pas les bêtes au point de vue purement zoologique; quand il fait un lion, un tigre, un ours, un éléphant, il ne se contente pas d'être exact au plus haut degré, il agrandit, il simplifie, il idéalise les animaux et leur donne du style. Il a une façon, fière, énergique et rude qui en fait comme le Michel-Ange de la ménagerie. »

Une de ses dernières œuvres, médiocre d'ailleurs, fut le bas-relief représentant *Napoléon III* à cheval, placé, sous l'empire, sur la façade du Louvre en face du pont des Saints-Pères et enlevé au lendemain du 4 septembre 1870.

Le Louvre possède, dans la *salle de Rude,* deux œuvres de ce maître sculpteur : le *Tigre dévorant un caïman* et la *Panthère dévorant un lièvre.* Le guichet du pavillon de Flore est décoré de deux lions et le jardin des Tuileries possède deux magnifiques groupes d'animaux, dus au ciseau de ce grand artiste.

Barye, qui restera un des plus grands sculpteurs des temps modernes, mourut à Paris le 25 juin 1875 à l'âge de quatre-vingts ans, succombant à une maladie de cœur dont il était atteint depuis longtemps.

BARYE (Antoine-Louis)

SCULPTEUR

1795-1875



STATUE DE M. E. DECORCHEMONT

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Rez-de-chaussée (en retour).

JACQUEMONT (Victor)

VOYAGEUR. — NATURALISTE

Victor Jacquemont est né à Paris le 6 août 1801. Lorsqu'il eut achevé ses études, son père, membre du Tribunat (Assemblée législative créée en France par la Constitution de l'an VIII), aurait voulu qu'il embrassât la carrière de la médecine, mais le jeune homme se sentait attiré plus spécialement vers les sciences naturelles.

Jacquemont suivit le cours de chimie de Thénard.

Un accident, survenu au laboratoire, compromit sa santé et le força de vivre quelque temps à la campagne.

Le général La Fayette, ami de sa famille, le fit venir à son château de La Grange, et c'est là que Jacquemont composa les premiers éléments de son herbier qu'il augmenta par des excursions dans les montagnes de l'Auvergne, puis en Suisse et dans les Cévennes.

Il parcourut ensuite l'Amérique du Nord, et il était à Saint-Domingue, s'extasiant sur les beautés de la nature intertropicale, lorsque son frère obtint pour lui, du Muséum d'histoire naturelle, une mission scientifique dans l'Inde.

Jacquemont accourut en France à cette nouvelle pour y prendre des instructions et faire les préparatifs de son voyage.

Comme surcroît de précautions, il se rendit à Londres auprès des directeurs de la Compagnie des Indes, auxquels il fit part du but de sa mission.

Nommé membre de la Société asiatique anglaise et muni de nombreuses lettres de recommandation dont il usa utilement dans son voyage, il passa la Manche, fit ses adieux à sa famille et s'embarqua à Brest le 26 août 1828.

Jacquemont parcourut l'Himalaya, le Thibet, pénétra jusqu'à Lahore, où il fut accueilli par le roi; visita la province de Cachemire et le Pendjab ou pays des Sept-Rivières.

En herborisant dans les marécages empestés de l'île de Salsette, il fut atteint d'une maladie mortelle.

Jacquemont se réfugia à Delhi et de là à Bombay, où il succomba, le 7 décembre 1832, à l'affection du foie qu'il avait contractée sous ce climat meurtrier.

Malgré sa mort prématurée, Jacquemont a laissé deux ouvrages qui suffisent à illustrer sa mémoire : le *Journal complet de son voyage, avec descriptions zoologiques et botaniques*, imprimé par Firmin-Didot, et sa *Correspondance*, éditée par sa famille.

Les précieuses collections que Jacquemont avait formées dans ses voyages sont déposées, en grande partie, au Muséum du Jardin des Plantes.

Quelques-unes, qui ont rapport aux plantes et aux industries textiles, se trouvent aux Arts-et-Métiers.

JACQUEMONT (Victor)

VOYAGEUR. — NATURALISTE

1801-1832



STATUE DE M. Ernest DAMÉ

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Rez-de-chaussée.

REGNAULT (ALEXANDRE-GEORGES-HENRI)

PEINTRE

Henri Regnault naquit à Paris le 30 octobre 1843. Il était fils de Henri-Victor Regnault, le savant chimiste qui fut administrateur de la manufacture de Sèvres.

Il fit ses études au lycée Napoléon et obtint de nombreux succès dans ses classes et aux concours généraux. Il y manifesta, dès cette époque, une grande aptitude pour le dessin.

Au sortir du collège, il entra à l'École des beaux-arts où il eut pour maître Cabanel. Tout en suivant les cours de cette Ecole, Regnault étudiait avec ardeur et exécutait un grand nombre d'études peintes et de dessins d'après les tigres et les lions du Jardin des Plantes.

En 1866, il obtint le grand prix de Rome et partit en Italie. Il visita Florence, puis se rendit à Rome, d'où, quelques jours après son arrivée, il envoya à un de ses amis une lettre enthousiaste dans laquelle il exprime ainsi son admiration pour Michel-Ange :

« Pour moi, Michel-Ange est un dieu auquel on n'ose pas toucher; on craindrait qu'il n'en sortît du feu. Je suis broyé. Ce géant m'a laissé à moitié mort : c'est un coup de foudre que son plafond [1]. »

Malgré son admiration pour le grand maître italien, Regnault ne se laissa pas aller à l'imiter. Pendant les deux années qu'il passa à Rome, le jeune peintre exécuta de nombreuses études et composa son *Automédon domptant les chevaux d'Achille*, qui parut à l'exposition de l'École des beaux-arts. Ce tableau fut le point de départ de sa réputation d'artiste que devait définitivement consacrer le *Portrait du général Prim*, toile remarquable qu'il avait exécutée pendant un voyage en Espagne et qui valut au jeune maître une médaille au Salon de 1869. Ce tableau figure aujourd'hui au Louvre, dans la grande salle française. Apres un nouveau voyage en Espagne il exposa, en 1870, une *Salomé* qui obtint un succès éclatant. Henri Regnault s'apprêtait à visiter l'Égypte lorsque la guerre éclata en 1870.

Bien qu'exempt du service comme pensionnaire de Rome, il se fit incorporer dans un régiment de marche, et le 19 janvier il prit part au combat de Buzenval.

Le signal de la retraite venait d'être donné et les troupes se repliaient lentement, attristées de voir s'interrompre brusquement leurs courageux efforts; Regnault, voulant brûler ses dernières cartouches avant de quitter le champ de bataille, s'avança vers le mur du parc derrière lequel les ennemis, revenus de leur panique, avaient repris les positions qu'ils avaient abandonnées au début de l'affaire. Un coup de feu, parti d'une meurtrière pratiquée dans ce mur, frappa Regnault mortellement, enlevant ainsi à l'art un grand peintre et à la France un de ses plus glorieux enfants.

Henri Regnault fut un coloriste original et vigoureux : les œuvres qu'il a produites, et parmi lesquelles on doit faire mention non seulement du *Général Prim* et de la *Salomé* cités plus haut, mais encore d'une série de toiles superbes, telles que *Judith* et *Holopherne*, le *Bourreau de Tanger*, etc., attestent ce que son génie de peintre pouvait encore produire.

A la suite d'une souscription ouverte en 1872, un monument à la mémoire de ce jeune maître, qui mourut en héros, a été élevé dans la cour du Mûrier, à l'École des beaux-arts.

1. Le plafond de la chapelle Sixtine, au Vatican.

REGNAULT (Alexandre-Georges-Henri)

PEINTRE

1843-1871



STATUE DE M. J.-C. CHAPLAIN

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Rez-de-chaussée.

SCRIBE (Augustin-Eugène)

AUTEUR DRAMATIQUE

Eugène Scribe naquit à Paris le 24 décembre 1791. Son père était marchand drapier, rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Chat Noir*.

Après avoir fait de brillantes études au collège Sainte-Barbe et au lycée Napoléon, Eugène Scribe fut destiné par sa famille à la carrière du barreau; mais, devenu libre à dix-neuf ans par la mort de ses parents et jouissant de quelque aisance, il quitta le droit et se livra tout entier au théâtre.

Toutes les pièces qu'il donna de 1810 à 1815, la plupart sous l'anonyme, ne réussirent pas; mais, de 1816 à 1836, il fit représenter sur les scènes des *Variétés*, du *Vaudeville* et surtout du *Gymnase*, un nombre prodigieux de pièces qui furent presque autant de succès. Pendant cette période, il ne se passa pas de mois et, dans certaines saisons, de jours qui ne fussent signalés par quelques-unes de ces faciles et heureuses créations qui, applaudies à Paris, faisaient aussitôt le tour de l'Europe.

Parmi ces pièces, dont plusieurs furent écrites en collaboration, il faut spécialement citer : *le Solliciteur, l'Ours et le Pacha, le Secrétaire et le Cuisinier, Une visite à Bedlam, Michel et Christine, le Mariage de raison, la Demoiselle à marier, l'Héritière, la Quarantaine,* etc. Abordant un genre plus élevé, Scribe donna au Théâtre-Français : *Valérie, Bertrand et Raton, la Camaraderie, Une chaîne, le Verre d'eau, Adrienne Lecouvreur, Bataille de Dames,* etc.

Il est enfin un genre, où, pendant près de quarante ans, le célèbre vaudevilliste n'eut pas de rival, c'est le libretto d'opéra. Il desservit toutes les scènes lyriques à la fois et eut sa part dans tous les grands succès mélodiques des Boïeldieu, des Auber, des Meyerbeer, des Halévy, des Verdi, etc.

L'Opéra lui doit : *la Muette de Portici, le Philtre, le Comte Ory, Robert le Diable, la Juive, les Huguenots, le Prophète, l'Africaine,* etc. Il donna à l'Opéra-Comique : *la Dame Blanche, Fra Diavolo, le Domino noir, l'Ambassadrice, le Chalet, l'Étoile du Nord,* etc.

Doué d'une imagination inépuisable, infatigable au travail, Scribe a produit plus de trois cent cinquante pièces dans lesquelles on remarque, sinon un style d'une pureté parfaite, du moins une remarquable entente de la scène, l'art de nouer une intrigue et le talent de captiver les spectateurs.

« La France, a dit M. Legouvé, compte certainement des génies, des gloires plus éclatantes; mais nulle part, pas plus en France qu'à l'étranger, pas plus autrefois qu'aujourd'hui, vous ne retrouverez l'équivalent de cette organisation phénoménale, de cette prodigieuse puissance dramatique qui s'appelait Eugène Scribe. »

Scribe s'est aussi essayé dans le roman, mais sans y trouver un succès égal à celui de ses productions dramatiques, qui lui valurent une grande popularité et une énorme fortune dont il était justement fier. Nommé membre de l'Académie et commandeur de la Légion d'honneur, il prit pour armoirie une plume avec cette devise : *Inde fortuna et libertas*. Sur la porte du château qu'il acheta avec le produit de ses pièces de théâtre, il avait fait graver ce distique :

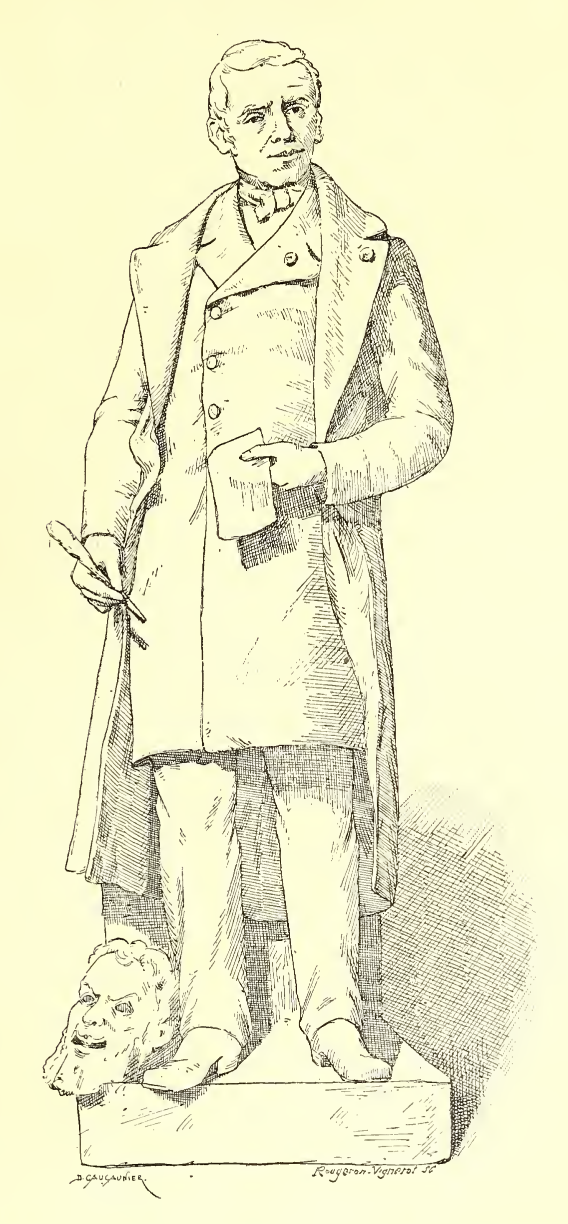
Le théâtre a payé cet asile champêtre,
Vous qui passez, merci ! je vous le dois peut-être.

La mort le surprit en pleine activité de travail le 20 février 1861.

SCRIBE (Augustin-Eugène)

AUTEUR DRAMATIQUE

1791-1861



STATUE DE M. A. MARQUET DE VASSELOT

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Premier étage (en retour).

Théodore ROUSSEAU

PEINTRE. — PAYSAGISTE

Théodore Rousseau naquit à Paris le 15 juillet 1812.

Il apprit, presque sans maître, la peinture, et s'adonna exclusivement au paysage.

Malgré le succès, au Salon de 1834, de la *Lisière d'un bois coupé*, qui valut à son auteur une médaille de 3e classe, Rousseau, dont les œuvres offraient une sincérité que le public, habitué aux paysages mythologiques, ne savait pas encore apprécier, vit, pendant plusieurs années, refuser systématiquement ses tableaux par le jury de peinture.

Malgré ce parti pris, Rousseau, dont le caractère était énergique et fier, ne se découragea pas et continua à étudier la nature dans les environs de Paris, confiant dans l'œuvre qu'il avait entreprise.

« Il rendait ce qu'il voyait, dit Théophile Gautier, avec son attitude, son dessin, sa couleur, ses rapports de ton, naïvement, sincèrement, amoureusement, ne se doutant pas que c'était là une audace presque insensée et qu'il allait passer pour barbare, chimérique et fou.

« Il allait surprendre la nature en déshabillé, quand elle croit que personne ne la regarde; il l'épiait à sa sieste de midi et surtout au crépuscule, au moment où elle va s'endormir. Il ne la quittait même pas la nuit et la cherchait aux heures mystérieuses à travers la demi-transparence des ténèbres.

« De ces études d'une conscience si scrupuleuse, d'une observation si profonde, il faisait des tableaux pleins de hardiesse, de fougue et d'originalité, ajoutant, comme tout grand artiste, son âme à la nature. »

Critiqué à outrance par les uns, exalté par les autres, Théodore Rousseau fut bientôt un des paysagistes les plus connus et il était déjà célèbre quand le jury lui ouvrit toutes grandes, en 1849, les portes du Salon.

Depuis cette époque jusqu'en 1867, ce grand peintre, qui devait être le chef de l'école réaliste dans le paysage, fit des envois à chaque Salon, et obtint successivement une médaille de 1re classe et la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1855, en 1867 la rosette d'officier de cet ordre et la médaille d'honneur.

Théodore Rousseau passa les dernières années de sa vie à Barbison, à deux pas de la forêt de Fontainebleau qu'il chérissait, et dont il a, pour ainsi dire, écrit l'histoire avec son pinceau.

C'est là qu'il mourut le 22 décembre 1867, emporté par une paralysie du cerveau.

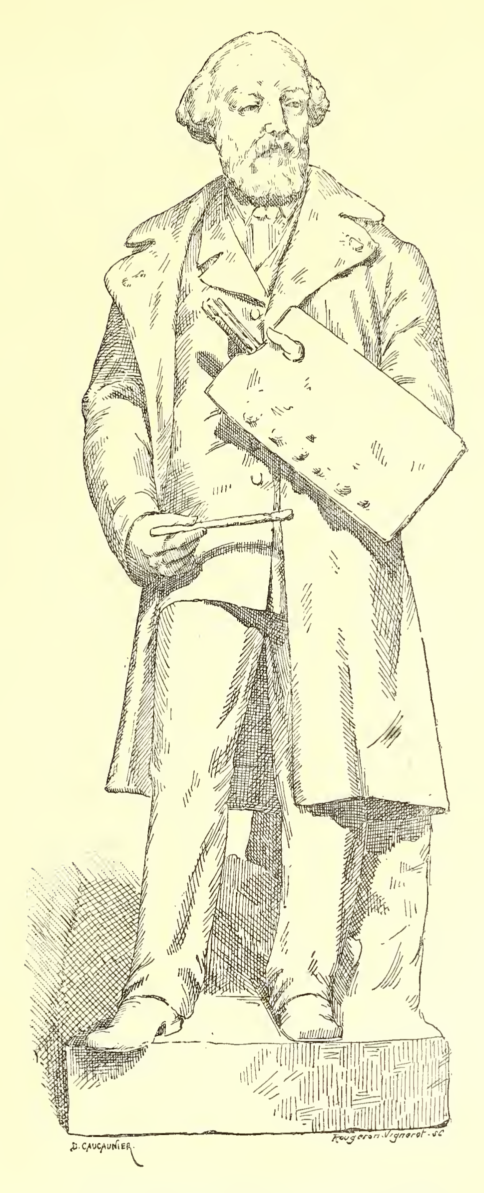
Plusieurs chefs-d'œuvre de ce remarquable artiste, dont on a pu dire qu'il fut le Delacroix du paysage, figurent au Louvre: *le Vieux dormoir au Bas-Bréau, Effet d'orage, le Marais dans les Landes, la Sortie de forêt* et une merveilleuse *Étude de bouleau*, etc.

En dehors de ceux dont il est parlé plus haut, on doit encore citer parmi les tableaux les plus estimés de ce maître : *les Côtes de Granville* (1833), *la Fête de Barbison* (1839), *Après la pluie* (1862), *Groupe de chênes* (1855), *l'Allée des Châtaigniers, les Gorges d'Apremont,* etc.

Théodore ROUSSEAU

PEINTRE. — PAYSAGISTE

1812-1867



STATUE DE M. A. GAUDEZ

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Premier étage.

HALÉVY (Jacques-François-Fromental-Élie)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

François-Fromental Halévy est né à Paris le 27 mai 1799. Il appartenait à une famille israélite dont le nom était Lévy.

Admis, à l'âge de dix ans, au Conservatoire de musique, où il reçut les leçons de Berton et de Cherubini, Halévy y remporta le premier prix de composition et partit pour Rome comme pensionnaire du gouvernement.

De retour à Paris en 1822, il aborda le théâtre avec une série d'opéras et d'opéras-comiques qui n'obtinrent que des demi-succès; mais, le 23 février 1835, l'apparition de *la Juive* à l'Académie nationale de musique éleva, d'un seul bond, Halévy aux côtés de Rossini et de Meyerbeer.

Ce chef-d'œuvre, accueilli avec enthousiasme, fut suivi de nombreux ouvrages lyriques remarquables : *la Reine de Chypre* (1841), *Charles VI* (1843), *la Magicienne* (1858) à l'Opéra; *l'Eclair* (1835), *les Mousquetaires de la reine* (1846), *le Val d'Andorre* (1848) à l'Opéra-Comique; *Jaguarita* (1855) au Théâtre-Lyrique, etc.

On y trouve, tour à tour, le style le plus élevé, de puissants effets dramatiques, une mélodie gracieuse, une composition originale et une instrumentation riche et savante.

Halévy devint professeur au Conservatoire en 1827, membre de l'Académie des beaux-arts en 1836, et secrétaire perpétuel de cette Compagnie en 1854. Il a laissé quelques écrits, notamment ses *Souvenirs et Portraits* et ses *Etudes sur les beaux-arts* qui lui ont acquis dans la littérature un nom justement honoré.

Sainte-Beuve a présenté ainsi les traits saillants de la vie artistique d'Halévy : « Une grande et belle victoire (*la Juive*), beaucoup de combats heureux, s'il en eut de contestés, nombre d'affaires distinguées semées d'actions et de parties brillantes : voilà pour la carrière. Placé aux confins de l'Ecole française, un des représentants de cette école, non plus chez elle et dans les douceurs du chez-soi, dans les grâces légères de l'insouciance et du loisir, mais en marche comme en voie de conquête, lorsque, chargée déjà de butin étranger, elle a un pied par delà le Rhin, il fait la chaîne d'Auber à Meyerbeer; d'un genre un peu mixte sans doute, mais non pas hybride; élevé, savant, harmonique, très soigneux de bien écrire, musicalement parlant, sachant plaire toutefois, ne négligeant pas la grâce, cherchant et trouvant agréablement ce qu'Auber trouve sans le chercher, main enclin surtout et habile à exprimer dramatiquement la tendresse et la passion. »

Halévy était un beau talent servi par un habile esprit. Sa conversation était semée de mots agréables.

Un jour, après une séance des cinq Académies où avaient été faites plusieurs lectures, le poète Lebrun, qui présidait et qui en avait ouvert la série par un excellent discours, félicita Halévy quand son tour fut venu.

« Quel joli *morceau* vous nous avez fait entendre! lui dit Lebrun.
— Oui, répliqua le spirituel compositeur, mais aussi quelle *ouverture!* »

Halévy est mort à Nice le 17 mars 1862.

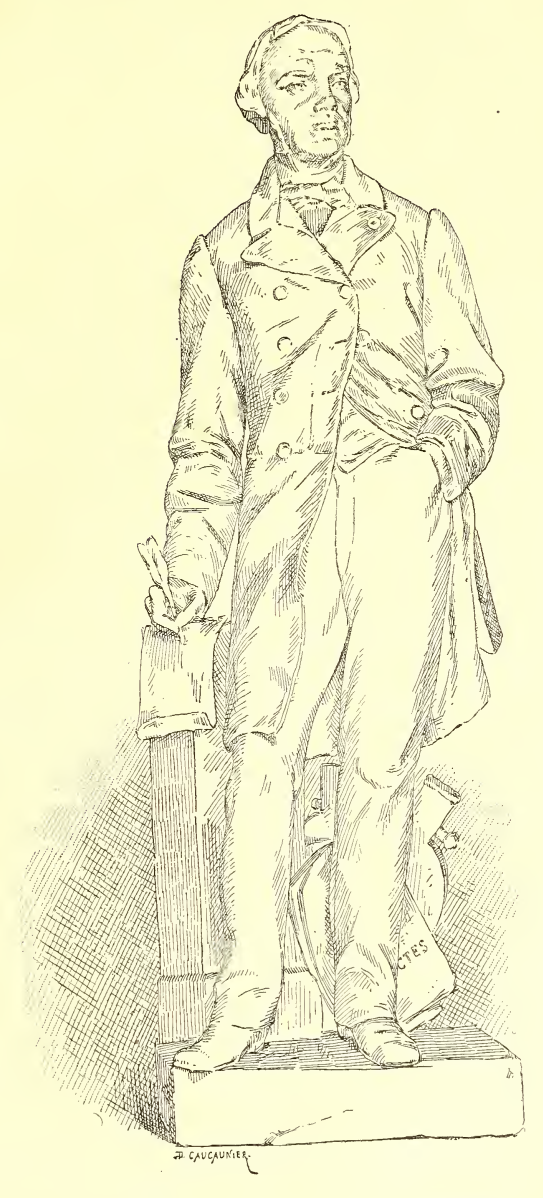
Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Son frère, Léon Halévy, fut un littérateur distingué, dont le fils, M. Ludovic Halévy, est le spirituel auteur dramatique aujourd'hui membre de l'Académie française.

HALÉVY (Jacques-François-Fromental-Élie)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

1799-1862



STATUE DE M. J.-C. SANSON

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Premier étage.

CASSINI DE THURY (César-François)

ASTRONOME. — AUTEUR DE LA CARTE DE FRANCE

César-François Cassini, qui ajouta plus tard à son nom patronymique celui d'une terre qu'il possédait à Thury, près de Senlis, naquit à Paris le 17 juin 1714.

Il appartient à une famille de savants astronomes dont l'Italie fut le berceau.

Son grand-père, Jean-Dominique Cassini, qui était né à Perinaldo, dans le comté de Nice, s'étant signalé par des découvertes astronomiques merveilleuses et de remarquables travaux géodésiques, fut appelé en France par Colbert, en 1669. Le roi, dit Fontenelle, le reçut « comme un homme rare. »

Jean-Dominique Cassini se fit alors naturaliser Français et, s'étant marié, « devint Français pour toujours ».

Son fils, Jacques Cassini, également astronome distingué, fut le père de César-François auquel nous consacrons la présente notice.

Celui-ci puisa, dans sa famille, les éléments de la science dans laquelle il ne devait pas tarder à s'illustrer à son tour : à vingt-deux ans, il fut membre de l'Académie des sciences, puis devint plus tard directeur de l'Observatoire.

Le recueil de l'Académie contient de lui de nombreux mémoires sur l'astronomie et sur la géodésie.

Ses principaux ouvrages sont : *Méridienne de l'Observatoire de Paris* (1744), *Description géographique de la Terre* (1775), *Description géographique de la France* (1784), *Additions aux tables astronomiques de Cassini* (1756), etc.

Mais son plus beau titre à l'admiration de la postérité est la création de la *Carte de France,* travail immense dont l'exécution n'a pas demandé moins de quarante-cinq ans et qui a changé la face de notre géographie.

« On avait, dit Condorcet, formé le projet de faire une description géométrique de la France. Le jeune Cassini conçut le plan plus étendu de ne pas borner cette description à la détermination des points des grands triangles qui devaient embrasser la surface du royaume, mais de lever le plan topographique de la France entière; de déterminer par ce moyen la distance de tous les lieux à la méridienne de Paris et à la perpendiculaire de cette méridienne. Jamais on n'avait formé, en géographie, une entreprise plus vaste et d'une utilité plus générale.»

Le gouvernement ayant cessé de donner les fonds nécessaires à la réalisation de cette œuvre grandiose, Cassini créa une société « qui se chargerait des avances et qui, devenue propriétaire de l'entreprise, retirerait ses fonds sur la vente des cartes ».

Cet important ouvrage se continua sous cette nouvelle forme avec plus de rapidité et de méthode.

Bientôt, le gouvernement accorda quelques subventions, plusieurs provinces contribuèrent à la dépense, et Cassini eut la satisfaction de voir achever un travail si étendu et d'en devoir à lui-même tout le succès.

Il mourut cependant le 4 septembre 1784 sans avoir pu en terminer la publication, qui fut continuée par Jacques-Dominique Cassini son fils, lequel, le 13 octobre 1789, en fit hommage à l'Assemblée nationale.

CASSINI de THURY (César-François)

ASTRONOME. — AUTEUR DE LA CARTE DE FRANCE

1714-1784



STATUE DE M.-H. DUBOIS

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Deuxième étage (en retour).

LEKAIN (Henri-Louis, Cain dit)

TRAGÉDIEN

Lekain naquit à Paris le 31 mars 1728. Il était fils d'un orfèvre de Paris qui lui apprit son état, tout en lui faisant suivre les cours du collège Mazarin. C'est là que se manifesta en lui le goût du théâtre.

A la fin de l'année classique, les élèves de ce collège avaient coutume de donner une représentation dramatique à laquelle étaient conviés leurs parents et quelques rares invités. Les préparatifs de ce spectacle entraînant, pour ceux qui y figuraient, des dépenses dont Lekain n'était pas en position de pouvoir prendre sa part, il dut se borner à accepter l'emploi de souffleur, dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence.

On dit même qu'en faisant répéter ses camarades il leur donna d'excellents conseils, et qu'il apprit — telle était sa mémoire — des pièces tout entières pour les avoir ainsi entendu souvent répéter. Rentré dans l'atelier de son père, il déclamait souvent quelques tirades de tragédie, et les applaudissements des ouvriers qui se plaisaient à l'entendre, l'encouragèrent à s'essayer dans quelques sociétés dramatiques d'amateurs où Voltaire le vit jouer, et fut si charmé qu'il l'invita à venir le voir.

Lekain se rendit avec empressement chez le célèbre écrivain qui lui fit déclamer quelques scènes, puis s'informa de la famille et des projets du jeune homme. Lorsque celui-ci lui eut dit qu'il voulait se faire comédien, Voltaire chercha à le détourner de cette détermination. Il fit plus, il lui offrit, sans terme de remboursement, une somme de 10,000 francs, pour l'aider à se faire une situation dans la maison de son père.

Mais Lekain lui ayant déclaré qu'il ne pouvait résister à sa vocation, Voltaire le prit chez lui et fit bâtir au-dessus de ses appartements un petit théâtre, où il lui fit jouer, devant un public d'élite, des pièces dans lesquelles les deux nièces du poète et le poète lui-même remplissaient quelquefois des rôles.

Après six mois de ces utiles études, son généreux protecteur lui obtint une lettre de début à la Comédie-Française, au mois de septembre 1750. Admis enfin comme pensionnaire, le 24 février 1752, après une longue série de débuts entravés par des rivaux jaloux de ses succès, Lekain s'imposa par son talent, marcha de succès en succès, et vit sa réputation se répandre dans toute l'Europe. Les rôles qu'il affectionnait étaient ceux d'*Oreste*, de *Néron*, de *Gengis-khan* et de *Mahomet*.

Lekain était d'une taille courte et un peu pesante; il avait une figure commune et la voix voilée, mais, par l'art et l'étude, il corrigea ou fit oublier ces défauts de la nature; sa démarche devint imposante et grave, ses traits et sa voix purent exprimer toutes les passions. Animé d'une sensibilité profonde, il s'identifiait avec ses personnages. Lekain contribua enfin, pour une large part, à la réforme importante des costumes au théâtre : jusqu'à lui, on représentait les personnages antiques avec les habits du jour. Toutefois, cette réforme ne fut complètement opérée que par Talma.

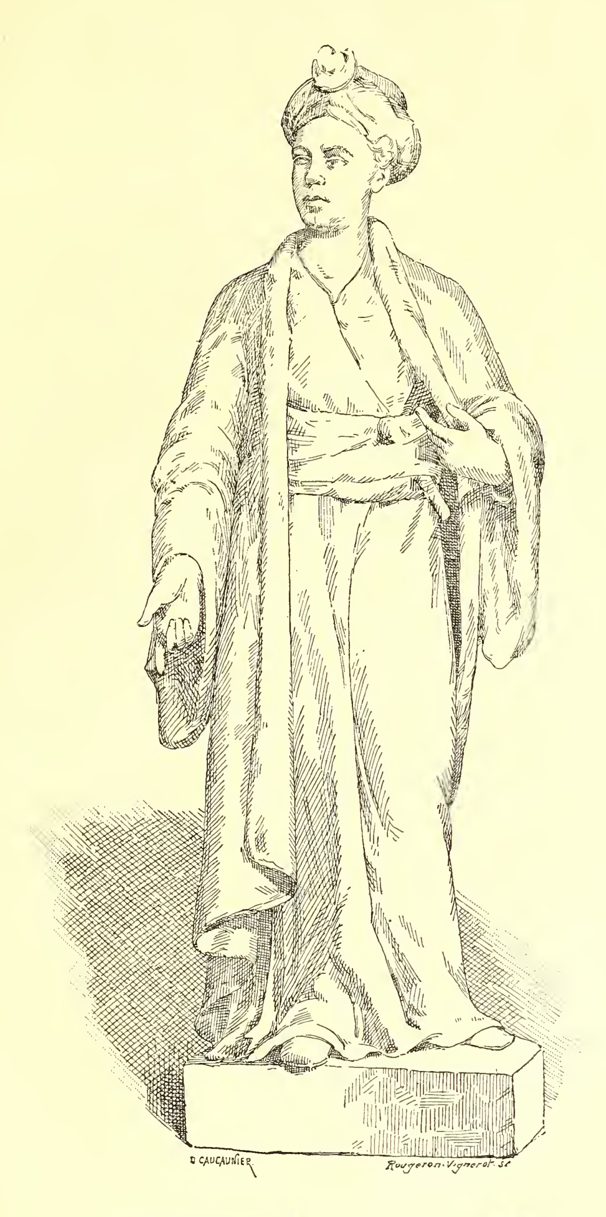
Le 24 janvier 1778, Lekain, qui était arrivé malade à la Comédie-Française à l'heure du spectacle, voulut jouer malgré la fièvre dont il souffrait. Il se montra aussi remarquable qu'à son ordinaire et fut très chaleureusement applaudi par le public, auquel il avait réussi à cacher ses souffrances. Rentré chez lui, le grand artiste s'alita.

Il expira quelques jours après, le 8 février 1778, à l'âge de quarante-neuf ans.

LEKAIN (Henri-Louis, Cain dit)

TRAGÉDIEN

1728-1778



STATUE DE M. L.-A DELHOMME

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Second étage

PICARD (Louis-Benoit)

AUTEUR COMIQUE

Louis-Benoît Picard est né à Paris le 29 juillet 1769. Fils d'un procureur au Parlement de Paris, il semblait destiné au barreau, mais doué d'un rare esprit d'observation et d'un véritable talent mimique, il se voua au théâtre.

A peine âgé de dix-huit ans, il débuta, comme acteur, sur la scène du petit théâtre Mareux, rue Saint-Antoine (1787).

En même temps qu'il s'essayait comme comédien, Picard abordait la littérature et écrivait ses premiers romans. Deux ans après il faisait représenter le *Badinage dangereux*, au théâtre de Monsieur.

C'était, si on l'en croit, sa douzième pièce composée; il en avait déjà eu onze refusées par différents directeurs de théâtre, et il s'offrait d'ordinaire, comme fiche de consolation, aux jeunes auteurs lorsqu'il fut directeur à son tour.

Malgré les succès qu'il remporta, comme auteur dramatique, sur plusieurs scènes parisiennes, avec le *Masque*, *Encore des Ménechmes*, le *Passé*, *le Présent et l'Avenir*, Picard n'en continua pas moins de suivre sa carrière comme acteur.

Il était entré à Feydeau peu après ses débuts au théâtre Mareux; il quitta cette scène et obtint un engagement au théâtre Louvois.

Ce ne fut qu'après le succès des *Visitandines*, opéra-comique en deux actes dont il avait écrit le livret, que Picard entra à la Comédie française où il tint, avec un grand succès, l'emploi des comiques et des valets (1792).

Aux titres d'auteur et d'acteur, Picard joignit, enfin, celui de directeur. Il administra d'abord le théâtre Louvois. Peu après il fut appelé à la direction de l'Opéra, qu'il quitta pour reprendre celle de l'Odéon, auquel il donna une très grande vogue (8116-1821).

L'incendie de ce théâtre l'obligea de chercher, avec sa troupe, un refuge à la salle Favart. Ce fut alors qu'il fit la cession de son privilège et abdiqua, pour ne plus les reprendre, les fonctions de directeur.

Dès 1807, Picard avait quitté la profession de comédien; il fut reçu, la même année, à l'Académie française.

Il composa plus de quatre-vingts pièces, comédies, vaudevilles, opéras-comiques qui n'ont pas toutes un mérite égal, mais dans lesquelles on trouve toujours, avec une gaieté franche et naturelle, une entente parfaite de la scène, un dialogue vif, animé et pétillant d'esprit.

Il excelle dans la comédie de mœurs, dans la peinture des ridicules bourgeois.

Parmi ses meilleures pièces, en dehors de celles déjà citées plus haut, on doit compter : le *Collatéral*, la *Petite ville*, les *Capitulations de conscience*, les *Ricochets*, les *Deux Philibert*, etc.

Il a, en outre, écrit quelques romans qui n'ont en rien ajouté à sa réputation.

Picard mourut le 31 décembre 1828.

PICARD (Louis-Benoit)

AUTEUR COMIQUE

1769-1828



STATUE DE M. Félix MARTIN

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon sud. — Second étage.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel)

PEINTRE

Alexandre-Gabriel Decamps, ainsi qu'il le dit lui-même dans la spirituelle autobiographie qu'il a donnée de lui, naquit « le troisième jour du troisième mois de la troisième année de ce siècle » (3 mars 1803).

Il passa les premières années de sa jeunesse dans un bourg de Picardie, et quand, de retour à Paris, il fut mis en pension et « livré à l'inexorable latin », les bois et les herbages de Picardie se présentèrent à sa mémoire avec un charme tel que parfois « les larmes lui en venaient aux yeux ».

Peu à peu le goût du « barbouillage » s'empara de lui et ne le quitta plus depuis.

Après avoir fait ses premières études, dans l'art qu'il devait illustrer, chez un peintre père d'un de ses camarades de pension, il entra dans l'atelier d'Abel de Pujol et se distingua de bonne heure par l'originalité de ses productions.

Dès l'âge de dix-neuf ans, Decamps trouvait à vendre avantageusement ses premiers essais dans la peinture, et exécutait des dessins lithographiques pour diverses publications.

En 1828, il fit en Orient un voyage, traduit plus tard en charmants tableaux.

On cite, entre autres : *Souvenir de la Turquie d'Asie, Café turc, Grand bazar turc, Halte de cavaliers arabes, le Tigre et l'Éléphant, la Sortie de l'École turque, le Boucher turc, les Anes d'Orient, une Rue du Caire,* et enfin *la Ronde du Cadji-bey de Smyrne* qui obtint un éclatant succès au Salon de 1831.

Comme sujets européens, il a donné *le Singe peintre* (ou *Intérieur d'atelier*), *les Singes experts, une Halte d'animaux savants, l'Hôpital de galeux,* compositions originales où une pointe de raillerie ajoute à l'attrait d'une observation naïve ; *la Chasse au marais, les Chasseurs au miroir, la Cour de ferme, le Retour du berger, le Chenil, les Joueurs de boules,* et *les Chevaux de halage,* seul tableau du maître figurant au Louvre.

Dans le genre historique, on a de lui : *Moïse sauvé des eaux, la Pêche miraculeuse, Joseph vendu par ses frères, Rebecca à la fontaine,* et surtout *la Défaite des Cimbres,* qui sont encore des inspirations de l'Orient.

Enfin, Decamps excella dans l'aquarelle et même dans la caricature, où il se fit une place à côté de Grandville et de Charlet.

On a également de lui de nombreux dessins, entre autres neuf compositions représentant *la Vie de Samson,* et des illustrations spirituelles des fables de La Fontaine.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 27 juin 1839, Decamps fut promu au grade d'officier le 2 mai 1851.

Les compositions de ce maître se distinguent par l'énergie du coloris, les heureux effets de lumière et l'expression juste des personnages, « hommes ou animaux » qu'elles représentent.

Vers 1855, Decamps s'était fixé à Fontainebleau ; c'est là qu'il trouva la mort le 22 août 1860, en suivant une chasse impériale.

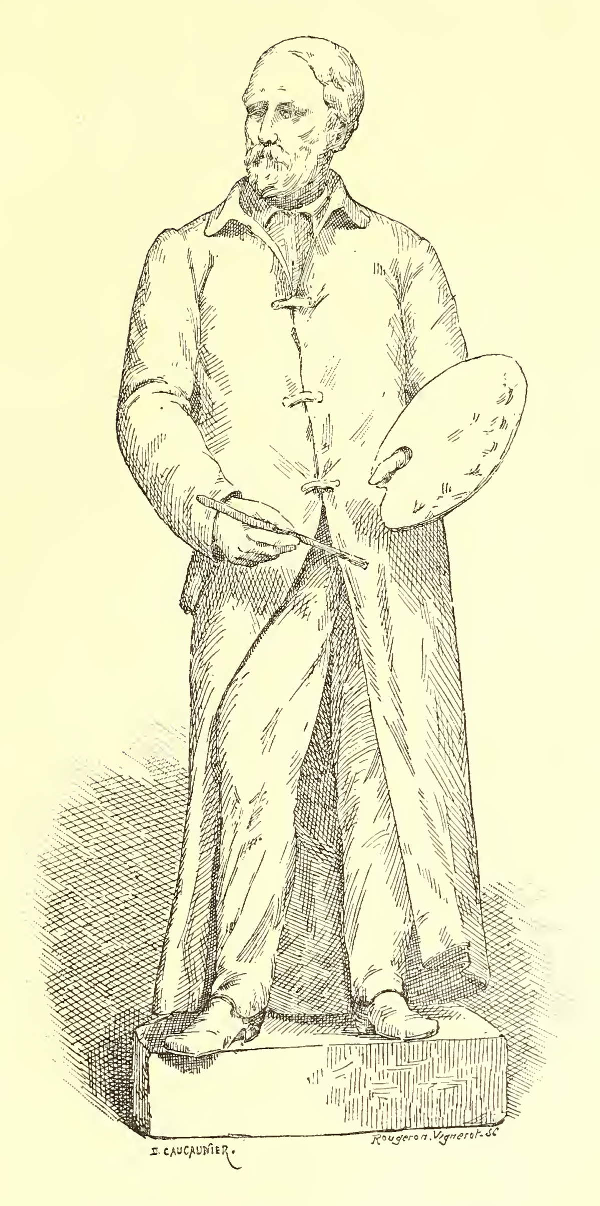
Le cheval qu'il montait, s'étant emporté, se lança dans un sentier couvert ; une grosse branche horizontale atteignit violemment le cavalier à l'estomac et le renversa.

Trois heures après, l'illustre artiste expirait au milieu d'atroces souffrances.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel)

PEINTRE

1803-1860



STATUE DE M. Alfred LENOIR

FAÇADE SUR LA PLACE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Rez-de-chaussée.

VILLEMAIN (Abel-François)

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Abel-François Villemain est né à Paris le 11 juin 1790.

Après avoir montré, comme élève au lycée Louis-le-Grand, une supériorité précoce, il fut remarqué par Fontanes qui le nomma, à l'âge de vingt ans (1810), professeur de rhétorique au lycée Charlemagne et bientôt maître des conférences de littérature française à l'École normale.

Villemain débuta dans les lettres par un *Éloge de Montaigne* (1812) et un *Éloge de Montesquieu* (1816), qui furent couronnés par l'Académie française. Ces débuts, qui étonnèrent les juges et ravirent le public, firent accueillir le jeune professeur dans la société littéraire du temps où il brilla, tout aussitôt, par son talent de causeur.

Un instant suppléant de Guizot dans la chaire d'histoire moderne, il fut, dès 1816, appelé par Royer-Collard à la chaire d'éloquence française, où, pendant près de dix années, il se fit remarquer par la nouveauté de ses aperçus, la finesse de sa critique, l'élégance exquise et l'heureuse vivacité de sa parole.

Villemain publia, en 1819, une *Histoire de Cromwell;* en 1822, une traduction de la *République* de Cicéron, et en 1825, *Lascaris* et un *Essai sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane,* ouvrages qui avaient pour but d'aider au mouvement d'opinion qui s'opérait en faveur de la Grèce opprimée par les Turcs. Dès 1821, il avait été élu membre de l'Académie française en remplacement de son protecteur Fontanes; il avait trente et un ans.

Il devait devenir secrétaire perpétuel de cette Compagnie en 1832, à peu près à l'époque où il entrait à la Chambre des pairs. Il avait été conduit, en effet, à la politique par l'éclat de ses succès littéraires.

Député d'Évreux au commencement de 1830, Villemain siégea parmi les membres de l'opposition, concourut à la Révolution de Juillet, puis obtint sa large part d'honneurs et de pouvoir.

Membre et vice-président du Conseil de l'instruction publique, pair de France, deux fois ministre, grand officier de la Légion d'honneur, il n'eut, au milieu de nos révolutions, qu'un rôle politique inférieur à sa grande situation académique et littéraire.

Après la Révolution de 1848, il abandonna la politique et se consacra désormais, exclusivement aux lettres. Dans ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française, il déploya une grande activité et un dévouement sans égal.

Villemain a publié de nombreuses études de critique et d'histoire qui se distinguent par une vaste érudition et une grande pureté de style; mais son œuvre capitale est son *Cours de littérature au XVIIIe siècle* et son *Cours de littérature au moyen âge,* reproduction des remarquables leçons qu'il avait faites à la Faculté des lettres, de 1827 à 1830.

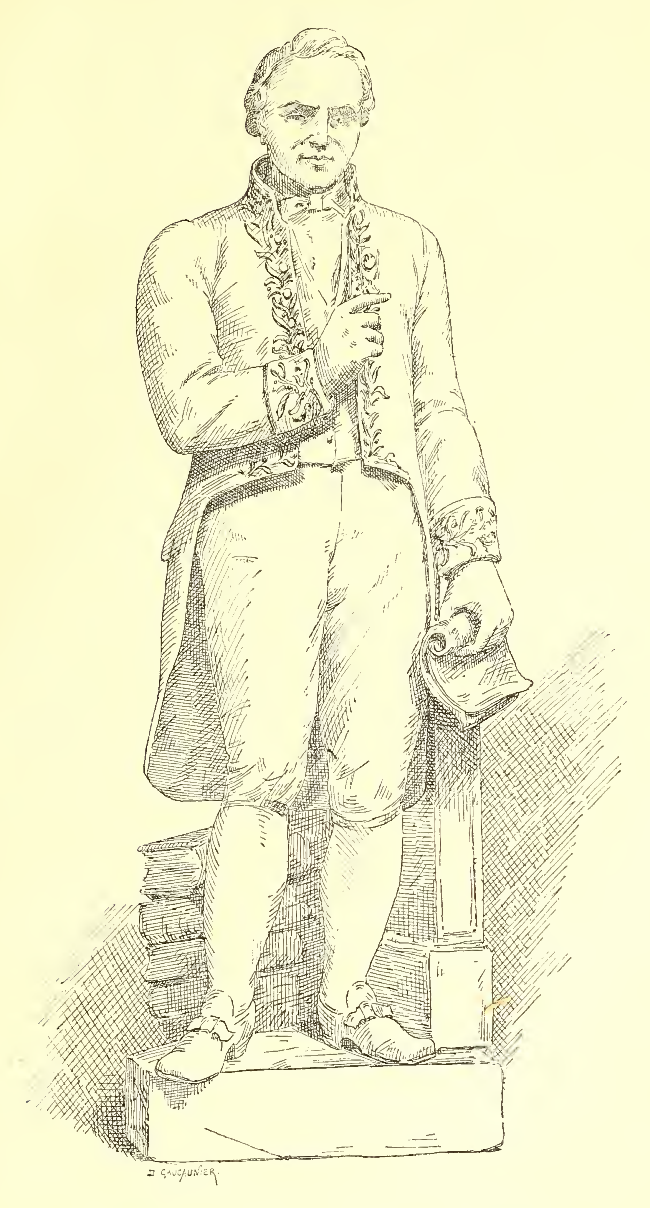
« Les écrits de Villemain, dit Demogeot, présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison parée des ornements les plus délicats du style; cependant, on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons, sans avoir eu le plaisir de les entendre, risquent de n'admirer que la moitié de ce beau talent. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence. »

Villemain mourut à Paris le 8 mai 1870, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

VILLEMAIN (Abel-François)

CRITIQUE LITTÉRAIRE

1790-1870



STATUE DE M. A.-V. LEQUIEN

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Rez-de-chaussée.

COCHIN (CHARLES-NICOLAS)

DESSINATEUR ET GRAVEUR

Charles-Nicolas Cochin naquit à Paris le 22 février 1715. D'abord élève de son père, il signa déjà, à l'âge de treize ans, quelques œuvres au burin et, à quinze ans, sa première eau-forte.

Le genre du burin lui paraissant alors trop lent à exécuter au gré de son génie et de sa vivacité naturelle, il se livra presque entièrement à la gravure à l'eau-forte.

A vingt ans, il produisit, en ce genre, un chef-d'œuvre représentant les *illuminations et le feu d'artifice des jardins de Meudon pour la fête du Dauphin,* que sa pointe rendit à merveille.

Les dons particuliers que Cochin manifesta ainsi pour la représentation des fêtes et cérémonies officielles le firent nommer dessinateur et graveur des *Menus-Plaisirs* et du cabinet du roi, distinction qu'il justifia par une série de compositions remarquables, parmi lesquelles brillent les trois magnifiques pièces rappelant les fêtes données pour le premier mariage du grand Dauphin, dont les dessins sont au musée du Louvre.

Chargé, en 1749, d'une mission artistique en Italie, Cochin tira pour lui-même un grand profit de ce voyage.

De retour en France, après deux ans d'absence, l'Académie de peinture le reçut dans son sein.

La mort du peintre Coypel ayant laissé vacante la place de garde des dessins du cabinet du roi, Cochin lui succéda, et obtint un logement au Louvre.

Comblé des faveurs de la cour, Cochin n'employa son crédit que pour les progrès des arts, et pour rendre service aux artistes.

Ses confrères trouvèrent toujours en lui un ami prêt à les obliger.

L'œuvre de cet artiste se compose d'environ quinze cents pièces gravées par lui, ou d'après ses dessins.

On y remarque le *Frontispice de l'Encyclopédie,* les *seize grandes batailles de la Chine,* les *seize ports de France,* d'après Vernet, une multitude de charmantes vignettes pour les éditions de Boileau, de l'Arioste, du Tasse, etc., et une suite considérable de portraits de ses contemporains célèbres.

Cochin a aussi composé de bons écrits sur les arts, notamment une *dissertation sur l'effet de la lumière et des ombres* et des *observations sur les antiquités d'Herculanum,* encore recherchées à cause des jolis sujets qui s'y trouvent gravés.

Les dîners artistiques de M[me] Geoffrin, auxquels il était admis, lui fournissaient de fréquentes occasions de faire briller le talent avec lequel il parlait de la peinture et de la gravure.

Si son style n'est pas toujours élégant, il est toujours clair et précis; Cochin avait une facilité de composition étonnante; son génie était tellement fécond, que souvent ses confrères avaient recours à lui pour leurs compositions.

C'est lui, dit-on, qui a fourni à Pigalle le dessin du tombeau qu'il exécuta pour le maréchal de Saxe, et, à Coustou, le projet du tombeau du Dauphin.

Cochin est mort le 29 avril 1790, à l'âge de soixante-quinze ans.

COCHIN (Charles-Nicolas)

DESSINATEUR ET GRAVEUR

1715-1790



STATUE DE M. Gustave DÉLOYE

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Rez-de-chaussée (en retour).

BURNOUF (Eugène)

PHILOLOGUE. — ORIENTALISTE

Eugène Burnouf est né à Paris le 12 août 1801. Il était fils du philologue Jean-Louis Burnouf, à qui l'enseignement est redevable d'ouvrages élémentaires qui ont exercé une heureuse influence sur les progrès des études grecque et latine.

Eugène Burnouf, après avoir fait de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, entra à l'École des chartes.

Puis il fit son droit, et fut reçu avocat en 1824.

A la même époque, Burnouf se livra à l'étude du sanscrit et attira l'attention du monde savant en publiant, en 1826, un *Essai sur le pâli,* langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange.

Il devint bientôt l'un des fondateurs et le secrétaire de la Société asiatique de Paris, et professeur à l'École normale supérieure. Il succéda à l'orientaliste Chézy dans sa chaire au Collège de France, et remplaça, à l'Institut, le savant chronologiste Champollion le jeune, mort enlevé en 1832 par le choléra.

Burnouf enrichit le *Journal asiatique* et le *Journal des Savants* de recherches de la plus haute valeur sur la langue sanscrite; mais ce qui le plaça au premier rang fut sa restitution du *Zend,* langue sacrée de Zoroastre[1].

C'est à l'aide des manuscrits du *Zend-Avesta,* rapportés d'Asie en 1762 par Anquetil-Dupeyron, que ce philologue de génie entreprit de pénétrer l'intelligence de cet idiome qui n'était peut-être plus en usage au temps de Darius Ier, c'est-à-dire depuis l'an 485 avant Jésus-Christ.

Le *Zend-Avesta* est le recueil des livres sacrés des Perses, Parsis ou Guèbres. Les ouvrages qui composaient ce recueil étaient consacrés principalement à l'exposition du *Magisme* et aux prescriptions du culte.

Ils traitaient en outre, de l'astronomie et de la médecine, des animaux qu'il est permis de manger, des fêtes et cérémonies, de l'homme, de l'emploi des richesses, des moyens de combattre l'esprit malin et d'opérer des prodiges et des phénomènes, etc.

Burnouf publia, en 1830, deux de ces livres, le *Vendidad-Sadé,* l'un texte zend avec traduction, et le *Yaçna* ou livre des prières en zend, avec un commentaire où le vrai sens des prières est expliqué.

Cet orientaliste érudit a fait aussi d'innombrables travaux sur le *Bouddhisme* (religion indienne) ; l'Introduction à l'*Histoire du Bouddhisme* est l'un des plus beaux monuments de la science philologique, composé à l'aide d'un grand nombre de légendes sacrées, compulsées et confrontées par ce savant, avec les traductions de quatre ou cinq autres langues.

Burnouf, épuisé par le travail, était presque mourant lorsque, le 13 mai 1852, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il faisait partie depuis vingt ans, l'élut son secrétaire perpétuel, pour rendre hommage à son dévouement à la science.

Il ne put en remplir les fonctions et mourut quinze jours après, le 28 mai 1852.

1. Philosophe perse qui fonda ou réforma la religion des Mages.

BURNOUF (EUGÈNE)

PHILOLOGUE. — ORIENTALISTE

1801-1852



STATUE DE M. LEFÈVRE-DESLONCHAMPS

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Premier étage.

DAUBIGNY (Charles-François)

PEINTRE PAYSAGISTE

Charles-François Daubigny est né à Paris le 15 février 1817.

Son père, Pierre Daubigny, miniaturiste de talent, lui enseigna les principes de la peinture. A quinze ans, le jeune Daubigny entra dans l'atelier de Paul Delaroche. Les ressources paternelles étant des plus restreintes, il dut chercher dans l'industrie les moyens de continuer l'étude toujours onéreuse de la peinture et se mit à peindre des dessus de boîtes pour différentes maisons de commerce.

Cependant, attiré irrésistiblement vers l'art qu'il devait illustrer, il utilisait les loisirs que lui laissait, trop souvent, ce métier médiocrement rémunérateur, en allant, la boîte à couleurs à la main, faire, dans les environs de Paris, ses premières études de paysage d'après la nature.

A dix-sept ans, il forma, avec un de ses camarades, le projet de faire le voyage d'Italie. Il s'imposa, dès lors, les plus rudes privations et redoubla d'ardeur à l'étude. « C'est ainsi, a dit un de ses biographes, qu'à force de persévérance et de courage Daubigny put conquérir lentement, mais sûrement, ce beau talent si sain, si jeune, si abondant qu'on ne soupçonnerait jamais à travers quelles épreuves il a grandi. Car ce peintre aimable des vergers fleuris et des moissons d'or, dont la brosse se plaît à toutes les gaietés printanières, à toutes les luxuriances des champs, à toutes les fêtes de la verdure et du soleil, a franchi mille écueils au départ et doublé, lui aussi, le cap de la misère. »

Le jeune artiste et son camarade, ayant enfin réuni environ quinze cents francs, partirent pour l'Italie, où ils restèrent un an.

Son compagnon de voyage ayant quitté la peinture pour entrer dans l'industrie, Daubigny s'associa avec deux jeunes peintres, comme lui riches d'espérance mais pauvres d'argent.

Les trois amis s'installèrent dans un atelier commun, situé rue des Amandiers, au milieu d'un jardin, et, tout en travaillant sérieusement la peinture, firent, pour vivre, des dessins destinés à des publications illustrées. Trop pauvres pour envoyer tous les trois un tableau aux Salons annuels, ils firent bourse commune pour qu'à tour de rôle, chacun d'eux pût faire cet envoi qui devait les faire connaître du public.

Lorsque vint le tour de Daubigny, la critique s'accorda à faire l'éloge de son talent de paysagiste, et, depuis 1838 jusqu'en 1877, le grand artiste remporta les plus hautes récompenses aux expositions du palais des Champs-Elysées, avec une série de tableaux dont la plupart sont des chefs-d'œuvre.

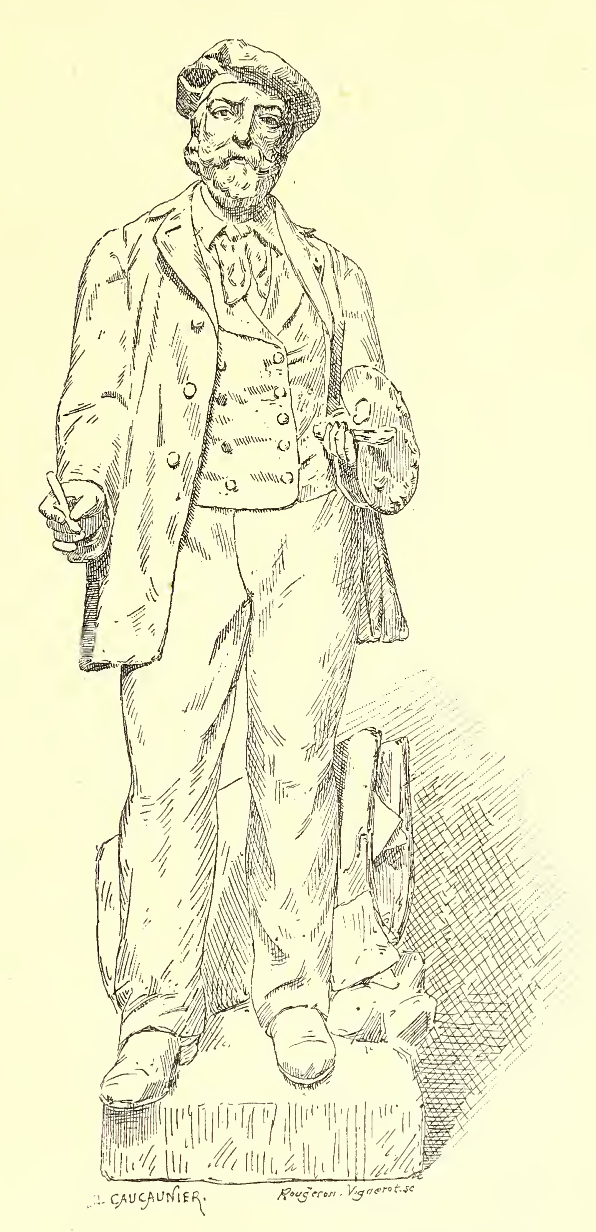
Ses plus remarquables toiles sont : *Saint Jérôme dans le désert*, *Environs de Choisy-le-Roi*, *Carrefour du Nid-de-l'Aigle*, *Vue de Valmondois*, les *Bords de la Seine*, la *Vendange*, les *Iles de Bezons*, *Vue d'Argenteuil*, le *Soleil couché*, *Bords de l'Oise*, *Villerville*, *Dieppe*, etc. Le Louvre possède enfin, dans la grande salle de l'École française, le *Printemps*, une des plus belles œuvres de cet artiste. Daubigny reçut, en 1859, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et fut promu officier en 1874.

Ce maître, qui, par le style, l'impression et la couleur, a personnifié, en peinture, la manière idyllique de George Sand, mourut à Paris, le 19 février 1878, dans sa soixante-deuxième année.

DAUBIGNY (Charles-François)

PEINTRE PAYSAGISTE

1817-1878



STATUE DE M. H.-H. PLÉ

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Premier étage.

SEDAINE (Michel-Jean)

AUTEUR DRAMATIQUE

Michel-Jean Sedaine naquit à Paris le 4 juillet 1719.

Son père était architecte, mais peu favorisé de la fortune.

Ayant perdu ses parents de bonne heure et se trouvant sans ressources, le jeune Sedaine fut réduit, pour vivre, à se faire tailleur de pierres.

Dans ses courts instants de loisir, il étudiait et lisait.

Buron, aïeul du célèbre peintre David, par qui il était employé, le surprit un jour un livre à la main.

Frappé de cette singularité, il le questionna, le mit au nombre de ses élèves et finit par l'associer à ses travaux.

Sedaine se montra reconnaissant et paya sa dette en élevant, plus tard, comme son propre enfant, le petit-fils de Buron [1].

Délivré des soucis matériels de l'existence, il se livra à la culture des lettres, et commença bientôt à se faire remarquer par des poésies légères pleines de finesse.

Son meilleur morceau, dans ce genre, fut cette spirituelle *Épître à son habit*, devenue en quelque sorte classique :

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier, grâce à votre valeur!
Je me connais et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Cette femme à grands falbalas
Me consulta sur l'air de son visage;
Un blondin sur un mot d'usage;
Un robin sur des opéras;
Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*,
On applaudit à tout : j'avais tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!

Dès lors, Sedaine se voua à l'art dramatique et devint bientôt le véritable créateur de l'opéra-comique.

Il donna, de 1756 à 1797, au Théâtre-Italien, *le Diable à quatre, Rose et Colas, Anacréon, le Déserteur*, etc., et enfin *Richard Cœur de Lion*, qui eut un succès extraordinaire et lui valut sa réception à l'Académie française (1786); au grand Opéra, *Aline*, *Reine de Golconde*, *Amphitryon*, *Guillaume Tell;* enfin, au Théâtre-Français, *la Gageure imprévue* et *le Philosophe sans le savoir*, son chef-d'œuvre. On reproche à Sedaine des négligences de style; mais ses pièces sont pleines de naturel, d'esprit et d'intérêt.

Tandis que, parvenu à un âge avancé, Sedaine travaillait encore pour le théâtre, une grave maladie vint le saisir.

On crut qu'il avait succombé et on annonça sa mort dans un journal.

Il le lut lui-même et recueillit le juste tribut d'éloges dus à cinquante ans de travaux, de succès et d'honneur.

Mais il mourut à quelque temps de là, à l'âge de soixante-dix-huit ans, à Paris, le 17 mai 1797.

1. Le peintre David. (Voir la biographie, p. 102.)

SEDAINE (Michel-Jean)

AUTEUR DRAMATIQUE

1719-1797



STATUE DE M. E.-F. CAPTIER

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Premier étage (en retour).

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon)

PEINTRE

Jean-Baptiste-Siméon Chardin est né à Paris le 2 novembre 1699. Il était fils d'un menuisier habile, renommé pour son talent à faire les billards et qui en fournissait la cour.

En recevant les instructions du premier âge, il crayonnait les objets qui lui paraissaient intéressants, et notamment ceux que fabriquait son père qui le destinait à son commerce. Enfin, avec des couleurs et quelques mauvais pinceaux, il essayait déjà d'imiter la nature.

Les amis de son père les plus exercés dans la peinture lui en donnèrent les premières leçons, et, avec ce seul secours, il parvint, assez jeune encore, à rendre ce que la nature lui présentait de varié par ses formes, de séduisant par le coloris et par les effets de la lumière et des ombres. Sa vocation s'étant ainsi manifestée, son père consentit à le laisser abandonner son métier et le fit entrer dans l'atelier du peintre Cazes.

On a conté bien des anecdotes sur la façon dont lui fut révélé son génie : c'est un fusil que lui fit peindre Coypel dans un portrait de chasseur; c'est une enseigne faite pour un chirurgien ami de son père et où il s'était risqué à figurer, au lieu des emblèmes de l'art que le chirurgien demandait, un homme blessé d'un coup d'épée, apporté chez un praticien qui pansait sa plaie et était entouré de nombreux curieux.

Chardin, nous l'avons dit, s'appliquait à rendre la nature elle-même, et il y réussissait quelquefois en très peu de temps. C'est ainsi que le tableau qui lui valut sa réception à l'Académie en 1728, et qui représentait une raie suspendue à un croc au milieu de débris de comestibles, a été terminé en un jour. Il le prouvait, en assurant que ce poisson avait été mangé frais le lendemain.

Voici, d'ailleurs, en quels termes un contemporain a raconté cette réception : « Sa modestie ne lui permettait point de songer à une place dont il ne se croyait pas digne. Il est d'usage que, le jour de la petite Fête-Dieu, les peintres qui ne sont pas de l'Académie exposent leurs tableaux, place Dauphine. En 1728, Chardin y exposa quelques-uns des siens. Des académiciens que la curiosité avait attirés furent frappés du talent de cet artiste. Un tableau entre autres représentant *une raie entr'ouverte,* les étonna par sa vérité. Ils allèrent visiter Chardin, s'engagèrent à le présenter, et il fut unanimement agréé et reçu avec les plus grands éloges. »

Ce furent d'abord des natures mortes, des fruits, des fleurs et des animaux vivants qui servirent de sujets à ses petits chefs-d'œuvre.

Plus tard les scènes d'intérieurs bourgeois vinrent l'occuper plus sérieusement. Le *Benedicite,* qui est au Louvre, avec huit autres tableaux de ce maître, est le plus heureux de ces poèmes naïfs si pleins de caractère et de saveur.

Chardin est, dans sa puissante originalité, le modèle inimitable de la grâce simple, de l'observation naïve, de la fine bonhomie; il y a du La Fontaine dans ce peintre.

Chardin travailla dans l'âge le plus avancé.

C'est peu d'années avant sa mort, qui survint le 7 décembre 1779, qu'il s'essaya au pastel par quelques études de têtes.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon)

PEINTRE

1699-1779



STATUE DE Mme Léon BERTAUX

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Second étage.

REGNARD (Jean-François)

POÈTE COMIQUE

Jean-François Regnard naquit à Paris le 8 février 1655. Il était fils d'un marchand, bourgeois de Paris, demeurant sous les piliers des Halles. Il perdit son père après avoir achevé ses études, et le premier usage qu'il fit de sa liberté fut d'aller en Italie.

Comme il revenait en France et faisait voile pour Toulon, le 4 octobre 1678, en vue de Nice, le vaisseau qui le portait fut attaqué par des corsaires d'Alger. Conduit à Constantinople et vendu comme esclave, il y subit une captivité assez rigoureuse.

On raconte cependant que le talent du captif pour faire la cuisine lui gagna la liberté, moyennant une rançon de 12.000 livres que sa famille lui envoya.

Regnard rapporta en France la chaîne qu'il avait traînée dans son esclavage et la conserva toujours dans son cabinet.

Il ne resta pas longtemps dans sa patrie, car quelques mois après son retour il recommença ses voyages et visita, avec quelques amis, la Flandre, la Hollande, le Danemark, la Suède, et s'avança jusqu'à la Mer glaciale. Arrivés au mont Métavera, qui parut à ces voyageurs inexpérimentés être le pôle nord, Regnard inscrivit sur un rocher des vers latins devenus célèbres, dont La Harpe a donné cette traduction en vers français :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers :
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

Il vint vers 1683 se fixer à Paris et y acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances.

Sa maison, située au bout de la rue Richelieu, devint le rendez-vous des amateurs de plaisirs. Les princes de Condé et de Conti furent plusieurs fois au nombre de ses convives.

Outre sa maison de Paris, Regnard possédait la terre de Grillon, près de Dourdan; il y passait la belle saison avec d'autant plus d'agrément, qu'amateur de la chasse, il avait acquis les charges de lieutenant des Eaux et Forêts et des chasses de la forêt de Dourdan; il se fit même recevoir bailli au siège royal de cette ville.

C'est là qu'il écrivit la relation de ses voyages et la plupart de ses comédies.

Il travailla d'abord pour le Théâtre-Italien (1688-1696), puis il fit jouer au Théâtre-Français plusieurs pièces qui eurent un grand succès (1694-1708).

Elles se font surtout remarquer par une franche gaieté, par une peinture vraie des mœurs de l'époque, par un style vif et naturel sans trivialité.

Ses comédies lui assurent la première place après Molière. Les principales, toutes en vers, sont *le Joueur* (1696), *le Distrait* (1697), *Démocrite* (1700), *les Folies amoureuses* (1704), *les Ménechmes* ou *les Jumeaux* (1705), *le Légataire universel* (1708).

Regnard mourut au château de Grillon, le 3 septembre 1709, d'une indigestion, disent quelques biographes, ou, selon d'autres, pour avoir pris une médecine destinée à un cheval.

REGNARD (Jean-François)

POÈTE COMIQUE

1655-1709



STATUE DE M. Émile HÉBERT

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Second étage.

MALEBRANCHE (Nicolas)

PHILOSOPHE. — THÉOLOGIEN

Nicolas Malebranche naquit à Paris le 6 août 1638. Son père était trésorier général des fermes de France, secrétaire et conseiller du roi. Né avec une complexion délicate et même avec un vice de conformation, Malebranche dut, à cause de la faiblesse de sa santé, recevoir toute sa première éducation dans la maison paternelle jusqu'à ce qu'il fût en état d'entrer dans la classe de philosophie au collège de la Marche, d'où il passa en Sorbonne pour y suivre le cours de théologie.

Désirant vivre dans la retraite, il renonça en 1660 à un canonicat de Notre-Dame qui lui était destiné et s'enferma dans les congrégations de l'Oratoire. Là, il se livra, tour à tour, à l'étude de l'histoire, de l'hébreu, de la critique sacrée, mais il n'y prit aucun goût.

Une rencontre fortuite décida de sa vocation. Entré par hasard dans une boutique de libraire, sa main tomba sur le *Traité de l'homme*, de Descartes. Il eut à peine ouvert ce volume qu'il fut « frappé, dit Fontenelle, comme d'une lumière nouvelle qui en sortait ». On raconte qu'il le lut d'un bout à l'autre avec un tel enthousiasme, que des battements de cœur l'obligèrent plus d'une fois de suspendre sa lecture.

Dès lors, Malebranche quitta toute autre étude et lut toutes les œuvres de Descartes et les relut à plusieurs reprises. Il s'en appropria tellement la substance, qu'il se flattait, si les œuvres de ce philosophe venaient à se perdre, d'être en état d'en rétablir, de mémoire, sinon la lettre, du moins la pensée.

Parmi les nombreux ouvrages philosophiques de Malebranche, on doit citer la *Recherche de la vérité* et le *Traité de la nature et de la grâce*. Par ses doctrines, il mérita d'être appelé le *Platon chrétien*, mais les opinions paradoxales qu'il soutint sur certains points de théologie et de philosophie soulevèrent de vives oppositions.

La plus célèbre fut provoquée par Antoine Arnauld au sujet de la doctrine sur la grâce et la vision en Dieu.

Ces deux philosophes, qui faisaient profession de piété dans les écrits que fit naître cette discussion, s'accusèrent réciproquement de calomnie et se reprochèrent d'affecter de ne point s'entendre.

Ils ne cessèrent cependant, l'un et l'autre, de prendre Dieu à témoin de leur sincérité.

Dans le commencement de leur dispute, ils s'étaient qualifiés mutuellement de « notre ami ». Cette expression disparut bientôt et fut remplacée par des reproches amers. Enfin, après une guerre de quatre ans, soutenue avec un égal acharnement de part et d'autre, les deux combattants cessèrent leur querelle et se réconcilièrent.

Malebranche fut en outre mathématicien et physicien, et, à ce titre, il devint membre de l'Académie des sciences en 1699.

On est d'accord sur le mérite de son style qui se distingue par la pureté, l'abondance et la richesse des figures. Sa place est parmi nos plus grands écrivains.

Malebranche, malgré sa faible complexion, jouit jusqu'à soixante-dix-sept ans d'une santé assez égale, grâce au régime particulier qu'il s'était prescrit. Mais arrivé à cet âge il tomba malade, s'affaiblit promptement et s'éteignit le 13 octobre 1715.

MALEBRANCHE (Nicolas)

PHILOSOPHE. — THÉOLOGIEN

1638-1715



STATUE DE M. Gustave DEBRIE

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie centrale. — Pavillon nord. — Second étage (en retour).

CAMUS (Armand-Gaston)

ÉRUDIT. — CONVENTIONNEL

Armand-Gaston Camus naquit à Paris le 2 avril 1740. Il manifesta de bonne heure de brillantes aptitudes, et ses parents le destinèrent au barreau.

Versé de bonne heure dans les plus arides questions de droit, de religion et de philosophie, il s'attacha plus spécialement à l'étude des lois ecclésiastiques, et, quand il fut reçu avocat, ne tarda pas à devenir le défenseur ordinaire du clergé au Parlement.

Cependant, entraîné par ses aspirations, il abandonna peu à peu le barreau pour les sciences naturelles. Le succès obtenu par Buffon avec la publication de son *Histoire naturelle* lui donna l'idée de faire paraître une traduction de l'*Histoire des animaux* du philosophe grec Aristote. Cet ouvrage, fort apprécié, lui ouvrit la porte de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Avec un caractère froid et des dehors sévères, Camus était cependant enthousiaste. Il embrassa avec force les principes de la Révolution. Député de Paris, il fut nommé l'un des secrétaires du bureau chargé de la vérification des pouvoirs des députés, et fut, avec Bailly, un des premiers à prêter le *serment* du Jeu de Paume.

Une fois la lutte engagée contre la royauté, Camus ne resta pas en arrière. Durant la session, il parut souvent à la tribune, et eut la plus large part dans la constitution civile du clergé.

Nommé archiviste de l'Assemblée, il rendit un éminent service à l'histoire en prévenant le détournement des papiers et des livres des corporations supprimées. Député de la Haute-Loire à la Convention, il y provoqua des mesures énergiques, fut envoyé en mission en Flandre et, à son retour, nommé membre du Comité de salut public.

Le 30 mars 1793, Camus proposa à la Convention de mander à sa barre le général Dumouriez, dont il soupçonnait les projets de trahison, et fit décréter qu'une commission de cinq membres, dont il fit partie, serait envoyée à l'armée pour surveiller la conduite du général avec le pouvoir de le suspendre, le cas échéant.

On sait que Dumouriez, prévenu par ses amis, fit arrêter les commissaires qu'il livra aux Autrichiens.

Pendant sa captivité, Camus parvint à se procurer du papier et des livres, et traduisit le manuel du philosophe stoïcien Épictète. Le 25 décembre 1796, il fut échangé contre Madame Royale, fille de Louis XVI.

A peine de retour à Paris, il fut nommé du Conseil des Cinq-Cents et en fut élu président. Appelé par le Directoire au ministère des finances, il refusa cette fonction, resta au Conseil et en sortit le 20 février 1797, pour reprendre ses travaux littéraires.

Il avait été élu membre de l'Institut à la création de ce corps, destiné à remplacer les anciennes académies supprimées. Il fut chargé par cette compagnie de faire un voyage dans les départements pour y recueillir les manuscrits les plus importants pour l'histoire de la France, et créa ainsi la plus intéressante collection de nos archives nationales.

Camus, qui s'était cassé une jambe quelques mois auparavant, mourut à Paris le 2 novembre 1804.

CAMUS (ARMAND-GASTON)

ÉRUDIT. — CONVENTIONNEL

1740-1804



STATUE DE M. J. TOURNOIS

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de droite. — Rez-de-chaussée.

BIOT (JEAN-BAPTISTE)

ASTRONOME. — MATHÉMATICIEN

Jean-Baptiste Biot naquit à Paris le 21 avril 1774. Après avoir fait d'excellentes études au lycée Louis-le-Grand, il servit quelque temps dans l'artillerie; mais, cédant à sa passion pour la science, il quitta cette carrière pour entrer, en 1794, à l'Ecole polytechnique qui venait d'être fondée.

Le 13 vendémiaire le trouva, sur les marches de l'église Saint-Roch, avec les sections insurgées. Arrêté, il ne dut son salut qu'à Monge qui, le reconnaissant comme un de ses anciens élèves, le fit relâcher.

A sa sortie de l'Ecole polytechnique, Biot fut nommé professeur à l'Ecole centrale de Beauvais. C'est vers cette époque qu'il présenta à l'Institut un *mémoire* qui renfermait la découverte d'une loi astronomique nouvelle et qui fut couronné par cette assemblée.

Le jour même, à la sortie de la séance, Laplace, qui avait chaudement appuyé le *mémoire*, emmena Biot dans son cabinet et lui mit sous les yeux un manuscrit entièrement écrit de sa main où la même loi se trouvait exposée.

Le célèbre astronome n'en avait pas révélé l'existence à ses collègues afin de laisser au lauréat la gloire de sa découverte.

En 1800, à l'âge de vingt-six ans à peine, Biot fut nommé professeur au Collège de France et, trois ans après, admis à l'Académie des sciences.

En 1804, lorsque l'Institut fut appelé à émettre un vœu en faveur de l'établissement de l'Empire, Biot protesta avec une courageuse indépendance contre l'immixtion d'un corps savant dans des affaires purement politiques et cita le distique de Voltaire :

Moi j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne pour dix sous mon devoir et ma loi.

Il réussit à entraîner dans sa protestation la majorité de l'assemblée qui, il est vrai, ne tarda pas à s'effrayer de son audace et revint, dès le lendemain, sur sa décision. Ce fut la même année qu'il entra à l'Observatoire de Paris.

Il fit bientôt partie du bureau des longitudes et s'associa aux travaux de Gay-Lussac, qu'il accompagna dans une périlleuse ascension aérostatique où les deux savants firent, à une altitude de 3,400 mètres, d'intéressantes observations de physique. Deux ans après, Biot partit avec Arago en Espagne, pour y continuer les opérations géodésiques interrompues par la mort du célèbre astronome Méchain, et destinées à prolonger la méridienne de France jusqu'aux îles Baléares. En 1809, il fut nommé professeur d'astronomie à la Faculté des sciences.

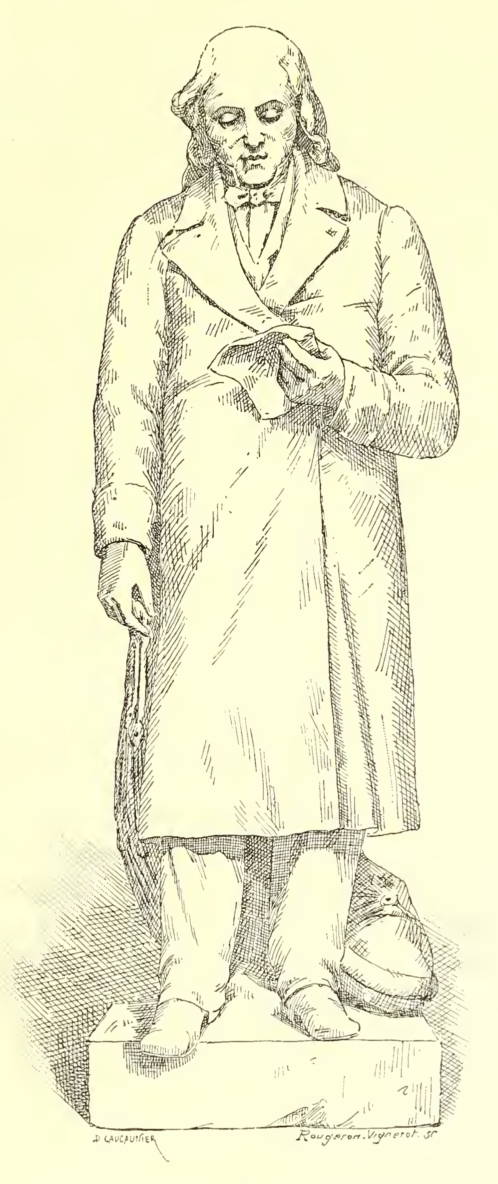
Ce savant infatigable et universel a dirigé ses recherches sur tous les problèmes des mathématiques et de la physique ; parmi ses nombreux travaux, ceux qu'il a publiés sur la polarisation de la lumière ont fait faire à la science un grand pas dans la voie du progrès. Son dernier travail est une œuvre considérable où il a traité à fond l'astronomie indienne et chinoise, et qu'il a entreprise en souvenir de son fils, savant également distingué, dont la mort l'avait cruellement affecté.

Il succomba lui-même aux suites d'une affection pulmonaire, le 3 février 1862, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, ayant conservé jusqu'à sa dernière heure toutes ses facultés et la même activité laborieuse.

BIOT (Jean-Baptiste)

ASTRONOME. — MATHÉMATICIEN

1774-1862



STATUE DE M. L.-F. CHERVET

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de droite. — Pavillon nord. — Rez-de-chaussée.

LANCRET (NICOLAS)

PEINTRE

Nicolas Lancret naquit à Paris le 22 janvier 1690. Destiné dès son jeune âge à la profession de graveur en creux, il reçut de son frère aîné, qui était maître graveur, les premières leçons de dessin pour lequel il manifesta de rares aptitudes.

Il obtint alors de ses parents d'abandonner son métier de graveur pour la peinture. Il entra d'abord à l'atelier de Pierre Dulin, professeur de l'Académie, puis prit pour maître le peintre Gillot dont Watteau était l'élève. Celui-ci se lia avec Lancret et lui conseilla de quitter l'atelier, de ne plus prendre pour guide que la nature, de dessiner des vues de paysages aux environs de Paris, et d'inventer des compositions où il pourrait se servir de ses études.

Lancret suivit ce conseil, et les deux tableaux qu'il exécuta reçurent l'approbation de Watteau, ainsi que de l'Académie, qui l'admit au nombre de ses agréés.

Encouragé par ces premiers succès, Lancret redoubla de zèle et fit des progrès si surprenants que, dans une exposition publique, place Dauphine, deux de ses toiles furent attribuées à Watteau.

Ce succès, qui commença la réputation de Lancret, brouilla pour toujours les deux artistes.

Reçu à l'Académie le 24 mars 1719, Nicolas Lancret fut nommé conseiller le 24 mars 1735. Dès lors, sa vie fut entièrement absorbée par la pratique de son art.

Dans ses promenades à la campagne, il faisait des croquis de tout ce qui le frappait. Cet habile artiste a peint un nombre considérable de tableaux de genre, des noces de villages, des bals, des foires; il a fait aussi quelques portraits de contemporains et des compositions historiques. Le Louvre possède de lui six toiles charmantes : les *Quatre Saisons*, les *Tourterelles* et le *Nid d'oiseaux*.

D'une grande intégrité, Lancret n'était pas homme à se laisser séduire par l'appât du gain quand les moyens qu'on lui offrait pour gagner de l'argent ne lui semblaient pas honorables.

Un marchand de tableaux lui offrit un jour de se l'attacher, moyennant un traitement annuel assez élevé, pour la retouche des tableaux de prix qui auraient besoin d'être « remaniés » en vue de la vente. Lancret refusa cette offre en disant : « J'aime mieux courir le risque de faire de mauvais tableaux que d'en gâter de bons. »

Il connaissait, pour les avoir souvent visitées, toutes les grandes collections de l'époque, et il y avait étudié avec soin la manière de tous les maîtres qui s'y trouvaient représentés par des œuvres intéressantes; aussi avait-il la réputation d'un expert éclairé dont le coup d'œil est infaillible.

Un jour, un amateur voulut l'éprouver en lui montrant, dans le cadre où il avait déjà vu l'original, une copie d'un tableau de Rembrandt représentant *la Vierge et l'enfant Jésus*. Lancret, à peine devant la toile, s'écria : « Ce n'est pas là l'original que j'ai vu ici plusieurs fois. »

Et comme on lui demandait sur quoi il basait son assertion, le peintre fit remarquer quelques fausses touches sur les bras de la Vierge; l'original qu'on apporta confirma son jugement.

Lancret a joui de son vivant d'une grande réputation et les plus habiles graveurs de l'époque ont reproduit ses œuvres.

Il mourut à Paris, le 14 septembre 1743, d'une fluxion de poitrine.

LANCRET (Nicolas)

PEINTRE

1690-1743



STATUE DE M. François TRUPHÈME

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de droite. — Pavillon nord. — Premier étage.

QUINAULT (Philippe)

AUTEUR LYRIQUE

Philippe Quinault est né à Paris le 3 juin 1635. Il était fils d'un maître boulanger. Le peu de fortune de ses parents ne l'empêcha pas de recevoir une éducation distinguée. Protégé par le poète Pierre Tristan qui lui inspira le goût de la poésie, Quinault donna, dès l'âge de dix-huit ans, les *Rivales*, comédie qui obtint un certain succès à la Comédie-Française.

Cette pièce fut l'occasion d'une amélioration notable en faveur des auteurs dramatiques. Jusqu'alors les comédiens avaient acheté, à forfait, 50 ou 100 écus, les œuvres qu'on leur apportait à représenter et ils en conservaient la propriété.

Tristan, qui connaissait les mœurs et les injustices du théâtre, présenta la pièce comme un de ses propres ouvrages. La supercherie fut découverte, et les comédiens, qui avaient promis 100 écus, ne voulurent plus en donner que la moitié. Pour transiger, Tristan les fit consentir à donner à l'auteur le neuvième de la recette durant un nombre d'années déterminé. C'est là assurément l'origine de ce que l'on nomme aujourd'hui les droits d'auteur.

Malgré ce premier succès, Quinault voulut avoir une profession qui lui permît de vivre dans le cas où il ne réussirait pas comme littérateur. Il étudia le droit et devint avocat au Parlement. Il acheta ensuite une charge d'auditeur en la Chambre des Comptes, mais il n'en cultiva pas moins les lettres. Il donna, chaque année, au moins une pièce nouvelle. Quelques-unes obtinrent un réel succès, notamment trois tragédies : *la Mort de Cyrus*, *Agrippa* et *Astrate*; mais elles ne valurent à leur auteur qu'une réputation discutée. Par contre, Quinault se plaça bientôt au premier rang dans un genre secondaire, l'opéra, où l'un des mérites de la poésie est de se plier aux exigences de la musique.

Il donna en 1672 son premier opéra, et, depuis, il ne cessa pendant quatorze ans de produire des tragédies lyriques dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre et que Lulli mit en musique.

Parmi ces dernières œuvres nous citerons *Cadmus et Hermione*, *Alceste*, *Thésée*, *Persée* et *Armide*.

Les vers lyriques de Quinault sont remarquables par la douceur, la cadence et l'harmonie; ils ne manquent, au besoin, ni de noblesse ni d'énergie. Boileau, qui avait quelque peu malmené cet auteur, s'excusa plus tard, dans la préface d'une des dernières éditions de ses œuvres, publiée en 1713, de l'avoir durement critiqué.

Quinault, que l'on peut considérer comme le créateur de la tragédie lyrique, où il excella, avait été, dès 1670, reçu à l'Académie française. Parvenu au comble de la célébrité, il était en même temps arrivé à la fortune.

Pourtant Quinault n'était pas satisfait; il avait cinq filles et il se plaignait d'être trop pauvre pour les marier; il l'a dit en très jolis vers :

C'est, avec peu de bien, un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi ! *cinq actes* par-devant notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire !

Il mourut le 26 novembre 1688, n'ayant que cinquante-trois ans.

QUINAULT (Philippe)

AUTEUR LYRIQUE

1635-1688



STATUE DE M. TH.-CH. GRUYÈRE

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de droite. — Pavillon nord — Premier étage.

CLAIRAUT (ALEXIS-CLAUDE)

MATHÉMATICIEN

Alexis-Claude Clairaut naquit à Paris le 7 mai 1713. Son père, Jean-Baptiste Clairaut, maître de mathématiques distingué, l'initia, de bonne heure, à la science qu'il professait.

Il y fut, d'ailleurs, engagé par la justesse d'esprit que fit paraître l'enfant, pour ainsi dire, dès qu'il put parler.

Il commença par exciter sa curiosité pour la géométrie en lui enseignant à connaître les lettres de l'alphabet sur les figures des *Éléments* d'Euclide, dont les ouvrages, écrits avant notre ère, servent encore de base à l'enseignement de la géométrie.

On sait, en effet, que, vers l'an 320 avant J.-C., le célèbre savant grec enseigna les mathématiques à Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe, qu'il compta au nombre de ses disciples.

On raconte même que le roi, rebuté des difficultés que lui offrait l'étude de la géométrie, demanda à Euclide s'il n'y avait pas une voie plus facile pour l'apprendre et que celui-ci lui répondit : « Non, il n'y a pas de route royale pour les mathématiques. »

Le jeune Clairaut, moins rebelle à l'étude de cette science que le monarque égyptien, fit de tels progrès qu'à neuf ans il avait assez de connaissances techniques pour comprendre et développer les opérations d'un simulacre de siège qu'on fit, à cette époque, au camp établi à Montreuil, près Paris, en 1772, pour l'instruction du jeune roi Louis XV.

Clairaut montrait alors un grand désir d'embrasser la carrière militaire, et son père tira plus d'une fois partie de ce penchant pour l'exciter aux études mathématiques.

A treize ans, le jeune Clairaut présentait déjà plusieurs mémoires à l'Académie des sciences et, à dix-sept ans, il publiait les *Recherches sur les courbes à doubles courbures* qui attirèrent sur lui l'attention du monde savant.

En 1731, Clairaut fut jugé digne d'entrer à l'Académie; mais, comme il n'avait que dix-huit ans, on fut obligé de demander au roi une permission spéciale pour lui présenter le jeune candidat, le règlement portant qu'on n'y était éligible qu'à vingt ans. Cette dispense fut accordée alors pour la première fois; il n'y eut pas lieu à la solliciter depuis.

A peine entré à l'Académie, Clairaut fut désigné pour faire partie de la commission scientifique envoyée en Laponie pour y déterminer la longueur d'un degré du méridien. Peu après son retour (1743), il donna sa *Théorie de la figure de la terre,* fondée sur la loi de l'attraction, puis sa *Théorie de la lune,* qui remporta le prix proposé par l'Académie de Saint-Pétersbourg en 1750.

Indépendamment d'une foule de mémoires académiques et des ouvrages plus considérables cités plus haut, Clairaut a laissé des *Eléments de géométrie* et des *Eléments d'algèbre* très estimés.

Il forma des élèves qui lui firent honneur ; de ce nombre était l'illustre et malheureux Bailly.

Clairaut ne s'est pas marié. Très répandu dans le monde, il se livra trop à l'empressement général qu'on avait de le connaître et de le posséder. Voulant allier le plaisir à ses travaux ordinaires, il abusa des soupers et des veilles et perdit le repos.

Sa santé en fut ébranlée, et la maladie l'enleva aux sciences à l'âge de cinquante-deux ans, le 17 mai 1765.

CLAIRAUT (Alexis-Claude)

MATHÉMATICIEN

1713-1765



STATUE DE M. Hippolyte MOREAU

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de droite. — Pavillon nord. — Deuxième étage.

BOUGAINVILLE (Louis-Antoine de)

NAVIGATEUR

Louis-Antoine de Bougainville naquit à Paris le 12 novembre 1729. Il fit d'excellentes études, surtout dans les langues anciennes et les sciences exactes et, jeune encore, publia, en 1752, la première partie de son *Traité du calcul intégral,* dont la suite parut en 1756. Il posa ainsi les fondements de sa réputation de savant, avant d'entrer dans la carrière militaire qu'il devait parcourir avec tant d'éclat.

En 1753, il entra comme aide-major dans le régiment de Picardie; l'année suivante, il devint aide de camp du général Chevert, puis secrétaire d'ambassade à Londres. En 1756, il accompagna Montcalm au Canada.

Dans cette expédition, Bougainville se distingua par de nombreux traits de valeur; il se montra à tous les postes les plus périlleux et fut blessé, le 6 juin 1758, d'un coup de feu qu'il reçut à la tête.

Le gouverneur du Canada, ne se croyant pas en état de défendre la colonie, le chargea d'aller auprès du roi solliciter des renforts; Bougainville se rendit en France, mais ne réussit pas à obtenir ce qu'il avait mission de demander.

Le ministre, surchargé d'embarras à l'intérieur, lui répondit avec insouciance : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. — On ne dira pas du moins, monsieur, répondit Bougainville, que vous parlez comme un cheval. » Toutefois, en récompense de ses services, il reçut le grade de colonel et la croix de Saint-Louis.

De retour au Canada, Montcalm le nomma commandant des grenadiers et des volontaires et lui ordonna de couvrir, avec ses deux corps, la retraite de l'armée française lorsqu'elle se replia sur Québec. Bougainville s'acquitta de cette tâche avec la bravoure et l'habileté dont il avait donné tant de preuves. La bataille du 10 septembre 1759, où Montcalm fut tué, décida du sort de la colonie et mit fin aux exploits de Bougainville dans ces contrées.

Cette première partie de la longue carrière de Bougainville offre une suite de services et d'actions d'éclat dont tout homme, avide de gloire, aurait pu se contenter; mais son génie ardent ne lui permettait pas de se borner à ses premiers succès. La paix le privait des moyens de s'illustrer de nouveau les armes à la main, il se fit navigateur.

Ayant obtenu du roi l'autorisation de fonder, à ses frais, un établissement aux îles Malouines, il partit de Saint-Malo avec une petite flotte, en 1763. Mais l'Espagne, jalouse de cette colonie naissante qui venait se former près de ses possessions, la réclama pour elle. On crut devoir faire droit à ses revendications, et Bougainville fut chargé de remettre lui-même ces îles, à condition que le gouvernement espagnol le dédommagerait de ses frais.

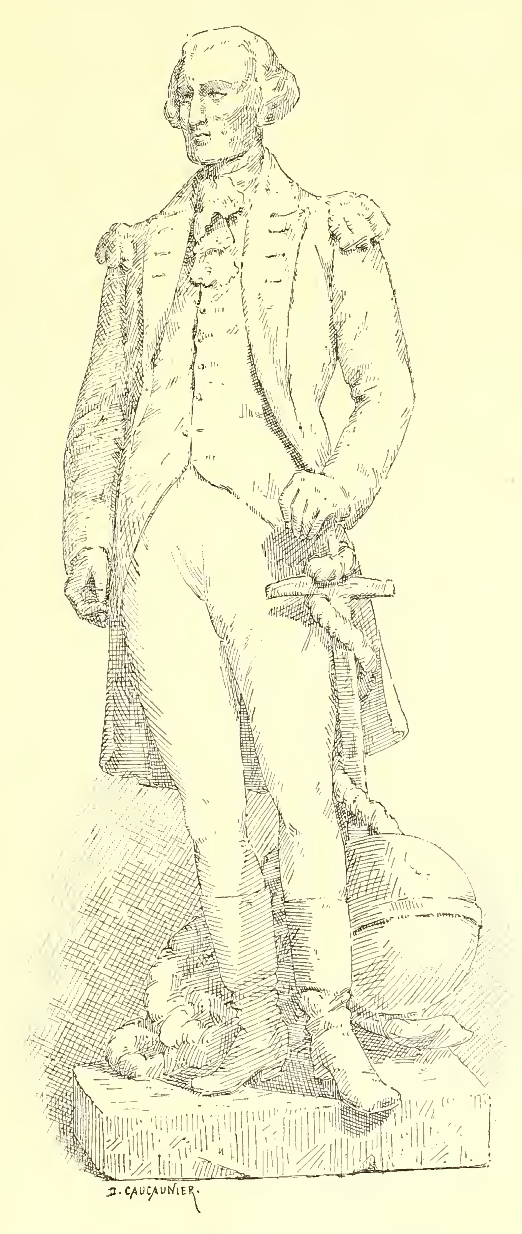
Ce fut alors qu'il entreprit, de 1766 à 1769, son voyage autour du monde pendant lequel il fit de nombreuses découvertes géographiques dans l'océan Pacifique et dont le récit, publié par lui-même, a illustré son nom et est devenu son premier titre de gloire comme navigateur. Il commanda enfin plusieurs vaisseaux pendant la guerre d'Amérique, devint chef d'escadre en 1779, et fut chargé, en 1790, de commander l'armée navale de Brest; mais bientôt il se retira définitivement du service pour ne plus s'occuper que de sciences. Elu à l'Institut dans la section de géographie en 1796, et nommé ensuite membre du Bureau des longitudes, il devint sénateur sous l'Empire.

Bougainville, dont la vie fut si remplie et si accidentée, mourut le 31 août 1811 dans sa quatre-vingt-neuvième année.

BOUGAINVILLE (Louis-Antoine de)

NAVIGATEUR

1729-1811



STATUE DE M. E.-L. TRUFFOT

FAÇADE SUR LA RUE LOBAU

Partie latérale de droite. — Pavillon nord. — Second étage.

En dehors des statues des hommes illustres dont nous venons de donner les biographies, la façade sur la rue Lobau comprend au deuxième étage les statues allégoriques suivantes :

La Ville de Nice	Statue de M.	Ch. Lenoir.
La Ville de Marseille	—	J. Saint-Joly.
La Ville de Nîmes	—	J.-B.-Ch.-E. Power.
La Ville de Grenoble	—	V. Chappuy.
La Ville de Chambéry	—	H. Louis-Noel.
La Ville de Saint-Étienne	—	J.-C. Destreez.
La Ville de Clermont	—	A.-L.-V. Geoffroy.
La Ville de Lyon	—	Cl. Marioton.
La Ville de Besançon	—	F. Roger.
La Ville de Dijon	—	Ed. Lormier.
La Ville de Troyes	—	L.-Ch. Janson.
La Ville de Nancy	—	P.-A. Massoulle.
La Ville de Reims	—	L. Pallez.
La Ville de Lille	—	J.-L. Mabille.

VI

FAÇADE

SUR

LA RUE DE RIVOLI

Les indications sont données de gauche à droite.

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

NOTICE

Limitée par deux pavillons semblables à ceux précédemment décrits aux autres faces du monument, cette façade, d'une longueur de $80^{m},25$, est composée de deux parties : l'une à l'alignement des façades de ces pavillons et ne s'élevant qu'à la hauteur du rez-de-chaussée, l'autre comprenant le premier et le second étage, surmontée du comble percé de deux étages de lucarnes, le tout en retrait de la façade du rez-de-chaussée, de façon à laisser dégagées les façades des pavillons d'angle.

Tout le rez-de-chaussée, d'ordre ionique, est composé de baies ou arcades flanquées de pilastres. Les trois travées du milieu portent à leur partie inférieure, une baie d'accès aux services de la Caisse municipale.

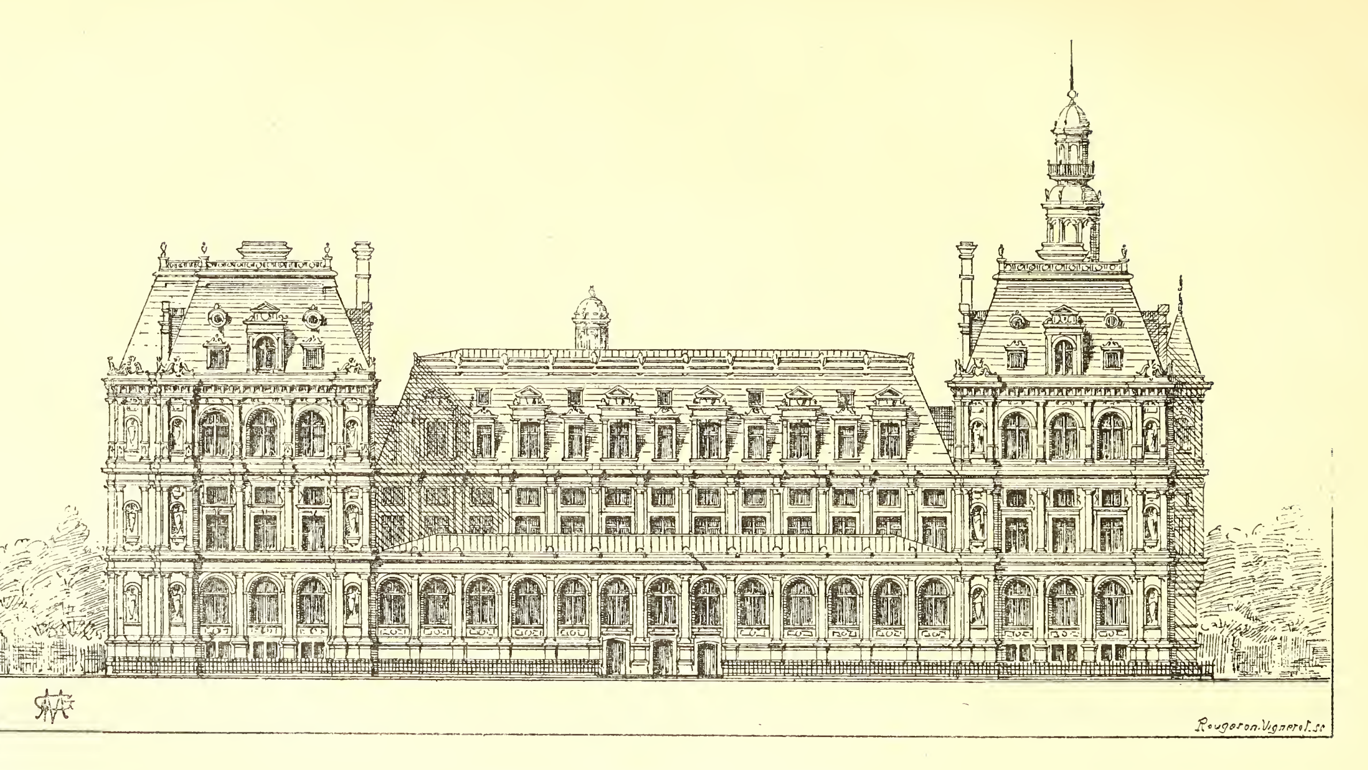
Au premier étage, des pilastres corinthiens encadrent des motifs à double fenêtre superposée.

Au second étage, les pavillons d'angle seuls comportent des baies en arcades percées dans le mur de face, les services situés derrière le motif milieu étant éclairés par des lucarnes alternativement en pierre et en plomb ménagées dans le comble qui le couronne.

Ces pavillons sont en outre décorés de niches abritant des statues, de lucarnes, de cheminées, de crêtes, d'œils-de-bœuf, etc.

Un saut de loup, que l'on franchit sur un pont en maçonnerie composé de deux arcs en segment de cercle séparés par une pile, éloigne cette façade de la voie publique.

Dans la première baie de ces arcs aboutit, à droite et à gauche, un escalier à rampe droite dont le palier supérieur est placé vis-à-vis des travées extrêmes.



FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Firmin DIDOT

IMPRIMEUR. — LITTÉRATEUR

Firmin Didot naquit à Paris en 1764. Il appartient à une famille d'imprimeurs-libraires qui, à l'égal de la famille Estienne au XVe et au XVIe siècle, contribua beaucoup au progrès de l'imprimerie moderne, et dont François-Ambroise Didot (1750-1804), père de Firmin, fut la souche.

Firmin Didot se distingua de bonne heure par son goût pour les lettres et par les nouveaux progrès qu'il fit faire à l'art de la typographie déjà illustré par son père.

Comme graveur et fondeur, nul ne l'a surpassé.

C'est lui qui fondit les beaux caractères qui ont servi à l'impression de la magnifique collection in-folio, dite « du Louvre » et qui comprend un *Virgile*, un *Horace* et un *Racine*, trois volumes in-folio ornés de gravures d'après les dessins de Gérard, Girodet, Prud'hon et Chaudet, les *Voyages* de Denon, l'*Iconographie* de Visconti, les *Fables* de La Fontaine, la *Henriade* de Voltaire.

En 1797, il imagina de fixer les types mobiles qu'il employait pour l'impression des *Tables de logarithmes* de Callet, et de les faire arriver ainsi à une correction absolue.

Ce procédé lui fit découvrir la stéréotypie.

Ce nouvel auxiliaire de l'art qu'il appliqua, après l'avoir perfectionné, aux classiques français et latins, rendit un grand service aux lettres.

Didot, d'ailleurs, dans toutes les éditions qu'il produisit, eut toujours un respect scrupuleux des textes et un soin particulier de la correction.

Les hommes les plus distingués de la France et de l'étranger se sont plu à visiter l'établissement de Firmin Didot, où les diverses branches de la typographie se trouvaient réunies.

L'empereur de Russie, Alexandre, y vint en 1814; il examina tout dans le plus grand détail, et confia à Firmin Didot deux jeunes Russes pour les instruire dans son art.

S'étonnant de la rapidité avec laquelle les feuilles sortaient de la presse (c'étaient alors des presses à bras), le czar dit au célèbre imprimeur : « Vous avez là aussi votre artillerie non moins puissante que la nôtre. »

C'est dans l'établissement de Firmin Didot que les grands imprimeurs de tous les pays envoyèrent leurs fils s'instruire dans l'art de l'imprimerie.

Après avoir voyagé en Italie, en Grèce et en Espagne, Firmin Didot abandonna, en 1827, les affaires de sa maison à ses deux fils, Ambroise et Hyacinthe, et vint, cette même année, s'asseoir à la Chambre des députés comme représentant du département d'Eure-et-Loir. Il fit partie de l'opposition constitutionnelle et signa l'adresse des 221, en 1830.

Érudit écrivain en même temps qu'habile typographe, Firmin Didot est auteur de deux tragédies, *la Reine de Portugal* et *la Mort d'Annibal*, remarquables, l'une et l'autre, par une fermeté de style qui rappelle quelquefois la manière de Corneille.

On lui doit aussi des traductions en vers français des *Bucoliques* de Virgile, des *Chants* de Tyrtée, des *Idylles* de Théocrite, aussi remarquables par la fidélité que par l'élégance du style, une *Notice sur Robert et Henri Estienne*, etc.

Il mourut le 24 avril 1836 dans sa soixante-douzième année.

Firmin DIDOT

IMPRIMEUR. — LITTÉRATEUR

1764-1836



STATUE DE M. E.-N.-J. CARLIER

FAÇADE SU LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Rez-de-chaussée.

BERRYER (PIERRE-ANTOINE)

AVOCAT. — ORATEUR POLITIQUE

Pierre-Antoine Berryer est né à Paris le 4 janvier 1790. Il était fils de Pierre-Nicolas Berryer, jurisconsulte éminent et avocat célèbre.

Dès son jeune âge, il fut placé par son père au collège de Juilly dirigé par les Oratoriens. Il s'y distingua plutôt par la vivacité de son esprit et ses brillantes aptitudes naturelles que par son assiduité au travail ; ce ne fut qu'au lycée Bonaparte où il vint terminer ses études qu'il remporta des succès universitaires.

En quittant les Oratoriens, il voulut entrer dans les ordres ; mais il se vit refuser l'entrée du séminaire d'Ivry pour cause de fausse vocation. Il suivit alors la carrière du barreau, où son père avait trouvé la fortune et la célébrité.

Il s'était déjà fait remarquer comme un excellent avocat dans plusieurs procès civils et criminels importants, lorsque, après la seconde Restauration, il s'acquit un grand renom en se vouant à la défense des victimes de la réaction. « Il est honteux, s'écriait-il, pour les vainqueurs, de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud. »

Après avoir assisté son père dans la défense du maréchal Ney (1815), il défendit successivement le général Cambronne, Lamennais (1826), et enfin, en 1840, le prince Louis-Napoléon arrêté après l'affaire de Boulogne.

Entré à la Chambre des députés, il s'y était révélé de suite grand orateur politique. « Voilà un beau talent », avait dit Guizot. — « Dites une puissance », avait répliqué Royer-Collard.

A ses qualités oratoires, Berryer joignait, en effet, une prestance majestueuse et un magnifique organe qui donnaient à ses discours un effet des plus puissants.

Dès lors, il fit partie de toutes les législatures et s'y montra le soutien dévoué de la cause de la légitimité, tout en se faisant le défenseur des opinions les plus avancées.

Libéral de nature, aristocrate d'éducation, on le vit demander la nomination des maires par les communes et l'abolition du cens électoral, et, d'autre part, réclamer le maintien de l'hérédité de la pairie.

Au coup d'Etat de décembre 1851, Berryer fut un des membres de l'Assemblée législative qui proclamèrent la déchéance du prince-président. La fermeté de son opposition sous l'Empire accrut la popularité qu'il devait déjà à son éloquence

Après sa réception à l'Académie française, qui eut lieu le 23 février, Berryer ne voulut pas se soumettre à l'usage, obligatoire pour tout nouvel élu, de rendre visite au chef de l'Etat.

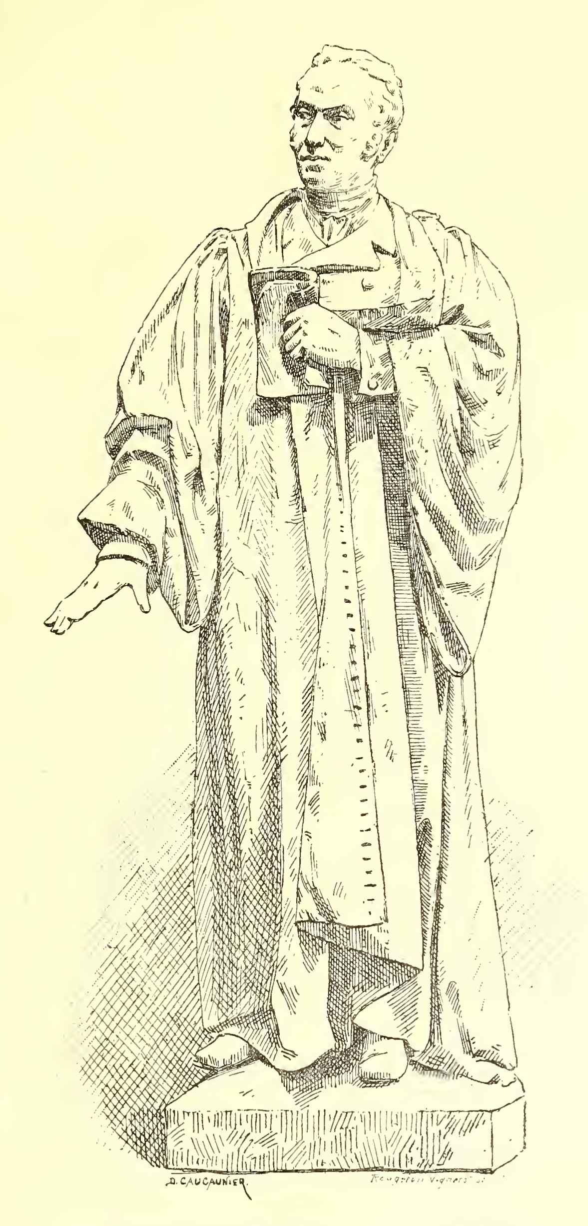
Lorsque le gouvernement impérial, irrité du succès remporté par l'opposition aux élections législatives de 1863, traduisit, le 5 août 1864, devant le tribunal de la Seine, les membres du comité électoral républicain, sous l'inculpation d'avoir fait partie d'une société non autorisée de plus de vingt membres (alors qu'ils n'étaient que treize), Berryer fut un de leurs défenseurs avec Jules Favre.

Le désintéressement de Berryer comme avocat, l'abandon de la clientèle pour la politique le réduisirent, plus d'une fois, à un état de gêne qui l'avait forcé, en 1836, de mettre en vente sa terre d'Angerville-la-Rivière ; une souscription volontaire de ses amis et de ses admirateurs lui avait rendu ce domaine, dans lequel il alla passer les dernières années de sa vie. Il y mourut le 29 novembre 1868, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

BERRYER (Pierre-Antoine)

AVOCAT. — ORATEUR POLITIQUE

1790-1868



STATUE DE M. E.-H. DUMAIGE

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Rez-de-chaussée.

FOUCAULT (Jean-Bernard-Léon)

PHYSICIEN. — MÉCANICIEN

Jean-Bernard-Léon Foucault est né à Paris le 18 septembre 1819.

Il étudia d'abord la médecine, puis s'occupa de physique et de théories mécaniques pour le Bureau des longitudes, et rendit sensible, par un pendule libre oscillant dans l'espace, le mouvement de rotation de la terre.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1850, Foucault fut nommé physicien de l'Observatoire, membre titulaire du Bureau des longitudes et officier de la Légion d'honneur en 1862, enfin membre de l'Académie des sciences en 1865, de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres.

On doit à Foucault plusieurs découvertes importantes relatives au daguerréotype, à la photographie et à la lumière électrique.

Ses nombreuses inventions ont toutes un caractère d'originalité remarquable. Quelques-unes, par leur singulière nouveauté, décèlent un génie extrêmement pénétrant et ont fait sur le public une impression profonde.

Les instruments dont il a donné les modèles ont atteint une grande perfection, et c'est à lui que la science est redevable de l'invention des premiers régulateurs au moyen desquels on est arrivé à donner à la lumière électrique une grande fixité.

Il est parvenu, au moyen d'un appareil ingénieux, à déterminer expérimentalement les vitesses de la lumière et à comparer, entre elles, celles d'un rayon de lumière dans le vide, dans l'air et dans tous les milieux transparents.

L'optique doit enfin à Foucault d'importants perfectionnements.

L'illustre savant couronna sa brillante carrière scientifique en se consacrant à l'étude de l'astronomie physique très négligée jusqu'alors.

Il résolut de soumettre la constitution physique du soleil et des planètes à des observations concluantes, soit en fixant leurs images par la photographie, soit en étudiant directement ces images agrandies projetées sur des écrans.

Pour se livrer à ses expériences, il construisit un instrument spécial qu'il voulut installer à l'Observatoire de Paris; mais Le Verrier, qui était alors directeur omnipotent de cet établissement scientifique, opposa à Foucault toutes les difficultés imaginables.

Après avoir lutté longtemps contre la mauvaise volonté de ce savant, dont l'esprit de domination tyrannique faillit, plus d'une fois, nuire aux progrès de la science, Foucault se décida à transporter son appareil dans son laboratoire particulier.

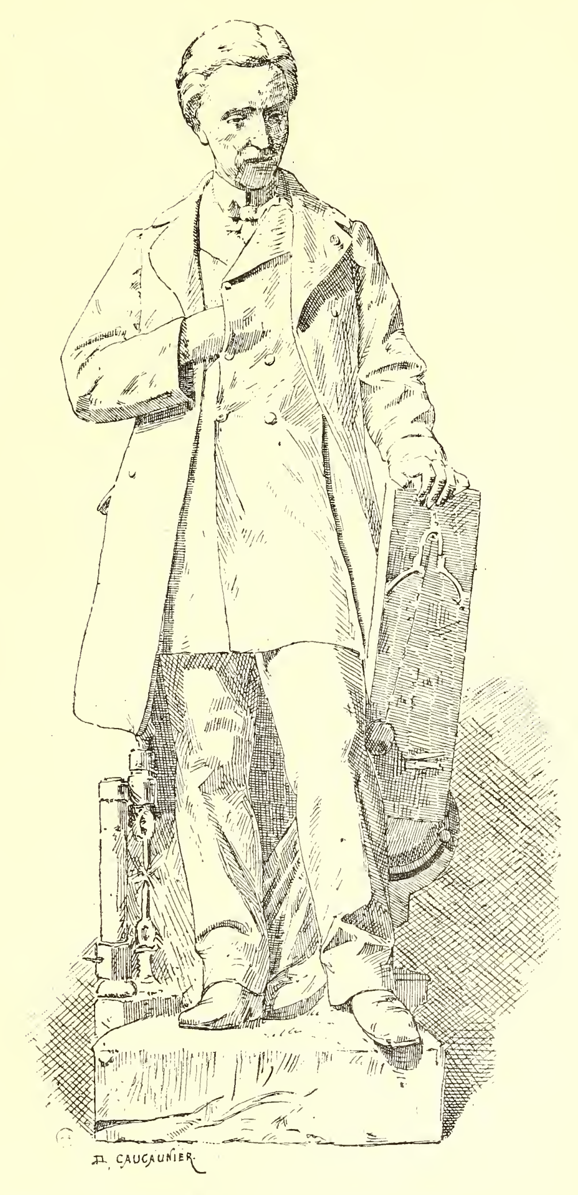
En 1867, il venait de terminer ses travaux d'installation lorsqu'il fut atteint des premiers symptômes de la paralysie qui l'emporta le 13 février 1868.

Les grandes découvertes, les méthodes fécondes, les puissants appareils que l'on doit à Foucault, le placent au premier rang parmi les savants modernes.

FOUCAULT (Jean-Bernard-Léon)

PHYSICIEN. — MÉCANICIEN

1819-1868



STATUE DE M. G.-A. GARNIER

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Premier étage.

PERRONET (JEAN-RODOLPHE)

INGÉNIEUR. — DIRECTEUR DES PONTS ET CHAUSSÉES

Jean-Rodolphe Perronet naquit à Suresnes, près Paris, en 1708. Fils d'un officier suisse au service de la France, il fut destiné à suivre la carrière du génie; mais, privé de fortune et demeuré sans ressources par la mort de son père, il résolut de se livrer à l'étude de l'architecture qui semblait lui offrir plus de ressources immédiates.

Il entra en 1725 dans les bureaux de Debeausire, architecte de la Ville de Paris, et, quoiqu'à peine âgé de dix-sept ans, il fut chargé de diriger les constructions du *Grand Egout* et de l'abreuvoir du quai des Tuileries.

En 1747, le ministre Trudaine fonda l'École des ponts et chaussées et en confia la direction à Perronet, qui, depuis dix ans, était entré dans ce corps où il avait obtenu successivement le titre d'inspecteur et d'ingénieur en chef.

En devenant directeur de la nouvelle École, Perronet obtint, par arrêt du Conseil d'État du 14 février 1747, le grade de premier ingénieur des ponts et chaussées, et il soutint dans l'administration de cet établissement la haute idée qu'il avait déjà donnée de ses talents d'ingénieur.

Bientôt les grands travaux qui lui furent confiés vinrent mettre le sceau à sa réputation.

Perronet construisit treize ponts, entre autres celui de Neuilly, le premier exemple d'un pont horizontal.

Commencé en 1768, ce magnifique ouvrage fut inauguré devant la cour le 22 septembre 1772.

Le pont de la Concorde, à Paris, a été également construit par ce savant ingénieur.

C'est sous sa direction que furent exécutés les travaux du canal de Bourgogne.

Il traça en outre six cents lieues de route et donna un plan pour amener les eaux de l'Yvette à Paris.

Perronet indiqua les moyens à employer pour construire des arches de pierre de cent et même de cent cinquante mètres d'ouverture, et imagina un grand nombre de machines encore en usage dans les constructions, entre autres la scie à recéper les pieux sous l'eau, un tombereau inversable, une drague pour curer les ports et les rivières, une double pompe à mouvement continu, etc.

C'est en récompense de tant d'utiles travaux que Perronet fut, en 1757, nommé inspecteur général des salines, emploi qu'il exerça jusqu'en 1786.

Ses nombreux projets et ses mémoires scientifiques furent publiés en 1782 aux frais du gouvernement.

Perronet fut enfin membre de l'Académie des sciences et de toutes les grandes Académies de l'Europe.

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 26 février 1794.

Perronet, fut, pour les ponts et chaussées, un de ces génies créateurs dont l'apparition fait époque; son buste figure, avec ses principaux modèles et sa bibliothèque, dans la collection de cette Ecole dont il fut le premier directeur.

PERRONET (Jean-Rodolphe)

INGÉNIEUR. — DIRECTEUR DES PONTS ET CHAUSSÉES

1708-1794



STATUE DE M. E. HUGOULIN

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Premier étage.

HÉRAULT DE SÉCHELLES

CONVENTIONNEL

Hérault de Séchelles naquit à Paris en 1760. Issu d'une famille noble déjà illustrée par des magistrats ayant occupé de hautes fonctions, il débuta, à vingt ans, dans la charge d'avocat du roi, au Châtelet, où il réussit à se créer de suite une brillante réputation.

Il ne tarda pas, d'ailleurs, à se faire nommer avocat général au Parlement de Paris.

Doué d'un extérieur heureux, d'un caractère aimable et facile, possesseur d'une grande fortune, lié avec les littérateurs et les philosophes, il avait devant lui le plus brillant avenir et la plus large place dans la haute société de l'ancien régime, quand la Révolution vint changer cette perspective et donner une nouvelle direction à ses idées.

Son esprit, que les théories humanitaires du XVIIIe siècle avaient déjà ouvert à tous les sentiments généreux, s'électrisa aux premières étincelles de la grande commotion populaire.

Au 14 juillet, il prit les armes avec les citoyens de Paris. On eut le spectacle d'un magistrat d'un rang élevé, dans une haute position de fortune, que toutes ses traditions rattachaient à l'ancien régime, se confondant dans les rangs du peuple et combattant vaillamment sous les murs de la Bastille, où il eut deux hommes tués à ses côtés.

Appelé par la Constituante aux fonctions de commissaire du roi près la Cour de cassation, Hérault de Séchelles fut élu député à l'Assemblée législative par les électeurs de Paris.

Il prit place à la gauche, fut nommé secrétaire, combattit énergiquement les tendances rétrogrades du gouvernement, vota pour la déclaration de guerre et fit décréter une réponse énergique aux menaces de la coalition (14 janvier 1792).

Il fit voter la loi qui attribuait aux municipalités la police de sûreté, présenta le rapport qui concluait à proclamer la patrie en danger et, enfin, le 10 août, provoqua l'érection d'un tribunal extraordinaire pour juger les conspirateurs royalistes, première assise du tribunal révolutionnaire.

Réélu à la Convention par le département de Seine-et-Oise, Hérault de Séchelles présida plusieurs fois cette assemblée, notamment le 2 juin, lors de la proscription des Girondins, et rédigea en grande partie la Constitution de 1793 établie après cet événement.

Il fit aussi partie du Comité de salut public, mais il s'y montra fort réservé. Accusé de modérantisme et arrêté quelques jours avant Danton et Camille Desmoulins, il fut exécuté avec eux le 5 avril 1794.

Arrivé au pied de l'échafaud, Hérault de Séchelles tendit les bras à Danton, et tous deux allaient s'embrasser lorsque l'exécuteur s'y opposa. Alors Danton, s'adressant au bourreau, lui dit, avec un sourire, ces paroles terribles : « Tu peux donc être plus cruel que la mort ! Va, tu n'empêcheras pas que, dans un moment, nos têtes ne s'embrassent dans le fond du panier. »

Hérault de Séchelles a laissé quelques écrits.

HÉRAULT DE SÉCHELLES

CONVENTIONNEL

1760-1794



STATUE DE M. C.-R. CAPELLARO

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Premier étage (en retour).

BOULLE (André-Charles)

ÉBÉNISTE

André-Charles Boulle est né à Paris en 1642. Il avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour tous les genres de talent.

Fils d'un ébéniste, obligé d'embrasser l'état de son père, il sut enrichir son métier, par son goût et son génie, de tous les accessoires dont il pouvait être susceptible et élever l'ébénisterie à la hauteur d'un art. Il acquit une grande réputation par ses meubles enrichis de bronzes, de mosaïques, d'ornements d'or, de cuivre, d'écaille, d'ivoire, etc., qui sont fort recherchés aujourd'hui sous le nom de *meubles de Boulle.*

Avec un heureux choix de différents bois des îles, qu'il disposait avec une grande intelligence, et du cuivre ou de l'ivoire qu'il découpait en véritable artiste, il parvint à imiter sur les meubles qu'il exécuta toutes les variétés d'animaux, de fleurs et de fruits. Il en composa même des tableaux dans lesquels étaient représentés des sujets d'histoire, de batailles, de chasses et de paysages. Les bronzes, qu'il ajoutait à ces différents meubles pour les orner, étaient d'une forme sévère et élégante; les profils en étaient purs.

Louis XIV, qui avait su apprécier son mérite, lui donna un logement au Louvre et le nomma graveur ordinaire des sceaux royaux (1672).

Outre cette qualification, Boulle reçut, dans le brevet qui lui fut délivré, les titres « d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, artiste ébéniste, ciseleur, marqueteur, inventeur de chiffres ».

Il réunissait, en effet, toutes ces qualités qui lui permirent de porter à un haut degré de perfection artistique les meubles, pendules, écrans, armes, écritoires, etc., qui sortaient de ses ateliers.

« Ce n'est pas, dit Jal, que l'ébéniste du roi ait gravé en taille-douce, qu'il ait fait des statues, bâti des palais ou édifié des maisons, non : les meubles qu'il exécutait étaient composés sur ses dessins, et quelques-uns, par leur grandeur et leur style architectural, étaient de vrais édifices, pour l'ornement desquels il créait des figures en relief et des ornements appliqués ou incrustés, que son burin, tour à tour énergique et délicat, enrichissait de dessins ingénieux et d'un charmant caractère. »

Boulle travailla pour Versailles et pour les autres résidences royales et reçut de nombreuses commandes de souverains étrangers.

« Cet homme, qui a travaillé prodigieusement, dit Mariette, et pendant le cours d'une longue vie, qui a servi des rois et des hommes riches, est pourtant mort assez mal dans ses affaires. C'est qu'on ne faisait aucune vente d'estampes, de dessins, etc., où il ne fût et où il n'achetât, souvent sans avoir de quoi payer; il fallait emprunter, presque toujours à gros intérêt. Une nouvelle vente arrivait, nouvelle occasion pour recourir aux expédients.

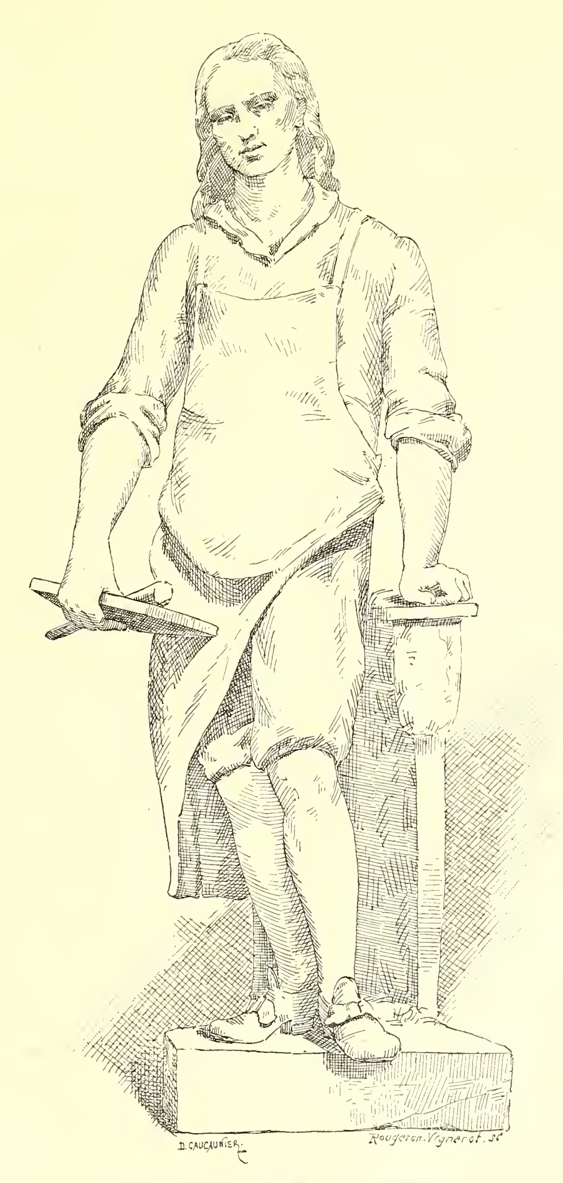
« Le cabinet devenait nombreux, et les dettes encore davantage, et pendant ce temps-là le travail languissait. C'était une manie, dont il ne fut pas possible de le guérir. Malheureusement pour lui, le feu prit dans l'atelier où il conservait toutes ses curiosités qui pouvaient devenir à la fin une ressource ».

L'incendie dévora la majeure partie de ses trésors artistiques; l'habile artiste mourut, dans la gêne, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à Paris, le 28 février 1732, et fut inhumé le lendemain 1er mars à Saint-Germain-l'Auxerrois.

BOULLE (André-Charles)

ÉBÉNISTE

1642 - 1732



STATUE DE M. J. DAMPT

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Second étage.

BALLIN (Claude)

ORFÈVRE

Claude Ballin naquit à Paris en 1615. Il était fils d'un habile orfèvre qui lui donna les premiers éléments de son art.

Il apprit enfin le dessin dans l'atelier des premiers peintres, et sentit son talent s'éveiller à la vue des œuvres du Poussin.

A force d'application, il fit de si rapides progrès, qu'à l'âge de dix-neuf ans, il exécuta quatre grands bassins d'argent sur lesquels il avait composé les quatre âges du monde avec tant de talent que le cardinal de Richelieu, qui les acheta, lui en commanda quatre autres que l'artiste fit dignes des premiers.

Malgré sa jeunesse, Ballin passa, dès lors, pour un ciseleur habile et on lui confia l'exécution, en argent, de divers bas-reliefs. Ceux qu'il a faits d'après les modèles de Sarazin représentaient les *Songes de Joseph;* ils obtinrent un grand succès.

On admira beaucoup aussi un miroir d'or qu'il avait fondu et ciselé pour Anne d'Autriche.

Sa réputation se fonda, en outre, sur un nombre considérable de beaux ouvrages, la plupart enrichis de figures en ronde bosse et de haut relief.

Ce fut lui, principalement, qui porta au dernier degré de perfection les meubles d'argent, tables, cabarets, canapés, consoles, trépieds, lits et baldaquins.

Il fabriqua aussi beaucoup d'argenterie d'église dans le même genre : croix, chandeliers, lampes, encensoirs, etc.

On admirait surtout, dans le trésor de Notre-Dame, un soleil de vermeil, haut de cinq pieds, qui servait à exposer le saint sacrement.

Ce morceau d'orfèvrerie sculptée, le plus grandiose que l'art moderne ait entrepris, se composait d'un ange soutenant l'agneau pascal, surmonté d'une gloire et accompagné de quatre vieillards agenouillés.

Ballin, dans ce chef-d'œuvre, avait eu recours à l'aide de ses amis de Cotte et Bertrand, l'un peintre, l'autre statuaire.

Malheureusement la plupart des grands ouvrages de Ballin, exécutés par les ordres de Louis XIII et de Louis XIV, furent envoyés à la Monnaie et fondus en 1668 pour payer les dépenses de la guerre.

Les dessins qui nous restent de ces ouvrages nous donnent à peine une idée de leur caractère imposant, de leur élégance et de leur admirable exécution.

Si, au lieu d'employer l'argent, l'artiste avait eu recours au bronze ou à des métaux vulgaires, ses belles fantaisies décoratives nous eussent vraisemblablement été conservées.

Ce fut Ballin qui cisela la première épée et le premier hausse-col de Louis XIV.

En 1692, à la mort de Jean Varin, le célèbre graveur en médailles auquel la frappe des médailles a dû d'importants perfectionnements, Louis XIV nomma Ballin directeur du balancier des médailles et des jetons.

Cet artiste a fait époque dans la gravure, et Charles Perrault lui a consacré une notice spéciale dans son recueil des *Hommes illustres*.

Ballin mourut à Paris le 22 janvier 1678 et fut inhumé le 25 du même mois à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

BALLIN (Claude)

ORFÈVRE

1615-1678



STATUE DE M. A. RASS

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Second étage.

DELAROCHE (Hippolyte, dit Paul)

PEINTRE

Paul Delaroche est né à Paris le 17 juillet 1797. Il était fils d'un expert en tableaux qui dirigea les plus belles ventes de son temps, et neveu d'un conservateur du Cabinet des estampes.

Il fut ainsi, de bonne heure, initié, par sa propre famille, à l'amour et à l'étude de l'art.

A vingt ans, Paul Delaroche entra dans l'atelier du peintre Gros et ne commença à être remarqué qu'au Salon de 1824 où il envoya deux toiles : *Saint Vincent de Paul prêchant pour les enfants trouvés* et *Jeanne d'Arc dans sa prison.*

Les années suivantes, il exposa une série de tableaux qui ne firent qu'affirmer davantage son vigoureux talent ; les plus célèbres sont : *la Mort d'Élisabeth* et *les Enfants d'Édouard,* tous deux figurant aujourd'hui au Louvre, dans la grande salle Française ; *Cromwell regardant le cadavre de Charles Ier*, au musée de Nîmes ; *l'Assassinat du duc de Guise* (galerie du duc d'Aumale), *le Supplice de Jane Gray* (galerie de M. Etton, à Londres), etc.

A partir de 1837, Paul Delaroche cessa tout envoi aux Salons annuels ; mais il n'en continua pas moins à travailler sans relâche ; il termina en 1841, après quatre années d'assiduité, *l'Hémicycle de l'École des beaux-arts,* admirable peinture à fresque rassemblant les principaux maîtres de toutes les écoles et de toutes les époques. Cet ouvrage, très endommagé en 1855 par un incendie, a été très habilement restauré par MM. Delaborde, Mercier et Robert-Fleury.

Parmi les œuvres les plus remarquables de cet artiste, il faut également citer : *Bonaparte franchissant les Alpes, Napoléon à Sainte-Hélène, Marie-Antoinette après sa condamnation, le Dernier adieu des Girondins* et plusieurs sujets religieux : *Moïse exposé sur le Nil, le Christ espoir des affligés, l'Ensevelissement du Christ, la Vierge chez les saintes femmes,* etc.

Paul Delaroche a peint, pour le musée de Versailles, *le Baptême de Clovis, le Sacre de Pépin, le Passage des Alpes par Charlemagne* et son *Couronnement à Rome.*

Outre ses tableaux d'histoire, ce maître a exécuté un grand nombre de portraits célèbres, parmi lesquels on admire ceux de Mlle Sontag, de Carle Vernet, de Guizot, de Salvandy, de Rémusat et de Thiers.

Paul Delaroche avait été admis à l'Institut en 1832, et nommé en 1833 professeur à l'École des beaux-arts.

La mort prématurée de sa femme, qui était la fille du peintre Horace Vernet, assombrit les dernières années de Delaroche, qui mourut le 4 novembre 1856 à l'âge de cinquante-neuf ans.

Paul Delaroche rajeunit l'art en traitant des sujets modernes ; il s'attacha à la représentation du *vrai* plutôt qu'à celle de l'idéal et de l'héroïque.

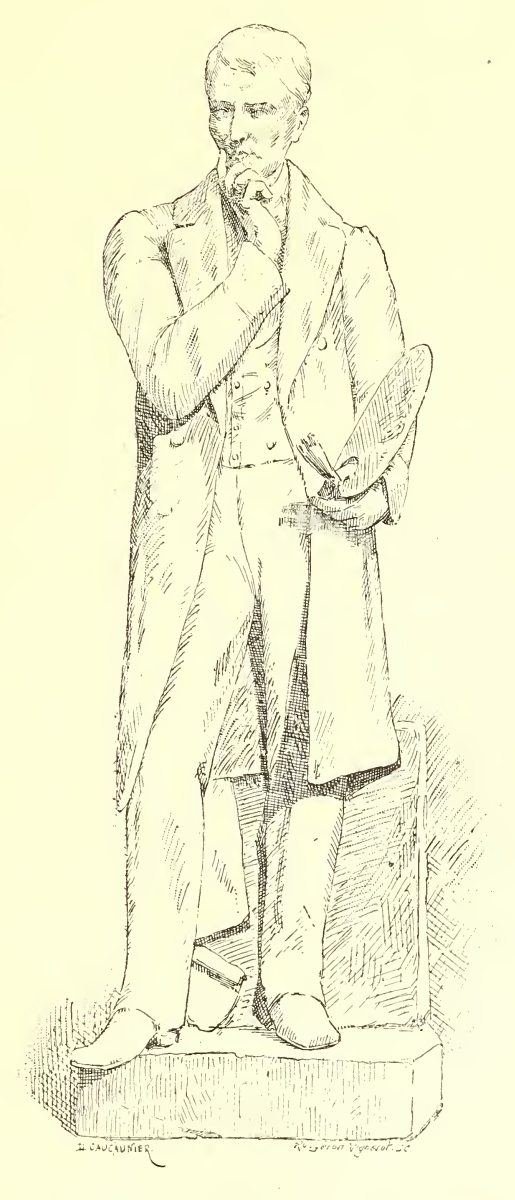
Ses tableaux sont, suivant la juste expression de F. Halévy, « des récits animés où l'histoire vit dans la simplicité de la chronique, où le peintre écrit avec son pinceau et parle avec la pensée, avec tout le charme de l'art ».

On s'accorde, en effet, à louer en lui la parfaite intelligence de la composition, la correction du dessin, un goût délicat et un rare talent d'exprimer par les traits de la physionomie le caractère et les sentiments les plus intimes de ses personnages.

DELAROCHE (Hippolyte, dit Paul)

PEINTRE

1797-1856



STATUE DE M. L.-C. FOURQUET

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Second étage (en retour).

BACHELIER (Jean-Jacques)

PEINTRE. — FONDATEUR DES ÉCOLES GRATUITES DE DESSIN

Jean-Jacques Bachelier naquit à Paris en 1724.

On n'a pas de détails sur sa jeunesse et on ne connaît pas le nom du maître qui lui enseigna la peinture.

Agréé à l'Académie de peinture en 1751, il en fut reçu membre le 2 septembre 1732 comme peintre de fleurs, et le 24 septembre 1763 comme peintre d'histoire, sur le tableau de la *Mort d'Abel*, qu'on l'autorisa, le 27 octobre 1764, à remplacer par *Cimon, dans sa prison, allaité par sa fille*. Cette toile, plus connue sous le titre de *Charité romaine*, et qui est actuellement au musée du Louvre, a été souvent reproduite par la gravure.

Élu le 29 novembre de la même année professeur adjoint, il devint professeur le 7 juillet 1770 et adjoint à recteur le 7 juillet 1792.

En 1765, il consacra une fortune d'environ 60,000 francs qu'il avait amassée à l'établissement d'une école gratuite de dessin appliqué à l'industrie.

Après avoir éprouvé quelques obstacles dans l'accomplissement de cette tâche, il se vit protégé par le gouvernement.

Les secours qu'il en reçut, des souscriptions volontaires et nombreuses, et une taxe légère à laquelle les corps de métiers, pénétrés de l'utilité de son projet, s'assujettirent, le mirent en état de consolider cet établissement qui, autorisé par lettres patentes en 1766, fut ouvert en 1767 à quinze cents élèves, et installé en 1776 dans les bâtiments de l'ancien collège d'Autun (rue de l'École-de-Médecine).

Cette école subsiste encore aujourd'hui dans le même local, mais sous le titre d'Ecole nationale des arts décoratifs.

Choisi pour diriger la manufacture de porcelaine de Sèvres, comme peintre et comme administrateur, Bachelier contribua puissamment aux progrès artistiques de cet établissement.

« Avant lui, dit Ch. Blanc, les produits de Sèvres étaient décorés dans le goût des peintures chinoises; Bachelier voulut faire de la porcelaine française; il introduisit la mode de ces légers bouquets, d'un dessin pur et finement correct, qui sont élégants sans être bizarres, et qui s'épanouissent avec tant de fraîcheur sur le blanc laiteux de la pâte tendre. »

Comme peintre d'animaux et de fleurs, Bachelier doit être placé parmi les plus habiles; ses ouvrages en ce genre sont traités avec beaucoup d'énergie et d'éclat, témoin sa *Chasse à l'ours* et sa *Chasse au lion*, tableaux non catalogués du musée du Louvre.

Ses compositions historiques présentent de moindres qualités.

Ingénieux et chercheur, Bachelier retrouva en 1749 le secret de la peinture à la cire, en usage chez les anciens, et exécuta plusieurs tableaux en employant ce procédé. C'est encore à lui qu'on doit l'invention d'une espèce d'encaustique pour préserver les statues de marbre de l'impression de l'air, procédé également restitué des anciens, car on en trouve une recette dans Pline.

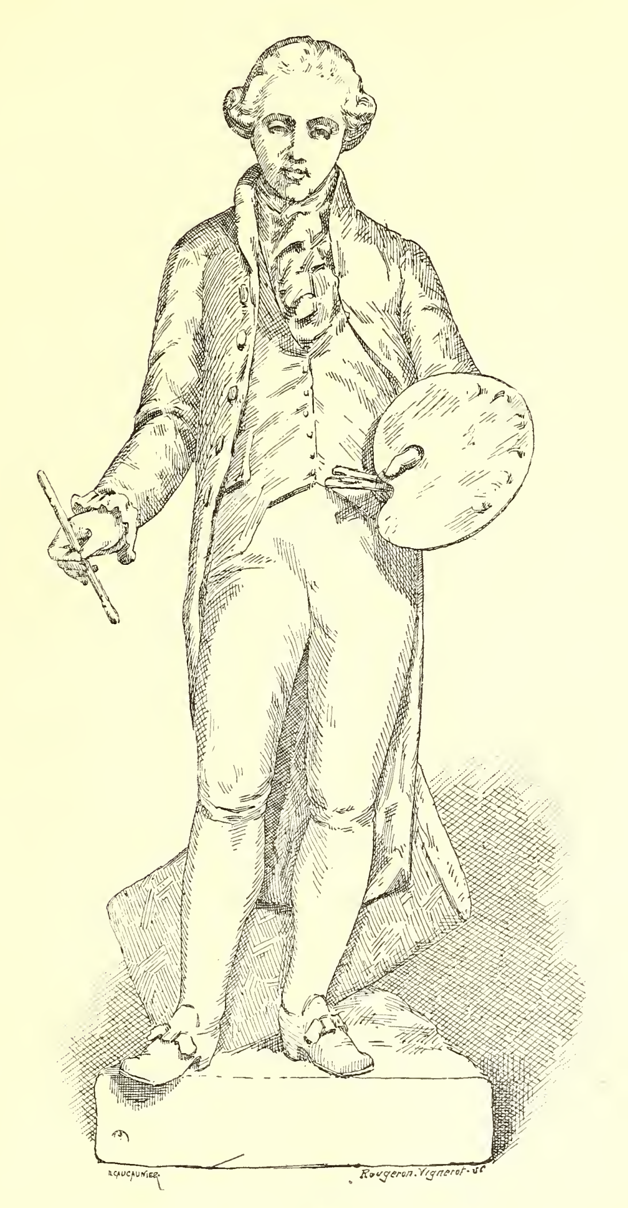
Mais son plus beau titre de gloire est la fondation de la première école gratuite de dessin, qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

Il mourut le 14 avril 1806, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

BACHELIER (Jean-Jacques)

PEINTRE. — FONDATEUR DES ÉCOLES GRATUITES DE DESSIN

1724-1806



STATUE DE M. A. PARIS

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de gauche. — Second étage (en retour).

CAVAIGNAC (Éléonore-Louis-Godefroy)

HOMME POLITIQUE. — PUBLICISTE

Godefroy Cavaignac naquit à Paris, le 29 mai 1800. Il était fils du conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac et frère du général qui fut chef du pouvoir exécutif en 1848.

Après avoir fait de brillantes études, Godefroy Cavaignac se fit recevoir avocat, mais il ne tarda pas à abandonner le barreau et s'essaya dans les lettres.

Vers 1831, il composa quelques opuscules presque entièrement oubliés aujourd'hui, tels qu'une *Histoire du cardinal Dubois*, une *Tuerie de cosaques, Scènes d'invasion,* empreints déjà de l'énergie que devait bientôt révéler son caractère.

Né pour la lutte, Godefroy Cavaignac ne tarda pas à se jeter dans le journalisme politique. Il fit, dans la presse, une guerre acharnée au gouvernement de la Restauration et fut un des chefs populaires qui préparèrent les événements de 1830.

Il défendit vaillamment, les armes à la main, la cause du peuple, pendant les journées des 27, 28 et 29 juillet.

Démocrate convaincu, il attaqua, de sa plume ardente, le gouvernement de Juillet comme il avait combattu la Restauration.

Tous les journaux et tous les cercles républicains retentirent alors de son nom.

« Je le déclare, sans affectation comme sans feinte, de cœur et de conviction, je suis républicain, écrivait-il en 1831; mais il ne m'eût pas suffi, pour adopter mes opinions, que la République me parût être, en soi, le moins imparfait des gouvernements. J'ai tâché de me rendre compte des faits, et j'ai compris, non seulement qu'elle était possible, mais qu'elle était inévitable, mais que tout marchait là: les événements, les esprits, les choses. J'ai compris qu'il était impossible que le mouvement qui domine aujourd'hui le monde aboutît à autre chose qu'à la République. »

Il fut, à cette époque, l'un des fondateurs de la *Société des amis du peuple* et de la *Société des droits de l'homme.*

Arrêté après les événements d'avril 1834, il fut incarcéré à Sainte-Pélagie. Il porta plusieurs fois la parole au nom de ses coaccusés devant la Chambre des pairs.

Cavaignac resta un an en prison; le 13 juillet 1835, il s'évada et se réfugia en Angleterre.

Revenu à Paris en 1841, il entra au journal *la Réforme* et recommença sa campagne politique.

Il mourut le 5 mai 1845, après une longue et douloureuse maladie. Son convoi fut comme une protestation; plus de six mille citoyens suivaient le cercueil : François Arago, Joly, Ledru-Rollin, Guinard, Louis Blanc et Drolling tenaient les cordons du poêle.

De nombreux discours furent prononcés au cimetière Montmartre où Louis Blanc, dans cette exclamation éloquente, peignit justement les regrets que sa mort avait fait naître :

« Voilà donc ce qui nous reste de lui! Ainsi, ce grand et aimable esprit, ce cœur intrépide, cette imagination pleine d'éclairs, cet admirable assemblage de force et de grâce, d'énergie et de tendresse, de sensibilité féminine et de fierté virile, de raison et d'ardeur, cette nature d'homme d'Etat, de poète, de chevalier, tout cela, un peu de terre va le couvrir. »

Godefroy Cavaignac est resté dans la mémoire de tous comme le représentant le plus sincère et le plus dévoué de la démocratie de son époque.

GODEFROY CAVAIGNAC

HOMME POLITIQUE. — PUBLICISTE

1800-1845



STATUE DE M. A.-J. DUMILATRE

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Rez-de-chaussée.

VIOLLET-LE-DUC (Eugène-Emmanuel)

ARCHITECTE. — ARCHÉOLOGUE ET ÉCRIVAIN

Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc naquit à Paris le 27 janvier 1814. Son père, savant bibliographe, lui fit d'abord étudier les lettres, mais il le laissa libre du choix de sa carrière.

Le jeune Viollet-le-Duc, qui se sentit de bonne heure attiré vers l'archéologie, prit des leçons d'Achille Leclère, architecte célèbre alors pour ses habiles restaurations de monuments anciens, et se livra à de sérieuses études sur les travaux du moyen âge sous le triple aspect des constructions civiles, religieuses et militaires.

Dès l'âge de vingt ans, il fit d'intéressants envois au Salon; puis il alla passer, en Italie et en Sicile, deux années pendant lesquelles il étudia les vestiges de l'art grec et romain (1836-1837). L'année suivante, Viollet-le-Duc parcourut une partie de la France en dessinant les monuments les plus remarquables.

Son érudition archéologique lui valut d'être attaché, en 1840, comme inspecteur aux travaux de restauration de la Sainte-Chapelle dirigés par Duban. Viollet-le-Duc fut, dès lors, chargé de la restauration d'un grand nombre d'édifices du moyen âge: églises de Vézelay, de Poissy, de Saint-Nazaire, de Semur; cathédrales d'Amiens, de Sens; les fortifications de l'ancienne cité de Carcassonne, etc.

En 1845, il obtint au concours, avec Lassus, la restauration de Notre-Dame de Paris qu'il termina seul. Ce travail important, qui fut exécuté avec une rare science d'archéologue, le fit appeler aux fonctions d'architecte de l'abbaye de Saint-Denis.

En 1853, un décret nomma Viollet-le-Duc inspecteur général du service diocésain, et lui donna ainsi la haute main sur une partie des basiliques de France.

C'est en cette qualité qu'il restaura, avec autant de talent que de bonheur, Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, la cathédrale de Laon et le château de Pierrefonds si justement admiré.

En 1863, il fit un cours d'esthétique et d'histoire de l'art à l'Ecole des beaux-arts. Comme écrivain, ce savant artiste a fait preuve d'un grand talent et d'un rare savoir.

Beaucoup de ses ouvrages, dans lesquels il s'est généralement attaché à vulgariser, au moyen du crayon et de la plume, la théorie et l'histoire de l'architecture, comptent parmi les meilleurs du genre.

Ils se distinguent par la lumineuse clarté de l'exposition, par l'esprit de méthode et par un style attrayant; les plus estimés sont : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du* XIe *au* XVIe *siècle; Dictionnaire du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance; Essai sur l'architecture militaire au moyen âge; Description de Notre-Dame de Paris; Histoire d'un dessinateur; Descriptions du château de Pierrefonds; Entretiens sur l'architecture; Histoire d'une maison; Cités et ruines américaines; Histoire de l'habitation humaine dans les temps préhistoriques; les Églises de Paris* et *la Cité de Carcassonne.*

Décoré de la Légion d'honneur en 1849, Viollet-le-Duc fut promu officier en 1858 et commandeur en 1869.

Au début du siège de Paris, en 1870, il organisa avec Alphand, l'éminent directeur des travaux de Paris, la légion auxiliaire dont il fut lieutenant-colonel, et, malgré son âge, prit une part active aux combats livrés sous Paris.

Il fut ensuite membre du conseil municipal de Paris et s'y fit une place importante dans les questions relatives à l'art.

Il est mort à Lausanne le 17 septembre 1879.

VIOLLET-LE-DUC (EUGÈNE-EMMANUEL)

ARCHITECTE. — ARCHÉOLOGUE ET ÉCRIVAIN

1814-1879



STATUE DE M. A.-J. DUMILATRE

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Rez-de-chaussée.

TRONCHET (François-Denis)

JURISCONSULTE. — L'UN DES RÉDACTEURS DU CODE CIVIL

François-Denis Tronchet naquit à Paris en 1726.

Son père, procureur au Parlement, le destina de bonne heure à la profession d'avocat où il apporta une volonté forte, un esprit vigoureux et une raison supérieure.

Formé à l'école des jurisconsultes les plus distingués, Tronchet ne tarda pas à se produire au barreau; mais il renonça bientôt à la plaidoirie à cause de la faiblesse de sa voix, et devint la lumière des avocats consultants.

Sa vaste érudition, son tact, sa pénétration, sa logique irrésistible, son étonnante clairvoyance quand il s'agissait de discerner les véritables difficultés d'une question, lui acquirent une grande et rapide célébrité.

Lorsque Maupeou exila les parlements en 1771, Tronchet ferma son cabinet pour se consacrer tout entier aux sciences et aux lettres.

Après le retour des cours souveraines, il n'épargna aucun effort pour rétablir l'harmonie entre ceux de ses confrères qui avaient imité son exemple et ceux qui s'en étaient écartés.

En 1789, il fut élu par la Ville de Paris aux États généraux; il y siégea au centre avec les royalistes constitutionnels.

Il s'éleva fréquemment contre les innovations hardies; c'est ainsi qu'on le vit s'opposer à l'application du jury en matière civile.

Mirabeau, qui l'appelait le *Nestor de l'aristocratie,* dit un jour à l'Assemblée fatiguée de l'entendre, et peu disposée à l'écouter: « Messieurs, veuillez vous souvenir que M. Tronchet n'a pas la poitrine aussi forte que la tête. »

Ses talents, néanmoins, furent très utiles dans les matières de législation.

Pendant la session de l'Assemblée constituante, Tronchet fit partie du comité de constitution dont il fut le président. Ce fut par son organe que la Ville de Paris déclara qu'elle renonçait à ses privilèges.

Il appuya la suppression des droits de primogéniture et de masculinité et l'égalité dans les partages.

En 1791, après le retour de Varennes, l'Assemblée le nomma l'un des trois commissaires chargés de recevoir les déclarations du roi et il ne négligea rien pour adoucir les formes de cette délicate mission. Aussi Louis XVI, traduit, l'année suivante, à la barre de la Convention, l'appela-t-il dans le conseil de ses défenseurs.

Tronchet se cacha pendant la Terreur et ne rouvrit son cabinet qu'en 1795.

Il fut député au Conseil des Anciens, puis, sous le Consulat, premier président de la cour de cassation, et après le 18 Brumaire, chargé de rédiger un projet de Code civil avec Portalis, Maleville et Bigot de Préameneu.

Imbu des principes du droit coutumier, il contribua à les faire admettre de préférence à ceux du droit romain.

En 1801, Bonaparte le nomma sénateur avec la sénatorerie d'Amiens. Une maladie que rien n'annonçait l'emporta en peu de jours en 1806, à l'âge de quatre-vingts ans.

Tronchet est le premier sénateur dont la dépouille fut transportée sous les voûtes du Panthéon.

TRONCHET (François-Denis)

JURISCONSULTE. — L'UN DES RÉDACTEURS DU CODE CIVIL

1726-1806



STATUE DE M. VITAL DUBRAY

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Premier étage (en retour).

Horace VERNET

PEINTRE

Horace Vernet est né à Paris le 30 juin 1789, dans l'appartement que son père Carle Vernet, le célèbre peintre de batailles, occupait au Louvre.

Il se forma par les leçons ou les exemples de son père, de Moreau, de Chalgrin et de Vincent.

A l'École des beaux-arts, il montra plus de dispositions naturelles que d'assiduité au travail; néanmoins, merveilleusement doué, il s'attaqua à tous les genres, peignant des marines, des chevaux, quittant le pinceau pour le burin et gravant des planches de modes, dessinant des caricatures et des charges militaires qui commencèrent sa réputation.

Néanmoins, il interrompit brusquement ses travaux artistiques pour servir comme conscrit en 1814; il fut même décoré pour sa belle conduite devant l'ennemi, aux portes de Paris.

Bientôt libéré, Horace Vernet se consacra presque exclusivement aux sujets militaires, et débuta par *le Chien du régiment* et *le Cheval du trompette,* qui rendirent son nom populaire.

Sous la Restauration, il donna *les Batailles de Jemmapes,* de *Valmy,* de *Montmirail, la Défense de Saragosse, le Pont d'Arcole,* etc. Mais il vit tous ces tableaux refusés par les jurys d'exposition à cause des souvenirs nationaux qu'ils rappelaient. L'habile peintre se dédommagea spirituellement de cette injustice, en ouvrant une exposition particulière de ses œuvres qui attira la foule.

En 1826, l'Académie des beaux-arts lui ouvrit ses portes.

Il se vit alors recherché par le gouvernement de Charles X inquiet de sa popularité, et fut nommé directeur de l'École de Rome en 1828.

Après 1830, Horace Vernet jouit de la faveur du nouveau roi.

Il fut chargé de décorer la salle de Constantine, au musée de Versailles; Louis-Philippe et Napoléon III lui confièrent de nombreux travaux qui l'occupèrent jusqu'à sa mort, survenue à Paris le 17 janvier 1863.

Dans le grand nombre des toiles qui sont dues à cet infatigable artiste, on doit citer: *Raphaël et Michel-Ange au Vatican, Judith et Holopherne, le Général Moncey à la barrière de Clichy,* trois de ses meilleurs tableaux qui figurent aujourd'hui au Louvre; *la Prise de la Smala* et *le Siège de Constantine,* au musée de Versailles; *l'Attaque de la citadelle d'Anvers, l'Occupation d'Ancône, la Flotte forçant l'entrée du Tage, la Bataille d'Isly, Abraham renvoyant Agar, le Soldat laboureur,* etc.

Horace Vernet réussit également dans le portrait et le tableau de genre.

« M. Horace Vernet, a dit Théophile Gautier, aura cette gloire d'avoir été de son époque, lorsque tant d'artistes d'un mérite supérieur peut-être se renfermaient dans la sphère de l'idéal et n'en descendaient pas, vivant abstraitement aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Léon X.

« Il n'a pas eu, comme eux, d'illustres modèles, des traditions sacrées, des règles certaines; il lui a fallu tout créer, dessin, couleur, arrangement, pour peindre ce héros collectif qu'on appelle l'armée et qui vaut bien Achille ou Hector, quelque admiration qu'on professe d'ailleurs pour ces personnages homériques.

« Sans doute, M. Horace Vernet ne saurait être comparé, pour le style et le coloris, aux grands maîtres d'Italie, de Flandre ou d'Espagne; mais il est original, moderne et Français. »

Horace VERNET

PEINTRE

1789-1863



STATUE DE M. E.-A. OUDINÉ

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Premier étage.

SUE (Joseph-Marie, dit Eugène)

ROMANCIER

Eugène Sue est né à Paris, le 10 décembre 1804. Fils de Jean-Joseph Sue, chirurgien en chef de la garde impériale, il eut pour parrain le prince Eugène de Beauharnais et pour marraine l'impératrice Joséphine.

Il étudia la médecine et partit, à l'âge de vingt-trois ans, comme chirurgien, sur un vaisseau de l'Etat. Il voyagea, pendant six ans, sur l'Océan et la Méditerranée, et toucha à presque tous les ports de France.

Peu de temps après son retour à Paris, en 1831, Eugène Sue perdit son père qui lui laissa une fortune considérable. Il quitta alors la marine pour se livrer à la littérature.

Après avoir collaboré à quelques vaudevilles, il publia une série de romans maritimes dont les plus célèbres sont: *Plick et Plock, Atar Gull* et *la Salamandre.*

Ces ouvrages, que l'auteur, alors inconnu, dut faire imprimer à ses frais, lui firent déjà une retentissante réputation.

Il s'adonna ensuite à la composition de romans historiques et de romans de mœurs qui n'eurent pas moins de succès. Parmi ces derniers, *Mathilde* doit être cité comme son chef-d'œuvre.

Bientôt se produisit dans le talent de ce puissant écrivain une transformation qui lui conquit enfin une des places les plus honorables dans l'histoire politique et morale de son temps.

C'était l'époque, où dans les journaux, les discours, les livres, on poursuivait avec ardeur la solution des grands problèmes sociaux que 1789 avait soulevés, que 1830 avait laissés de côté et que 1848 devait soudainement remettre en question.

Eugène Sue voulut connaître à fond cette société qui réclamait si impérieusement des réformes; il l'étudia jusque dans ses bas-fonds, et se mit à composer des romans socialistes : *les Mystères de Paris* (1842), *le Juif errant* (1844), *Martin ou l'Enfant trouvé* (1847), *les Sept Péchés capitaux* (1848), *les Mystères du peuple* ou *Histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges* (1849).

Ces ouvrages, dans lesquels l'auteur réussit à attirer l'attention des penseurs sur les questions sociales dont la solution s'impose au monde moderne, augmentèrent encore sa popularité.

Conduit à la politique active par la propagande révolutionnaire, Eugène Sue fut élu représentant à l'Assemblée législative le 28 avril 1850, et siégea à la Montagne.

Deux ans après, le coup d'État le chassa de France.

Il alla s'installer à Annecy, dans une modeste habitation appelée *les Barattes,* dans laquelle il expira le 3 juillet 1857.

Sentant la mort prochaine, il dit à Charras, son compagnon de lutte, exilé comme lui et qui veillait à son chevet : « Mon ami, je désire mourir comme j'ai vécu, en libre penseur. »

Sa dernière volonté fut exécutée.

La famille d'Eugène Sue voulut s'opposer à son inhumation en Savoie; mais elle dut céder au vœu de toute la population d'Annecy et des environs. C'est ainsi que l'auteur des *Mystères de Paris* fut enterré à Annecy et que la Savoie a pu conserver les restes de l'homme à qui elle avait voué un véritable culte.

SUE (Joseph-Marie, dit Eugène)

ROMANCIER

1804-1857



STATUE DE M. Hyacinthe CHEVALIER

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Premier étage.

WILHEM (Guillaume-Louis BOCQUILLON, dit)

FONDATEUR DES ORPHÉONS

Guillaume-Louis Bocquillon, plus connu sous son surnom de Wilhem, est né à Paris en 1781.

Son père, officier dans l'armée royale, exigea que son fils suivît, comme lui, la carrière des armes et, dans ce but, il le fit entrer en 1795 à l'École fondée à Liancourt, par décret de la Convention, pour les fils d'officiers défenseurs de la patrie.

C'est là que se révéla la vocation du jeune Wilhem pour la musique. Ayant entendu un enfant chanter à l'Église une mélodie de Gossec, il voulut devenir un musicien.

Malheureusement, dans cette petite ville de province, les professeurs faisaient défaut; seul, un ancien soldat, qui avait quelques notions de musique, enseignait la clarinette, le cor et le basson.

Wilhem alla le trouver un jour, et lui fit part d'un projet qu'il avait d'organiser une musique militaire à l'École.

Le brave homme recruta quelques élèves et leur distribua des instruments dont il leur apprit l'usage; mais il manquait une flûte pour compléter un ensemble satisfaisant.

« Qu'à cela ne tienne, dit Wilhem, je jouerai de la flûte!

— Mais je ne saurais vous l'enseigner, c'est peut-être le seul instrument de musique que j'ignore, objecte le vieux mélomane!

— Je l'apprendrai donc tout seul, riposte le jeune homme. »

Aidé d'une vieille méthode, Wilhem s'exerça sur la flûte et ne tarda pas à en jouer d'une façon plus que satisfaisante.

Mais là ne s'arrêtait pas son ambition, il voulut composer.

Pour arriver à son but, il étudia seul l'harmonie, qu'il *découvrit*, pour ainsi dire, en analysant, à sa manière, les ouvrages de musique qui lui tombaient sous la main.

Bientôt, malgré la mauvaise volonté de son père, alors commandant de la citadelle de Perpignan, qui refusa de l'aider en aucune façon, ce jeune homme, presque un enfant, qui était parvenu, sans maître, à concevoir ainsi la musique, trouva des protecteurs qui lui obtinrent une pension de 600 francs et le firent entrer au Conservatoire où il remporta les plus grands succès.

Malheureusement, la pension qui lui avait été accordée n'ayant pas été payée, Wilhem, se trouvant sans ressources, dut, pour continuer ses études musicales, donner des leçons de mathématiques et de grammaire.

Cependant il ne tarda à se faire un nom en écrivant la musique de nombreuses romances et de plusieurs chansons de Béranger dont il fut l'ami.

Enfin, en 1833, après des tribulations sans nombre, il réussit à faire adopter dans l'enseignement mutuel, alors à son berceau, une simple et ingénieuse méthode qu'il avait créée pour l'enseignement du chant dans les écoles primaires.

A la fin de cette année, il réunit les groupes qu'il avait instruits séparément, afin d'avoir un ensemble d'exécutants, et il donna à cette réunion le nom d'*orphéon*.

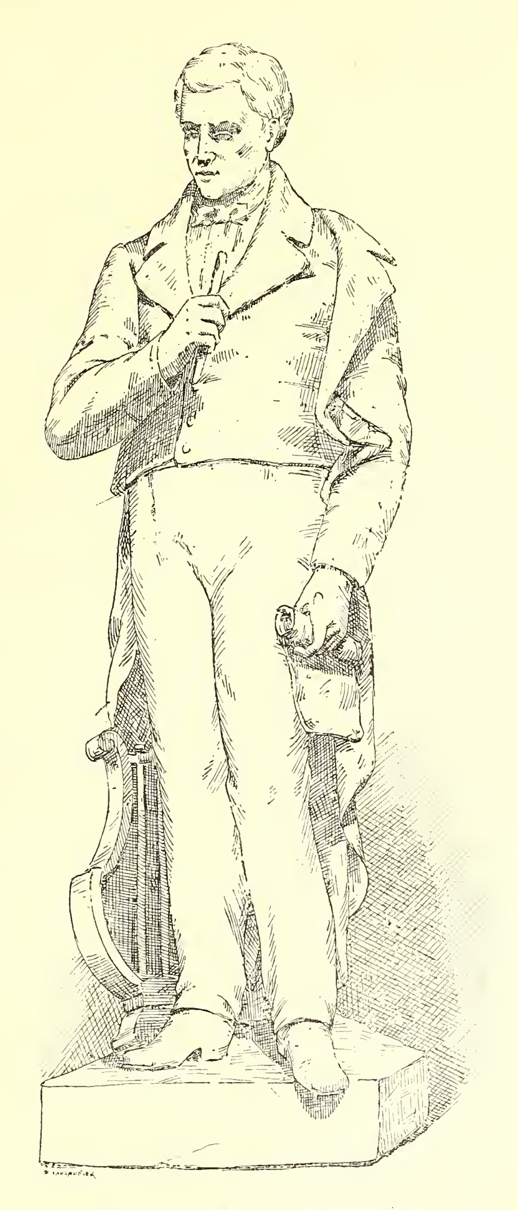
Depuis lors, on désigne ainsi un ensemble de choristes qui exécutent des chants sans aucun accompagnement instrumental.

Wilhem, atteint d'une fluxion de poitrine, mourut le 26 avril 1842. Son œuvre est restée; elle est immortelle.

WILHEM (Guillaume-Louis BOCQUILLON, dit)

FONDATEUR DES ORPHÉONS

1781-1842



STATUE DE M. F. RICHARD

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Deuxième étage (en retour).

COROT (JEAN-BAPTISTE-CAMILLE)

PEINTRE

Jean-Baptiste-Camille Corot naquit à Paris le 29 juillet 1796.

Fils d'un négociant qui avait acquis une certaine fortune dans le commerce des nouveautés et des modes, Corot fut envoyé en 1806 au lycée de Rouen où il resta jusqu'en 1813.

De retour à Paris, il fut placé, à son grand regret, chez un marchand de draps, car, bien qu'il eût déjà crayonné quelques dessins naïfs et qu'il fût singulièrement touché des spectacles de la nature, il dut obéir aux exigences d'une famille qui, sans dédaigner absolument les arts, avait des préférences marquées pour les affaires.

Cette phase de la vie commerciale de Corot dura jusqu'en 1820.

C'est alors qu'ayant obtenu, non sans peine, la permission de se faire peintre, il aborda résolument l'étude du paysage.

Après avoir été élève des peintres Michallon et V. Bertin, il alla étudier seul, plusieurs années, en Italie.

Dès 1827, Corot se fit connaître par des compositions où l'on remarque un vif sentiment poétique, et parmi lesquelles on distingue surtout ses paysages.

Néanmoins, pendant longtemps, le talent de ce peintre fut beaucoup discuté et ses toiles charmantes n'eurent tout d'abord qu'un succès médiocre.

Un jour vint, toutefois, où ses crépuscules vaporeux et ses matins humides de rosée s'imposèrent à l'admiration du public.

Laborieux autant qu'on peut l'être, simple dans ses goûts, Corot était généreux jusqu'à la prodigalité.

« Prompt et ingénieux à faire le bien, dit Ch. Blanc, il avait pour cela des stratagèmes qu'invente seule l'industrie du cœur. Il feignait parfois de trouver sublime le tableau d'un camarade malheureux et de l'acheter par entraînement, afin de cacher une assistance généreuse sous la forme d'une admiration qui relevait le moral. Il faisait des pensions qu'il croyait secrètes. Il alla jusqu'à payer une maison de campagne à un dessinateur de génie.

« Grand et fort, Corot était taillé comme un hercule. A le voir vêtu d'une blouse, coiffé d'un bonnet de coton, on l'eût pris pour un roulier bon enfant qui aurait fait de son fouet un appui-main.

« Plus vieux de vingt ans que tous les paysagistes en renom, il avait, parmi la jeunesse, ce double privilège de lui parler sa langue familière et de garder, avec cela, l'autorité de l'âge. Il était aimé comme un camarade et respecté comme un maître. »

Parmi les nombreuses toiles remarquables dues à son poétique pinceau, on doit citer : *Une matinée, une Vue du Forum* et *une Vue du Colisée* actuellement au Louvre, *le Christ au Jardin des Oliviers* (musée de Langres), *Site d'Italie* (Avignon), *Soleil couchant* (Marseille), *les Baigneuses* (Bordeaux), *Souvenir de Ville-d'Avray, Solitude, Un soir* et *la Danse des Nymphes,* son chef-d'œuvre.

La mort surprit Corot le pinceau à la main, le 22 février 1875, dans sa quatre-vingtième année.

Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il avait été promu officier en 1867.

Un monument lui a été élevé, par souscription publique, à Ville-d'Avray.

COROT (Jean-Baptiste-Camille)

PEINTRE

1796-1875



STATUE DE M. E.-H. LOMBARD

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Deuxième étage (en retour).

SILVESTRE DE SACY (Antoine-Isaac)

ORIENTALISTE

Antoine-Isaac Sylvestre de Sacy naquit à Paris le 21 septembre 1758.

A l'âge de sept ans, ayant perdu son père, qui était notaire à Paris, il reçut, sous la direction de sa mère, une instruction forte, et montra de bonne heure une étonnante aptitude pour l'étude des langues.

Il apprit d'abord l'hébreu, puis le syriaque, le samaritain, le chaldéen, l'arabe, le persan et le turc, ainsi que l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand.

Lorsqu'il eut terminé ses études littéraires, Sylvestre de Sacy fit son droit, mais n'embrassa pas la carrière du barreau.

Il s'adonna tout entier aux recherches les plus minutieuses sur l'Orient, qu'il considéra sous toutes ses faces : archéologie, géographie, histoire, littérature, croyances, etc.

En 1781, déjà remarqué par ses travaux archéologiques, Sylvestre de Sacy fut appelé aux fonctions de conseiller à la Cour des monnaies, dont il devint, en 1791, un des commissaires généraux.

L'Académie des inscriptions l'accueillit en 1785 comme membre libre. Il lut, dans cette Compagnie, plusieurs Mémoires remarquables, et en devint membre titulaire en 1792.

Nommé, en 1795, professeur à l'Ecole des langues orientales, qui venait d'être créée, il fut, vers cette époque, l'un des rédacteurs les plus assidus du *Journal des Savants.*

Professeur de persan au Collège de France en 1806, il fut député au Corps législatif en 1808 et créé baron en 1813.

A la Restauration, il fut nommé censeur royal, puis membre du Conseil de l'Université (1814).

Il quitta ce haut poste au bout de peu d'années, ne pouvant approuver les tendances antilibérales de ses collègues.

Sylvestre de Sacy devint, en 1822, administrateur du Collège de France et de l'Ecole des langues orientales, et fonda la Société asiatique dont il eut la présidence.

En 1832, il fut nommé conservateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale et élevé à la pairie.

L'année suivante, Sylvestre de Sacy était nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions.

On lui doit de nombreux ouvrages dont les principaux sont : *Principes de grammaire universelle, Grammaire arabe,* devenue classique; *Relation de l'Egypte,* traduite de l'arabe; *Mélanges de la littérature orientale* et plusieurs traductions de poètes arabes.

Malgré ses occupations multiples, ce travailleur prodigieux, qui savait plus de vingt langues, n'en continua pas moins, jusqu'à la fin de sa vie, ses cours d'arabe et de persan; il fut membre de presque toutes les académies de l'Europe et grand officier de la Légion d'honneur.

C'était un homme d'un commerce agréable et toujours prêt à donner son appui aux idées utiles et généreuses.

Sylvestre de Sacy mourut le 21 février 1838, à l'âge de quatre-vingts ans.

SILVESTRE DE SACY (Antoine-Isaac)

ORIENTALISTE

1758-1838



STATUE DE M. F.-E. LEROUX

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Deuxième étage.

D'ANVILLE (Jean-Baptiste-Bourguignon)

GÉOGRAPHE

Jean-Baptiste-Bourguignon d'Anville naquit à Paris le 11 juillet 1697.

Une carte géographique, tombée par hasard entre ses mains lorsqu'il n'avait que douze ans, lui donna l'occasion de manifester son goût pour la géographie.

Il employa, depuis, une partie du temps de ses classes et même de ses récréations à dessiner les pays et les contrées dont parlent les historiens latins et grecs.

Ce goût ne tarda pas à se convertir en une espèce de passion. Dès lors, toutes les études du jeune d'Anville furent dirigées vers la géographie; il ne lisait plus les poètes et les historiens grecs et latins que dans l'intention de trouver la place que les villes dont ils ont parlé occupaient sur le globe, et il essayait de fixer les limites de ces vastes empires dont il ne reste de traces que dans l'histoire.

Il suivait sur ses cartes la marche des armées à travers des contrées devenues désertes, et s'occupait à retrouver les champs de bataille où s'était autrefois décidé le sort du monde.

Ses études, soutenues par un vif enthousiasme et constamment dirigées vers le même but, lui avaient procuré de très bonne heure d'immenses connaissances en géographie.

Après avoir fini le cours de ses classes, il se fit connaître des savants les plus distingués; avant l'âge de vingt-deux ans, il obtint le brevet de géographe du roi.

Il entra de bonne heure à l'Académie des inscriptions et fut nommé adjoint-géographe de l'Académie des sciences.

D'Anville a fait faire à la géographie de grands pas, par le soin avec lequel il a déterminé la véritable étendue des mesures de longueur dans les différents pays.

Ses cartes, au nombre de plus de deux cents, sont, pour l'époque, des modèles d'exactitude, surtout celles qu'il a publiées sur la Grèce et l'Égypte.

Pour ce dernier pays, notamment, les savants français de l'expédition d'Égypte ont pu constater l'étonnante sagacité de ses inductions.

D'Anville ne publiait guère de carte sur la géographie ancienne sans l'accompagner ou la faire suivre d'un mémoire où il donnait, en détail, les raisons qu'il avait d'abandonner les idées de ceux qui l'avaient précédé, et d'en adopter de nouvelles.

Il avait formé ainsi une collection considérable de cartes tant gravées que manuscrites; le gouvernement l'acquit en 1779, et l'en laissa jouir le reste de sa vie.

Le dernier service que d'Anville ait rendu à la science fut de mettre cette collection en ordre.

Quoique d'une constitution faible et délicate, il résista, depuis sa jeunesse jusqu'à un âge très avancé, à un travail de quinze heures par jour.

Deux ans avant sa mort, il perdit l'usage de ses sens et termina sa carrière le 28 janvier 1782, âgé de près de quatre-vingt-cinq ans.

D'ANVILLE (Jean-Baptiste-Bourguignon)

GÉOGRAPHE

1697-1782



STATUE DE M. Louis GRÉGOIRE

FAÇADE SUR LA RUE DE RIVOLI

Pavillon de droite. — Second étage.

V

COUR DU NORD

Les indications sont données de gauche à droite.

COUR DU NORD

NOTICE

Largement ouverte sur la place de l'Hôtel-de-Ville, d'où on y accède par un guichet voûté décoré de niches dans lesquelles sont placées les statues en bronze de hérauts d'armes et d'archers des XIVe et XVe siècles[1], cette cour, de forme rectangulaire, présente sur chacune de ses faces des dispositions architectoniques différentes, mais comportant cependant un même nombre d'étages.

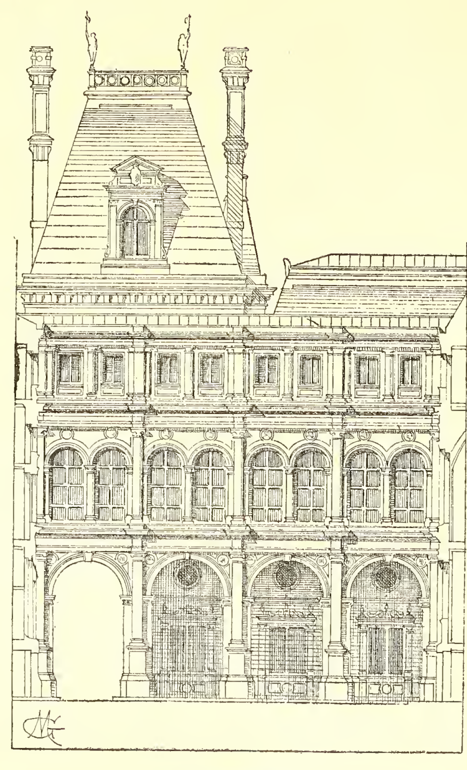
La face du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville comporte, au rez-de-chaussée, quatre arcades ouvertes avec pilastres doriques, fortement en saillie, cannelés et reposant sur de hauts piédestaux. Chacune des travées du premier étage est percée de deux baies plein cintre dont une colonne à fin chapiteau reçoit les retombées. Ces arcades, flanquées de colonnes ioniques, sont décorées à leur partie supérieure de médaillons renfermant des portraits de célébrités parisiennes. Les travées du second étage sont séparées les unes des autres par un pilastre et comprennent, chacune, deux baies rectangulaires qui accompagnent une colonnette marquant le milieu de chaque travée.

A gauche de cette façade, par suite du côté du quai, s'alignent neuf travées uniformes, comprenant chacune : dans le soubassement, un soupirail, éclairant le sous-sol; surmonté d'une baie rectangulaire divisée par un meneau vertical; au rez-de-chaussée, une baie en arcade avec pilastres doriques; au premier étage, des colonnes ioniques encadrant des motifs à doubles fenêtres superposées, et, au second étage traité en attique, une colonnette sépare les deux baies de chaque travée.

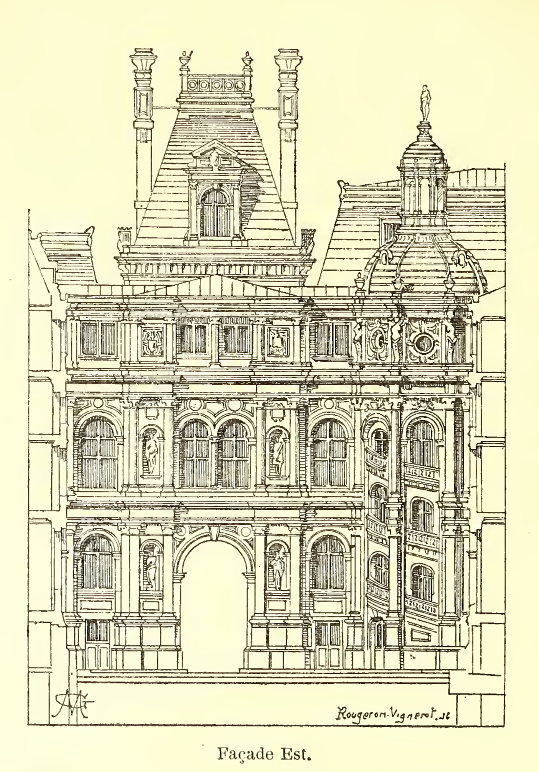
La façade en retour (côté de la place Lobau) est percée dans son axe d'une grande baie conduisant à la rue Lobau. Des pilastres doriques, encadrant des niches avec statues en pierre, accompagnent cette porte. Au premier étage, le même motif se répète pour se composer avec une double baie en arcade à colonnette. Au second étage, la niche est remplacée par un panneau aux armes de la Ville et la baie rectangulaire est encore divisée par une colonnette. De chaque côté de ce grand motif, une baie, demi-circulaire pour les étages inférieurs, mais rectangulaire pour le second, complète cette partie de la façade qui se soude à un escalier en tour ronde.

Percé de trois baies en plein cintre et décoré de pilastres et de colonnes doriques et ioniques supportant des cariatides au-dessus desquelles l'entablement se décroche pour supporter un vase, cet escalier est couvert d'un dôme en pierre à écailles supportant un lanternon octogonal à arcades et colonnettes, recouvert lui-même d'un petit dôme en pierre s'amortissant en un motif de vase. Les enroulements de la balustrade qui suit la montée de l'escalier viennent donner un caractère spécial à cette partie de la façade qui se relie au quatrième côté, comprenant une partie de cinq travées semblables à celles décrites pour la façade qui lui est opposée et une autre composée de deux travées identiques comportant un haut soubassement avec soupirail; au rez-de-chaussée, une arcade aveugle dont le tympan renferme deux bas-reliefs en pierre de M. A. Croisy: l'un, l'*Automne*; l'autre, l'*Hiver*; au premier étage, une baie demi-circulaire surmontée d'une rosace à feuillage et enfin, au second étage, une ordonnance semblable à celle précédemment décrite pour la façade, côté de la rue Lobau.

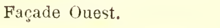
1. *Archers du XVe siècle*, de MM. Captier et Aizelin. — *Hallebardier du XIVe siècle*, de M. Chaplain. — *Sergent d'armes du XIVe siècle*, de M. Coutan.



Façade Ouest.



Façade Est.



COUR DU NORD

LEGENDRE (Adrien-Marie)

GÉOMÈTRE

Adrien Legendre est né à Paris le 18 septembre 1752.

D'une famille peu aisée, il termina de bonne heure ses études au collège Mazarin où l'abbé Marie, chargé du cours de mathématiques, le distingua et le prit en affection.

C'est à la protection de ce professeur que Legendre dut l'aplanissement des premières difficultés de l'entrée dans la vie.

Après avoir inséré avec éloges plusieurs articles de son élève dans son *Traité de mécanique,* publié en 1774, l'abbé le fit nommer, par l'entremise de d'Alembert, à la chaire de mathématiques de l'École militaire de Paris, qu'il occupa de 1775 à 1780.

Nommé le 30 mars 1783 à l'Académie des sciences, il s'associa aux travaux de cette assemblée savante, et y lut un remarquable *Mémoire sur la figure des planètes,* dans lequel il démontra, le premier, que la figure elliptique peut seule convenir à l'équilibre d'une masse fluide homogène, animée d'un mouvement de rotation, et dont toutes les molécules s'attirent en raison inverse du carré de la distance.

Membre de l'Institut en 1795, Legendre fit la réunion trigonométrique des observatoires de Paris et de Greenwich, simplifia, à cette occasion, la résolution des triangles de la sphère et du sphéroïde, et revisa tous les calculs de la méridienne de Barcelone à Dunkerque pour la détermination du mètre.

Son nom ne fut pourtant pas porté sur la liste des commissaires nommés, à cette époque, pour cette grande opération ; mais il est certain qu'il les dirigea, car il signa en 1799 le rapport à l'Institut qui décida de l'adoption du système métrique.

Legendre était, d'ailleurs, regardé comme indispensable à toute grande opération de calcul.

Aussi le mathématicien Prony, quand il fut nommé directeur du cadastre, s'empressa-t-il de recourir à ses lumières et de réclamer sa collaboration.

Chargé par la Convention de la construction de tables centésimales qui devaient compléter la réforme des poids et mesures et former le monument le plus imposant qui eût encore été connu en ce genre, Prony offrit à Legendre la présidence de la section d'analystes qui devaient distribuer le travail, tracer la marche à suivre et donner les formules dont se serviraient les calculateurs.

Legendre avait accueilli avec joie le mouvement révolutionnaire à son origine; il fut cependant obligé un instant de se cacher pendant la Terreur.

Il publia en 1794 ses *Éléments de géométrie,* dont le succès énorme vint assurer son existence matérielle et le mit pour toujours à l'abri du besoin.

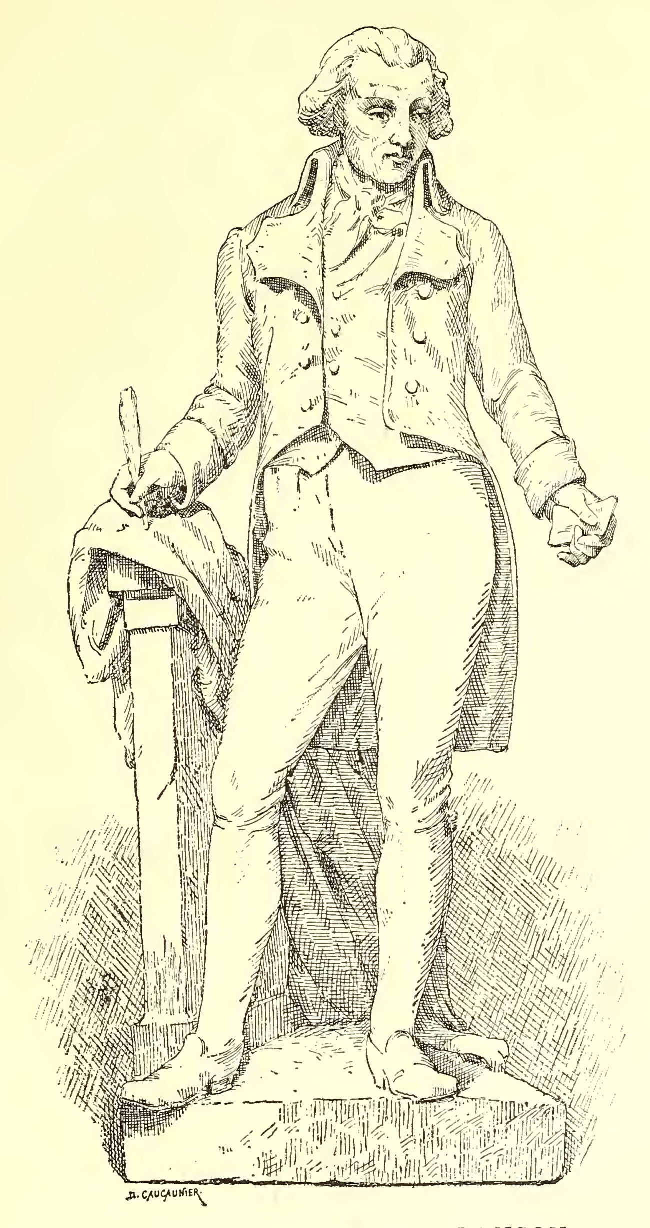
A la création de l'Université, en 1808, Legendre en fut nommé conseiller titulaire. Il remplaça le célèbre Lagrange au *Bureau des longitudes* en 1812.

Jusqu'à sa mort qui eut lieu le 9 janvier 1834, ce savant distingué publia de nombreux ouvrages scientifiques.

LEGENDRE (Adrien-Marie)

GÉOMÈTRE

1752-1834



STATUE DE M. A.-D. LANSON

COUR DU NORD

Façade est. — Rez-de-chaussée.

LEMOINE (François)

PEINTRE

François Lemoine (ou mieux Le Moyne) est né à Paris en 1688. Il était fils de Michel Lemoine, postillon du roi Louis XIV, et de Françoise Danvin, qui se maria trois fois. Veuve en 1693 de Michel Lemoine, elle épousa un peintre peu connu, Robert Le Vrac; puis, après la mort de celui-ci, son troisième mari fut le peintre Robert Tournières, qui devint le premier maître de François Lemoine.

Lemoine n'avait que treize ans quand il entra dans l'atelier de Louis Galloche, artiste de talent, dont le Louvre possède une toile estimée : *Hercule rendant Alceste à Admète.*

Ses progrès furent rapides et il obtint le grand prix de peinture en 1711 ; mais les malheurs de la guerre ne permettant pas d'envoyer des pensionnaires à Rome, il ne put aller perfectionner ses études en Italie.

En 1718, il fut reçu membre de l'Académie sur son tableau d'*Hercule assommant Cacus,* qui figure aujourd'hui au musée du Louvre.

En 1723, il commença à peindre, pour une somme médiocre, une *Transfiguration,* dans le plafond de l'église des Jacobins du faubourg Saint-Germain.

Après avoir ébauché ce travail, Lemoine fit, vers la même année, un voyage de six mois en Italie où il peignit plusieurs toiles.

A son retour, il termina le plafond du chœur des Jacobins et prit part, en 1727, à un concours ordonné par le roi entre plusieurs peintres de l'Académie.

Lemoine choisit pour sujet *la Continence de Scipion* et partagea le prix avec le peintre de Troy.

Après cette victoire, il fut nommé adjoint à professeur le 5 juillet 1727.

Il peignit en 1729 un tableau allégorique de forme ovale pour être placé sur la cheminée du salon de la Paix, au château de Versailles, où il se trouve encore; et en 1731 il exécuta une *Assomption* dans la coupole de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Sulpice.

Le 30 mai 1733, l'Académie le nomma professeur.

Dès l'année précédente, Lemoine avait commencé à Versailles l'immense décoration de la voûte du salon d'Hercule, où il ne retraça pas moins de 142 figures beaucoup plus grandes que nature.

Ce gigantesque ouvrage, exécuté à l'huile sur des toiles marouflées, terminé après quatre ans de travail, fut découvert le 26 septembre 1736. Le roi en témoigna sa satisfaction à l'artiste en le nommant son premier peintre. Quelque temps après, il lui accorda une pension de 3,500 livres.

La fatigue que Lemoine eut à supporter pendant près de sept années qu'il travailla à deux vastes plafonds, le chagrin qu'il ressentit de ne pas jouir, comme premier peintre de Louis XV, de toutes les faveurs dont Le Brun avait été gratifié par Louis XIV, altérèrent sa raison.

Dix mois après sa nomination de premier peintre, le 4 juin 1737, dans un accès de fièvre chaude, entendant monter chez lui un de ses amis qui venait le chercher pour l'emmener à la campagne, il se perça de neuf coups d'épée, croyant dans son égarement qu'on venait l'arrêter pour le conduire en prison.

On a reproché à Lemoine d'avoir donné le signal de la décadence de l'art en France en visant moins à la sincérité qu'à la grâce.

LEMOINE (François)

PEINTRE

1688-1737



STATUE DE M. BAYARD DE LA VINGTRIE

COUR DU NORD

Façade est. — Rez-de-chaussée.

HOTMAN (François)

JURISCONSULTE

François Hotman (ou mieux Hotoman) naquit à Paris le 23 août 1524. Sa famille, originaire de Silésie, était établie en France depuis le règne de Louis XI. Son aïeul, Lambert Hotman, né à Emmerick au pays de Clèves, était venu se mettre au service de ce prince à la suite d'Engilbert de Clèves qui fut le premier duc de Nevers.

Cette famille était si riche qu'un de ses membres fournit des sommes considérables pour la rançon du roi François Ier.

François Hotman était le fils aîné du dernier des dix-huit enfants de Lambert.

A peine âgé de quinze ans, ayant déjà terminé ses humanités, il fut envoyé à l'Université d'Orléans pour étudier la jurisprudence. Trois ans après, il était docteur en droit.

Son père, conseiller au Parlement de Paris, voyant déjà en lui son successeur, voulait, comme c'était l'usage, pour le conduire sûrement et dignement à cette charge, le faire passer par le barreau.

Mais l'esprit du jeune savant répugnait aux subtilités de la procédure, et il se voua à l'enseignement.

On commençait alors à poursuivre les protestants. Le jeune professeur fut révolté des rigueurs déployées contre les réformés, qu'on envoyait à la mort presque sans jugement. Il embrassa avec ardeur les nouvelles doctrines, quitta Paris, et se retira à Lyon en 1547.

Son père, irrité de son changement de religion, lui refusa toute espèce de secours, et il se vit obligé, pour subsister, d'aller enseigner les humanités à Lausanne, puis le droit à Strasbourg.

C'est à cette époque qu'Hotman se lia avec Calvin qu'il accompagna au Synode de Francfort (1556).

Sa réputation fut telle, que la reine Élisabeth lui fit faire les offres les plus brillantes pour l'attirer à Oxford; il refusa, ne voulant pas quitter le continent où il s'occupait activement d'organiser la Réforme.

Mais il ne put résister aux pressantes instances du roi de Navarre qui l'appelait à sa cour. Chargé par ce prince de missions délicates, il s'en acquitta avec succès, et fut récompensé de son zèle par le titre de maître des requêtes.

Ce fut vers la même époque qu'Hotman entreprit deux voyages en Allemagne, par ordre de Catherine de Médicis qui faisait également servir à ses vues protestants et catholiques.

Rentré en France en 1561, il professa le droit à Valence, puis à Bourges, jusqu'à la Saint-Barthélemy (1572).

Informé quelques jours auparavant que l'amiral Coligny avait été blessé en sortant du Louvre, Hotman ne douta pas que cet attentat ne couvrît des projets sinistres; il se tint caché et, après l'horrible massacre des protestants, il se hâta de fuir la France, résolu à n'y plus rentrer.

Après avoir habité Genève, il se retira à Bâle, où, atteint d'hydropisie, il mourut dans la misère, le 15 février 1590, à l'âge de soixante-six ans.

Hotman fut un des hommes les plus instruits et les plus éminents de son époque; dans les nombreux ouvrages qu'il a écrits, il affirme de la façon la plus nette des sentiments libéraux qui honorent son caractère.

HOTMAN (François)

JURISCONSULTE

1524-1590



STATUE DE M. L.-E. COUGNY

COUR DU NORD

Façade est. — Premier étage.

PIERRE CHARRON

MORALISTE

Pierre Charron naquit à Paris en 1541. Fils d'un libraire qui était père de vingt-cinq enfants, Charron suivit les cours de l'Université, fit son droit et fut reçu docteur à Bourges, où il exerça, non sans succès, la profession d'avocat pendant quelques années.

Il quitta, néanmoins, le barreau, étudia la théologie et entra dans les ordres, bien qu'il n'eût pas une vocation religieuse bien déterminée.

Son éloquence lui conquit rapidement une haute position dans le clergé, et la reine Marguerite, femme de Henri IV, le désigna bientôt pour son prédicateur.

Après avoir prêché à Paris, Charron fut attaché comme professeur de théologie à plusieurs diocèses du midi de la France.

Revenu à Paris en 1585, pour accomplir un vœu qu'il avait fait d'entrer dans un ordre religieux, il se vit refusé par les Chartreux et les Célestins, sous prétexte qu'il était trop âgé.

Sans doute, ceux-ci se défiaient-ils des doctrines du philosophe qui n'avait pas hésité à porter ce jugement sur les diverses religions : « Elles sont, quoi qu'on dise, tenues par maints et moyens humains, témoins la manière que les religions ont été reçues au monde et sont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donnent la religion. L'on est de celle que le lieu auquel on est né et élevé, tient. Nous sommes juifs, mahométans, chrétiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes. »

Après cet échec qui l'atteignit profondément, Pierre Charron retourna dans le Midi. C'est à cette époque qu'étant à Bordeaux, il se lia intimement avec Montaigne, dont il ne tarda pas à adopter les idées philosophiques qu'il développa dans ses écrits.

Son premier ouvrage, dans lequel perce déjà son scepticisme, non dans le fond, mais dans la méthode, parut en 1594 sous ce titre : *les Trois Vérités*.

Dans ce livre, l'auteur insiste sur les preuves de la faiblesse et de l'incapacité humaines, et il propose, à celui qui veut devenir sage, de douter tant qu'il n'a pas reçu de lumières suffisantes.

En 1595, Pierre Charron fut envoyé à Paris comme député à l'assemblée du clergé dont il devint le secrétaire.

En 1601, il publia un *Traité de la sagesse*, un des meilleurs livres de morale qui aient été écrits jusqu'à ce jour.

Les propositions hardies qu'il y développe empêchèrent longtemps l'impression de cet ouvrage qui provoqua de violentes attaques de la part des théologiens et qui fut mis à l'*index* à Rome.

L'auteur y reprend les idées sceptiques de Montaigne.

« Charron, dit Sainte-Beuve, à bien des égards, n'a fait que donner une édition didactique des *Essais* de Montaigne, une table bien raisonnée des matières. »

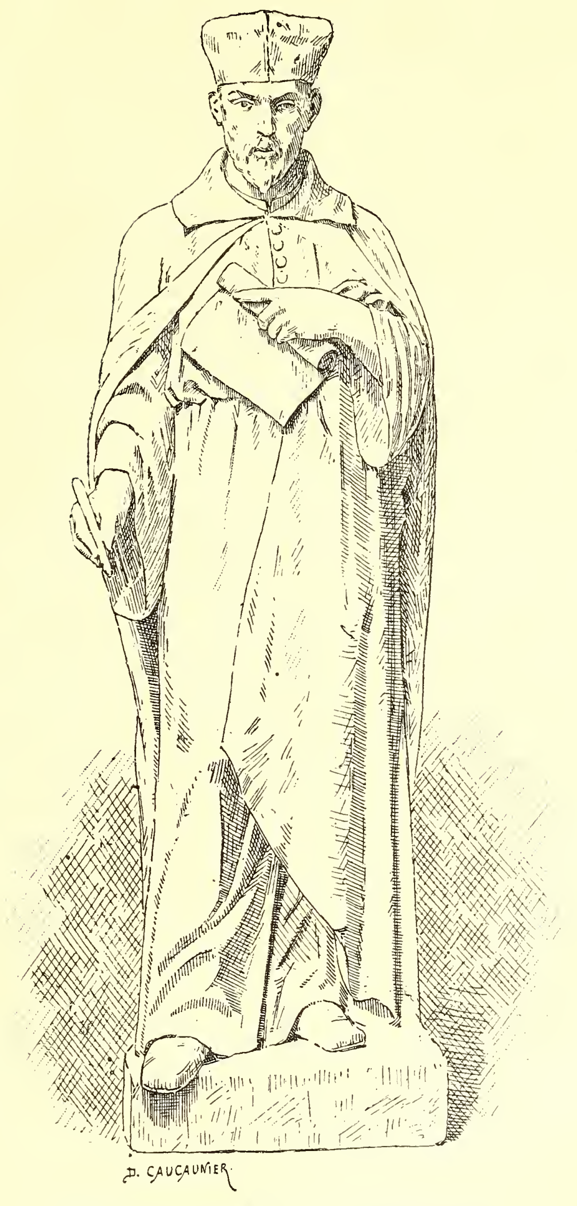
Ce philosophe, qui, dans son *Traité de la sagesse*, avait écrit : « Quels secours apportera, au plus grand homme qui soit, toute la sagesse, s'il est frappé d'apoplexie », devait mourir foudroyé par cette maladie.

Comme il rentrait chez lui, le 16 novembre 1603, Pierre Charron s'affaissa dans la rue et fut relevé mort.

Pierre CHARRON

MORALISTE

1541-1603



STATUE DE M. B.-L. HERCULE

FAÇADE EST

Cour du nord. — Premier étage (à droite).

En dehors des quatre statues que nous venons de décrire, figurent, dans la *Cour du Nord,* au milieu du cintre couronnant les fenêtres du premier étage des façades de l'Est et de l'Ouest, dix médaillons dont il nous a semblé intéressant de donner, également, la reproduction avec la biographie des personnages dont ils fixent les traits.

Les deux médaillons, placés sur la *façade Est,* sont consacrés à A. Adam et à L. Cogniet.

Les huit autres, situés sur la *façade Ouest,* représentent Poinsot, Duperrey, Percier, Brongniart, Lassus, H. Labrouste, Thouin et Noel Coypel.

C'est dans cet ordre que nous les donnons ci-après.

ADAM (Adolphe-Charles)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

1803-1856



Médaillon de M. Mathieu-Meusnier
Cour du nord. — Façade est
(1er étage).

Adolphe Adam est né à Paris le 24 juillet 1803.

Il était fils du célèbre pianiste Louis Adam, professeur au Conservatoire, à qui l'on doit une excellente méthode de piano.

Adolphe Adam reçut, avec les leçons de son père, celles de Boïeldieu qui lui enseigna la composition.

Il vécut longtemps dans le dénûment et l'obscurité, écrivit d'abord des airs variés et des fantaisies pour le piano, sur des thèmes d'opéra; puis aborda le théâtre par des airs de vaudeville, et obtint, dans ce genre, des succès de vogue et de popularité qui lui ouvrirent enfin, en 1829, les portes de l'Opéra-Comique.

Ses productions se multiplièrent alors avec rapidité, tant sur les scènes lyriques de Paris que sur les théâtres de Londres, de Berlin et de Saint-Pétersbourg.

Doué d'une merveilleuse fécondité, Adam composa un grand nombre de pièces charmantes, entre autres : *le Postillon de Longjumeau* (1836), *le Fidèle berger* (1837), *le Brasseur de Preston* (1838), *le Roi d'Yvetot* (1842), *le Toréador* (1849), *Giralda* (1850), etc.

Il écrivit, en outre, deux ballets, *le Corsaire* et *Gisèle*, qui obtinrent un grand succès.

Mais son chef-d'œuvre est *le Chalet*, opéra-comique en un acte qui, représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique le 25 septembre 1834, est toujours resté au répertoire de ce théâtre.

Le livret et la partition de ce gracieux ouvrage, dont la vogue fut universelle dès son apparition, furent cependant écrits « à la galopade ».

Voici dans quelles circonstances : Crosnier, alors directeur de l'Opéra-Comique, désireux de confier un livret à Adam, demanda à Scribe un poème en un acte. Celui-ci s'engagea à le lui remettre au bout de huit jours; mais cinq jours s'étaient à peine écoulés que *le Chalet* était entre les mains du directeur.

Cependant Mélesville, qui avait écrit la pièce avec le fécond librettiste, s'opposa à ce qu'elle fût confiée à un compositeur dont le nom n'était pas encore fait.

Scribe, sur les instances de Crosnier, passa outre aux observations de son collaborateur et remit le manuscrit au jeune musicien, qui, à son tour, improvisa, en quelque sorte, sa partition.

En effet, Adam, qui avait demandé quinze jours pour l'écrire, donnait, dès le huitième jour, son dernier morceau au copiste.

Malgré la précipitation avec laquelle elle fut composée, la pièce

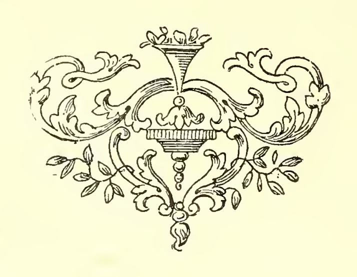
obtint un immense succès, et Mélesville dut se trouver heureux que Scribe se fût montré plus clairvoyant que lui à l'égard du jeune compositeur.

Ruiné par l'insuccès du Théâtre-Lyrique, qu'il avait fondé à Paris, et pour lequel il composa : *Si j'étais roi, le Bijou perdu, la Poupée de Nuremberg,* etc., dans ses dernières années il fit, avec talent, de la critique musicale au *Constitutionnel* et à *l'Assemblée nationale.*

Il était membre de l'Institut depuis 1844, et fut professeur au Conservatoire.

Il est mort le 3 mai 1856, à peine âgé de cinquante-trois ans.

Sa facilité charmante a nui peut-être un peu à l'élévation et à la perfection de ses œuvres, qui se distinguent d'ailleurs par la grâce, l'élégance et l'esprit plutôt que par le caractère et l'énergie.



Léon COGNIET

PEINTRE

1794-1880



Médaillon de M. Mathieu-Meusnier
Cour du nord. — Façade est
(1er étage).

Léon Cogniet est né à Paris le 29 août 1794. Son père, qui était dessinateur pour papiers peints, lui donna les premières notions et, à dix-huit ans, le faisait entrer dans l'atelier de Pierre Guérin.

Ses progrès furent si rapides, qu'à vingt et un ans, en 1815, il obtint le second grand prix de Rome, et que, deux ans après, en 1817, il remporta le premier grand prix avec *Hélène enlevée par ses frères Castor et Pollux*, tableau qui exprimait déjà les idées d'affranchissement dont une partie de l'École française commençait alors à être travaillée.

Cogniet, à son retour de Rome, ne tarda pas à voir s'ouvrir pour lui cette belle carrière dans laquelle il débuta par *le Marius sur les ruines de Carthage* et qu'il couronna par *le Tintoret peignant sa fille morte*, composition d'un effet saisissant et qui restera son chef-d'œuvre.

C'est alors qu'après avoir été nommé successivement chevalier, puis officier de la Légion d'honneur, il fut élu, en 1849, membre de l'Académie des beaux-arts.

Mais aussi quelle suite de beaux ouvrages lui avait mérité cet honneur : *le Massacre des Innocents*, *Saint Étienne portant des secours à une famille pauvre*, *le Départ de la Garde nationale en 1792*, le beau plafond du Louvre (*Bonaparte dirigeant les travaux des savants en Égypte*), enfin les belles pages des *Saisons*, empreintes d'un sentiment exquis de poésie, qu'il exécuta dans la salle du Zodiaque, à l'Hôtel de Ville de Paris et qu'on ne connaîtra plus que par les planches de Willmann et d'Outhwaite, qui ont été sauvées de l'incendie en 1871 ! Citons encore ses admirables portraits de Pierre Guérin, son maître, de Mmes de Crillon, de Noailles, de Galliera, etc.

« Un heureux accord des qualités les plus brillantes, dit M. Jules Thomas, donne à toutes les œuvres de ce maître un attrait surprenant qui les a rendues populaires. Sujets bien trouvés, compositions heureuses, dessin, couleur, sentiment, on ne sait qu'admirer le plus : de l'exécution savante, du goût parfait ou de l'expression. »

Son ardente passion pour la nature fit de lui une sorte de réformateur, de précurseur. Sa dernière toile, *les Mages en vue de Bethléem*, qu'il termina dans sa quatre-vingt-quatrième année, témoigne encore hautement de son amour pour la vérité.

Une grande partie de l'existence de Léon Cogniet fut consacrée à l'enseignement. Professeur de dessin au lycée Louis-le-Grand, il

entra plus tard au même titre à l'École polytechnique et devint enfin professeur à l'École des beaux-arts, où il forma de nombreux artistes de talent.

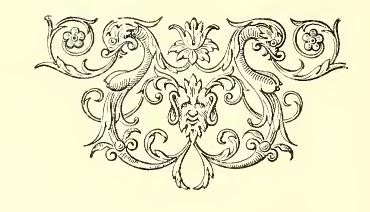
« Étudiez les maîtres, disait-il à ses élèves, n'en copiez aucun; ne vous inspirez que de la nature. »

Il s'appliquait ainsi à inculquer à ses disciples cet esprit d'indépendance artistique en même temps que cette honnêteté qui a été le fond de son caractère et l'honneur de sa vie.

Membre du Conseil supérieur de l'École des beaux-arts lors de sa réorganisation en 1863, il donna sa démission, « laissant, dit-il, *à qui a provoqué la destruction, l'essai d'une réédification* ».

« Sa distinction de cœur, son affabilité ne se sont jamais démenties, dit M. Bonnat qui fut son élève, et jusqu'au dernier moment il a conservé toute la grâce, tout le charme de son esprit. Sa mort a été la récompense de sa vie. »

Léon Cogniet s'est éteint doucement le 20 novembre 1880, entouré de la tendre affection des siens, de la respectueuse et profonde reconnaissance de ses élèves.



POINSOT (Louis)

MATHÉMATICIEN

1777-1859



Médaillon de M. J.-P. Aubé
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

Louis Poinsot naquit à Paris le 3 janvier 1777.

Après avoir fait de brillantes études préparatoires, il fit partie de la première promotion de l'Ecole polytechnique qu'il quitta avec le titre d'ingénieur des ponts et chaussées à l'âge de dix-neuf ans.

Nommé bientôt professeur au lycée Bonaparte, et successivement professeur, examinateur de sortie et membre du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, il justifia son rapide avancement par la publication de ses *Eléments de statique* (1803).

Cet ouvrage, qui traite des parties les plus élémentaires de la mécanique, « présente, dit un savant contemporain, cela de remarquable qu'il renferme des principes nouveaux dans des matières le plus anciennement connues, inventées par Archimède et perfectionnées par Galilée ».

Toutefois, le mode d'enseignement de cette section de la mécanique, préconisé par Poinsot, a été abandonné dans ces derniers temps.

La *statique* est la partie de la mécanique qui traite de l'équilibre des systèmes de forces.

Elle se décomposait autrefois en deux divisions distinctes : l'*hydrostatique,* qui avait pour objet l'équilibre des fluides dont les molécules tendent à se séparer l'une de l'autre, et la *statique* proprement dite, qui avait trait aux corps solides ou aux systèmes de corps solides.

La théorie de l'équilibre des solides naturels, c'est-à-dire flexibles, compressibles et extensibles, est venue depuis se placer entre les deux. Malheureusement, cette théorie toute moderne, dont l'intérêt pratique est immense, n'a encore pu faire que bien peu de progrès.

Quoi qu'il en soit, la *Statique* de Poinsot restera, sous une infinité de rapports, un modèle précieux, presque inimitable, que les savants aimeront toujours à revoir.

Poinsot, inspecteur général en 1813, fut, la même année, nommé membre de l'Académie des sciences dans la section de géométrie, en remplacement du célèbre mathématicien Lagrange.

Esprit philosophique original, ce savant remarquable a introduit dans la science, des méthodes plus simples d'investigation.

Il était depuis longtemps membre du Conseil de l'instruction publique lorsqu'il reçut, en 1846, la croix de la Légion d'honneur.

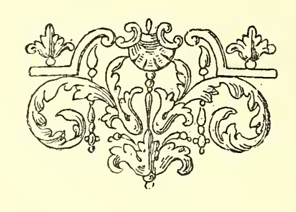
Il fut appelé en 1852 à faire partie du Sénat.

Parmi ses nombreux travaux, qui se distinguent par l'élégance et

la lucidité, il faut citer, en dehors des *Eléments de statique* mentionnés plus haut : *Théorie générale de l'équilibre et du mouvement des systèmes; Application de l'algèbre à la théorie des nombres; Mémoire sur les cônes circulaires roulants.*

Poinsot mourut à Paris le 15 décembre 1859, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

L'histoire de la mécanique inscrira son nom parmi ceux de ses fondateurs les plus distingués.



DUPERREY (Louis-Isidore)

NAVIGATEUR

1786-1865



Médaillon de M. J.-P. Aubé
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

Louis-Isidore Duperrey naquit à Paris le 21 octobre 1786.

A l'âge de seize ans, il entra dans la marine militaire, comme novice, à bord de la corvette le *Vulcain,* alors sur les côtes de Bretagne où elle escortait les convois.

Aspirant de première classe en 1804, enseigne de vaisseau en 1809, il fut chargé, le 8 mai de la même année, de faire la reconnaissance hydrographique de la Toscane.

Il réussit dans cette opération, malgré la croisière anglaise et l'hostilité des habitants, et reçut, en 1814, le commandement de la goélette le *Feu.* A la paix, Duperrey s'adonna plus spécialement aux études qui devaient lui être si utiles dans ses voyages de découvertes.

De 1817 à 1820, il accompagna Saulces de Freycinet, à bord de la corvette l'*Uranie,* dans son voyage autour du monde, et il dressa à ses côtés un grand nombre de cartes marines. Ce voyage, précieux pour la science maritime, faillit avoir une issue fatale pour les deux savants navigateurs et leur équipage.

Le 12 février 1820, l'*Uranie,* dont la mission était terminée, cinglait vers la France, lorsqu'un coup de vent la poussa sur les îles Malouines, à l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Freycinet les reconnut bien; mais les cartes qu'il avait entre les mains étaient tellement inexactes, qu'en cherchant la baie Française pour y relâcher, la corvette, en dépit des sondes et des vigies, toucha violemment, le 14, contre une roche sous-marine. Ce choc provoqua une voie d'eau si considérable dans le navire, qu'on dut chercher un endroit pour faire côte et sauver, du moins, avec l'équipage, les résultats scientifiques de l'expédition.

Ce fut Duperrey, le second de l'*Uranie,* qui, avec un canot, dirigea la corvette dans un endroit convenable où elle échoua.

L'équipage revint en France avec son matériel scientifique sur une corvette achetée à cet effet. Il arriva au Havre le 13 novembre 1820, après une navigation de plus de trois ans, rapportant de nombreuses et précieuses collections de mammifères, d'oiseaux, de poissons, d'insectes et de plantes dont un grand nombre d'espèces étaient inconnues en Europe.

On sait que Freycinet, traduit devant un conseil de guerre pour le fait de la perdition de sa corvette, fut non seulement acquitté de la manière la plus honorable, mais encore élevé au grade de capitaine de vaisseau.

A son retour en France, Duperrey, dont Freycinet avait révélé

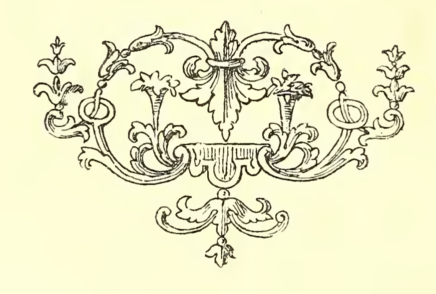
les talents, fut nommé lieutenant de vaisseau, et appelé au commandement de la *Coquille*.

A bord de ce navire, il dirigea lui-même, de 1822 à 1835, sur les côtes de l'Amérique du Sud et dans l'Océanie, une exploration qui fut fertile en investigations de tout genre sur l'hydrographie, le magnétisme, la météorologie, les trois règnes de la nature et enfin la figure de la terre.

Duperrey revint en France le 24 avril 1835, ayant parcouru près de vingt-cinq mille lieues marines, et cela sans avoir, grâce à son habileté, perdu un seul homme, sans un malade, sans une avarie.

Alors, dans la retraite, il s'occupa de publier la relation de ses voyages et les résultats de ses nombreux travaux. Ses cartes, ses observations astronomiques, ses recherches sur les courants marins et sur le magnétisme terrestre, lui valurent l'honneur d'être élu membre de l'Académie des sciences en 1842.

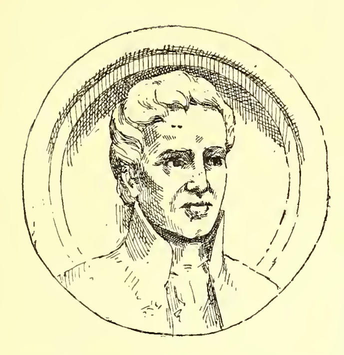
Il mourut en 1865, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.



PERCIER (Charles)

ARCHITECTE

1764-1838



Médaillon de M. J.-P. Aubé
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

Charles Percier naquit à Paris le 5 septembre 1764.

Il était fils d'un ancien militaire devenu un des concierges du Jardin des Tuileries; sa mère était couturière de la reine.

Très jeune, il entra dans l'atelier du peintre Lagrenée, puis devint élève de Peyre chez lequel il se lia avec Fontaine, qui devait aussi devenir un architecte célèbre, en collaborant avec lui à d'importants travaux.

Il passa ensuite dans l'atelier de l'architecte Gisors. Un projet de Jardin des Plantes lui valut en 1786 le grand prix de Rome; il partit pour l'Italie où il séjourna jusqu'en 1792.

De retour à Paris, il fut chargé, avec Gisors, de disposer, au palais des Tuileries, la salle des séances de la Convention où fut prononcée, le 20 janvier 1793, la sentence qui condamnait Louis XVI à mort.

Lorsqu'il s'agit de bâtir la salle du conseil des Cinq-Cents, Gisors et Lecomte, désignés pour élever cette construction, s'associèrent Percier et son camarade Fontaine, auxquels, seuls, les contemporains firent honneur de ces travaux.

Dès les premiers temps du Consulat, Mme Bonaparte, sur la présentation de David, choisit Percier et Fontaine pour architectes de son château de la Malmaison. Cette circonstance fit connaître Percier du Premier Consul, et lui valut d'être nommé architecte du Louvre et des Tuileries. Il s'associa son camarade Fontaine, et tout fut dès lors commun entre eux. C'est ainsi qu'ils restaurèrent le Louvre et les Tuileries, les châteaux de Saint-Cloud, de Compiègne, de Versailles, de Fontainebleau, etc.

C'est à Fontaine et à Percier qu'on doit le percement de la rue de Rivoli et l'arc de triomphe du Carrousel.

Mais le plus vaste plan qui ait occupé l'imagination de ces artistes fut, sans doute, celui de cette résidence qu'on voulut élever d'abord à Lyon, dans le faubourg de Perrache, et dont on fixa ensuite la place sur les hauteurs de Chaillot.

Cette résidence gigantesque, semblable aux palais d'Orient qui sont des villes, devait embrasser dans son immense enceinte toute la plaine de Passy et le bois de Boulogne qui, étendu jusqu'aux rives de la Seine, en eût formé le grand parc.

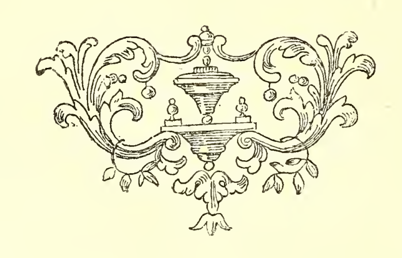
Dans ce champ immense s'accumulaient des édifices de tout genre, archives de l'Etat, palais des Arts, palais de l'Université, des habitations pour les savants, les professeurs émérites et les hommes célèbres, etc. Et, par un mélange bizarre, à côté de ces

monuments héroïques s'élevaient des bâtiments d'une destination beaucoup plus humble, des dépôts de sel et de tabac, des hôpitaux et des abattoirs; de telle sorte que le Gros-Caillou et la plaine de Grenelle seraient devenus, si ce plan avait été exécuté, la ville nouvelle et le quartier des monuments.

Percier, nommé chevalier de la Légion d'honneur par Napoléon Ier, fut promu au grade d'officier de cet ordre sous la Restauration. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts.

En 1814, Percier, dont la santé était déjà altérée par sa longue assiduité au travail, renonça à l'exercice de sa profession et mourut le 5 septembre 1838, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le caractère distinctif de son talent est une exquise justesse de goût, secondée par une très grande habileté dans le dessin. Il excellait surtout dans la décoration. Ses préceptes et ses travaux ont ramené l'art dans la voie de l'architecture grecque et romaine.



BRONGNIART (Alexandre-Théodore)

ARCHITECTE

1739-1813



Médaillon de M. J.-P. Aubé.
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

Alexandre-Théodore Brongniart est né à Paris le 15 février 1739.

Destiné à la médecine, il s'occupa d'abord de sciences, mais il se tourna bientôt vers les beaux-arts et se livra tout entier à l'étude de l'architecture.

Brongniart commença à se faire connaître par la construction de plusieurs hôtels particuliers, tels que ceux de Monaco, d'Osmond, de Frascati, de Montesson, de Bouret, d'Anzely, etc., le dessin des grandes avenues qui mettent en communication l'Hôtel des Invalides et l'Ecole militaire, le couvent des capucins d'Antin, aujourd'hui lycée Condorcet, ainsi que divers bâtiments qui n'existent plus, notamment la salle du théâtre Louvois qui fut détruite en 1815.

C'est à lui, également, que l'on doit les plans du cimetière du Père-Lachaise.

Le parc de Maupertuis, qu'il dessina pour M. de Montesquiou, est une de ses plus belles œuvres.

Mais son œuvre capitale est le palais de la Bourse de Paris, dont la construction fut décidée par un décret impérial en date du 16 mars 1808, sur une partie des terrains occupés jusqu'en 1790 par le couvent des Filles de Saint-Thomas-d'Aquin. L'État céda l'emplacement et la ville de Paris fit les frais de la construction.

Isolé au milieu d'une grande et belle place, ce monument présente, à distance, des lignes qui ne manquent pas de majesté; mais on reproche, avec raison, à la colonnade extérieure, prodigieusement élevée, mais peu profonde, de n'offrir d'abri ni contre le soleil, ni contre la pluie.

Brongniart fut architecte du ministère des affaires étrangères, de l'Ecole militaire et de l'Hôtel des Invalides, où il avait son logement.

Le 10 décembre 1781, il avait été admis à l'Académie royale d'architecture.

Il mourut le 16 juin 1813, avant l'achèvement de la Bourse, qui fut terminée par l'architecte Labarre.

Les travaux ne furent finis qu'en 1827, mais l'inauguration eut lieu dès le 3 novembre 1826.

« Le commerce parisien, dit malicieusement un contemporain, était pressé de jouir de ce monument qui, comme il convient à un sanctuaire dédié à Mercure, est bâti sur le modèle d'un temple païen. »

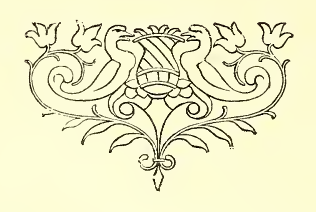
On peut dire que cet architecte de talent commença l'illustration de la famille Brongniart.

Son frère, Antoine-Louis Brongniart, fut un chimiste distingué, successivement professeur au Collège de pharmacie et au Muséum d'histoire naturelle.

Ses enfants furent également célèbres à divers titres.

Son fils, Alexandre Brongniart, minéralogiste remarquable, peut être regardé comme le fondateur de la méthode de géologie moderne.

Enfin sa fille, qui était d'une très grande beauté, a été immortalisée par le grand peintre Gérard, qui fit d'elle le plus beau portrait qu'il ait jamais peint, peut-être, dans ses tableaux les plus renommés.



LASSUS (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE)

ARCHITECTE. — ARCHÉOLOGUE

1807-1857



MÉDAILLON DE M. J.-P. AUBÉ.
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

Jean-Baptiste-Antoine Lassus naquit à Paris le 19 mars 1807.

Il commença à étudier l'architecture avec Hippolyte Lebas et H. Labrouste, puis entra en 1828 à l'Ecole des beaux-arts, d'où il sortit en 1830 pour donner à ses études une direction toute personnelle.

Fanatique du style ogival auquel il resta fidèle toute sa vie, il lutta contre la réaction classique et se montra archéologue distingué.

« L'architecture grecque, disait-il, ne convient ni à notre religion ni à notre climat, nos matériaux mêmes y sont impropres. »

En 1833, Lassus exposa au Salon une étude sur le Pavillon de l'Horloge du palais des Tuileries qu'il restitua tel qu'il avait dû sortir des mains de Philibert de l'Orme.

En 1837, il ajouta à la façade de l'église Saint-Séverin la porte de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs que l'on venait de démolir, et, en 1838, conduisit les travaux de restauration de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

En 1839, Lassus fut adjoint à l'architecte Duban en qualité d'inspecteur pour la restauration de la Sainte-Chapelle à Paris; mais en 1849, Duban ayant donné sa démission d'architecte en chef, Lassus fut appelé à lui succéder.

Il continua les travaux commencés, parvint à isoler l'édifice du côté du sud, et éleva la flèche en répartissant habilement le poids de la charpente sur tous les contreforts.

En 1845, à la suite d'un concours, il obtint, avec Viollet-le-Duc, la restauration de Notre-Dame; mais son collaborateur fut seul assez heureux pour mener à bonne fin ce grand travail.

Nommé inspecteur des édifices religieux de la Seine, Lassus eut en outre l'inspection des départements de la Sarthe et de Eure-et-Loir.

Il a restauré le clocher de la cathédrale de Chartres, la nef de celle de Moulins, l'église de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, etc.

Ses travaux les plus remarquables en dehors de ceux mentionnés plus haut sont : l'église paroissiale de Belleville, le dôme de l'église du couvent de la Visitation à Paris et l'église Saint-Pierre de Dijon.

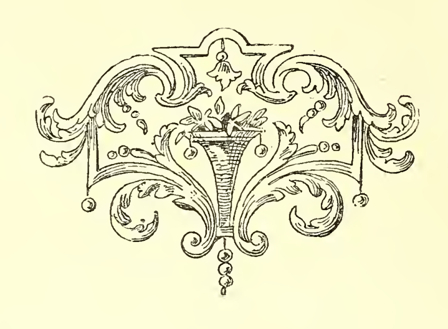
On lui doit aussi la restauration de l'église de Saint-Aignan (Loir-et-Cher), une galerie, des stalles et une chaire pour le couvent des Oiseaux, à Paris.

Parmi les constructions civiles qu'il éleva dans cette dernière ville, on peut citer l'hôtel Soltykoff, avenue Montaigne (1848), et une maison rue Taitbout, à l'angle de la rue de Provence.

Enfin, Lassus ayant été chargé par le ministère de l'instruction publique de faire la monographie de la cathédrale de Chartres, dessina, releva et cota ce beau monument jusque dans ses moindres détails.

On a en outre de lui, comme écrivain, une série d'articles dans les *Annales archéologiques* et un écrit intéressant intitulé : *Réaction de l'Académie des beaux-arts contre l'art gothique.*

Atteint d'une maladie de foie qu'il eut le tort de laisser s'aggraver, Lassus, qui était allé à Vichy pour y chercher la santé, y trouva la mort le 15 juillet 1857.



LABROUSTE (Pierre-François-Henri)

ARCHITECTE

1801-1875



Médaillon de M. Mathieu-Meusnier
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

Pierre-François-Henri Labrouste naquit à Paris le 11 mai 1801.

Après de brillantes études au collège Sainte-Barbe, il reçut les leçons des célèbres architectes Vaudoyer et Hippolyte Lebas.

Admis à l'Ecole des beaux-arts le 23 novembre 1818, il remporta, en 1824, le premier grand prix sur un projet de *Cour de cassation*

Pendant son séjour à Rome, il envoya à Paris des dessins remarquables du *Temple de Neptune* à Pæstum.

De retour à Paris en 1829, Labrouste surveilla comme inspecteur, sous les ordres du savant architecte Duban, les travaux du Palais des beaux-arts à Paris, et prit une part très grande à cette construction dont le côté pittoresque et original passe pour lui appartenir tout entier.

En 1837, il fut appelé à construire l'hospice de Lausanne.

En 1840, il fut chargé de l'organisation des funérailles de Napoléon, ramené en France sur la frégate la *Belle-Poule.*

Cette cérémonie fut accompagnée, par les soins de Labrouste, d'un appareil architectural exécuté en charpente, en peinture et en maçonnerie temporaire, qui avait un aspect plutôt triomphal que funèbre.

Il avait même été placé sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile un groupe colossal représentant Napoléon debout devant son trône, entre le génie de la Guerre et celui de la Paix.

De 1843 à 1849, il bâtit la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, où il a employé avec bonheur les charpentes en fer.

Il a construit encore la prison cellulaire d'Alexandrie, le petit collège Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses et le grand séminaire de Rennes.

En 1848, il dirigea, avec Duc, la cérémonie des funérailles des victimes de l'insurrection de juin.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il fut promu au grade d'officier de cet ordre en 1852.

Membre de la Commission des Monuments historiques du Conseil des bâtiments civils et du jury des beaux-arts, vice-président de la Société des architectes, Labrouste fut nommé membre de l'Institut le 23 novembre 1867.

C'est lui qui, à la mort de Visconti, termina la construction de la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu.

Labrouste fut, en outre, architecte diocésain du département de l'Ille-et-Vilaine.

Parmi ses travaux d'architecture privée, on remarque l'hôtel Fould et plusieurs tombeaux dans les cimetières de Paris.

Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, le 26 juin 1875, à Fontainebleau.

Son frère, Alexandre-Pierre-Victor Labrouste, fut directeur du collège Sainte-Barbe et membre du Conseil supérieur de l'instruction publique.



THOUIN (André)

BOTANISTE

1747-1823



Médaillon de M. Mathieu-Meusnier.
Cour du nord. — Façade ouest
(1er étage).

André Thouin naquit à Paris en 1747. Fils d'un jardinier du Jardin des Plantes, il fut élevé dans cet établissement.

Encouragé dans ses études par Buffon et Bernard de Jussieu, Thouin devint jardinier en chef en 1764.

A partir de ce moment, Thouin ne s'occupa plus que d'agrandir, d'améliorer et d'enrichir de plantes nouvelles le jardin confié à ses soins.

Il agrandit l'Ecole botanique du Jardin des Plantes et le jardin lui-même, et s'occupa d'acclimater en France les plantes exotiques.

En 1784, Thouin devint membre de la Société d'agriculture et de l'Académie des sciences en 1786.

Il acquit par ses travaux, l'estime des hommes les plus éminents, notamment de Linné, de Jean-Jacques Rousseau et de Malesherbes.

Devenu le centre d'une correspondance qui s'étendait dans toutes les parties du monde, il ne cessa, pendant un demi-siècle, de provoquer, entre les divers pays, l'échange de leurs richesses végétales. Son nom était connu partout où existait une culture nouvelle.

De 1790 à 1792, Thouin fit partie du conseil général du département de la Seine.

En 1793, il devint professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle, où il fit un cours de culture et de naturalisation de végétaux exotiques.

L'année suivante, et en 1796, il fut chargé de se rendre en Hollande et en Italie, pour y recueillir ce qui pouvait intéresser l'agriculture et préparer ses progrès.

Il remplit ces missions de façon à mériter une médaille d'or à titre de récompense nationale (1798).

Lors de la réorganisation de l'Institut, Thouin fit partie des membres chargés de compléter ce corps savant.

En 1806, il obtint la création d'une Ecole d'agriculture pratique, où il fit un cours extrêmement suivi.

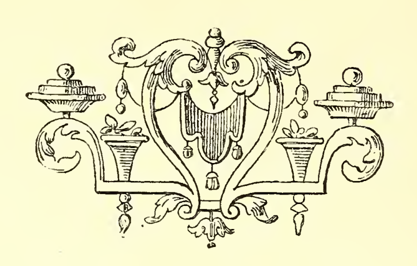
Il est un des premiers qui se soient occupés de physiologie végétale et il a formé de très habiles pépiniéristes.

Thouin, qui, dès l'âge de dix-sept ans, s'était trouvé, à la mort de son père, chef d'une nombreuse famille, resta célibataire et éleva ses frères et ses sœurs avec lesquels il vécut, simplement, dans un modeste appartement du Jardin des Plantes, où vinrent se réunir les savants et les voyageurs les plus renommés.

On a de lui plusieurs ouvrages : *Essai sur l'économie rurale* (1805); *Monographie des greffes* (1821); *Cours d'agriculture et naturalisation des végétaux* (1827); et un grand nombre de *Mémoires*.

Il mourut à Paris en 1823, à l'âge de soixante-seize ans.

Son frère, Gabriel Thouin, s'est fait également un nom dans l'art du jardinier-fleuriste et décorateur.



COYPEL (Noel)

PEINTRE

1628-1707



Médaillon de M. Mathieu-Meusnier
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Noël Coypel naquit à Paris le 25 décembre 1628. Son père, Guyon Coypel, après avoir longtemps habité la capitale, alla se fixer à Orléans, où, ayant remarqué les rares dispositions du jeune Noël pour la peinture, il le fit entrer dans l'atelier d'un peintre nommé Poncet, ancien élève de Vouet.

Poncet, qui souffrait de la goutte, était hors d'état de s'occuper de son élève; il l'employa uniquement aux soins de ses affaires.

Coypel, déjà fort épris de l'art dans lequel il devait se rendre célèbre, travaillait la nuit pour réparer le temps perdu ainsi pour ses études.

Fatigué du métier de factotum que lui imposait ce singulier maître, le jeune homme, qui avait alors quatorze ans, prit, un beau matin, le chemin de Paris.

A son arrivée dans la capitale, errant par les rues, le hasard, dit un contemporain, « le fit entrer dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré, où Quillerier peignait la chapelle de Saint-Hyacinthe. L'attention du jeune homme à regarder cet ouvrage fut remarquée par le peintre, qui le questionna et lui présenta le pinceau : Noël Coypel le prit, fit connaître son mérite naissant, et Quillerier l'occupa pendant quelque temps. »

Ses progrès furent rapides, et, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans, on l'employa, en 1646, aux décorations qu'on préparait pour l'opéra d'*Orphée*.

Charles Errard, chargé des travaux de peinture qui s'exécutaient au Louvre, se servit de l'aide de Coypel, et, depuis lors, celui-ci eut toujours sa part dans les commandes faites par le roi.

Ce fut donc sans maître, on peut le dire, que Coypel fit ses premières études et ses premiers progrès; les seules leçons qu'il reçut, il les puisa lui-même dans la contemplation des tableaux de Nicolas Poussin.

Il fit, en 1665, plusieurs tableaux au Louvre, dans l'oratoire et dans la chambre du roi; il orna aussi de ses ouvrages, l'appartement du cardinal Mazarin; ce fut lui encore qui, au temps du mariage de Louis XIV, peignit dans le même palais tous les plafonds de l'appartement de la reine, ceux de la salle des machines du palais des Tuileries, plusieurs compositions dans l'appartement de la reine-mère aux Tuileries, etc.

En 1661, il peignit le tableau votif que la corporation des orfèvres offrait, au mois de mai, à l'église de Notre-Dame. Cet

ouvrage représentait *Saint Jacques le Majeur convertissant son accusateur qui le conduit au supplice.*

Coypel fut reçu en 1663 à l'Académie royale de peinture; son tableau de réception représentait la *Mort d'Abel*. Ce tableau, qui fut généralement admiré, est actuellement au musée du Louvre.

En 1672, le roi, après lui avoir donné un logement au Louvre, nomma Coypel directeur de l'Académie de Rome. Pendant son directoriat, il peignit quatre tableaux qui firent longtemps l'ornement de la salle des gardes à Versailles et qui figurent aujourd'hui au Louvre. Ce sont les suivants : *Solon, Ptolémée Philadelphe, Trajan, Alexandre Sévère.*

Après trois ans de séjour à Rome, il revint en France et reprit les travaux qu'il avait commencés pour le roi.

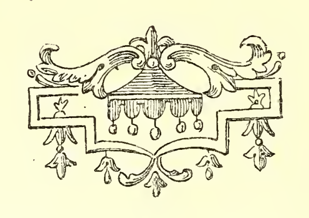
Beaucoup de tapisseries des Gobelins ont été exécutées d'après les cartons qu'il fit à cette époque.

Après la mort de Mignard, Louis XIV nomma, le 13 août 1695, Coypel directeur perpétuel de l'Académie, avec une pension de mille écus.

Enfin, à l'âge de soixante-sept ans, il entreprit les peintures à fresque qui sont au-dessus du maître-autel de l'église des Invalides et qui représentent une Assomption de la Vierge.

Ce pénible ouvrage lui causa une longue maladie, dont il mourut le 24 décembre 1707.

La nature de son talent lui a fait donner le surnom de Coypel-Poussin.



VI

COUR DU SUD

Les indications sont données de gauche à droite.

COUR DU SUD

NOTICE

Cette cour ouvrant, comme la précédente, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, d'où on y accède également par un guichet semblable à celui décrit précédemment, et dont les niches supportent des statues en bronze de hérauts d'armes et d'officiers de ville des XVI[e] et XVII[e] siècles[1], présente des dispositions architectoniques identiques à celles de la cour du Nord.

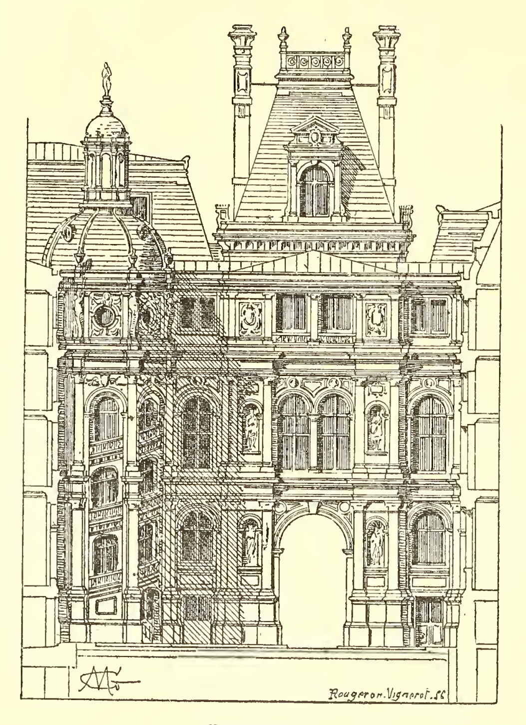
Néanmoins elle offre quelques différences de détail intéressantes à noter.

Ainsi la façade décrite au nord dans la première cour se trouve transportée au sud avec l'escalier en tourelle qui en forme l'angle du côté sud, et, par contre, la façade décrite au Sud devient, ici, la façade Nord. Il en est de même des façades Est et Ouest.

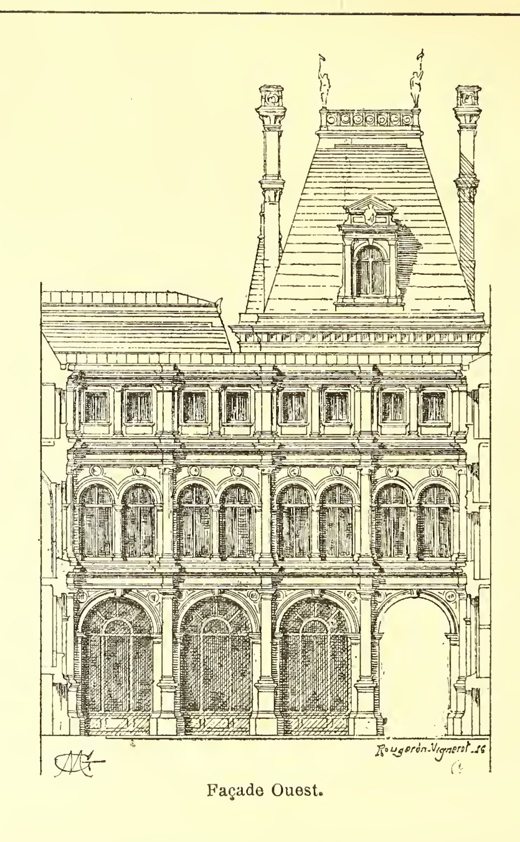
Les quatre arcades à rez-de-chaussée de la face du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville (façade Est), au lieu d'être ouvertes, comme dans l'autre cour, sont fermées par des châssis vitrés s'élevant sur un soubassement en fer formant allège.

Les bas-reliefs en pierre qui figurent à rez-de-chaussée dans les tympans des arcades aveugles de cette cour sont : l'*Été* et le *Printemps*, compositions allégoriques de M. Longepied.

1. *Héraut d'armes du XVI[e] siècle* de M. Cordonnier, *sergent du parloir aux bourgeois XVI[e] siècle* de M. L. Morice. — *Héraut d'armes du XVII[e] siècle* de M. Guilbert. — *Officier de ville du XVII[e] siècle* de M. Carlès.



Façade Est.



Façade Ouest.

COUR DU SUD

TRUDAINE (Daniel-Charles)

FONDATEUR DE L'ÉCOLE DES PONTS ET CHAUSSÉES

Daniel-Charles Trudaine naquit à Paris le 3 janvier 1703.

Son père, Charles Trudaine, magistrat d'une probité rigide, était prévôt des marchands lorsque Law proposa une opération sur les rentes dues par le Domaine à la ville de Paris; il crut ne pas devoir s'y prêter, et fut disgracié de ses fonctions de Prévôt des marchands par le Régent qui, en le destituant, lui conserva son estime et lui dit : « Nous vous avons ôté votre place, parce que vous êtes trop honnête homme. »

Ce trait nous montre sous son jour le plus défavorable, cette étrange régence du duc d'Orléans, époque bizarre où se coudoient les plus bas scandales et les plus grandes choses : d'un côté, une corruption déplorable, un agiotage effréné, l'abaissement des caractères, la fortune honteuse d'hommes perdus comme le cardinal Dubois; de l'autre, une heureuse révolution économique et sociale, l'instruction gratuite, l'éclosion d'arts nouveaux, l'éveil de l'esprit philosophique moderne et enfin la circulation de province à province que la France doit au fils de cet homme intègre, à Daniel Trudaine, dont nous retraçons ici la vie.

Après avoir été successivement conseiller au Parlement, intendant d'Auvergne et intendant général des Finances, Daniel-Charles Trudaine fut nommé directeur des ponts et chaussées.

Dans le but de réparer les désastres dont se ressentait encore le pays à la suite des revers qui signalèrent la fin du règne de Louis XIV, le gouvernement de la Régence ayant résolu de rétablir en France l'agriculture, l'industrie et le commerce, Trudaine conçut le gigantesque projet de couvrir le territoire du royaume d'un réseau de voies de communication de 12,000 lieues.

Il forma, alors, une école d'ingénieurs d'où sont sortis tant d'hommes habiles qui ont commencé, sous sa direction, la construction de ces superbes routes départementales qui rendirent les communications si faciles dans toute l'étendue de la France.

Les ponts d'Orléans, de Moulins, de Tours, de Saumur, les projets et les premières fondations du pont de Neuilly sont les résultats du zèle qu'il déploya dans cette grandiose entreprise.

Dans les diverses fonctions qui lui furent confiées, Trudaine se montra administrateur habile, intègre, économe et ferme.

Il rendit les plus grands services à l'Etat, notamment en s'efforçant de favoriser l'industrie pour laquelle il ne cessa de réclamer les plus grandes libertés.

Trudaine fut membre de l'Académie des sciences.

Il mourut à Paris le 19 janvier 1769.

Tandis qu'il souffrait de la maladie qui devait l'emporter, son fils, qui lui succéda dans l'intendance des Finances, l'informait un jour de l'intérêt universel que l'on prenait à son état de santé et de la considération dont il jouissait.

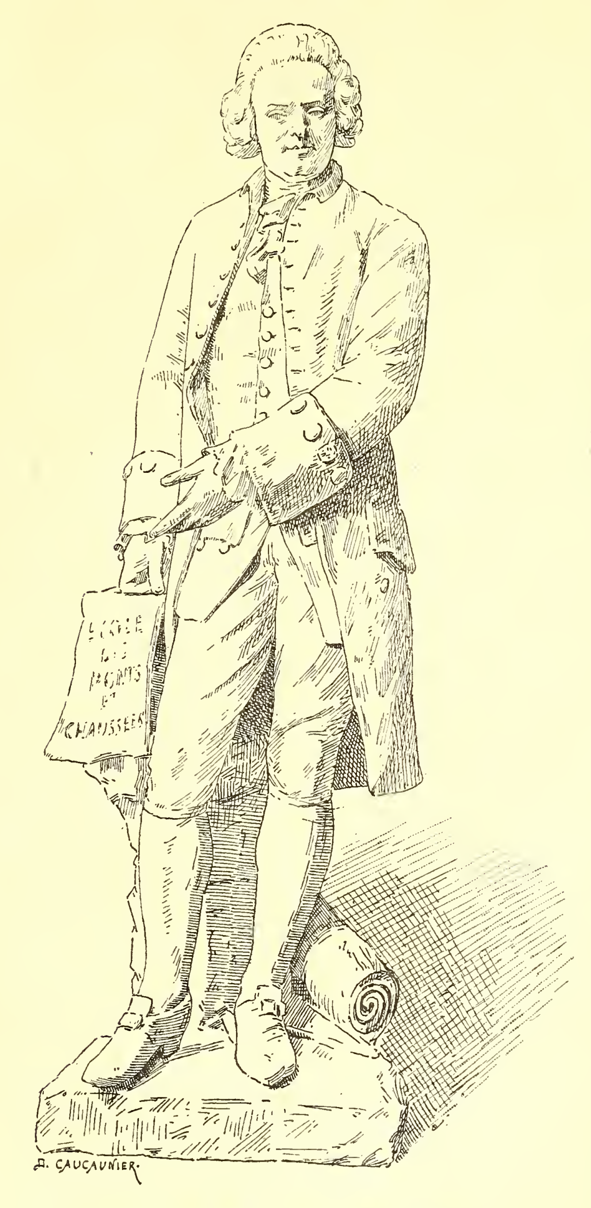
— Eh bien, mon fils, lui dit Trudaine, je te lègue tout cela.

La fortune n'est pas, en effet, le premier des biens dont on puisse hériter, et les avantages qu'elle donne ne valent pas, dans la vie, ceux que procure le culte des vertus.

TRUDAINE (Daniel-Charles)

FONDATEUR DE L'ÉCOLE DES PONTS ET CHAUSSÉES

1703-1769



STATUE DE M. Félix MARTIN

COUR DU SUD

Façade est. — Rez-de-chaussée à (gauche).

FAVART (Charles-Simon)

AUTEUR DRAMATIQUE. — CRÉATEUR DE L'OPÉRA-COMIQUE

Charles-Simon Favart naquit à Paris le 13 novembre 1710. Il était fils d'un pâtissier en renom pour ses *échaudés,* chansonnier à ses heures. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, où il sentit s'éveiller en lui le goût de la poésie, Favart, ayant perdu son père, dut prendre la suite de son commerce. Néanmoins, il n'abandonna pas ses travaux littéraires et remporta un prix aux *Jeux floraux.* Lorsque sa mère eut été ruinée par la banqueroute de Law, Favart se mit à travailler résolument pour le théâtre. Son premier succès fut un opéra-comique, *les Deux Jumelles,* qu'il donna le 22 mars 1734.

On raconte que, le soir de la première représentation de cette pièce, Favart, en rentrant chez lui, pressé par une importante commande de pâtisserie, retira son habit et, revêtu de l'accoutrement obligé, se mit en devoir de préparer de la pâte. Tout à coup un équipage s'arrête à sa porte, un gros fermier général en descend et demande à voir l'auteur des *Deux Jumelles* dont l'audition l'a charmé. Favart, honteux d'être surpris en pâtissier, se fait passer pour un simple mitron, et dit au visiteur qu'il va chercher son patron. Alors, passant dans l'arrière-boutique, il retire *tourte* et tablier; puis, revêtu de son habit, il se présente au financier.

Celui-ci lui apprend alors qu'il n'est pas dupe de son innocente supercherie, car, à travers une porte vitrée, il a vu tout son manège. Il en rit d'ailleurs, avec Favart, dont il devint le protecteur et l'ami.

La réputation vint décidément à l'auteur avec *la Chercheuse d'esprit,* charmant opéra-comique qui inspira à Crébillon le quatrain suivant :

Il est un auteur en crédit
Dont la muse a le don de plaire;
Il fit *la Chercheuse d'esprit*
Et n'en chercha point pour la faire.

Une jolie actrice, Mlle de Ronceray, qui jouait avec une grâce exquise le rôle principal dans cette pièce, se vit rechercher par l'auteur, qui l'épousa et devint directeur du théâtre de l'Opéra-Comique dont il avait assuré la vogue par ses charmants ouvrages.

Mais bientôt ce théâtre ayant été supprimé en 1745, à la demande des *Italiens* jaloux de son succès, Favart se trouvait sans ressources, lorsque le maréchal Maurice de Saxe le chargea de diriger une troupe de comédiens dont il se faisait suivre à l'armée. Sa réussite fut complète, mais il ne put en jouir longtemps.

Sa femme, ayant refusé à Maurice de Saxe de souscrire à certaines exigences qui répugnaient à son honnêteté, fut obligée de s'enfuir dans un couvent, tandis que lui-même, pour se soustraire à la colère du maréchal, allait se réfugier chez le curé d'un village voisin de Strasbourg où, caché dans une cave, il peignit des éventails à la lueur d'une chandelle.

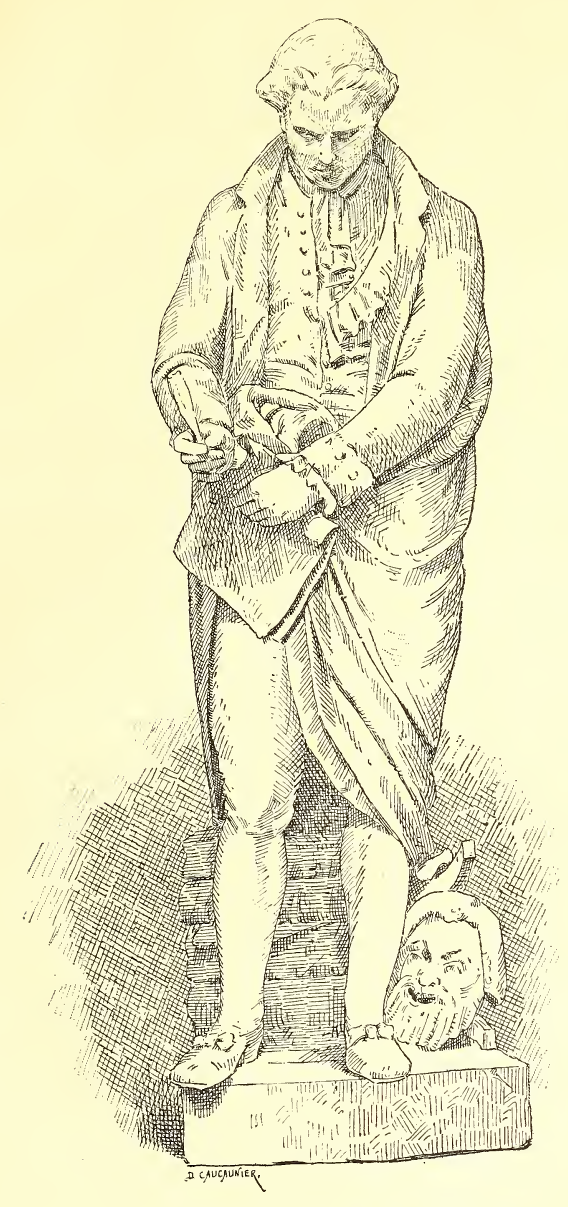
Rendus libres par la mort du maréchal de Saxe (1750), les deux époux se rejoignirent à Paris. Favart travailla alors, sans relâche, pour les Italiens et le Théâtre-Français. On a de lui plus de soixante pièces, remplies pour la plupart de gaieté et de délicatesse. Les plus connues en dehors de celles déjà citées sont : *Annette et Lubin, Ninette à la cour, Bastien et Bastienne, la Rosière de Salency.*

Favart goûtait un honorable repos dans une petite maison retirée, lorsque la Révolution le ruina. Il mourut dans la gêne, le 12 mai 1792.

FAVART (Charles-Simon)

AUTEUR DRAMATIQUE. — CRÉATEUR DE L'OPÉRA-COMIQUE

1710-1792



STATUE DE M. A. PARIS

COUR DU SUD

Façade est (à droite).

LARGILLIÈRE (Nicolas de)

PEINTRE

Nicolas de Largillière naquit à Paris le 10 octobre 1656.

Son père, qui était maître chapelier, étant allé s'établir à Anvers, l'emmena avec lui dans cette ville où s'écoulèrent les premières années de sa jeunesse.

Il l'envoya en Angleterre à l'âge de neuf ans, pour y apprendre le commerce; mais le jeune Largillière, qui n'avait sans doute aucun goût pour ce genre de profession, y passa tout son temps à dessiner.

Son père l'ayant rappelé à Anvers, il fut placé chez le peintre flamand Goubeau. Sous la direction de cet artiste, il fit des progrès tellement rapides que, à dix-huit ans, son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre.

Largillière se rendit alors à Londres, où il entra en relations avec Pierre Lely, premier peintre de Charles II, roi d'Angleterre, qui le chargea de restaurer, à Windsor, des tableaux d'anciens maîtres.

Obligé bientôt de quitter l'Angleterre, à la suite des persécutions dont les catholiques y furent victimes à cette époque, il revint à Paris où il se lia avec le peintre Le Brun, qui lui fit obtenir des travaux et le décida à se fixer dans la capitale.

Lors de son avènement à la couronne d'Angleterre, Jacques II appela Largillière à Londres (1684). Pendant le court séjour qu'il y fit, l'artiste exécuta les portraits du roi, de la reine, du prince de Galles et de nombreux personnages de la cour.

De retour à Paris, il devint membre de l'Académie de peinture (1686), dont il fut successivement professeur, recteur, directeur et chancelier.

Tout en continuant, de préférence, à faire des portraits, Largillière produisit des tableaux d'histoire et de genre, des paysages, des toiles représentant des animaux, des fleurs et des fruits.

Largillière composait avec la plus grande facilité ; un de ses biographes raconte qu'un magistrat de ses amis, qui le recevait dans une de ses terres, lui ayant demandé ce que son génie pourrait lui fournir pour corriger le triste aspect du mur pignon d'une orangerie, l'habile peintre répondit : « Je ferai, quand je voudrai, passer votre vue à travers ce mur. »

On le prit au mot ; on prépara sur-le-champ des échafaudages et Largillière se mit à peindre à l'huile « un grand ciel avec différents oiseaux et dans le bas un paysage avec une balustrade qui porte des fleurs et des fruits, dans lesquels on voit un perroquet et un chat si parfaitement imités que le maître fit faire un toit à ce pignon pour préserver des injures du temps un morceau aussi agréable ».

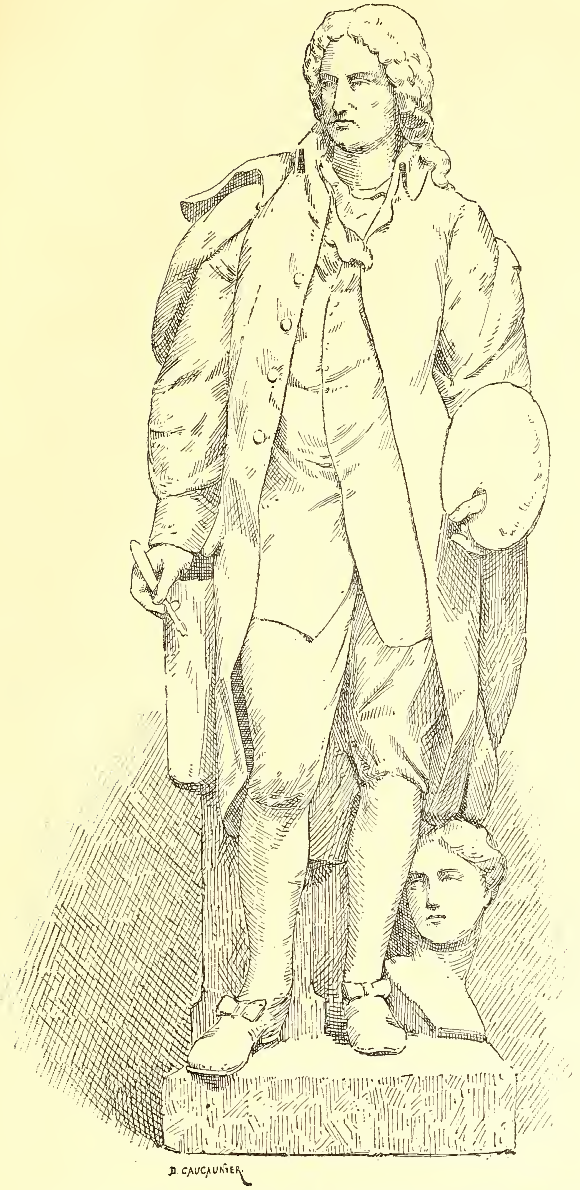
Parmi les innombrables œuvres de ce maître fécond, qui, par son talent, mérita d'être appelé le Van Dyck français, on cite, outre un grand nombre de portraits, dont un (celui de Le Brun) est au Louvre, l'*Ex-Voto à Sainte-Geneviève*, placé à l'église Saint-Etienne-du-Mont, le *Repas donné en 1687 par la Ville de Paris à Louis XIV* et le *Mariage du duc de Bourgogne*, deux chefs-d'œuvre de composition et de couleur qui ont été détruits pendant la Révolution.

Largillière, attaqué par la paralysie, mourut le 20 mars 1746, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

LARGILLIÈRE (Nicolas de)

PEINTRE

1656-1746



STATUE DE M. Ludovic DURAND

COUR DU SUD

Façade est (à gauche).

PATRU (Olivier)

AVOCAT. — GRAMMAIRIEN

Olivier Patru naquit à Paris le 13 août 1604. Il était fils de Jean Patru, procureur au Châtelet de Paris.

Il fut élevé par sa mère qui, lui voyant de l'aversion pour ses cahiers de philosophie, lui donna des romans à lire.

A dix-neuf ans, il alla voyager en Italie où, toujours préoccupé de la forme littéraire et des inventions romanesques, il reçut avidement les conseils du poète d'Urfé, dont le fameux roman de *l'Astrée* venait d'obtenir un immense succès.

Ayant débuté au barreau peu après son retour, Patru s'y fit justement remarquer, malgré le désavantage de son extérieur et la faiblesse de sa voix.

Néanmoins, il quitta le Palais de bonne heure pour se livrer exclusivement à la littérature.

Patru fut, avec Balzac, Vaugelas et d'Ablancourt, un des réformateurs de notre langue.

Reçu à l'Académie en 1640, il fit, en y entrant, un discours de remerciement qui parut si beau qu'on obligea, ensuite, tous les récipiendaires à faire un discours de réception.

On sait que cet usage s'est conservé pour l'admission des nouveaux académiciens.

Pendant la Fronde, il suivit le cardinal de Retz et composa pour ce chef de parti la *Lettre du curé au marguillier sur la conduite de M. le Coadjuteur* (1651), en réponse à la *Lettre du marguillier à son curé*, pamphlet du poète Sarrasin, secrétaire du prince de Conti.

Estimé comme grammairien et comme critique, les écrivains les plus distingués de son temps recherchèrent son suffrage et le consultèrent comme un oracle.

Cependant il conseilla à Boileau de ne pas faire *l'Art poétique* et à La Fontaine de ne pas composer de *Fables*, ne croyant pas que ces ouvrages pussent se prêter aux ornements de la poésie.

Vaugelas ne lui donna pas moins le titre de *Quintilien*[1] *français*.

Patru passa les dernières années de sa vie dans une grande indigence, qu'il supporta courageusement, et qui ne lui enleva rien de sa gaieté.

Il était sur le point de voir sa bibliothèque tomber aux mains d'un de ses créanciers, lorsque Boileau la lui acheta, en mettant pour condition qu'il en conserverait la jouissance sa vie durant.

Patru garda toujours, avec la réputation d'un honnête homme, un caractère indépendant. Un riche seigneur « sans lettres » ayant osé prétendre à la place de l'académicien Conrart, Patru, sollicité de donner son appui à ce candidat peu recommandable, répondit en enveloppant son avis sous la forme d'un apologue :

« Un ancien, dit-il, avait une lyre à laquelle se rompit une corde; au lieu d'en ajouter une de boyau, il en voulut une d'argent, et la lyre perdit son harmonie. »

Ce franc laconisme produisit l'effet qu'il en attendait : l'homme de cour fut écarté.

Patru mourut le 16 janvier 1681, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

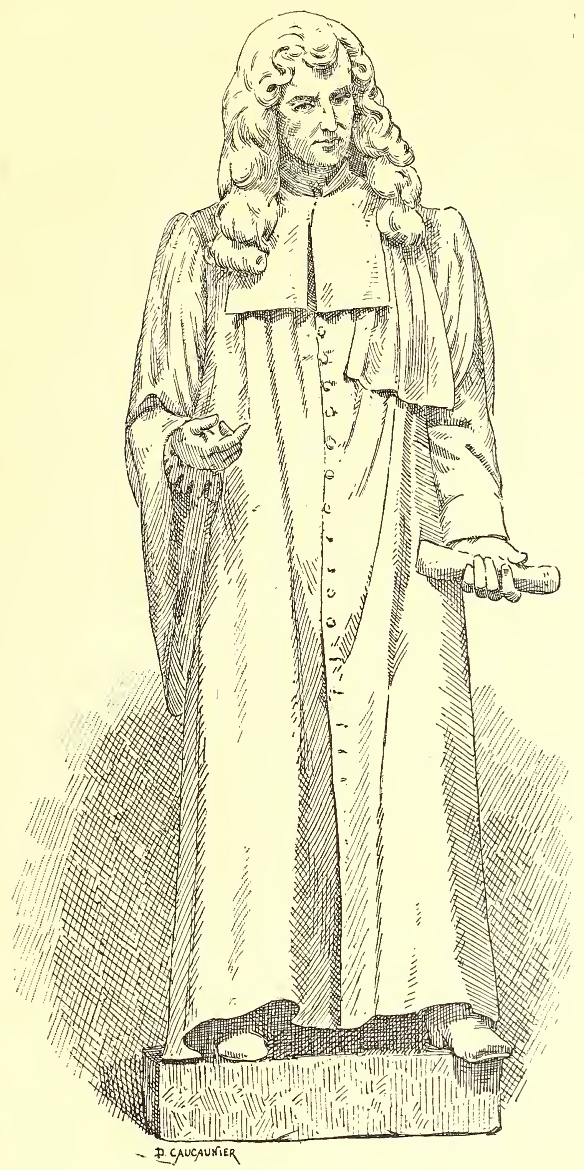
Il a laissé de nombreux écrits : plaidoiries, mémoires et lettres sur le droit, la critique et la grammaire.

1. Rhéteur latin.

PATRU (Olivier)

AVOCAT. — GRAMMAIRIEN

1604-1681



STATUE DE M. C. CORDIER

COUR DU SUD

Façade est (à droite).

En dehors des quatre statues que nous venons de décrire, figurent, dans la *cour du Sud*, au milieu du cintre couronnant les fenêtres du premier étage des façades de l'Est et de l'Ouest, dix médaillons dont il nous a semblé intéressant de donner, également, la reproduction avec la biographie des personnages dont ils fixent les traits.

Les deux médaillons placés sur la *façade Est* sont consacrés à Samson et Mlle Mars.

Les huit autres situés sur la *façade Ouest* représentent Dufresny, N. Lemercier, Quatremère de Quincy, Berton, Hippolyte Le Bas, Guérin, Cauchy et La Condamine.

C'est dans cet ordre que nous les donnons ci-après.

SAMSON (Joseph-Isidore)

ACTEUR ET ÉCRIVAIN

1793-1871



Médaillon de M. B. Rougelet
Cour du sud. — Façade est
(1er étage).

Samson naquit à Saint-Denis, près Paris, le 2 juillet 1793.

Son père était un petit commerçant pauvre et chargé de famille.

Samson fut mis de bonne heure en pension à Belleville, mais le mauvais état des affaires de ses parents l'obligea à interrompre ses études pour aller chercher à Corbeil quelques ressources dans une modeste place, chez un avoué.

Cependant, tourmenté par l'idée de devenir comédien, il revint à Paris et prit un emploi dans un bureau de loterie de la Croix-Rouge.

Il mit à profit les loisirs que lui laissait cet emploi pour s'essayer comme comédien sur une petite scène d'amateurs, le *Théâtre d'émulation* que Doyen, ancien peintre décorateur, avait fondé en 1795, rue Notre-Dame-de-Nazareth, et qu'il transféra plus tard rue Transnonain, dans un bâtiment ayant servi autrefois d'église, à la place même qui devait plus tard, le 14 avril 1834, être ensanglantée par un des plus lugubres épisodes de nos guerres civiles.

Samson fut admis au Conservatoire en 1811. L'année suivante, la conscription l'aurait enlevé à ses études théâtrales si son camarade Perlet, son concurrent le plus redoutable pour le premier prix de comédie qui seul pouvait l'exempter du service militaire, n'avait feint une maladie pour ne pas se présenter le jour du concours.

Sorti du Conservatoire en 1814 avec le premier prix, Samson joua en province et à Paris sur divers théâtres avant de s'attacher définitivement, en 1832, à la Comédie française où il avait été appelé cinq ans plus tôt et qu'il avait quittée.

Tout d'abord on critiqua son organe un peu nasillard qui donna lieu à l'épigramme suivante :

Un canard et Samson de leur voix de nature
A qui parlerait mieux avaient fait la gageure.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le canard qui gagna.

Samson ne tarda pas à *tuer le canard* et à triompher de sa nature à force de savoir et de talent.

Dès lors, l'excellent comédien ne s'éloigna plus du Théâtre-Français où il joua jusqu'en 1863, avec un succès presque égal, dans l'ancien et le nouveau répertoire. La franchise, la verve et la distinction de son jeu l'ont mis au nombre de nos meilleurs acteurs comiques modernes.

Parmi ses plus remarquables créations, il faut citer : Olivier le Daim dans *Louis XI;* Bertrand dans *Bertrand et Raton;* maître André dans *le Chandelier;* Tamponnet dans *Gabrielle,* et surtout le marquis dans *les Effrontés,* et *le Fils de Giboyer.*

Samson, qui avait été, en 1864, décoré de la Légion d'honneur, était professeur au Conservatoire depuis 1829. Il a compté parmi ses élèves Rachel, Arnould Plessy, Rose Chéri et les deux Brohan.

Il a donné, non sans succès, plusieurs comédies, dont la plus célèbre est la *Famille Poisson* (1849). On a aussi de lui un poème didactique : *l'Art théâtral* (1869).

Samson mourut le 30 mars 1871 dans la maison qu'il possédait à Auteuil.



MLLE MARS (ANNE-FRANÇOISE-HIPPOLYTE BOUTET, dite)

COMÉDIENNE

1779-1847



MÉDAILLON DE M. B. ROUGELET.
Cour du sud. — Façade est.
(1er étage).

Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, qui devait, sous le pseudonyme de Mlle Mars, se révéler une grande comédienne, naquit à Paris le 9 février 1779.

Fille d'un acteur et d'une actrice, elle parut, dès l'âge de treize ans, dans des rôles d'enfant, au théâtre Montansier auquel était attaché son père. Celui-ci, reconnaissant dans la jeune fille un véritable instinct de la scène, la laissa jouer avec sa nature sans chercher à la guider.

Plus d'une fois, lorsqu'elle lui avait demandé un conseil sur un rôle qu'elle savait, son père lui avait dit : « Tu sais ton rôle ? — Oui. — Eh bien ! joue-le comme tu le sais. »

C'était lui apprendre à s'abandonner dans l'art à ses impressions personnelles, à son sentiment ; Mlle Contat, la célèbre actrice du Théâtre-Français, lui en enseigna les délicatesses et les raffinements.

En 1795, Mlle Mars joua au théâtre Feydeau et fut comprise parmi les comédiennes de premier ordre qui reconstituèrent la Comédie française.

Sa physionomie à la fois gracieuse, mobile et piquante, son jeu naturel et fin, son organe enchanteur, prêtèrent un nouveau charme aux rôles des ingénues et des jeunes premières.

La perfection de son jeu la fit surnommer l'*Inimitable* et le *Diamant*.

La retraite de Mlle Contat, en 1812, lui permit d'aborder l'emploi des *grandes coquettes* que, par un privilège assez rare, elle cumula avec les ingénuités.

Elle brillait également dans ces rôles si opposés et savait être l'attendrissante Betzy de la *Jeunesse d'Henri V* ou la hautaine Célimène du *Misanthrope*.

Identifiée avec le génie de Molière et de Marivaux, son jeu était le commentaire le plus intelligent de leurs chefs-d'œuvre.

C'est cette flexibilité de talent qui lui valut des succès sans cesse renouvelés.

Mlle Mars joua jusqu'à un âge avancé, parcourant, avec une facilité sans égale, toute la gamme dramatique.

A soixante ans passés, dans le rôle d'Henriette des *Femmes savantes* ou même dans celui, plus jeune encore, de Suzanne du *Mariage de Figaro*, sa voix faisait illusion complète à l'oreille.

Sa science de la toilette, poussée au dernier point, lui donnait aussi le pouvoir de faire également illusion aux yeux.

En 1841, elle donnait, à soixante-deux ans, sa représentation d'adieu et jouait Célimène du *Misanthrope* et la marquise des *Fausses confidences*, comme dans ses plus beaux jours.

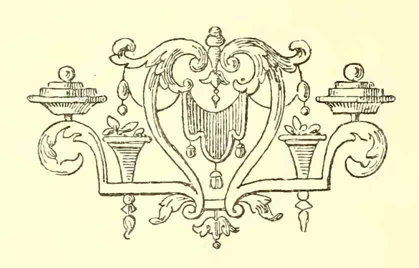
M[lle] Mars n'était pas seulement une grande comédienne, elle était aussi femme d'esprit, et l'on cite d'elle plus d'un trait charmant.

Éprise d'une admiration qu'elle ne cacha pas pour Napoléon, elle se vit, sous la Restauration, en butte à quelques cabales.

Un soir, on voulut la forcer à crier : « Vive le roi! » elle s'y refusa. Le public ayant insisté, la spirituelle artiste, à bout de patience, s'en tira de la façon suivante : « Vous me demandez, dit-elle, de crier : « Vive le roi! » eh bien, c'est fait! »

Ayant appris, un jour, que les gardes du corps avaient résolu d'aller la siffler au théâtre, elle les souffleta de ces mots si ironiques : « Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre Mars et les gardes du corps ! »

M[lle] Mars s'éteignit à l'âge de soixante-huit ans, le 20 mars 1847.



CHARLES DUFRESNY (S^R DE RIVIÈRE)

AUTEUR COMIQUE

1654-1724



MÉDAILLON DE M. B. ROUGELET
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Dufresny naquit à Paris en 1654. Petit-fils d'un valet de garde-robe de Louis XIII, il fut protégé par Louis XIV, auquel il plut par ses saillies et son humeur originale, et qui se l'attacha comme valet de chambre.

Ayant ensuite fait preuve d'une disposition naturelle pour l'art du dessin et spécialement pour la distribution des jardins, qu'il varia par l'introduction du genre anglais, il fut nommé contrôleur des jardins royaux et reçut le privilège d'une manufacture de glaces.

Mais entraîné par ses penchants dispendieux, Dufresny vendit à vil prix sa charge et son privilège, et se mit à travailler pour le théâtre.

Il paraît qu'il vendit à Regnard, son ami, la jolie comédie : *Attendez-moi sous l'orme,* ou du moins le sujet de cette comédie; puis, lorsque Regnard fit représenter *le Joueur,* il se brouilla avec lui et l'accusa de lui en avoir *volé* l'idée, qu'il a d'ailleurs traitée assez médiocrement lui-même dans *le Chevalier joueur.*

Cette querelle inspira à un poète satirique l'épigramme suivante :

Un jour, Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût pas traité,
Trouvèrent qu'un joueur ferait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers et de Rivière en prose :
Ainsi, pour dire en vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque, aujourd'hui, voit l'un et l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Dufresny a travaillé pour la Comédie italienne et le Théâtre-Français.

Parmi ses œuvres, on distingue *l'Esprit de contradiction,* un acte en prose, et *le Mariage fait et rompu,* trois actes en vers, ses plus jolies comédies; puis *la Réconciliation normande,* cinq actes en vers; *le Double veuvage,* trois actes en prose.

Ces compositions sont faciles et agréables; le dialogue en est vif, spirituel et brillant; mais les plans sont peu réguliers, les dénouements trop brusques et les caractères souvent factices.

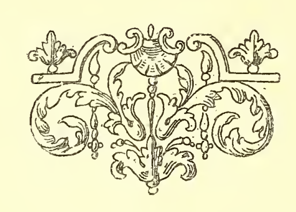
Il a laissé encore un roman de mœurs à la façon de Le Sage, *les Amusements sérieux et comiques,* dont le cadre et la philosophie

originale inspirèrent à Montesquieu ses *Lettres persanes,* enfin des nouvelles, des chansons, des poésies diverses, etc.

Ses prodigalités et ses habitudes de désordre le plongèrent bien souvent dans la gêne, malgré les faiblesses du roi à son égard.

Il avait d'ailleurs une singulière façon de solder ses dettes, quand il les payait. On raconte que, ne pouvant payer ses notes de blanchissage, il épousa sa blanchisseuse uniquement pour se libérer envers elle.

En 1710, Dufresny, toujours à court d'argent, obtint le privilège du journal *le Mercure de France,* et le rédigea pendant quelque temps d'une manière fort spirituelle; mais, fidèle à sa déplorable habitude, il le céda pour une modique pension, et mourut dans la misère le 6 octobre 1724.



NÉPOMUCÈNE LEMERCIER

POÈTE TRAGIQUE

1771-1840



MÉDAILLON DE M. B. ROUGELET
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Népomucène Lemercier naquit à Paris le 21 avril 1771.

Son père avait été successivement secrétaire du duc de Penthièvre, du comte de Toulouse et de Mme de Lamballe. Cette princesse fut la marraine de Népomucène Lemercier.

La violence d'une chute qu'il fit, dans son enfance, priva le futur poète de l'usage d'une partie de ses membres : il ne marcha plus qu'avec peine et ne put écrire que de la main gauche.

Népomucène Lemercier devait être, à la fois, un de nos auteurs les plus célèbres et un de nos meilleurs citoyens.

Né dans une famille privilégiée, il répudia tous les privilèges; dépouillé de ses avantages et de sa fortune par la Révolution, il en soutint, néanmoins, avec chaleur, tous les principes.

Sa vie fut toute littéraire et très laborieuse; dès l'âge de seize ans, il composa une tragédie, *Méléagre*, qui obtint un estimable succès.

Les nombreuses productions de cet écrivain se succédèrent rapidement, et l'on doit citer parmi les plus estimées : *Agamemnon*, son chef-d'œuvre, *Ophis, le Lévite d'Ephraïm, Frédégonde et Brunehaut, Richard III, Pinto, la Journée des dupes, l'Atlantiade et la Panhypocrisiade;* enfin tant d'autres tragédies et poèmes, des épîtres nombreuses, etc., œuvres toutes si opposées, qui attestent l'universalité de son talent.

Dans sa longue carrière, conteur, poète dramatique, poète héroïque, moraliste, critique, philosophe, Lemercier ne démentit jamais un instant son caractère; le succès ne l'éblouit point, les injustices ne l'abattirent pas.

Bonaparte rechercha Lemercier, et, quand une foule de complaisants de tous les rangs le comblaient de flatteries, le poète osa dire au premier Consul : « Vous vous amusez à refaire le lit des Bourbons; je vous le prédis, vous n'y coucherez pas dix ans. »

Depuis lors, Napoléon donna à Lemercier l'épithète de fanatique. Le poète lui répondit par le quatrain suivant :

> Un despote persan appelait fanatique
> Un sage Athénien soumis au seul devoir :
> — « Qui de nous l'est le plus? dit l'homme de l'Attique;
> « J'aime la liberté, comme toi le pouvoir. »

Dès que l'Empire fut proclamé, Lemercier ne garda pas plus de

mesure; il était chevalier de la Légion d'honneur, il en renvoya le brevet et l'insigne, déclarant ne pouvoir se soumettre au nouveau serment exigé des membres de l'ordre.

Napoléon se vengea du dédain de l'écrivain en faisant interdire plusieurs de ses ouvrages.

— Eh bien! monsieur Lemercier, lui dit-il, un jour, en le narguant, quand nous donnerez-vous une belle tragédie?

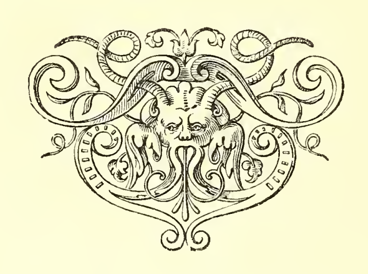
Lemercier regarda l'empereur fixement et lui dit ce mot qui, prononcé au commencement de 1812, a été relevé depuis comme une prophétie : « Bientôt, j'attends. »

Lemercier, qui occupera toujours un rang élevé dans la littérature du commencement du XIXe siècle, fut le précurseur de l'École romantique contre laquelle on le vit, cependant, plus d'une fois, lutter dans l'Académie française dont il était membre depuis 1810.

Parvenu à sa soixante-dixième année, il s'éteignit sans souffrance, le 6 juin 1840.

Deux heures avant sa mort, il composa son épitaphe, en ces termes simples et vrais :

Il fut homme de bien et cultiva les lettres.



QUATREMÈRE DE QUINCY
(ANTOINE-CHRYSOSTOME)

ARCHÉOLOGUE

1755-1849



MÉDAILLON DE M. B. ROUGELET
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Quatremère de Quincy naquit à Paris le 21 octobre 1755.

Elève du collège Louis-le-Grand et destiné au barreau, il sentit de bonne heure un goût très vif pour l'étude des œuvres de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et surtout de l'art antique.

Ses parents, qui ne songeaient guère à faire de lui un artiste, le dirigèrent vers le barreau ; mais il ne fit que de médiocres progrès dans l'étude du droit. Tout son temps se passait en méditations sur l'architecture et la sculpture. Il en tira des théories savantes dans lesquelles se manifestèrent, de la manière la plus évidente, la sûreté de son goût et la sincérité de son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art antique qu'il résolut de contempler sur les lieux mêmes.

En 1776, Quatremère de Quincy se rendit en Italie où il découvrit les véritables proportions de l'architecture dorique ; il y recueillit des matériaux considérables déposés en substance dans son *Dictionnaire d'architecture.*

De retour à Paris en 1785, il alla, en 1788, étudier les monuments de l'Angleterre.

La Révolution le surprit au milieu de ses travaux ; il en adopta les idées libérales. Nommé, en 1791, député de Paris à l'Assemblée nationale, il y combattit énergiquement en faveur des principes constitutionnels.

Quatremère de Quincy subit un emprisonnement de treize mois et fut élargi après la mort de Robespierre.

Elu président de la section de la Fontaine-de-Grenelle en fructidor an III, il se montra un des principaux instigateurs de l'insurrection du 13 vendémiaire an IV et fut condamné à mort par contumace.

Le gouvernement fit bientôt cesser toutes poursuites, et Quatremère fut acquitté par un jury qui déclara *qu'il n'y avait pas eu de rébellion en vendémiaire.*

Membre du conseil des Cinq-Cents en 1797, il figura sur la liste des déportés du 18 fructidor, reparut sous le Consulat et devint membre du conseil municipal de Paris.

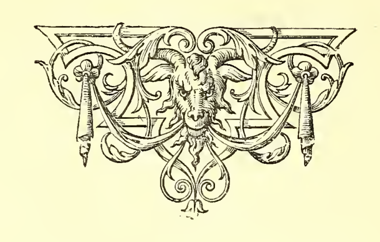
Intendant des Arts et des Monuments en 1815, professeur d'archéologie à la Bibliothèque royale en 1818, il fut encore membre des Académies des Inscriptions et des Beaux-Arts.

On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels on doit citer ses *Considérations sur l'art du dessin en France*, ses *Essais sur la nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts*, son *Dictionnaire d'architecture*, etc.

Il a publié, en outre, dans le *Journal des savants* et dans les recueils de l'Institut, de nombreuses dissertations.

En 1839, il se démit de ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Quatremère de Quincy mourut dix ans après, le 28 décembre 1849, dans sa quatre-vingt-quinzième année.



BERTON (Henri Montan, dit)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

1766-1844



Médaillon de M. B. Rougelet
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Berton est né à Paris le 17 septembre 1766. Fils d'un compositeur distingué, il apprit, selon l'expression d'un de ses biographes, « la musique en même temps que la parole ».

A la mort de son père, il fut admis en qualité de surnuméraire au nombre des violons de l'orchestre de l'Opéra et, un an après, comme titulaire. Il avait alors quinze ans.

Berton avait déjà donné quelques oratorios appréciés, lorsqu'il débuta à la Comédie italienne avec un opéra, *les Promesses du Mariage*, qui fut suivi de plusieurs autres dont les plus connus sont *les Rigueurs du Cloître* et *Ponce de Léon*.

En 1799, l'Opéra-Comique représenta *Montano et Stéphanie*, drame lyrique en trois actes, considéré comme le chef-d'œuvre de Berton et qui plaça ce compositeur parmi les premiers musiciens français.

Berton raconte lui-même de quelle manière originale il composa l'opéra qui devait immortaliser son nom :

« J'avais cinq rôles principaux à faire agir et parler. Je fis donc choix de six gros bouchons : à la gauche des spectateurs, le premier était *Stéphanie*, le deuxième *Léonati*, le troisième *Salvator*, le quatrième *Montano*, et le cinquième *Altamont*. Les petits bouchons placés derrière représentaient les officiers et les gens de leur suite. Cette statistique exacte du tableau que je désirais que la scène offrît, me fut d'un grand secours; car en faisant avancer ou reculer à mon gré l'un de ces personnages, lorsque l'un d'eux me paraissait avoir trop tardé à parler, je m'identifiais plus directement avec l'intérêt et le pathétique éminent de cette belle situation dramatique. »

Parmi les œuvres nombreuses que Berton donna encore au théâtre, il faut citer, outre celles mentionnées plus haut : *Le Nouveau d'Assas, Aline reine de Golconde, le Délire, Roger de Sicile, Françoise de Foix, Blanche de Provence* ou *la Cour des Fées, Corisandre, Virginie,* etc.

On doit encore à Berton un grand nombre de romances, des oratorios, des cantates, etc.

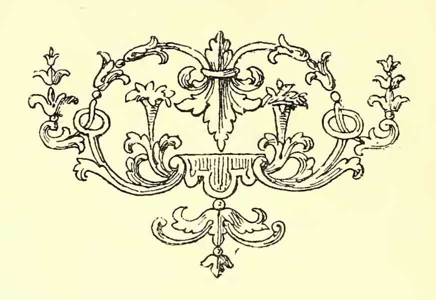
Il a aussi laissé un important ouvrage théorique intitulé : *Système général de l'Harmonie*, composé d'un arbre généalogique des accords, d'un traité d'harmonie basé sur cet arbre généalogique et d'un dictionnaire des accords.

La musique de Berton est chantante et facile, ses mélodies sont spirituelles, gracieuses, expressives; son instrumentation brillante et d'une rare clarté.

Berton fut, enfin, professeur d'harmonie et de composition au Conservatoire (1796), directeur de l'Opéra-Italien (1806), membre de l'Institut et chevalier de la Légion d'honneur (1815).

En 1838, il était promu officier dans cet ordre.

Il mourut à Paris le 22 avril 1844.



LE BAS (Louis-Hippolyte)

ARCHITECTE

1782-1867



Médaillon de M. B. Rougelet
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Hippolyte Le Bas est né à Paris, le 31 mars 1782. Il montra, de bonne heure, des dispositions toutes spéciales pour l'architecture qu'il étudia sous Vaudoyer, Percier et Fontaine, et remporta, à l'École des beaux-arts, le prix du département et de nombreuses médailles.

Après une première excursion en Italie, il obtint le second grand prix en 1806.

Il serait probablement arrivé à remporter le premier prix, si la conscription ne l'avait arraché à ses études.

De 1806 à 1808, il parcourut de nouveau l'Italie comme guide du prince Murat.

De retour à Paris en 1810, il exposa un projet d'*intérieur d'une salle ornée de peintures du* XVe *siècle, servant de musée de sculpture.*

Cette œuvre eut un succès retentissant qui commença la renommée du jeune architecte.

L'année suivante, il retourna une troisième fois en Italie, où il étudia les chefs-d'œuvre des maîtres anciens.

Peu après, il fut nommé inspecteur des travaux de la Bourse de Paris et du monument dit expiatoire de Louis XVI.

Il exposa enfin un *projet de quatre grands cimetières,* mis au concours par la ville de Paris, et le plan d'une fontaine monumentale qui devait s'élever place de la Bourse.

Le gouvernement, appréciant le talent de cet architecte, lui confia l'exécution de plusieurs travaux importants, notamment le monument de Malesherbes au Palais de Justice, et celui de Louis XVIII au Palais-Bourbon.

En 1824, à la suite d'un concours très brillant, il fut chargé en même temps de la construction de la prison des jeunes détenus, rue de la Roquette, et de l'église Notre-Dame de Lorette, son œuvre capitale.

Le Bas devint membre de l'Institut en 1825 et prit une part très importante aux grands travaux de l'État.

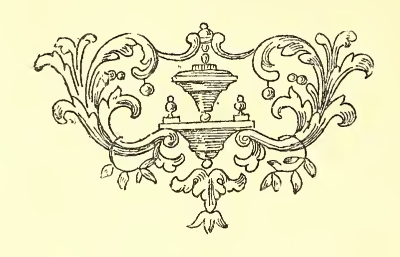
Nommé architecte des Travaux publics, il fut chargé de construire les salles des séances de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts, ainsi que la bibliothèque du palais de l'Institut, et

enfin de restaurer la salle des séances de l'Académie de médecine, rue des Saints-Pères.

Il devint, en outre, membre du comité des bâtiments civils et professeur d'architecture à l'École des beaux-arts et fut promu en 1847 officier de la Légion d'honneur.

C'est lui qui dessina et exécuta le monument funéraire d'Halévy au cimetière du Père-La-Chaise.

Pendant une trentaine d'années, H. Lebas dirigea, chez lui, un atelier où s'est formé un grand nombre d'élèves. Ce savant architecte mourut à Paris, le 31 mars 1867, à l'âge de quatre vingt-cinq ans, jouissant encore de toutes ses facultés.



GUÉRIN (PIERRE-NARCISSE)

PEINTRE D'HISTOIRE

1774-1833



MÉDAILLON DE M. B. ROUGELET
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Pierre Guérin naquit à Paris le 13 mars 1774.

Il était fils d'un quincaillier qui le plaça dans l'atelier du peintre Brunet, où il montra peu d'aptitude; mais, devenu ensuite élève du baron Regnault, il fit de rapides progrès.

A l'époque de la Révolution, les grands concours ayant été interrompus pendant trois années, on ouvrit en 1796, pour les trois prix, un seul concours, dont le sujet était la *Mort de Caton d'Utique*. Guérin remporta un de ces prix.

Quoique la pension de Rome n'eût pas encore été rétablie, le jeune artiste s'imposa tous les travaux que les règlements auraient exigés de lui.

C'est alors qu'il exposa au Salon de 1800 son premier tableau remarquable, le *Retour de Marcus Sextus*, qui obtint un succès peut-être sans exemple.

Ce tableau fut couvert de lauriers; c'était à qui y attacherait des vers louangeurs. Pendant toute l'Exposition, il y eut foule pour le voir; on offrit des bouquets à l'artiste, on lui fit des ovations enthousiastes.

Lorsque les élèves purent se réunir à Rome, Guérin fit valoir les droits qu'il avait acquis au concours de 1796 et partit pour l'Italie.

Sa mauvaise santé ne lui permit pas de séjourner plus de six mois à Rome; il alla à Naples et revint à Paris.

Il n'était encore qu'élève lorsque, en 1803, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Il reparut au Salon de 1810 avec trois grandes toiles, qui, cette fois, loin de provoquer l'enthousiasme général, furent l'objet de vives critiques.

Vers cette époque, Guérin ouvrit à Paris un atelier qui compta promptement de nombreux élèves, parmi lesquels beaucoup devinrent célèbres : Géricault, A. Scheffer, Léon Cogniet, etc.

En 1814, il fut nommé professeur à l'École des beaux-arts, et, l'année suivante, Louis XVIII ayant porté le nombre des académiciens à la section des beaux-arts, de huit à quatorze, Guérin fut appelé à faire partie de cette Compagnie.

En 1822, il accepta le poste de directeur de l'École de Rome, qu'il avait refusé quelques années auparavant.

Guérin était petit et délicat; la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de peindre pendant les six années qu'il passa dans cette ville.

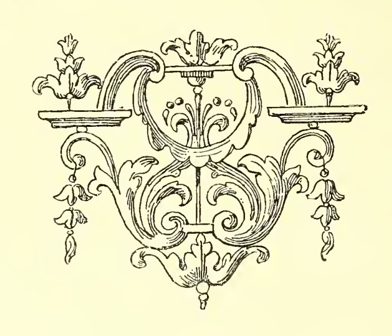
De retour en 1829, il reçut le titre de baron.

Le Louvre possède six tableaux de ce maître : le *Retour de Marcus Sextus*, l'*Offrande à Esculape*, *Phèdre et Hippolyte*, *Andromaque et Pyrrhus*, *Clytemnestre* et *Énée et Didon*.

On a reproché à Guérin une composition théâtrale, des poses déclamatoires et un coloris imparfait, mais on lui reconnaît une grande pureté de contours, un goût heureux dans l'ajustement et une profonde entente de l'expression.

Le désir de revoir Rome le décida à accompagner le peintre Horace Vernet qui s'y rendait en qualité de directeur de l'Académie.

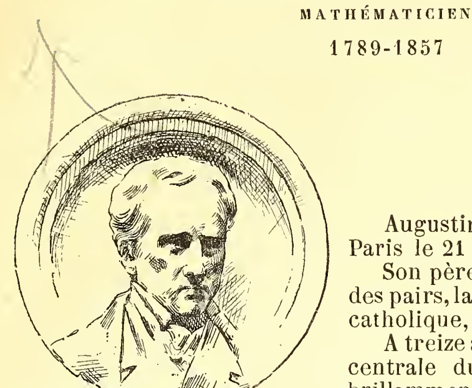
Il mourut, quelques mois après son départ, le 16 juillet 1833, et fut enterré dans l'église de la Trinité-du-Mont, à côté de Claude le Lorrain, le célèbre paysagiste.



CAUCHY (Augustin-Louis)

MATHÉMATICIEN

1789-1857



Médaillon de M. B. Rougelet
Cour du sud. — Façade ouest
(1er étage).

Augustin-Louis Cauchy naquit à Paris le 21 août 1789.

Son père, archiviste de la Chambre des pairs, latiniste passionné et fervent catholique, fut son premier maître.

A treize ans, il fut envoyé à l'École centrale du Panthéon, où il acheva brillamment des études exclusivement littéraires.

Après quelques mois seulement de préparation scientifique, il fut reçu second à l'École polytechnique, où il se signala par de remarquables travaux.

Sorti, le premier, en 1807, il alla continuer à l'école des Ponts et Chaussées, la série de ses succès.

Après avoir été employé aux travaux du canal de l'Ourcq, en 1808, il fut, en 1810, envoyé à Cherbourg comme ingénieur et mis en congé en 1813 pour raisons de santé.

Trois ans après, il fut reçu à l'Académie des sciences et occupa, vers la même époque, la chaire de mécanique à l'École polytechnique.

Ayant perdu son emploi pour refus de serment, après la Révolution de 1830, il se rendit à Turin, où une chaire de mathématiques fut créée exprès pour lui ; puis il fut appelé à Prague pour y diriger l'éducation scientifique du duc de Bordeaux (Henri V).

Revenu à Paris en 1838, il enseigna les mathématiques dans différents établissements d'éducation tenus par le clergé.

En 1839, proposé pour une chaire vacante au Collège de France, il refusa devant la nécessité de prêter serment.

La même année, les membres du Bureau des Longitudes, qui se recrutent eux-mêmes, le choisirent à l'unanimité pour succéder au mathématicien de Prony, mort le 31 juillet de cette même année ; il remplit effectivement les fonctions de sa nouvelle charge pendant quatre ans au bout desquels le gouvernement annula l'élection.

La République de 1848 se montra plus tolérante : elle le nomma professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences.

Le second Empire ayant rétabli le serment politique, Cauchy dut de nouveau quitter sa chaire qui lui fut rendue *sans* condition en 1854.

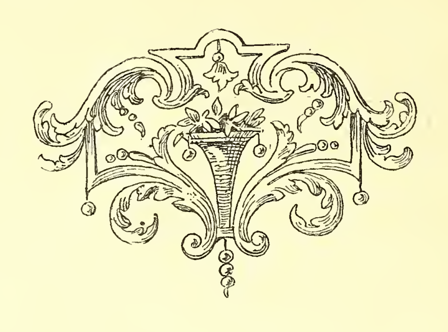
Travailleur infatigable, Cauchy a composé une foule de *Mémoires* parmi lesquels on remarque la *Théorie des ondes*, couronnée en 1815 par l'Institut; il a publié des *Cours d'analyse* (1821), des *Leçons sur les applications du calcul infinitésimal à la géométrie,* et des exercices de mathématiques (1827).

Peu de savants ont été plus vivement et plus diversement critiqués. Amis et adversaires l'ont, tour à tour, comblé d'éloges et

accablé de reproches, et parmi ses panégyristes et ses détracteurs, bien peu ont résisté complètement à l'influence de leurs préférences religieuses.

Quoi qu'il en soit, Cauchy fut un savant remarquable par la profondeur de ses nombreuses connaissances scientifiques, en mathématiques, en mécanique, en astronomie, en optique.

Le 4 mai 1857, il présentait à l'Institut son dernier *Mémoire sur le coefficient régulateur;* le 23 du même mois, il mourait à l'âge de soixante-huit ans.



LA CONDAMINE (CHARLES-MARIE DE)

SAVANT. — VOYAGEUR

1701-1774



MÉDAILLON DE M. B. ROUGELET
Cour du sud.
Façade ouest. — (1er étage.)

La Condamine naquit à Paris le 28 janvier 1701. En sortant du collège, il embrassa la carrière militaire, et en 1719 assista au siège de Rosas, où sa curiosité faillit lui devenir fatale, car son manteau rouge servit de point de mire à une batterie ennemie qu'il examinait la lorgnette à la main.

La paix venue, La Condamine renonça à la carrière militaire et entra, en qualité d'adjoint chimiste, à l'Académie des sciences.

Peu de temps après sa réception, il s'embarqua sur l'escadre de Duguay-Trouin, et visita les côtes d'une partie de l'Asie et de l'Afrique.

Il examina curieusement et avec une activité sans égale, les productions de la nature, les monuments de l'antiquité, les usages des peuples et la forme des gouvernements.

Revenu à Paris en 1736, il fut choisi, avec le savant hydrographe Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la grandeur et la figure de la terre.

Dans cette expédition qui dura dix ans, il ne montra pas moins de sagacité que de courage, et à son retour il publia ses observations qui provoquèrent une querelle entre lui et ses collègues.

La Condamine, gai et spirituel, sut mettre les rieurs de son côté.

D'une curiosité insatiable, mais unie à de solides qualités, il fit encore, pour son propre compte, de nombreux voyages scientifiques, et fut reçu en 1760 membre de l'Académie française.

Ses principaux ouvrages sont : *Voyage dans l'intérieur de l'Amérique méridionale* (1745), et *la Figure de la Terre*, journal du voyage fait par ordre du roi à l'Equateur (1751).

Il a encore beaucoup écrit en faveur de l'inoculation de la petite vérole et a fait connaître le caoutchouc.

Dans ses dernières années, devenu sourd et atteint par la maladie, La Condamine, dont rien n'était capable d'altérer la sérénité, riait de ses douleurs et s'amusait même à les chanter. Des petites pièces de vers faciles, naturelles et souvent fines, furent la dernière occupation de cette imagination toujours en éveil. On n'a guère mieux tourné l'épigramme que La Condamine, et son *Avare converti* est resté un des modèles du genre :

Sire Harpagon, confondu par le prône
De son pasteur, dit : « Je vais m'amender ;
Rien n'est si beau, si divin que l'aumône,
Et de ce pas, je vais... la demander. »

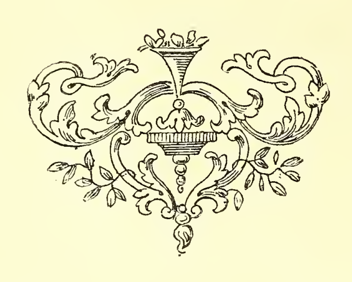
Comme il ne pouvait plus aller à l'Académie, il se faisait apporter

les registres des séances et rendre compte des mémoires les plus intéressants.

Il apprit ainsi qu'un jeune chirurgien venait de proposer une opération très hardie et nouvelle pour une des infirmités dont il souffrait. Il l'appela et le pria d'essayer sur lui sa méthode.

Le praticien hésitait : « Cela ne peut avoir aucun inconvénient pour vous, lui dit La Condamine, je suis vieux et malade, et si vous me tuez, on dira que la nature vous a mal secondé. Si, au contraire, vous me guérissez, je rendrai moi-même un compte exact de votre procédé à l'Académie, et cela vous fera le plus grand honneur. »

Le vieux savant subit cette opération avec courage, mais ne put résister à ses suites, et mourut le 4 février 1774.



VII

GRANDS

ESCALIERS DES FÊTES

Les indications sont données de gauche à droite.

VESTIBULE ET GRANDS ESCALIERS DES FÊTES

NOTICE

Largement ouvert sur la salle Saint-Jean par trois grandes baies, le vestibule donne accès aux escaliers qui conduisent à la salle des Fêtes. Il se compose de trois travées de voûtes d'arête inégales entre elles dont les points d'appui sont formés par de fines colonnes d'ordre dorique en marbre rouge royal. Le même ordre se répète au pourtour des murs, qui sont décorés de pilastres supportant les retombées des arcs-doubleaux ornés, en leur milieu et au-dessus des chapiteaux, de rosaces encadrées dans de fines moulures Renaissance. La frise est pourvue de triglyphes, comme aux beaux exemples antiques, et la corniche est décorée de feuilles, d'oves, de denticules, qui lui donnent une grande richesse.

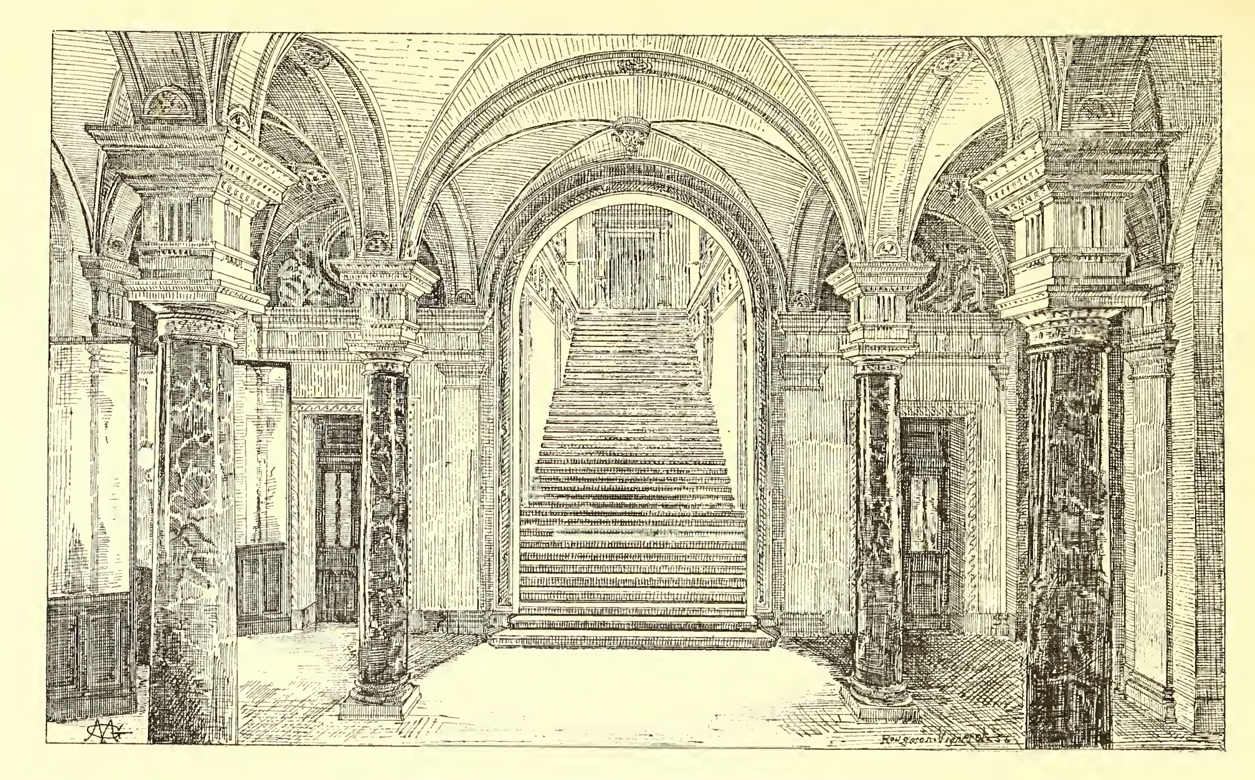
De ces trois travées inégales, les deux plus petites, symétriquement placées, présentent une arcade aveugle percée chacune d'une porte conduisant l'une à la galerie qui longe la salle Saint-Jean, l'autre, par un petit vestibule, aux escaliers en tourelle de la cour du Sud ou de la cour du Nord. Le tympan de ces arcades est occupé par une petite niche circulaire en œil-de-bœuf encadrant le buste d'un personnage célèbre flanqué de petits génies personnifiant l'art cultivé par ce personnage.

La travée du milieu, de beaucoup la plus grande, présente, à ses extrémités, une grande baie en arcade s'ouvrant sur les volées des escaliers des fêtes.

Absolument identiques, ces volées d'escalier sont en marbre blanc veiné d'Italie. Les parois qui les limitent à gauche et à droite sont décorées de dalles en jaspe rouge formant bossages. Sur les paliers sont aménagées deux portes dont les chambranles sont ornés de chutes de fleurs et de feuilles en bronze.

Au départ de l'escalier, deux niches, dont le fond est en marbre rouge antique abritent des figures symboliques.

Enfin une frise de couronnement, en marbre de différentes couleurs avec rosaces en bronze, est surmontée d'un bandeau sur lequel repose une balustrade en marbre rouge, dont les piédestaux supportent des colonnes de même matière recevant les arcs-doubleaux de la voûte en berceau qui couvre l'escalier.



VESTIBULE ET GRANDS ESCALIERS DES FÊTES

Ces escaliers comprennent chacun, au bas des degrés et de chaque côté, des statues dans des niches; ce sont :

Pour l'escalier de gauche :

Les Fleurs............................ Statue de M. C. Degeorge.

Les Fruits............................ — E. Delaplanche.

Pour l'escalier de droite :

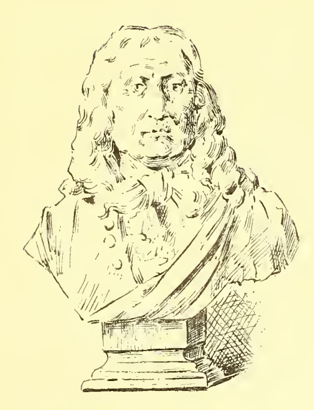
Le Chant............................ Statue de M. Barrias.

L'Accompagnement.................. — Barrias.

PUGET (Pierre)

SCULPTEUR. — PEINTRE. — ARCHITECTE

1622-1694



Buste de M. A. Delhomme
Vestibule du grand escalier
(côté gauche).

Pierre Puget naquit à Marseille le 31 octobre 1622. Son père mourut jeune, lui laissant un faible patrimoine.

Puget eut pour premier maître un constructeur de galères qui était aussi sculpteur sur bois, et il n'avait pas encore seize ans, lorsqu'on lança à la mer un bâtiment dont il avait exécuté les sculptures.

A dix-sept ans, il était en route pour l'Italie; il voyageait à pied.

Arrivé à Florence, il fut réduit à solliciter des travaux pour subsister. Sa jeunesse et peut-être aussi sa qualité d'étranger lui fermaient toutes les portes. Déjà ses hardes étaient en gage lorsqu'il parvint à se faire présenter à un sculpteur sur bois qui hésita longtemps avant de lui confier un travail et qui, s'étant décidé, se prit d'admiration pour le jeune artiste, le logea chez lui et le traita comme un fils.

Cependant Puget, qui rêvait d'être peintre, partit au bout d'un an pour Rome, où l'architecte Pierre de Cortone lui confia plusieurs travaux de décoration.

Puis il se consacra à l'étude attentive des monuments de l'antiquité.

En 1643, il revint en France et peignit plusieurs tableaux pour les églises de Marseille, d'Aix, de la Ciotat et de Toulon.

C'est à Toulon qu'il exécuta, en 1656, la fameuse *porte de l'Hôtel de Ville* et un balcon soutenu par deux admirables cariatides dont les moulages figurent au Louvre.

A partir de ce moment, Puget, sans abandonner l'architecture, s'adonna plus spécialement à la sculpture à laquelle il dut sa gloire d'artiste.

Chargé, en 1660, par le surintendant Fouquet, des sculptures du château de Vaux, il fut envoyé en Italie pour choisir à Carrare les marbres destinés à ces travaux.

Après la disgrâce de Fouquet (1661), il dut renoncer à cette mission, mais il reçut à Gênes un si bon accueil qu'il s'arrêta plusieurs années dans cette ville où il exécuta plusieurs de ses plus beaux ouvrages, et ne revint en France qu'en 1669, sur l'invitation de Colbert, qui le nomma directeur de la décoration des navires à Toulon.

Il revint à Marseille en 1685; c'est là qu'il a achevé, pour le roi Louis XIV, les grandes œuvres de sculpture qui ont illustré son nom; c'est là qu'il est mort le 2 décembre 1694.

Une salle spéciale, appelée *salle Puget*, est consacrée presque exclusivement, dans le musée du Louvre, aux œuvres du grand sculpteur marseillais.

Elle contient : l'*Hercule au repos*, *Persée et Andromède*, *Milon de Crotone*, *Alexandre vainqueur*, etc.

« Par ses ouvrages du ciseau, dit le critique Viardot, Puget a mérité les beaux surnoms de Rubens de la sculpture et de Michel-Ange français. »

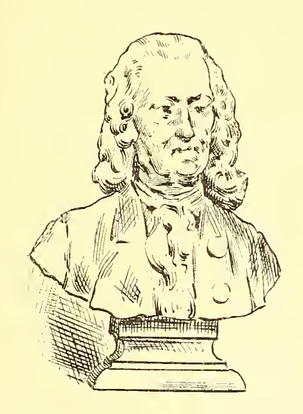
Il a été choisi, dans la décoration sculpturale de l'Hôtel de Ville, pour symboliser la sculpture.



RAMEAU (Jean-Philippe)

COMPOSITEUR DE MUSIQUE

1683-1764



Buste de M. A. Delhomme
Vestibule du grand escalier
(côté gauche).

Jean-Philippe Rameau naquit à Dijon le 25 septembre 1683. Fils d'un organiste, il apprit la musique dès son enfance. A sept ans, il jouait déjà assez bien du clavecin pour que l'on eût plaisir à l'entendre.

A dix-huit ans, comptant sur sa bonne étoile et sachant un peu jouer du violon, il se rendit en Italie et essaya de vivre de ses talents de virtuose.

Après avoir mené, pendant plusieurs années, une existence précaire et s'être ensuite associé à une compagnie d'artistes nomades qui parcourait le midi de la France, lassé de ce genre de vie, Rameau retourna dans sa ville natale où on lui offrit l'orgue de la Sainte-Chapelle.

Mais il aima mieux venir à Paris, où il fit imprimer un *Traité d'harmonie* qui souleva aussitôt des discussions et appela un peu la lumière sur lui. Il eut néanmoins beaucoup d'obstacles à surmonter avant de trouver un poète qui voulût bien lui confier le *libretto* d'un opéra « Samson », dont le clergé parvint à arrêter la représentation sous prétexte que le sujet, emprunté à la Bible, ne pouvait décemment être mis à la scène.

Le compositeur, désespéré, s'adressa à l'abbé Pellegrin, fournisseur ordinaire de l'Opéra, qui, moyennant une obligation de 500 livres, lui donna le poème d'*Hippolyte et Aricie*.

Le prévoyant abbé se souciait peu de subir un échec avec un compositeur inconnu et prenait d'avance ses garanties.

Cependant, quand il assista à la première répétition de l'œuvre, il en fut si charmé qu'il déchira l'obligation et traita dès lors l'artiste suivant son mérite.

Il continua pendant trente ans à travailler pour la scène et donna successivement *Castor et Pollux* (1737), *Dardanus* (1739), la *Princesse de Navarre* (1747), *Pygmalion* (1748), *Anacréon* (1754) et une foule d'autres compositions dramatiques.

Voltaire en fait l'éloge dans ces vers qui sont une peinture du théâtre de l'Opéra :

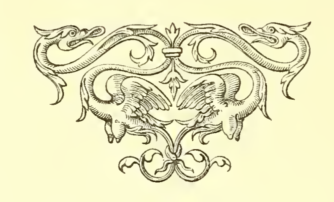
Damis se rend à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique,
Il va siffler quelque opéra nouveau
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.

Nommé compositeur du cabinet du roi, il fut anobli et, en outre, reçut le cordon de l'ordre de Saint-Michel avec une pension.

« C'est surtout, dit Adolphe Adam, dans les petits airs que Rameau est remarquable ; quelques-uns sont d'une fraîcheur et d'un coloris ravissant, et Rameau restera toujours placé au premier rang des compositeurs français parce qu'il a beaucoup inventé. »

Rameau occupe un rang distingué comme théoricien. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la musique et notamment d'un *Code de musique pratique* et du *Système de la basse fondamentale* qui obtinrent une grande vogue.

Il mourut à Paris, plus qu'octogénaire, le 12 septembre 1764. Il symbolise la musique dans la décoration sculpturale de l'Hôtel de Ville.



Philibert DE L'ORME

ARCHITECTE

1518-1577



Buste de M. A. Delhomme
Vestibule du grand escalier
(côté droit).

Philibert de L'Orme naquit à Lyon vers 1518.

On ne sait rien de sa première jeunesse. Dès l'âge de quinze ans, ainsi qu'il le dit lui-même, il commandait déjà à trois cents ouvriers. Il devait avoir dix-neuf ou vingt ans lorsqu'il alla étudier en Italie; il était de retour en France en 1536 et choisit sa ville natale pour résidence.

Vers 1546, Philibert de L'Orme commença dans cette ville le portail de l'église Saint-Nizier; mais le cardinal du Bellay l'ayant appelé à Paris pour lui confier la construction de son château de Saint-Maur, il quitta Lyon sans achever ce portail.

A cette époque, l'exécution de *trompes*, sortes de voûtes en saillies des maisons supportant un corps de construction qui semble ainsi reposer dans le vide, était un sujet de vanité pour les tailleurs de pierre et le critérium de leur habileté.

De L'Orme en édifia plusieurs d'une hardiesse étonnante où la science se montrait unie à l'art.

Le cardinal du Bellay le fit connaître à la cour de François Ier et de Henri II.

L'habile architecte fut comblé de faveurs et reçut, même, en don plusieurs abbayes, quoiqu'il ne fût que tonsuré.

Philibert de L'Orme était trop bien en cour pour ne pas avoir des envieux. La bienveillance de Henri II, à laquelle il dut de construire les magnifiques châteaux d'Anet et de Meudon, était le principal appui de de L'Orme et tint ses ennemis en échec; mais le roi venait à peine de mourir (1559) que ceux-ci parvinrent à le déposséder de la charge de surintendant des bâtiments du roi dont il était investi, au profit du Primatice qui fut, paraît-il, l'âme de cette cabale.

De L'Orme ne tarda pas cependant à recouvrer une partie de sa faveur.

En 1564, il commença, pour la reine-mère Catherine de Médicis, le palais des Tuileries, qui fut son chef-d'œuvre.

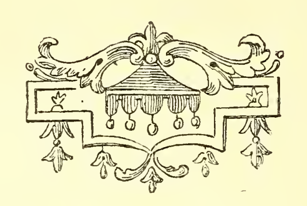
Il y résuma la plupart des principes dont il développa la théorie dans ses ouvrages et s'efforça d'y réaliser l'idée qu'il a eue le premier, d'un ordre français, à l'aide de colonnes présentant de riches sculptures dans toute la longueur de leur fût.

Les pavillons contigus aux ailes furent élevés à la même époque. Philibert de L'Orme travailla aux Tuileries jusqu'à sa mort survenue à Paris le 8 janvier 1577.

Il a publié un *Traité de l'art de bâtir*, suivi de *Nouvelles inventions pour bâtir à petits frais*, et a laissé son nom à une espèce de couverture en charpente imaginée par lui.

« Il mérite, dit M. Ad. Berty, la célébrité attachée à son nom, parce que, à côté de ses études sur les styles et la forme, il en a fait de considérables sur la construction dont le premier il a révélé les secrets en France. De grands progrès réalisés en technique, voilà le principal fleuron de la couronne de de L'Orme, et c'est sur le terrain de la science qu'il a vraiment dominé ses rivaux. »

Il a été choisi pour symboliser l'Architecture à l'Hôtel de Ville.



POUSSIN (Nicolas)

PEINTRE

1594-1665



Buste de M. A. Delhomme
Vestibule du grand escalier
(côté droit).

Nicolas Poussin est né en Normandie, aux Andelys, au mois de juin 1594. Il était fils d'un gentilhomme dont les services militaires sous Charles IX, Henri III et Henri IV avaient épuisé la fortune. Cependant, à l'aide de la médiocre pension de son père, il put faire d'assez bonnes études, sous la direction d'un modeste professeur qui tenta vainement de lui apprendre le latin.

Au lieu de se livrer à l'étude de cette langue, le jeune Poussin employait tout son temps à dessiner. Ses croquis attirèrent l'attention de Quentin Varin, peintre de mérite, né à Beauvais, mais établi alors aux Andelys. Nicolas Poussin obtint de son père l'autorisation d'entrer dans l'atelier de cet artiste qui l'encouragea et lui donna les premiers éléments du dessin et de la peinture.

Après avoir profité des conseils de ce maître jusqu'à dix-huit ans, il partit à pied pour Paris, sans protection et presque sans argent, peignant, chemin faisant, des trumeaux et des dessus de portes pour pouvoir continuer sa route (1613).

Arrivé à Paris il entra dans l'atelier de Lallemand, artiste lorrain alors célèbre. Ses débuts furent pénibles : heureusement un gentilhomme poitevin, amateur de peinture, qu'il connut par hasard et qui apprécia son talent naissant, lui procura les moyens de s'instruire dans l'art de la peinture.

Ce gentilhomme le présenta, en outre, à un mathématicien du roi, aux galeries du Louvre, qui possédait une belle collection de gravures et de dessins. Raphaël et Jules Romain furent les maîtres qu'il copia avec le plus de ferveur.

Poussin se vit bientôt obligé d'abandonner ces utiles études pour accompagner son protecteur dans le Poitou ; mais la mère du gentilhomme, qui n'attachait aucun prix aux œuvres d'art, voulut employer le futur Raphaël de la France aux soins du ménage, comme un pur domestique. Poussin rejeta avec dédain une hospitalité humiliante et retourna à Paris, peignant le long de la route pour subvenir à sa dépense. Il avait alors vingt ans.

Arrivé à Paris, le jeune artiste tomba malade et, dès qu'il le put, quitta cette ville afin d'aller respirer l'air natal. Il resta près d'un an aux Andelys et reprit le chemin de Paris avec le projet de se rendre à Rome. Le manque d'argent dut plus d'une fois l'interrompre dans la réalisation de ce projet, mais il put enfin le mettre à exé-

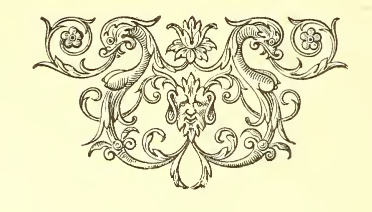
cution en 1624, grâce à la protection du poète Marini qui l'avait connu à Paris et qui l'appela à Rome où il le présenta au cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII. Là, des études sévères et la pratique constante de l'art mûrirent son talent et le portèrent à la perfection.

Il jouissait déjà d'une grande réputation à Rome lorsque Louis XIII le fit inviter à rentrer en France; il y revint en 1640 et, le 20 mars 1641, reçut, avec le titre de premier peintre du roi, une pension de 3.000 livres, un logement aux Tuileries et la direction de tous les ouvrages de peinture et d'ornement des maisons royales.

C'est alors que Poussin fit, dans l'espace de deux ans, les compositions des *Travaux d'Hercule* destinées à la décoration de la grande salle du Louvre. Dès lors, en butte aux intrigues de rivaux jaloux, Nicolas Poussin demanda un congé et retourna, en 1642, à Rome qu'il ne quitta plus et où il mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 9 novembre 1665.

D'une fécondité remarquable, cet artiste, qui mérita d'être appelé le Raphaël français, a laissé plus de trois cents ouvrages. Le Louvre en possède trente-neuf, dont les plus remarquables sont : *Eliézer et Rebecca, Moïse sauvé des eaux, le Jugement de Salomon, l'Adoration des Mages, les Bergers d'Arcadie, le Triomphe de Flore* et *les Saisons,* dont *l'Hiver* ou *le Déluge* est son plus beau chef-d'œuvre.

Poussin symbolise la peinture dans la décoration sculpturale de l'Hôtel de Ville.



VIII

ESCALIER D'HONNEUR

Les indications sont données de gauche à droite.

ESCALIER D'HONNEUR

NOTICE

On y accède par la galerie qui limite la cour du Sud du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville. La cage de l'escalier est de forme rectangulaire, présentant, en deux de ses angles, des pans coupés. Contre l'un de ces pans coupés est adossé le monument de Th. Ballu, dont le buste repose sur un piédestal ayant sa face principale ornée d'une figure d'enfant. A ses pieds, une palme également en bronze.

Un **Héraut d'armes** du xve siècle, à cheval, dû au ciseau de M. Frémiet, semble éclairer le départ de l'escalier, qui longe d'abord une paroi décorée de niches, d'arcades et de cariatides supportant les retombées des nervures du plafond et dont les gaines reposent sur des consoles terminées par des chutes de fleurs.

Sur le premier palier, deux niches abritant deux groupes symboliques (la **Justice**, de M. A. Mercié, et la **Sécurité**, de M. Delaplanche) surmontées, ainsi que les arcardes, de bas-reliefs représentant la Musique, la Peinture, etc.

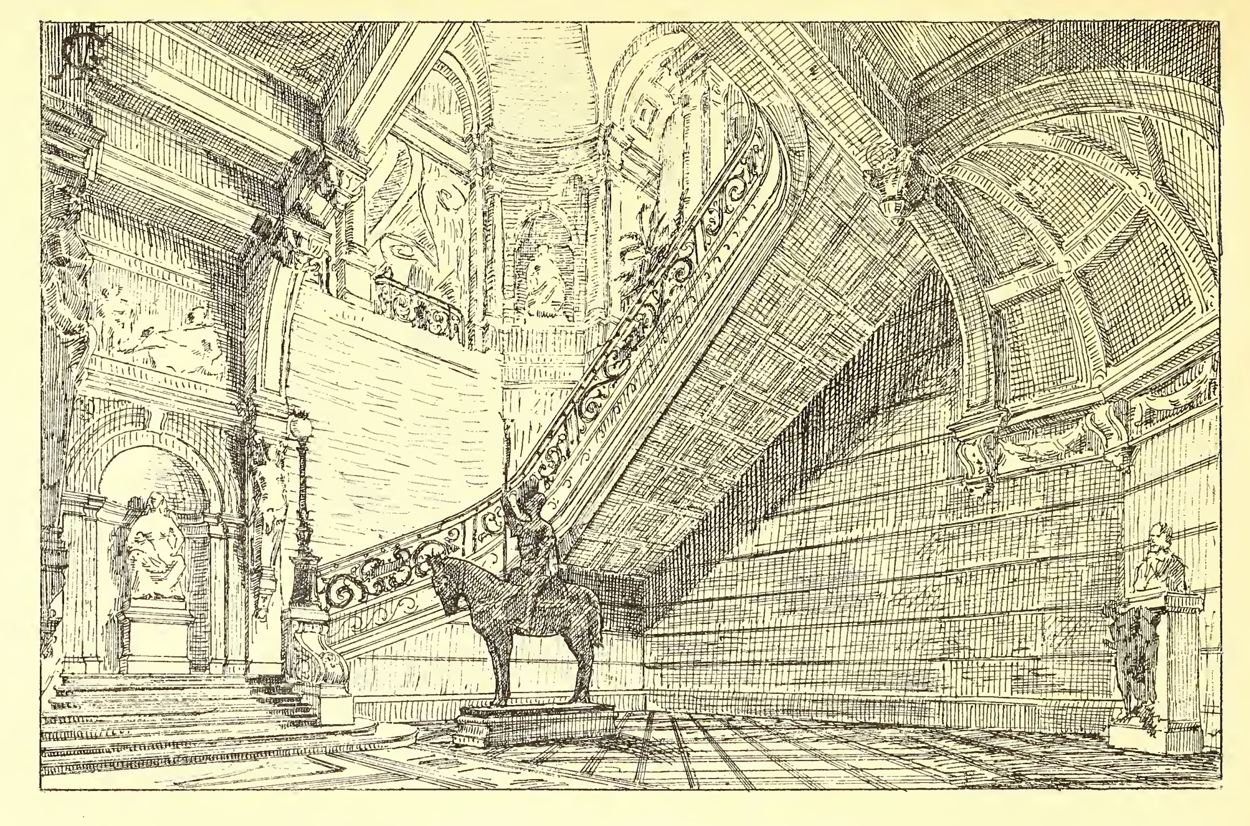
Au deuxième palier, une porte à fronton triangulaire donne accès au bureau du chef de cabinet du Préfet.

Au pourtour de ces diverses parois règne un bandeau orné de feuillage sur lequel reposent les colonnes des arcades à jour d'une petite galerie en encorbellement et des arcades encadrant des glaces reliées entre elles, sur les pans coupés, par des motifs de niches décorées de figures symboliques :

Les Lettres...........................	De M. Schoenewerk.
L'Instruction..............................	De M. Schoenewerk.
L'Assistance publique.................	De M. Mathurin Moreau.
Les Sciences............................	De M. Mathurin Moreau.
L'Art......................................	De M. A. Mercié.
Le Commerce..............................	De M. Delaplanche.

Sur le palier d'arrivée s'ouvrent cinq baies d'accès aux salons du Préfet, à la galerie du Conseil et à la salle des Fêtes. Des colonnes recevant la retombée des arcs de la voûte, des rinceaux, des rosaces, des niches viennent compléter l'ensemble de la décoration.

La grille en fer forgé qui limite l'escalier est composée de panneaux remplis de délicats rinceaux avec guirlandes de fleurs et de feuilles. Dans chaque panneau est posé, en applique, un écusson renfermant soit un R et un F, soit le vaisseau héraldique de la Ville.



VESTIBULE DE L'ESCALIER D'HONNEUR

BALLU (Théodore)

ARCHITECTE. — ARCHÉOLOGUE

Théodore Ballu est né à Paris, le 8 juin 1817. Il était fils d'un entrepreneur de charpentes qui fut un constructeur distingué.

Pourvu déjà d'une instruction solide, Ballu entra à dix-sept ans dans l'atelier d'Hippolyte Le Bas, puis à l'École des Beaux-Arts.

Après de nombreux succès, il en sortit en 1840, remportant le grand prix d'architecture sur un projet de palais pour la Chambre des pairs. Il partit pour Rome, puis pour Athènes, et devant lui s'ouvrit un vaste champ d'études qu'il parcourut avec un rare bonheur.

En 1847, commença pour Ballu la carrière pratique; il fut attaché, comme inspecteur, aux travaux de la Ville; en 1851, il devenait architecte adjoint de l'église Sainte-Clotilde, sous la direction de Gau, qu'il remplaça en 1854. Les plans adoptés pour la décoration de cet édifice étaient d'une sécheresse extrême; Ballu y apporta d'heureuses modifications.

Chargé ensuite de la restauration de la Tour Saint-Jacques, que le prolongement de la rue de Rivoli venait de dégager, il s'acquitta, avec une science incontestable, de ce travail difficile.

A la création du service d'architecture de la Ville de Paris, Ballu devint l'un des architectes divisionnaires.

En 1862, il dirigea, simultanément, avec son service d'architecte en chef, la construction, sur ses dessins, de l'église de la Trinité, où il put déployer son génie tout entier, tirant un heureux parti des différences de niveau du terrain. Il construisit en outre la tour reliant la mairie du premier arrondissement à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, la nouvelle église d'Argenteuil, le temple de la Rédemption, l'église Saint-Ambroise et l'église Saint-Joseph.

« Ballu, comme beaucoup d'artistes de son époque, dit M. Daumet, était en art un éclectique; le don de l'assimilation lui était d'un grand secours, il traitait les architectures les plus diverses; il eût pu aborder tous les styles; il adopta le roman pour l'église d'Argenteuil et pour Saint-Joseph; l'art ogival à la tour Saint-Germain-l'Auxerrois, afin d'être d'accord avec l'église à laquelle elle devait se relier et servir de complément; il se rapprocha de la renaissance à la Trinité. Le Temple de la Rédemption emprunta à l'antique ses détails; pour cette dernière construction, il trouvait des dispositions simples, austères même, caractérisant bien une église du culte réformé. »

Chevalier de la Légion d'honneur en 1857, il devint officier en 1869, membre de l'Institut en 1872, inspecteur général des édifices diocésains (1874) et inspecteur général de la première circonscription du service d'architecture de la Ville de Paris (1875).

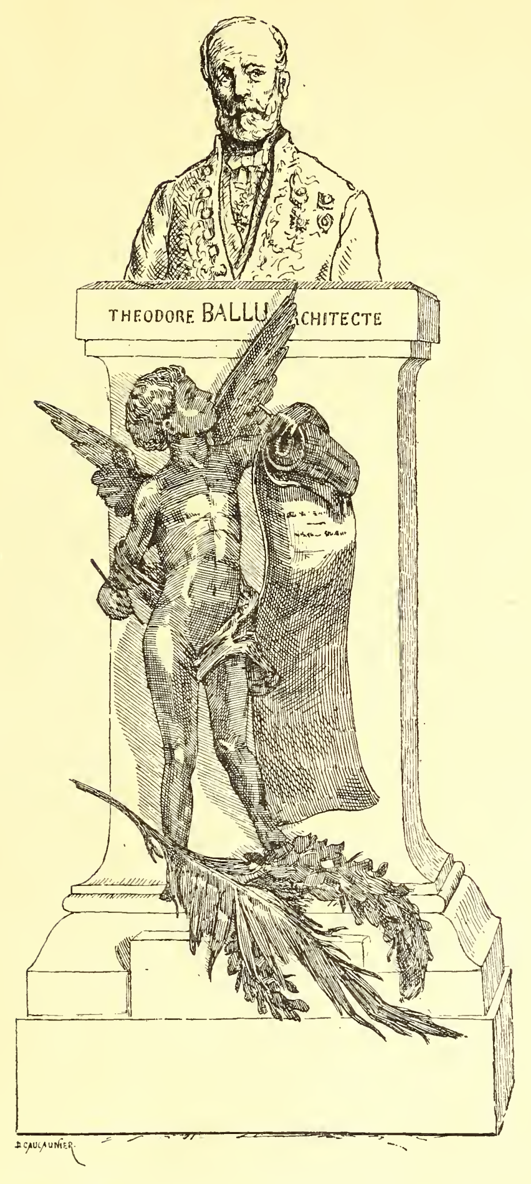
Ballu fut également membre du conseil des bâtiments civils, membre du conseil d'architecture et de la commission des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Pendant le siège, il commanda une des compagnies du génie auxiliaire organisées par Alphand et Viollet-le-Duc.

Lors du concours ouvert par la Ville de Paris en mars 1873 pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville de Paris, incendié à la fin de la Commune, le projet de Ballu fut classé au premier rang et il a été chargé, comme architecte en chef, de reconstruire ce monument en collaboration avec M. Deperthes.

Il fut assez heureux pour le voir achevé; mais l'excès de travail que lui avait imposé cette grande entreprise avait miné sa santé, et il succomba le 22 mai 1885, à l'âge de soixante-huit ans.

BALLU (Théodore)

ARCHITECTE. — ARCHÉOLOGUE



MONUMENT PLACÉ SOUS L'ESCALIER D'HONNEUR

BUSTE DE M. E. BARRIAS. — GÉNIE DE M. J.-F. COUTAN

COUR CENTRALE

De la salle des Prévôts, qui occupe, entre les deux guichets dont il est fait mention plus haut (pages 258 et 290), le milieu de la façade sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on accède à la cour centrale par trois baies s'ouvrant au-dessus de trois perrons de neuf marches, sur une galerie qui s'étend sur les quatre faces de cette cour.

Dans cette galerie sont placés deux groupes en marbre :

Le Paradis perdu............................. De M. J. Gautherin.

Les Premières Funérailles.................. De M. E. Barrias.

Au centre de la cour centrale, de forme carrée et qui présente un rez-de-chaussée et un premier étage surmonté d'un comble renfermant deux étages de lucarnes, se trouve un piédestal supportant le groupe en bronze :

Gloria Victis................................... De M. A. Mercié.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ARTISTES DONT LES STATUES FIGURENT A L'HÔTEL DE VILLE

1. Exposition universelle.
2. Hors concours.

MM. Guillaume et Cavelier ; — ✠, 1871 ; — méd. 1re cl. 1876 ; — méd. 3e classe 1878 (E. U.) ; — H. C. — P. 263.

BECQUET (Just), né à Besançon (Doubs) ; — élève de Rude ; — méd. 1869 et 1870 ; — méd. 1re cl. 1877 ; — méd. 2e cl. 1878 (E. U.) ; — ✠, 1878 ; — méd. arg. 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 99.

BERTAUX (Mme Léon), née à Paris ; — élève de MM. P. Hébert et Dumont ; — méd. 1864 et 1867 ; — méd. 2e cl. 1873 ; — méd. or 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 199.

BLANCHARD (Jules), né à Puyreaux (Loiret) ; élève de Jouffroy ; — méd. 1866 et 1867 ; — méd. 2e cl. 1873 ; — ✠, 1881 ; — méd. or 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 24, 79.

BOISSEAU (Émile-André), né à Varzy (Nièvre) ; — élève de Dumont et de M. Bonnassieux ; — méd. 1869 ; — méd. 2e cl. 1880 ; — méd. 1re cl. 1883 ; — ✠, 1886 ; — méd. arg. 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 125.

BOUCHER (Alfred), né à Nogent-sur-Seine (Aube) ; — élève de Dumont, Ramus et de M. Paul Dubois ; — méd. 3e cl. 1874 ; — méd. 2e cl. 1878 ; — prix du Salon 1881 ; — méd. 1re cl. 1886 ; — ✠, 1887 ; — méd. or 1889 (E. U.) ; — méd. d'hon. 1891 ; — H. C. — P. 43.

BOURGEOIS (Charles-Arthur, baron), né à Dijon (Côte-d'Or) ; — élève de Duret et de Guillaume ; — prix de Rome, 1863 ; — méd. 3e cl. 1863 ; méd. 1870 ; — méd. 2e cl. 1873 ; — méd. 3e cl. 1878 (E. U.). — Mort en 1887. — P. 121.

BOURGEOIS (Louis-Maximilien), né à Paris ; — élève de Jouffroy et de M. Thomas ; — méd. 3e cl. 1873 ; — 2e cl. 1877 ; — ✠, 1886 ; — méd. br. 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 41.

CAILLÉ (Joseph-Michel), né à Nantes (Loire-Inférieure) ; — méd. 1868 et 1870 ; — 2e cl. 1874 ; — 2e cl. 1878. — Mort en 1882. — P. 97.

CAMBOS (Jules), né à Castres (Tarn) ; — élève de Jouffroy ; — méd. 1864 et 1866 ; — méd. 3e cl. 1867 ; — ✠, 1881 ; — méd. arg. 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 152.

CAPELLARO (Charles-Romain), né à Paris ; — élève de David d'Angers, Rude et Duret ; — méd. 3e cl. 1863 ; — méd. 1865 et 1866 ; — H. C. — P. 229.

CAPTIER (Etienne-François), né à Baugy (Saône-et-Loire) ; — élève de Dumont ; — méd. 1869 ; — méd. 2e cl. 1872 ; — méd. arg. 1889 (E. U.) ; — ✠, 1889 ; — H. C. — P. 197, 258.

CARLÈS (Antonin-Jean), né à Gimont (Gers) ; — élève de Jouffroy et Hiolle ; — méd. 2e cl. 1881 ; — méd. 1re cl. 1885 ; — gr. pr.[1] 1889 (E. U.) ; — ✠, 1889 ; — H. C. — P. 290.

CARLIER (Emile-Nestor-Joseph), né à Cambrai (Nord) ; — élève de Jouffroy et Hiolle ; — méd. 2e cl. 1879 ; — méd. 1re cl. 1883 ; — ✠, 1886 ; — méd. or 1889 (E. U.) ; — H. C. — P. 221.

CARLIER (François-Emile), né à Paris ; — élève de Feuchères ; — méd. 1868. — Mort en 1880. — P. 110.

CHABRIÉ (Jean-Charles), né à Paris ; — élève de Jouffroy ; — méd. 1870. — P. 110.

CHAMBARD (Louis-Léopold), né à Saint-Amour (Jura) ; — élève d'Ingres et David ; — prix de Rome, 1837 ; — méd. 2e cl. 1842 ; — H. C. P. 110.

CHAPLAIN (Jules-Clément), né à Mortagne (Orne) ; — élève de Jouffroy et Oudiné ; — prix de Rome, 1863 (gravure en médailles) ; — méd. 1870 ; — méd. 2e cl. 1872 ; ✠, 1877 ; — méd. 1re cl. 1878 ; — membre de l'Institut, 1881 ; — O. ✠, 1888 ; 1889 (E. U.). — H. C. — P. 157, 173, 258.

CHAPPUY (Victor), né à Grenoble (Isère) ; — élève de Toussaint ; — Ment. hon. 1889. — P. 216.

CHAPU (Henri-Michel-Antoine), né au Mée (Seine-et-Marne), — élève de Pradier, Duret et Léon Cogniet ; — prix de Rome, 1855 ; — méd. 3e cl. 1863 ; — méd. 1865 et 1866 ; — ✠, 1867 ; — O. ✠, 1872 ; — méd. d'hon. 1875 et 1877 ; — membre de l'Institut, 1880 ; — H. C. 1889 (E. U.) ; — H. C. — Mort en 1891. — P. 101.

CHATROUSSE (Émile), né à Paris ; — élève de Rude ; — méd. 3e cl. 1863 ; — méd. 1864 et 1865 ; — ✠, 1879 ; — H. C. — P. 117.

1. Grand prix.

(E. U.); — ✻, 1889; — H. C. — P. 239, 241.

DUPUIS (Daniel), né à Blois; élève de MM. Cavelier et Farochon; — prix de Rome 1872 (grav. en médailles); — méd. 3e cl. 1878; — ✻, 1881; — méd. or 1889 (E. U.); — H. C. — P. 63, 73.

DURAND (Ludovic), né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord); — élève de Toussaint et de M. Bonnat; — méd. 2e cl. 1872; — méd. 3e cl. 1874; — H. C. — P. 297.

EUDE (Louis-Adolphe), né à Arès (Gironde); — élève de David d'Angers; — méd. 3e cl. 1859; — 1re cl. 1877; — mort en 1888. — P. 163.

FERRARY (Maurice), né à Embrun (Hautes-Alpes); — élève de M. Cavelier; — méd. 3e cl. 1879; — prix de Rome, 1882; — méd. 2e cl. 1886; — méd. arg. 1889 (E. U.); — P. 137.

FOURQUET (Léon-Charles), né à Saint-Forget (Aube); — élève de Jouffroy; — méd. 3e cl. 1861; — méd. 1864 et 1869; — ✻, 1874; — méd. br. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 235.

FRANCESCHI (Jules), né à Bar-sur-Aube (Aube); — méd. 3e cl. 1861; — méd. 1864 et 1869; — ✻, 1874; — H. C. — P. 93, 139.

FREMIET (Emmanuel), né à Paris; — élève de Rude; — méd. 3e cl. 1849; — 2e cl. 1851; — 3e cl. 1855 (E. U.); — ✻, 1860; — méd. 2e cl. 1867 (E. U.); — O. ✻, 1878; — méd. d'hon. 1887; — H. C., 1889 (E. U.); — H. C. — P. 334, 335.

GARNIER (Gustave-Alexandre), né à la Suze (Sarthe); — élève de Duret et de M. Yvon; — mention honorable 1876-1877. — P. 225.

GAUDEZ (Adrien), né à Lyon (Rhône); — élève de Jouffroy; — méd. 3e cl. 1879; — méd. 2e cl. 1881; — méd. or 1889 (E. U.); — H. C. — P. 177.

GAUDRAN (Gustave), né à Paris; — élève de Toussaint; — mention honorable 1887. — P. 167.

GAUTHERIN (Jean), né à Ouroux (Nièvre); — élève de Dumont et Gumery; — méd. 1868 et 1870; — méd. 3e cl. 1873; — méd. 3e cl. 1878; — ✻, 1878; — mort en 1889. — P. 4, 110, 338.

GEOFFROY (Adolphe-Louis-Victor), né à Paris; — élève de son père; — méd. 3e cl. 1875; — 2e cl. 1889. — P. 216.

GODIN (Eugène-Louis), né à Melun (Seine-et-Marne); — élève de Toussaint; — mention honorable; — mort en 1887. — P. 110.

GRÉGOIRE (Louis), né à Paris; — élève de l'Ecole des Beaux-Arts et de M. Salmson; — mention honorable; — mort en 1889. — P. 255.

GREIL (Théodore), né à Paris; — élève de Rude. — P. 147.

GRUYERE (Théodore-Charles), né à Paris; — élève de Ramey; — méd. 3e cl. 1836; — prix de Rome, 1839; — méd. 2e cl. 1843; — méd. 1re cl. 1846; — rappel, 1854; — ✻, 1866; — méd. 2e cl. 1867. — Mort en 1884. — P. 211.

GUGLIELMO (Lange), né à Toulon (Var); — élève de Jouffroy et Cordouan; — méd. 3e cl. 1880; — méd. 2e cl. 1885; — méd. arg. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 159.

GUILBERT (Ernest-Charles-Démosthènes), né à Paris; — élève de Dumont et Chapu; — méd. 3e cl. 1873; — méd. 2e cl. 1875; — ✻, 1879; — méd. or 1889 (E. U.); — H. C. — P. 143, 290.

GUITTON (Gaston-Victor-Edouard-Gustave), né à la Roche-sur-Yon (Vendée); — élève de Rude et de Sartoris; — méd. 2e cl. 1857; — rappel, 1861. — Mort en 1890. — P. 89.

HEBERT (Emile), né à Paris; — méd. 2e cl. 1872. — P. 201.

HERCULE (Benoît-Lucien), né à Toulon (Var); — élève de Jouffroy; — ment. honorable; — méd. 3e cl. 1886; — méd. br. 1889 (E. U.). — P. 267.

HIOLIN (Louis-Auguste), né à Septmonts (Aisne); — élève de A. Perrey et Jouffroy; — méd. 3e cl. 1879; — méd. 2e cl. 1885; — méd. br. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 152.

HIOLLE (Maximilien-Henri). Prix de Rome, décédé en 1886. — P. 24.

HOUSSIN (Edouard-Charles), né à Douai (Nord); — élève de Jouffroy et de M. Aimé Millet; — mention honorable 1879-1881-1883-1885; — méd. 3e cl. 1887; — 2e cl. 1889; — méd. br. 1889 (E. U). — P. 35.

HUGOULIN (Emile), né à Aix (Bouches-du-Rhône); — élève de

LOUIS-NOEL (Hubert), né à Saint-Omer (Pas-de-Calais); — élève de Jouffroy; — méd. 2e cl. 1873; — ✻, 1880; — méd. arg. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 216.

MABILLE (Jules-Louis), né à Valenciennes (Nord); — élève de Jouffroy; — méd. 3e cl. 1877; — ✻, 1887. — méd. br. 1889 (E. U.). — P. 216.

MAILLET (Jacques-Léonard), né à Paris; — élève de Pradier; — prix de Rome, 1847; — méd. 1re cl., 1853; — méd. 2e cl. 1855; — rappel, 1re cl. 1857; — ✻, 1861; — méd. 3e cl. 1867 (E. U.); — H. C. — P. 110.

MANIGLIER (Henri-Charles), né à Paris; — élève de Ramey et Dumont; — prix de Rome 1856; — méd. 2e cl. 1863; — méd. 1868; — ✻, 1878; — méd. br. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 152.

MARCELLIN (Jean-Esprit), né à Gap (Hautes-Alpes); — élève de Rude; — méd. 2e cl. 1851 et 1855; — rappel, 1857 et 1859; — ✻, 1862. — Mort en 1885. — P. 91.

MARIOTON (Claudius), né à Paris; — élève de MM. Thomas et Levasseur; — mention honorable; — méd. 3e cl. 1883; — méd. 2. cl. 1885; — méd. arg. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 216.

MARQUESTE (Laurent-Honoré), né à Toulouse (Haute-Garonne); — élève de Jouffroy et de M. Falguière; — prix de Rome 1871; — méd. 3e cl. 1874; — méd. 1re cl. 1876; — 2e cl. 1878; — ✻, 1884; — méd. d'or 1889 (E. U.); — H. C. — P. 24, 57, 115.

MARTIN (Auguste), né à Dun-le-Roi (Cher); — élève de Rude et de Jouffroy. — P. 110.

MARTIN (Félix), né à Neuilly-sur-Seine (Seine); — élève de Duret et de MM. Guillaume et Cavelier; — ✻, 1879; — méd. br. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 185, 293.

MARTIN (Louis), né à Aix (Bouches-du-Rhône); — élève de Jouffroy et de M. Mercié; — méd. 3e cl. 1875; — méd. 2e cl. 1881; — méd. br. 1889 (E. U.). — P. 127.

MASSOULLE (Paul-Arthur), né à Epernay (Marne); — élève de MM. Salmson et Cavelier; — méd. 2e cl. 1882; — méd. arg. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 109, 216.

MATHIEU-MEUSNIER (Rolland), né à Paris; — élève de Dumont; — méd. 3e cl. 1844; — méd. br. 1889 (E. U.); — ✻, 1889. — H. C. — P. 269, 271, 283, 285, 287.

MERCIÉ (Marius-Jean-Antonin) né à Toulouse; — prix de Rome, 1868; — méd. 1re cl. 1872; — ✻, 1872; — médaille d'honneur 1874 et 1878 (E. U.); — O. ✻, 1879; — grand prix 1889 (E. U.); — C. ✻, 1889; — H. C. — P. 334, 338.

MERLEY (Louis), né à Saint-Etienne (Loire); — élève de Pradier, David d'Angers et Galle; — prix de Rome, 1843 (gravure en médailles); — méd. 2e cl. 1851; — rappel, 1857, 1861 et 1863; — ✻, 1866; — méd. 3e cl. 1867. — Mort en 1883. — P. 152.

MOMBUR (Jean-Ossaye), né à Ennezat (Puy-de-Dôme); — élève de Dumont et de M. Bonnassieux; — mention honorable; — méd. 3e cl. 1884; — méd. br. 1889 (E. U.). — P. 123.

MOREAU (Hippolyte), né à Dijon (Côte-d'or); — élève de Jouffroy; — méd. 3e cl. 1877. — P. 213.

MOREAU (Mathurin), né à Dijon (Côte-d'Or); — élève de Dumont et de Ramey; — méd. 2e cl, 1855, (E. U.); — 1re cl. 1859; — rapp. 1861 et 1865. — ✻, 1865; — méd. 2e cl. 1867 (E. U.); — 1re cl. 1878 (E. U.); — O, ✻, 1883; — méd. d'or 1889 (E. U.); — H. C. — P. 334.

MOREAU-VAUTHIER (Augustin-Jean), né à Paris; — élève de Toussaint; — méd. 1865; — méd. 2e cl. 1875; — ✻, 1877; — méd. 3e cl. 1878 (E. U.); — méd. ar. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 45.

MORICE (Léopold), né à Nîmes (Gard); — élève de Jouffroy; — méd. 2e cl. 1875; — méd. 3e cl. 1878; — ✻, 1883; — méd. br. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 290.

NOEL (Edme-Antony-Paul dit Tony), né à Paris; — élève de MM. Guillaume, Lequesne et Cavelier; — prix de Rome, 1868; — méd. 2e cl. 1872; — 1re cl. 1874; — ✻, 1878; — méd. 2e cl. 1878 (E. U.); — gr. pr. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 55.

OLIVA (Alexandre-Joseph), né à Saillagouse (Pyrénées-Orientales); — élève de J.-B. Delestre; — méd. 3e cl. 1852 et 1855; — rappel 1857 et 1859: — méd. 2e cl. 1861; — rappel 1863; — ✻, 1867. — Mort en 1890. — P. 47.

OUDINE (Eugène-André), né à Paris — élève de Petitot, Galle et Ingres

d'Angers; — méd. 1865; — méd. br. 1889 (E. U.). — P. 110.

THABARD (Martial-Adolphe), né à Limoges (Haute-Vienne); — élève de Duret; — méd. 1868; — méd. 2e cl. 1872; — ✠, 1884; — méd. arg. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 59, 75.

TOURNIER (Victor), né à Grenoble; élève de MM. Sappey et Michel-Pascal. — P. 24.

TOURNOIS (Joseph), né à Chazeuil (Côte-d'Or); — élève de Jouffroy; — prix de Rome, 1857; — méd. 1868, 1869 et 1870; — méd. 2e cl. 1878; — ✠, 1878; — H. C. — P. 205.

TRUFFOT (Emile-Louis), né à Valenciennes (Nord); — élève de Duret et Carpaux; — mentions honorables 1883, 1885, 1886; — méd. 3e cl. 1887; — méd. arg. 1889 (E. U.). — P. 215.

TRUPHÈME (François), né à Aix (Bouches-du-Rhône); — élève de M. Bonassieux; — méd. 3e cl. 1859; — méd. 1864 et 1865; — ✠, 1880. — Mort en 1888. — P. 209.

TURCAN (Jean), né à Arles (Bouches-du-Rhône); — élève de M. Cavelier; — méd. 2e cl. 1878; — méd. 1re cl. 1883; — méd. d'hon. 1888; — gr. pr. 1889 (E. U.); — H. C. — P. 39, 95.

VASSELOT (Anatole, Marquet de), né à Paris; — élève de Jouffroy et de M. Le Bourg; — méd. 3e cl. 1873; — méd. 2e cl. 1876; — ✠, 1886; — H. C. — P. 175.

VOYEZ (Emile), né à Paris; — élève de Lequesne et de MM. Guillaume et Cavelier; — méd. 3e cl. 1881. — P. 129.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPALES SOURCES OU L'AUTEUR A PUISÉ

Abecedario, de MARIETTE. — *Abrégé de la vie des plus fameux peintres,* de M***. — *Ancien Hôtel de Ville,* de M. MARIUS VACHON. — *Antiquités chroniques et singularités de Paris,* de GILLES CORROZT. — *Antiquités de Paris,* de DUBREUL. — *Antiquités de Paris,* de SAUVAL. — *Archives de l'Art français,* de MM. DE CHENNEVIÈRES et DE MONTAIGLON. — *Artistes de mon temps,* de CHARLES BLANC. — *Atlas des anciens plans de Paris.*

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. — *Bibliothèque historique,* de DIODORE DE SICILE, traduction française de HAEFER. — *Biographie universelle,* de MICHAUD.

Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale. — *Causeries du Lundi,* de SAINTE-BEUVE. — *Chronique du Religieux de Saint-Denis.* — *Chronique de Monstrelet.* — *Chroniques nationales françaises du* XIII[e] *au* XVI[e] *siècle,* de BUCHON. — *La Cité gauloise,* de BULLIOT et ROIDOT. — *Coins de Paris,* d'EDMOND BEAUREPAIRE. — *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France,* de GUIZOT. — *Comptes des Bâtiments du roi.* — *Correspondance de Voltaire.*

De Bel'o gallico, de CÉSAR. — *Dictionnaire des Architectes français,* de A. LANCE. *Dictionnaire bas breton* de LEGONIDEC. — *Dictionnaire de biographie et d'histoire,* de DEZOBRY et BACHELET. — *Dictionnaire celtique,* de BULLET. — Dictionnaire *critique de biographie et d'histoire,* de A. JAL. — *Dictionnaire de la conversation.* — *Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, etc.* — *Dictionnaire général des artistes de l'Ecole française,* de BELLIER DE LA CHAVIGNERIE. — *Dictionnaire général de biographie contemporaine,* de A. BITARD. — *Dictionnaire d'histoire et de géographie,* de BOUILLET. — *Dictionnaire historique et critique,* de BAYLE. — *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de France,* de A. CHÉRUEL. — *Dictionnaire de la noblesse,* de LACHESNAIE-DESBOIS. — *Dictionnaire philosophique,* de VOLTAIRE. — *Dictionnaire de Paris,* de HURTAUT et MAGNY — *Dictionnaire universel des contemporains,* de G. VAPEREAU. — *Dictionnaire universel des littératures,* de G. VAPEREAU. — Discours académiques. — Dissertations sur l'histoire de Paris, de l'abbé LEBOEUF. — *Droit municipal en France,* de RAYMOND.

Eloge des hommes illustres du XVIII[e] *siècle,* de CH. PERRAULT. — *Encyclopédie des gens du monde.* — *Esquisse de la vie d'artiste,* d'ÉDOUARD MONNAIS. — *Etienne Marcel,* de M. PERRENS.

France littéraire de QUÉRARD. — *François Hotoman* (la France-Gaule), de ED. COUGNY.

Géographie des Gaules de P. DESJARDINS. — *Géographie des Gaules,* de WALKENAER. — *Géographie* de STRABON, traduction française de LAPORTE, DU THEIL, GOSSELIN, CORAY et LETRONNÉ. — *Grands architectes de la Renaissance,* de BERTY. — *Grand Dictionnaire historique,* de MORERI — *Grand Dictionnaire universel du* XIX[e] *siècle,* de P. LAROUSSE. — *Grandes chroniques de France.*

Histoire des artistes vivants, de TH. SILVESTRE. — *Histoire de la Bourgeoisie,* de F. LACOMBE. — *Histoire du Consulat et de l'Empire,* de A. THIERS. — *Histoire de France,* de HENRI MARTIN. — *Histoire de France,* de MÉZERAY.

— *Histoire de France*, de J. Michelet. — *Histoire générale de Paris*, de Leroux de Lincy. — *Histoire de la littérature française*, de Demogeot — *Histoire municipale de Paris*, de P. Robiquet. — *Histoire physique et morale de Paris*, de Dulaure. — *Histoire de Paris*, de Ch. Yriarte. — *Histoire des peintres français au* XIXe *siècle*, de Charles Blanc. — *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, de Sauval. — *Histoire de la Révolution française*, de Louis Blanc. — *Histoire de la Révolution française*, de J. Michelet. — *Histoire de la Révolution française*, de A. Thiers. — *Histoire du Tiers État*, d'Augustin Thierry. — *Histoire de la Ville de Paris*, de Félibien.

Journal d'un bourgeois de Paris sous les règnes de Charles VI et Charles VII. — *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier.* — *Journal historique et anecdotique de l'avocat Barbier.* — *Journal de Pierre de l'Estoile.* — *Journal des savants.*

Lettres de Mme de Sévigné. — *Le Livre des métiers*, d'Étienne Boyleau. — *Le Livre d'or des métiers*, de Paul Lacroix et Seré.

Manuscrits divers. — *Mémoires de d'Alembert.* — *Mémoires de Bachaumont.* — *Mémoires de Boivin.* — *Mémoires de Commines.* — *Mémoires de Diderot.* — *Mémoires de Lekain.* — *Mémoires de Marmontel.* — *Mémoires du cardinal de Retz.* — *Mémoires de Saint-Simon.* — *Mémoires historiques et critiques*, de Camusat et Lamartinière. — *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, de Dussieux, de Chennevières, Paul Mantz et de Montaiglon. — *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la République des lettres*, du Père Niceron. — *Mémoire sur l'origine des Français* de Fréret. — Musée national du Louvre: *Notices sur l'École française*, de F. Villot. — *Musée des Thermes et de l'Hôtel Cluny*, d'Albert Lenoir.

Notes archéologiques, d'Edmond Beaurepaire. — *Notes et Souvenirs*, de L. Halévy. — *Nouveaux Lundis*, de Sainte-Beuve. — *Nouvelle biographie générale*, de Firmin-Didot.

Ordonnances de la Prévôté de Paris. — Ordonnances diverses.

Paris à travers les âges, d'Edouard Fournier. — *Paris-capitale*, d'Édouard Fournier. — *Paris depuis ses origines*, de Léo Claretie. — *Paris municipal* d'A. de Laborde — *Peintres et Sculpteurs*, de M. Jules Claretie. — — *Pensées, maximes et anecdotes*, de Chamfort. — *Port-Royal*, de Sainte-Beuve. — *Portraits contemporains*, de Th. Gautier. — *Portraits littéraires*, de G. Planche.

Recherches sur la Ville de Paris, de Jaillot. — *Recherches de la France*, d'Ét. Pasquier. — Registres des délibérations du Bureau de la Ville. — *Registres du Parlement*, de Félibien. — Registres de la Ville (Archives nationales). — *Renaissance (la)*, de Eugène Muntz. — *Revue archéologique.*

Salons, d'Edmond About. — *Salons*, de Diderot. — *Salons*, de Th. Gautier. — *Salons*, de Th. Thoré. — *Les Siècles de la monarchie*, de Gorand. — — *Soixante ans de souvenirs*, de Legouvé.

Tableau de la littérature au XVIIIe *siècle*, de Villemain. — *Tableau de la littérature au* XVIe *siècle*, de Sainte-Beuve. — *Tableau de Paris*, de Mercier. — *Théâtre des antiquités de Paris*, de du Breul. — *Thèses diverses.*

Vie des hommes illustres et des grands capitaines français, de Brantôme.



TABLE MÉTHODIQUE

DES MATIÈRES

